HISTOIRE DE FRANCE FLEURY

WILLIAMS AND NORGATE'S LIST.

French.

Eugène's The Student's Comparative Grammar of the French Language, with an Historical Sketch of the Formation of French. For the use of Public Schools. With Exercises. By G. Eugène-Fasnacht, French Master, Westminster School. 11th Edition, thoroughly revised. Square crown 8vo. cloth 5s

Or, Grammar, 3s; Exercises, 2s 6d.

"The appearance of a Grammar like this is in itself a sign that great advance is being made in the teaching of modern as well as of ancient languages..... The rules and observations are all scientifically classified and explained."—Educational Times.

"In itself this is in many ways the most satisfactory Grammar for beginners that we have as yet seen."—Athenœum.

Eugène's French Method. Elementary French Lessons. Easy Rules and Exercises preparatory to the "Student's Comparative French Grammar." By the same Author. 7th Edition. Crown 8vo. cloth ' Certainly deserves to rank among the best of our Elementary French

Exercise-books."—Educational Times. "To those who begin to study French, I may recommend, as the best book of the kind with which I am acquainted, 'Eugène's Elementary Lessons in French.' "-Dr. Breymann, Lecturer of the French Language

and Literature, Owens College, Manchester.

The Student's Graduated French Reader, for the use of Public Schools. I. First Year. Anecdotes, Tales, Historical Pieces. Edited with Notes and a Complete Vocabulary by Leon Delbos, M.A., of King's College, London. Crown 8vo. cloth

The Student's Second French Reader. By the same. Crown 8vo. cloth

Lemaistre (J.) French for Beginners. Lessons Systematic, Practical and Etymological. By J. LEMAISTRE. To precede Eugène's Method and the various Elementary French Books. Crown 8vo. 2s 6d

Little Eugene's French Reader. For Beginners. dotes and Tales. Edited, with Notes and a complete Vocabulary, by Leon Delbos, M.A. Crown 8vo. cloth,

1s 6d

Roget (F. F.) Introduction to Old French. History, Grammar, Chrestomathy, Glossary. Cloth Tarver. Colloquial French, for School and Private Use.

By H. Tarver, B.-ès-L., late of Eton College. 328 pp. Crown 8vo. cloth

Victor Hugo. Les Misérables. Les Principaux Episodes. Edited, with Life and Notes, by J. Boïelle, Senior French Master, Dulwich College. 2 vols. Crown 8vo. cloth each 3s 6d

Victor Hugo. Notre Dame de Paris. Adopted for the use
of Schools and Colleges. By J. Boïelle, B.A., Senior
French Master, Dulwich College. 2 vols. Crown 8vo.
cloth each 3s
Foa (Mad. Eugen.) Contes Historiques, with idiomatic
Notes by G. A. NEVEU. Second Edition. Cloth 2s
Larochejacqueline (Madame de) Scenes from the War in
the Vendée. Edited from her Memoirs in French,
with Introduction and Notes, by C. Scudamore, M.A.
Oxon. Crown 8vo. cloth 2s
Krueger (H.) Short but Comprehensive French Grammar.
5th Edition. 180 pp. 12mo. cloth 2s
Boïelle. French Composition through Lord Macaulay's English. I. Frederic the Great, Edited with Notes,
Uinta and Introduction by Times Rolling RA
Hints, and Introduction, by James Boïelle, B.A. (Univ. Gall.), Senior French Master, Dulwich College,
&c., &c. Crown 8vo. cloth 3s
—— II. Warren Hastings. Crown 8vo. cloth 3s 6d
——— III. Lord Clive (in the Press).
Delbos (L.) French Accidence and Minor Syntax. 2nd
Edition. Crown 8vo. cloth 1s 6d
——— Student's French Composition on an entirely new
plan. Crown 8vo. cloth 3s 6d
Roussy. Cours de Versions. Pieces for translation into
French, with Notes. Crown 8vo. cloth 2s 6d
Vinet (A.) Chrestomathie Française ou Choix de Morceaux
tirés des meilleurs Ecrivains Français. 11th Edition.
358 pp. cloth 3s 6d
Williams (T. S.) and J. Lafont. French Commercial
Correspondence. A Collection of Modern Mercantile
Letters in French and English, with their translation
on opposite pages. 2nd Edition. 12mo. cloth 4s 6d
French Classics for English Schools. Edited with Intro-
duction and Notes by Leon Delbos, M.A., of King's
College. Crown 8vo. cloth 1. Racine. Les Plaideurs 1s 6d
2. Corneille. Horace 1s 6d
3. Corneille. Cinna - 1s 6d
4. Molière. Bourgeois Gentilhomme 1s 6d
5. Corneille. Le Cid 1s 6d
6. Molière, Les Précieuses Ridicules. 1s 6d
7. Chateaubriand. Voyage en Amérique 1s 6d
8. De Maistre. Les Prisonniers du Caucase, and le
Lépreux d'Aoste 1s 6d
9. La Fontaine's Select Fables. 1s 6d
(To be continued.)

Fleury's Histoire de France, racontée à la Jeunesse, edited for the use of English Pupils, with Grammatical Notes, by Beljame. 3rd Edition. 12mo. cloth boards 3s 6d Mandrou (A.) French Poetry for English Schools. 2nd Edition. 12mo. cloth

German.

Weisse's Complete Practical Grammar of the German Language, with Exercises in Conversations, Letters, &c. 4th Edition. Entirely re-written. 12mo. cloth 6s——New Conversational Exercises in German Com-

position, 2nd Edition. 12mo. cloth (Key, 5s) 3s 6d
Schlutter's German Class Book. A Course of Instruction
based on Becker's System, and so arranged as to
exhibit the Self-development of the Language, and its
Affinities with the English. By Fr. Schlutter, Royal
Military Academy, Woolwich. 4th Edition. 12mo.
cloth (Key 5s)

Möller (A.) A German Reading Book. A Companion to Schlutter's German Class Book. With a complete Vocabulary. 150 pp. 12mo. cloth

Ravensberg (A. v.) Practical Grammar of the German Language. Conversational Exercises, Dialogues and Idiomatic Expressions. Third Edition. 12mo. cloth (Key, 2s)

Rose's English into German. A Selection of Anecdotes, Stories, &c., with copious Notes. 2nd Edition. Cloth (Key, 5s)

4s 6d

——German Reader, Prose and Poetry, with copious Notes for Beginners. 2nd Edition. Crown 8vo. cloth 3s

Hein. German Examination Papers. Comprising a Complete set of German Papers set at the Local Examinations in the four Universities of Scotland. By G. Hein, Aberdeen Grammar School. Crown Svo. cloth 2s 6d

Ahn's German Method by Rose. A New Edition of the genuine Book, with a Supplement consisting of Models of Conjugations, a Table of all Regular Dissonant and Irregular Verbs, Rules on the Prepositions, &c. &c. By A. V. Rose. 2 Courses in 1 vol. Cloth 3s 6d

Apel's Short and Practical German Grammar for Beginners, with copious Examples and Exercises. 2nd Edition.

12mo, cloth

2s 6d

For Continuation see the end of the Volume.

HF. F.G.184h

LAMÉ FLEURY'S

HISTOIRE

DEFRANCE

RACONTÉE A LA JEUNESSE.

EDITED FOR THE USE OF ENGLISH PUPILS,
WITH GRAMMATICAL NOTES,

BY

AUGUSTE BELJAME, B. A., L. L. B. Paris,

THIRD EDITION.



WILLIAMS AND NORGATE,

14, HENRIETTA STREET, COVENT GARDEN, LONDON;

AND 20, SOUTH FREDERICK STREET, EDINBURGH.

1876.

L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE A LA JEUNESSE.

¹LA GAULE ET ²LES GAULOIS.

Depuis l'an 50 avant J. C. jusqu'à l'an 406 de l'ère chrétienne.

Parmi les événements importants que vous avez lus ³ dans l'Histoire romaine, vous aurez remarqué ⁴, sans doute, la conquête des Gaules par Jules César, qui plaça sous la domination de Rome les vastes provinces qui ont formé la France.

Cette circonstance mémorable, qui ne fut, pour les Gaulois, que le prélude d'une longue et glorieuse période de résistance, me conduit⁵ a commencer aujourd'hui le récit aussi intéressant que varié des faits qui composent l'histoire de ce pays.

Cependant avant de faire passer sous vos yeux les personnages célèbres auxquels cette contrée a donné naissance, il devient indispensable que vous appreniez à

¹ La Gaule and Les Gaules both mean Gaul (the country).—

² Les Gaulois, is the name of the Gauls (the inhabitants).—

³ lus, read.—

⁴ remarqué, noticed.—

⁶ conduit, leads.

distinguer sur une carte géographique les fleuves ¹ principaux, les chaînes de montagnes, les villes importantes de ce grand État, afin d'être mieux à même ² de comprendre les événements dont il a été le théâtre.

Je dois d'abord vous faire observer que les anciens donnaient le nom de Gaule à tout le vaste territoire compris entre le Rhin, l'Océan, la Méditerranée, les Alpes, et les Pyrénées.

Ce territoire renfermait plusieurs provinces qui ne font plus partie de la France actuelle, et il est arrosé par un grand nombre de fleuves et de rivières dont plusieurs méritent une attention spéciale.

Parmi ces fleuves, remarquez surtout le Rhin, qui coule au nord-est de la Gaule et la sépare de la Germanie, que l'on nomme aujourd'hui en français l'Allemagne.

Ce fleuve, l'un des plus rapides de l'Europe, est souvent mentionné dans les premiers temps de cette histoire, et vous ne sauriez³ trop vous appliquer à connaître son cours.

A peu de distance du Rhin, vous apercevrez sur la carte la Meuse, grande rivière qui coule du sud au nord, et va se jeter comme ce fleuve dans l'Océan.

Autrefois le cours de cette rivière était entièrement compris dans l'intérieur de la Gaule, mais maintenant une partie des provinces que la Meuse traverse appartient au nouveau royaume de Belgique ⁵.

En descendant du nord au midi⁶, vous rencontrerez la Seine, rivière remarquable qui passe à Paris, et dont

¹ fleuve, in French means a large river, and rivière a small river. — ² afin d'être mieux à même, so as to be better able. — ³ vous ne sauriez, you could not. — ⁴ va, goes. — ⁵ Belgique, Belgium. — ⁶ midi, south.

les bords sont à présent couverts d'une multitude de villes, de villages, et de maisons de campagne.

Il en est de même de la Loire¹, autre fleuve dont le cours a beaucoup plus d'étendue que celui de la Seine, puisqu'il traverse la majeure partie² des provinces gauloises et les divise presque entièrement en deux parties à peu près égales.

Les Romains donnaient le nom d'Aquitaire à toute la partie de la Gaule comprise entre la Loire, l'Océan, et les Pyrénées, et cette province conserva longtemps cette dénomination.

La Loire, qui prend naissance dans de hautes montagnes situées vers le midi de la Gaule, n'est d'abord qu'un ruisseau, mais en s'éloignant de sa source, elle reçoit successivement un grand nombre d'autres cours d'eau.

Elle se trouve ainsi transformée en un large ³ fleuve, qui porte même de grands vaisseaux, lorsqu'il approche des côtés de l'ouest, où il se jette dans l'Océan.

Il me serait impossible de vous nommer ici tous les fleuves qui traversent la Gaule en différents sens⁴; mais il faut⁵ distinguer le Rhône et la Saône, qui prennent leur source dans les montagnes à l'est de ce pays.

Ces rivières se réunissent en un seul lit, pour suivre vers la Méditerranée leur cours rapide et majestueux, et c'est à leur embranchement qu'est située la ville de Lyox, l'une des plus anciennes et des plus commerçantes de la France.

L'ancienne Gaule, que les Romains divisèrent en

¹ Il en est de même de la Loire, it is the same with the Loire.

— ² la majeure partie, the greater part. — ³ large, wide. — ⁴ sens, directions. — ⁵ il faut, it is necessary. — ⁶ embranchement, confluence.

dix-sept provinces, renfermait un grand nombre de villes riches et populeuses, qui portaient le titre de cirés, parce que leurs habitants se gouvernaient euxmêmes, à l'exemple des citoyens de l'ancienne Rome, qui se réunissaient fréquemment dans le Forum pour élire leurs magistrats, et délibérer en commun sur les affaires publiques.

Ces cités, à l'imitation de cette antique capitale du monde, étaient ornées de somptueux monuments, tels que des bains publics, des aqueducs, des palais, des temples, des théâtres et des cirques, où se célébraient des combats de gladiateurs ou de bêtes féroces, et des

jeux de différentes espèces.

C'étaient les Romains qui avaient introduit chez les Gaulois 1 l'usage de ces monuments et le goût de ces spectacles, auxquels ils se portaient 2 avec autant de passion que les peuples de l'Italie.

Vers le même temps à peu près, il arriva que des prêtres chrétiens se répandirent dans les Gaules, et propagèrent la connaissance de l'Évangile parmi la population de ces provinces, jusqu'alors adonnée au culte des faux dieux.

Malgré les persécutions, le Christianisme fit de rapides progrès dans les Gaules, et son premier effet fut de changer totalement les mœurs et le caractère des peuples de cette contrée.

De sauvages et guerriers qu'ils avaient été jusqu'alors, les Gaulois se montrèrent en peu d'années doux et humains; dans cette nation on eût difficilement reconnu les descendants de ces terribles dévastateurs qui

¹ chez les Gaules, among the Gauls. — ² ils se portaient, they were inclined.

avaient autrefois mis Rome elle-même à deux doigts de sa perte.

Avant leur conversion au christianisme, les anciens peuples de la Gaule, auxquels on donnait originairement le nom de Celtes, professaient une grande vénération pour les prêtres de leurs faux dieux, auxquels ils donnaient le titre de Drudes.

Ces Druides, qui habitaient de préférence les vastes forêts dont la Gaule était alors couverte, sacrifiaient à leurs divinités des victimes humaines, et surtout de pauvres petits enfants.

L'usage de ce culte affreux avait entretenu chez la nation celtique une humeur farouche et cruelle que la religion chrétienne seule put faire disparaître; il ne resta même de ces mœurs barbares des Celtes que leur language.

Ce langage ne fit place qu'après plusieurs siècles à la langue latine, alors fort répandue parmi les peuples soumis à l'empire romain, et dont un grand nombre de mots, en se mêlant successivement à d'autres idiomes, ont contribué à former la langue française.

L'INVASION DES BARBARES.

Depuis l'an 406 jusqu'à l'an 481.

Il y avait déjà plusieurs centaines d'années que les Romains s'étaient rendus maîtres de la Gaule, et ils avaient couvert ce pays d'une multitude de monuments

¹ à deux doigts, within an inch.

dont les débris excitent encore aujourd'hui notre admi-

Tout à coup des nations barbares, presque toutes originaires des contrées orientales de l'Europe, franchirent le Rhin, et se répandirent de proche en proche¹ sur toute la surface des provinces gauloises, où elles exercèrent de terribles ravages.

Ouoique ces Barbares ne fussent pas tous sortis du même pays, on croit qu'ils appartenaient pour la plupart à la même race que les Teutons, nation sauvage que Marius vainquit autrefois en Italie, et leur aspect répandit la terreur au milieu de la population des Gaules.

Parmi ces Barbares, on remarquait les Visicoths, les Burgondes, et enfin les Francs, peuple qui avait quitté par troupes les forêts de la Germanie, pour venir, de l'autre côté du Rhin, chercher un climat plus doux et surtout du butin à enlever.

Ces derniers n'avaient point de demeures fixes, et ils se plaisaient à parcourir tantôt un pays, tantôt un autre, comme le font encore aujourd'hui, dans l'empire de Russie, quelques tribus tartares, ou, en Afrique, certaines peuplades arabes qui ne vivent que de pillage.

Maintenant il faut que je vous dise quel était le butin qui attirait ainsi cette multitude de Barbares dans les Gaules: c'étaient des esclaves, des troupeaux, des étoffes d'or et d'argent, dont ils dépouillaient les Gaulois pour les transporter dans leurs déserts.

Il était bien rare alors de voir un Franc rester en arrière 2, lorsque ses compagnons s'en retournaient 3, et

¹ de proche en proche, gradually. — ² rester en arrière, to remain behind. — ³ s'en retournaient, returned home.

préférer les douceurs d'une vie paisible à cette existence guerrière et périlleuse.

Quand vous saurez 1 quels étaient la figure et le costume de ces aventuriers terribles, lorsqu'ils parurent pour la première fois dans les Gaules, vous comprendrez aisément l'effroi que leur apparition répandit dans toute cette contrée.

De longs cheveux retroussés sur le sommet de leur tête, et d'énormes moustaches, couvrant leurs lèvres épaisses, leur donnaient une physionomie farouche: ils portaient sur leur épaule une pique de fer et étaient armés d'une Francisque, sorte de hache à double tranchant, qu'ils maniaient dans les batailles avec autant de force que d'adresse.

Le reste de leur accoutrement répondait à 2 cette figure sauvage; ils étaient vêtus d'un habit de grosse toile serré autour du corps et sur les membres, et leurs jambes étaient chaussées d'une espèce de guêtres de peau de cheval. Le plus souvent ils combattaient la tête nue, et une longue chevelure graissée de beurre rance était à leurs yeux la plus belle de toutes les coiffures.

Je vous laisse à penser ce que devinrent les malheureux Gaulois lorsqu'ils se virent assaillis par des bandes d'hommes d'un aspect aussi étrange; leur terreur fut si grande qu'ils ne cherchèrent même pas à se défendre. Ils se laissèrent emmener en esclavage pêle-mêle avec leurs troupeaux, à la suite des chariots sur lesquels les Barbares chargeaient tout ce qu'ils enlevaient dans les campagnes.

Dans ce temps-là les empereurs romains étaient si faibles et si découragés, qu'ils n'avaient point de soldats

¹ quand vous saurez, when you (will) know. — ² répondait à, corresponded with.

à opposer à ces hordes sauvages dont les courses se renouvelaient à tout moment dans les provinces gauloises.

Aussi furent-ils obligés de souffrir que des troupes de Francs, après avoir dévasté une partie de ce beau pays, s'établissent enfin entre le Rhin et la Meuse, d'où ils se livrèrent plus facilement encore à des incursions dans le reste des Gaules.

Les premiers Francs qui s'arrêtèrent ainsi dans cette contrée, reçurent le nom de Saliens parce qu'ils se fixèrent à peu de distance de l'Océan, sur les bords d'une rivière que l'on nommait alors Isala, qui arrose une partie de la Belgique actuelle.

Les autres Francs qui s'établirent après eux à peu de distance du Rhin, furent désignés sous le nom de Ripuaires, ce qui voulait dire alors Hommes de la rive, dans leur langue teutonique.

Nous retrouverons bientôt dans cette histoire ces tribus de Francs Saliens et de Francs Ripuaires, qui devinrent par la suite les maîtres de toute la Gaule, et furent les Aïeux de la nation française.

Il s'écoula bien des années 2 avant qu'ils se décidassent à s'établir de l'autre côté de la Meuse, parce que la plupart d'entre eux préféraient ne pas s'éloigner 3 de la Germanie, où ils avaient conservé des rapports fréquents avec un grand nombre de tribus de la même nation.

Quant aux autres Barbares qui traînaient après eux leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux, et tout ce qu'ils possédaient, ils s'avancèrent à travers les Gaules, où les Visigoths formèrent au sud de la Loire un puis-

¹ ils se livrèrent à, they indulged in. — ² il s'écoula bien des années, many years elapsed. — ³ s'éloigner, to go away.

sant État, dont Toulouse devint la capitale, tandis que les Burgondes, s'approchant des montagnes de l'est, fondèrent un royaume qui reçut le nom de Bourgogne.

LE BAPTÊME DE CLOVIS.

Depuis l'an 481 jusqu'à l'an 511.

Près de cent ans s'étaient écoulés avant que chacun de ces peuples barbares eût occupé dans les Gaules la place qu'il devait y conserver; les Visigoths et les Burgondes, ainsi que nous venons de le voir¹, furent les premiers à fonder des établissements durables.

Ce fut un grand bonheur pour les pays où ces nations s'établirent; mais les Francs, d'humeur plus turbulente, ne renoncèrent qu'avec peine à l'existence vagabonde qu'ils avaient menée jusqu'alors.

Toujours stationnés sur la rive occidentale de la Meuse, ils continuèrent à lancer de petites troupes de pillards sur les provinces voisines, d'où ils se retiraient, suivant leur coûtume, aussitôt qu'ils avaient ramassé autant de butin qu'ils pouvaient en emporter.

Telle était la situation des provinces gauloises plus d'un siècle après l'invasion des Barbares, lorsque, parmi les Saliens, il se trouva un chef renommé par ses exploits de guerre.

Ce chef réunissant une partie de sa tribu, s'avança sur les bords de la Meuse jusqu'à Tournai, une des principales villes de ce pays, dont il fit sa demeure habituelle.

¹ ainsi que nous venons de le voir, as we have just seen.

Cet audacieux aventurier, qui se nommait Clovis, appartenait à la famille des Mérovingiers, la plus illustre de la tribu salienne, parce qu'elle descendait d'un ancien roi franc appelé Mérovée, ce qui, dans la langue des Barbares, voulait dire: "Eminent guerrier."

Ce serait une erreur de croire que les rois de ce temps-là étaient de très-grands personnages, auxquels chacun se soumettait sans résistance, et qui gouvernaient tout un royaume par leur seule volonté.

Les rois francs étaient simplement des guerriers plus braves ou plus heureux que leurs compagnons d'armes, que ceux-ci choisissaient pour chefs dans les courses qu'ils voulaient entreprendre.

Il fallait donc aussi qu'ils fussent plus habiles, plus audacieux, et quelquefois aussi plus féroces que leurs soldats eux-mêmes, afin de s'en faire craindre et respecter; leur seule distinction était de porter leurs longs cheveux graissés d'huile parfumée.

Cette chevelure était la principale marque de leur dignité, car dès qu'elle était coupée, ils perdaient toute autorité sur leurs sujets; c'est pour cela que vous verrez souvent ces premiers chefs des Francs désignés par le nom de "Rois chevelus."

Ces princes étaient habituellement accompagnés d'un certain nombre de guerriers qu'ils attachaient à leur personne moyennant quelques présents, tels qu'un cheval de bataille, une francisque, ou une autre arme de guerre; ces guerriers portaient le nom de Leudes, ce qui veut dire fidèles, et ils formaient autour du maître qu'ils avaient choisi une garde nombreuse et déterminée.

Clovis donc était le chef, ou, si vous l'aimez mieux, le roi des Saliens stationnés à Tournai, et c'était de là qu'il se mettait en marche avec son armée, qui ne comptait guère plus de cinq à six mille combattants, pour aller enlever, soit aux Gaulois qui habitaient entre la Meuse et la Loire, soit aux autres Barbares euxmêmes, leurs esclaves et leur butin.

Mais comme il n'était pas moins rusé qu'entreprenant, et comme d'ailleurs il trouvait bons tous les moyens qui lui étaient utiles, il finit par devenir le plus puissant de tous les princes francs, qui ainsi que lui, faisaient métier de dévaster la Gaule.

Après avoir en quelques années, tantôt par la ruse, tantôt par la force, surmonté tous les obstacles qu'il rencontra sur son passage, il transporta sa résidence de Tournai à Paris, autrefois nommé Lutèce par les Romains, et qui n'était alors qu'une petite ville, comprise entre deux bras de la Seine.

Il parvint² même à faire périr par une trahison le roi des Francs ripuaires qui lui portait ombrage³, et se trouva en peu d'années le seul chef de tous les Francs depuis le Rhin jusqu'à la Loire.

Il ne faut pas vous étonner si à propos de * ce prince fameux, qui passe ordinairement pour le premier roi des Francs et le fondateur de leur monarchie, je vous parle de la ruse et de la trahison qu'il employait assez fréquemment contre ses ennemis.

De tels moyens sont sans doute peu honorables ⁵ pour un prince, qui devrait toujours se montrer vaillant et magnanime, et ne s'élever que par de glorieuses victoires, mais se sont là les habitudes des peuples barbares.

Clovis, par son habileté et son astuce plus encore

faisaient métier, made a practice. — ² il parvint, he succeeded.
 — ³ qui lui portait ombrage, of whom he was jealous. — ⁴ à propos de, with regard to. — ⁵ peu honorable, dishonorable.

que par son courage, étant donc devenu le seul roi des Francs, prit pour femme une princesse nommée Clo-TILDE, qui était fille d'un roi de Bourgogne.

Elle était chrétienne, et n'avait pas moins de vertu que de beauté; aussi, lorsqu'elle fut mariée et vit Clovis, comme tous les hommes de sa nation, adorer les fausses divinités de son pays, elle s'en affligea sincèrement.

Elle pria alors Dieu de toute son âme pour que Clovis se fît baptiser et embrassât la religion chrétienne, qui rend les hommes plus doux et plus humains, en leur apprenant à modérer leurs mauvais penchants.

C'était l'usage parmi les Francs, même quand ils habitaient encore leurs forêts de Germanie, de se disperser sur le pays qu'ils occupaient pour y passer l'hiver et se reposer de leurs fatigues; alors les chefs ne conservaient près d'eux que leurs fidèles, c'est-à-dire ceux qui s'étaient particulièrement attachés à leur service.

Mais lorsqu'ils se furrent répandus dans les Gaules, au lieu de donner à leurs leudes, comme auparavant, des chevaux de bataille et des armes, ils leur distribuèrent, autour de la demeure qu'ils avaient choisie, des champs avec des esclaves pour les cultiver.

Ces champs ainsi partagés furent nommés Terres saliques, parce que les Saliens furent les premiers qui en reçurent, et Clovis eut soin d'en accorder un grand nombre à ses compagnons, afin qu'ils se tinssent 1 sans cesse réunis autour de sa personne, et fussent toujours disposés à former son armée.

Mais lorsque les premiers jours du printemps avaient reparu, on voyait les Francs, accourant de toutes les parties de la Gaule, se montrer en armes autour de

¹ se tinssent, should keep themselves.

leur roi, et former une assemblée que l'on nommait un Champ de Mars, où ils décidaient de quel côté ils recommenceraient à guerroyer, et surtout à exercer de nouveaux pillages.

Le roi était alors obligé de les conduire où ils voulaient aller, et vous n'aurez pas de peine à croire qu'avec de pareils sujets Clovis n'était pas toujours sûr d'être obéi; je vais même, à cette occasion, vous raconter une histoire qui vous fera voir que le roi des Francs n'était certainement pas toujours leur maître.

Avant que Clovis se fût rendu plus puissant que tous les autres chefs de la même origine, il arriva un jour qu'à la suite d'un combat meurtrier, il s'empara de la ville de Soissons, qui appartenait à l'un de ses ennemis. Cette malheureuse ville fut pillée et saccagée de fond en comble 1, et chacun des vainqueurs rapporta au camp le butin qu'il avait fait, pour être partagé en commun selon la coûtume des Barbares.

Il y avait là, parmi une multitude de choses précieuses de toute espèce, un magnifique vase d'or orné de ciselures que Clovis trouva si beau, qu'il demanda au soldat qui l'avait enlevé dans une église, de le lui abandonner pour sa part du butin; mais cet homme grossier, au lieu de céder au roi le vase qu'il convoitait, aima mieux le briser en mille pièces, en le frappant de toutes ses forces avec sa masse d'armes.

Il n'en fallait pas tant 2 pour exciter la colère de ce prince, dont le naturel violent et emporté souffrait impatiemment la moindre résistance à ses volontés; cependant, dans cette circonstance, il dissimula son ressenti-

¹ de fond en comble, from top to bottom. — ² Il n'en fallait pas tant, not so much was required.

ment, et n'osa pas, à la face de toute l'armée, punir le soldat qui lui avait désobéi d'une manière si grave.

Maintenant, il faut que vous sachiez qu'une masse d'armes était une sorte de massue de fer garnie de pointes dont on se servait à la guerre à cette époque, et bien longtemps encore après, pour assommer ses ennemis, et comme cette massue était fort pesante, les hommes les plus robustes pouvaient seuls la manier avec facilité.

A quelque temps de là 2, le roi, qui n'avait point oublié la désobéissance de son soldat, ayant passé une revue de ces troupes, fit sortir cet homme du rang, pour le réprimander de quelque faute légère qu'il venait de commettre 3; mais celui-ci s'étant baissé dans ce moment pour ramasser quelque chose, le roi, qui portait aussi une masse d'armes, lui fendit la tête d'un seul coup, en le frappant, dit-il, comme il avait frappé le vase à Soissons.

La reine Clotilde fut très-affligée lorsqu'elle apprit la mauvaise action que Clovis avait commise en s'abandonnant ainsi à un mouvement de colère et de rancune; mais elle ne se rebuta point pour cela et continua de prier Dieu avec ferveur de toucher l'âme du roi, persuadée qu'il deviendrait meilleur et plus humain, s'il consentait à se faire baptiser et à embrasser la religion chrétienne, qui ne permet jamais de s'abandonner à de si coupables violences.

Dans ce temps-là, il arriva précisément que Clovis se vit forcé de marcher avec son armée contre un nou-

¹ dont on sc servait, which was used. — ² A quelque temps de là, some time afterwards. — ³ qu'il venait de commettre, which he had just committed. — ⁴ Elle ne se rebuta point, she did not despair.

veau peuple germanique qui, ayant passé le Rhin, prétendait à son tour chasser les Francs de la Gaule. Les Allemands, c'était ainsi que l'on nommait ce peuple, étaient aussi braves et beaucoup plus nombreux que les soldats de Clovis, et ils devaient être suivis de plusieurs autres tribus barbares qui auraient bientôt exterminé toute la nation franque.

Clovis s'étant avancé au-devant d'eux, les rencontra dans un endroit appelé Tolbiac, où s'engagea une terrible bataille qui coûta la vie à un grand nombre de guerriers de part et d'autre. Le roi des Francs, malgré son habileté et son courage, faillit être pris ou tué dans la mêlée, et pendant un instant la victoire parut près de lui échapper.

Mais en ce moment, Clovis se souvint que la reine lui avait souvent parlé de la bonté de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent dans leur détresse, et au plus fort de la bataille, il s'écria qu'il se ferait chrétien avec toute son armée, si le dieu de Clotilde lui accordait la victoire.

Le roi n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles que ses soldats reprirent courage. Les Allemands, au contraire, frappés d'épouvante, s'enfuirent de toutes parts, et la fortune se déclara pour l'armée des Francs.

Alors Clovis, reconnaissant que c'était au dieu de Clotilde qu'il devait la défaite de ses ennemis, fit savoir à à cette princesse qu'il avait résolu de recevoir le baptême, et la joie qu'elle ressentit fut très-grande.

En effet, peu de temps après, le roi pria un saint évêque, nommé Rém, de le baptiser, avec trois mille de ses soldats, dans l'église de la ville de Rems, où

<sup>ils devaient être, they were to be. — 2 faillit, was very near.
fit savoir, made it to be known.</sup>

cette cérémonie s'accomplit. à la vue d'une multitude

de peuple.

C'est en mémoire de cet événement remarquable que l'usage s'établit, plusieurs siècles après, d'amener en grande pompe les rois français dans la même cathédrale de Reims, non pour y recevoir le baptême, parce qu'ils étaient toujours baptisés en naissant, mais pour que l'archevêque de Reims posât sur leur front la couronne, dans une solennité religieuse à laquelle on donnait le nom de Sacre du roi.

Un grand nombre de Francs, suivant l'exemple de Clovis, reçurent le baptême peu de mois après lui, mais beaucoup d'autres de ces Barbares continuèrent à adorer les faux Dicux. Ce fut sculement par la suite des temps que toute leur nation se convertit au christianisme, qui depuis cette époque a toujours été la seule religion pratiquée dans les Gaules.

Vous trouverez dans plusieurs livres Clovis désigné comme le premier roi de France: c'est une erreur, parce que du temps de Clovis, il n'y avait encore ni royaume de France, ni peuple français. Les Gaules, dont vous savez que ce prince n'occupait que la partie comprise entre le Rhin et la Loire, étaient alors habitées par des Gaulois. des Burgondes, et une multitude d'autres Barbares, parmi lesquels les Francs n'étaient que des étrangers.

C'était de ces derniers seulement que Clovis était roi; mais il parvint successivement à étendre sa domination sur les contrées méridionales situées au sud de cette rivière, et dont les Visigoths s'étaient d'abord emparés; il défit même et tua de sa propre main, dans

¹ par la suite des temps, in the course of time.

une bataille livrée auprès d'un lieu nommé Vouglé, le roi de ces peuples guerriers, appelé Alaric II, et ceuxci, pour ne point se soumettre à la domination des Francs. passèrent les Pyrénées. et allèrent fonder en Espagne une puissante monarchie.

LES ENFANTS DE CLODOMIR.

Depuis l'an 511 jusqu'à l'an 558.

A la mort de Clovis, les quatre fils de ce prince divisèrent entre eux, à peu près 1 selon leur convenance, le vaste royaume que leur père avait conquis: chacun d'eux s'établit sur une partie séparée du territoire, et ils formèrent ainsi quatre royaumes auxquels ils donnèrent le nom de la ville qui en était la capitale, de sorte qu'il y eut à la fois, dans le seul pays que les Francs avaient occupé sous Clovis, un roi de Paris, un roi de Soissons, un roi de Reims, et un roi d'Orléans.

Aucun de ces princes, à la vérité, n'était bien recommandable par ses qualités, parce que, dans ce tempslà, tous les hommes étaient plus ou moins sauvages et
grossiers, mais les deux plus cruels furent sans contredit Clotaire, roi de Soissons, et Childebert, roi de
Paris, qui apprenant bientôt après, que leur frère Clodomir, roi d'Orléans, venait de périr dans une bataille
contre les Burgondes, convoitèrent aussitôt les États de
ce prince, qu'ils se proposèrent de diviser entre eux.

Or, le roi Clodomir, en mourant, avait laissé trois petite garçons que la reine Clotilde, leur grand'mère,

^{&#}x27;à peu près, nearly.

avait amenés à Paris pour les faire élever sous ses yeux, et qu'elle affectionnait particulièrement, parce qu'ils lui rappelaient le fils qu'elle avait perdu.

Childebert était d'un naturel envieux et jaloux: il ne pouvait souffrir que la reine, en sa présence, témoignât à ses petits-fils la tendresse qu'elle leur portait, et ce méchant homme ayant fait aisément partager ses mauvais sentiments à son frère Clotaire, dont il devinait les secrets penchants, tous deux résolurent d'un commun accord de faire périr ces pauvres enfants, afin de s'approprier l'héritage de leur père.

Clotaire se rendit donc à Paris comme pour 2 visiter son frère, et tous deux annoncèrent hautement qu'ils allaient conduire leurs petits neveux dans les États qui leur étaient destinés, afin de leur partager les trésors que leur père avait laissés.

La reine Clotilde était loin de soupçonner les intentions de ces hommes cruels, et lorsqu'ils lui proposèrent de leur confier ces enfants pour les mener dans leur royaume, elle fut transportée de joie.

Les trois princes partirent donc, ne doutant pas qu'ils allaient jouir de tout le bonheur imaginable, mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs oncles les avaient trompés, car, au lieu d'être conduits dans les palais qu'on leur avait promis, ils furent jetés séparément dans des prisons obscures, où la consolation de gémir ensemble leur fut même refusée.

Je ne saurais vous dire quel fut leur désespoir lorsqu'ils se virent traités avec tant de barbarie; chacun d'eux se mit à ⁴ pleurer amèrement dans son cachot, et ils ne pouvaient s'empêcher ⁵ de verser des torrents

¹ souffrir, to bear. — ² comme pour, as if to — ³ ils ne tardèrent pas, they were not long. — ⁴ se mit à, began. — ⁵ s'empêcher, to help.

de larmes, en pensant au temps où ils étaient comblés de caresses et de présents par leur grand'mère: cet affreux traitement n'était pourtant encore que le prélude du triste sort qui les attendait.

C'était en effet par l'ordre de Clotaire et de Childebert qu'ils avaient été ainsi jetés dans des cachots; mais ce n'était point encore assez pour ces hommes féroces, qui ne pouvaient plus demeurer en repos tant que leurs neveux seraient vivants, parce qu'ils appréhendaient que le leudes de Clodomir ne vinssent arracher ses enfants de leur prison, ou peut-être que la reine Clotilde, instruite de leurs mauvais desseins, ne leur ordonnât de lui renvoyer ses petits-fils.

Un jour donc que cette princesse se trouvait seule dans son appartement du palais des Thermes, autrefois bâti près de Lutèce par l'empereur Julien, et dont les restes existent encore dans l'intérieur de Paris, elle vit tout-à-coup paraître devant elle un des officiers de Childebert, tenant d'une main une paire de ciseaux et de l'autre un poignard; je vous laisse à penser quel fut l'effroi de la vieille reine à l'aspect de cet homme, dont la figure n'était pas moins sinistre que le message dont il était chargé.

Mais elle fut bien autrement ¹ épouvantée, lorsqu'elle entendit ce misérable lui annoncer que Clotaire et Childebert l'avaient envoyé auprès d'elle, pour qu'elle prononçât elle-même sur le sort de ses petits-fils, ne lui laissant d'ailleurs d'autre alternative que de les voir mis à mort immédiatement, ou dépouillés de leur longue chevelure, caractère distinctif de la race mérovingienne, et dont la privation entrainait ² leur exclusion du trône, en les condamnant de plus à une prison perpétuelle.

¹ bien autrement, much more. - ² entrainait, led to.

A ce langage terrible, et surtout à la vue des ciscaux et du poignard dont cet homme était armé, la reine fut si troublée, qu'elle faillit perdre la raison: dans son désespoir, elle s'écria qu'elle préférait cent fois que ces enfants cessassent de vivre, plutôt que de les voir privés de cette chevelure, sans laquelle il leur serait désormais impossible de régner sur les Francs.

C'était sans doute la douleur qui faisait parler ainsi la bonne Clotilde, qui d'ailleurs ne pouvait imaginer que ses fils fussent assez cruels pour faire périr de pauvres enfants dont la naissance royale était le seul crime.

Le barbare officier alla reporter à Clotaire la réponse de la reine, et ce prince, envoyant aussitôt chercher deux des petits princes dans les cachots où ils étaient enfermés, les fit conduire secrètement dans son appartement, où Childebert était également venu les attendre.

En entendant ouvrir les verrous de leur prison, et surtout en apprenant qu'ils allaient être conduits devant leurs oncles, les deux enfants ne doutèrent pas qu'ils ne touchassent enfin au moment d'être heureux, et quit-tèrent avec joie ce triste séjour où ils avaient déjà versé tant de pleurs; mais ces pauvres petits ne savaient pas à quel sort ils étaient réservés.

Dès qu'ils furent arrivés dans le palais, l'impitoyable Clotaire saisit par un bras l'aîné de ses neveux, et, le renservant à terre, lui plongea son poignard dans le coeur: le malheureux petit prince expira sur-le-champ en poussant un grand cri.

Témoin de cet affreux spectacle, le second des enfants se jeta aux genoux de son oncle Childebert, et le supplia avec tant d'instances de ne pas le faire périr comme son frère, que ce prince, tout cruel qu'il était, ne put se défendre 1 d'un mouvement de pitié, et voulut empêcher Clotaire de commettre un nouveau crime.

Mais ce dernier prince avait le cœur plus dur qu'un rocher; indigné que Childebert voulût épargner ce sang qu'ils avaient juré de répandre ensemble, il le menaça lui-même du poignard qu'il tenait encore, et celui-ci, redoutant la vengeance de son complice, détourna la tête avec horreur pour ne pas être témoin de ce second assassinat, que Clotaire accomplit sans opposition.

Après ce double meurtre, il ne restait plus de cette famille infortunée que le plus jeune des fils de Clodomir, qui se nommait Clodollo, mais lorsque Clotaire voulut aussi le mettre à mort, on ne le trouva plus dans sa prison, d'où, pendant la nuit précédente, les leudes de son père étaient parvenus à l'enlever.

Le prince Clodoald, lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, était si bon et si charitable, qu'il passa toute sa vie à secourir les pauvres et les affligés; au lieu de réclamer cette couronne royale qui avait été si fatale à ses frères, il se coupa les cheveux, pour consacrer à Dieu le reste de son existence, et se retira près de Paris dans un monastère où il mourut, et auquel on a donné depuis le nom de Saint-Clodoald ou de Saint-Cloud.

LE REPENTIR.

Depuis l'an 558 jusqu'à l'an 562.

Lorsque les enfants de Clodomir eurent ainsi cessé d'exister, Clotaire et Childebert partagèrent avec leur

¹ ne put se défendre, could not help.

frère Thierri, roi de Reims, les domaines de ce prince, et entreprirent ensemble de grandes guerres contre les Visigoths auxquels ils enlevèrent le reste des provinces gauloises qu'ils possédaient encore au côté sud de la Loire, de sorte que ces peuples, qui avaient autrefois occupé une grande partie de la Gaule, n'y possédèrent bientôt plus qu'une seule province appelée la Septimanie: vers le même temps, les rois francs détruisirent le royaume de Bourgogne, et la puissance de cette nation devint réellement formidable.

Après cela les Francs, qui venaient de remporter de si grands avantages sur les autres Barbares en chassant ceux-ci des Gaules, et en soumettant ceux-là par la force des armes, se trouvèrent maîtres absolus de ce vaste pays, mais ils ne firent encore pendant bien longtemps que parcourir en troupes, sans s'y établir, les provinces situées au midi de la Loire.

Si quelquefois on vit les rois chevelus venir, à l'exemple des anciens empereurs romains, s'asseoir, couverts d'un manteau de pourpre, dans les cirques de Nîmes et de Toulouse, il s'écoula beaucoup d'années avant que leur domination sur ces contrées méridionales devint stable et régulière; ils préféraient à tout autre séjour celui des provinces plus rapprochées de la Germanie, où des nations nombreuses, restées de l'autre côté du Rhin, demeuraient encore associées à leur puissance.

N'allez pas croire pourtant que Clotaire et Childebert, qui venaient de se couvrir du sang de leurs neveux, ne furent pas punis de leur scélératesse, et qu'une prospérité toujours croissante devint leur partage: après la mort de leur frère Thierri et de son fils Theodebert,

¹ ils no firent que, they did nothing but.

l'un des plus vaillants princes de son temps, dont ils s'approprièrent aussi l'héritage, ces deux méchants se brouillèrent¹, sans doute parce qu'ils avaient horreur ² l'un de l'autre, et le reste de leur vie ne fut plus qu'une suite de crimes et de maux de toute espèce.

D'abord leur mère, la bonne reine Clotilde, se retira dans une ville éloignée, où elle consacra ses derniers jours à prier Dieu de toucher leurs cœurs, et de leur inspirer le repentir de leurs fautes; ensuite Chramnès, fils de Clotaire, à l'instigation de son oncle Childebert, oublia le respect qu'il devait à son père, et se révolta contre lui, ce qui était certainement un grand crime.

Dieu permit sans doute que Clotaire trouvât ainsi des ennemis parmi ses propres enfants, pour le punir de sa cruauté envers les fils de son frère Clodomir; et à quelque temps de là, Childebert mourut sans que personne le regrettât³, parce qu'il avait passé sa vie entière à faire du mal.

Clotaire, devenu ainsi le seul roi, non-seulement des Francs établis dans les Gaules, mais aussi des tribus de la même origine qui habitaient encore la Germanie, prit le nom de Clotaire I^{er}, mais quoiqu'il se trouvât ainsi plus puissant que jamais prince des Francs ne l'avait été. il ne fut pour cela ni meilleur ni plus heureux.

Cependant la révolte de Chramnès n'était point encore apaisée, et Clotaire, profondément irrité, se décida à marcher avec une armée nombreuse contre ce fils rebelle qui s'était retiré en Bretagne⁴, l'une des provinces gauloises que baigne l'Océan: là, Chramnès,

¹ se brouillèrent, quarrelled. — ² ils avaient horreur, they abhorred. — ³ sans que personne le regrettât, without anybody regretting him. — ⁴ Bretagne, Brittany.

ayant été complètement défait dans une bataille qu'il osa livrer à son père, tomba au pouvoir des soldats du roi, au moment même où il cherchait à s'embarquer sur un vaisseau avec sa femme et ses filles.

Clotaire fut bientôt informé de cet événement, qui mettait ainsi à sa disposition le sort de ces infortunés, et vous connaissez déjà ce prince pour un homme si impitoyable, que vous ne serez point surpris, sans doute, du nouvel acte de barbarie auquel il se livra.

Dans sa colère, il demanda d'abord dans quel lieu se trouvait son fils; et lorsqu'on lui eut répondu qu'il était gardé à vue avec sa famille, dans une chaumière qui leur servait de prison, il ordonna qu'on le liât à des poteaux, ainsi que sa femme et ses petites filles, avec des chaînes de fer, et qu'ensuite on mît le feu aux quatre coins de cette masure: cet ordre cruel fut exécuté, et ces malheureux périrent tous dans les flammes.

Aussitôt que ce crime affreux fut consommé, le barbare Clotaire sentit s'élever dans son âme des remords déchirants, car c'était son propre sang qu'il venait de répandre, et quelque² méchant qu'il fût, il ne put songer sans horreur que son malheureux fils avait été sacrifié à un moment de colère.

Tantôt il se prosternait sur le pavé des églises, priant Dieu de lui accorder le pardon de ses crimes; tantôt il allait visiter les savants et les saints personnages de son temps, en les suppliant de lui indiquer quelque remède contre ses souffrances; mais personne ne pouvait le soulager, parce que ses remords étaient la juste punition de tous les maux qu'il avait causés.

Une pareille existence n'était pas supportable, et

¹ il était gardé à vue, he was closely watched. — ² quelque, however.

bientôt en effet il mourut consumé de chagrin et de repentir, mais son désespoir dura autant que sa vie, et dans ses derniers moments encore, il s'écriait qu'il voyait bien que Dieu était plus puissant que tous les rois de la terre.

LES FRANCS D'AUSTRASIE.

Depuis l'an 562 jusqu'à l'an 575.

Aussitôt que le roi Clotaire I^{er} eut terminé sa déplorable existence, ainsi que je viens de vous le raconter, quatre de ses fils, qui lui survécurent, partagèrent entre eux son vaste royaume, comme l'avaient fait ceux de Clovis.

Or vous savez que ce royaume s'était bien accru depuis le temps de ce dernier roi, car non-seulement il comprenait tout le pays des Saliens et des Ripuaires, ainsi que celui des Visigoths et des Burgondes, mais encore beaucoup de peuples barbares, restés de l'autre côté du Rhin, qui obéissaient au roi des Francs, parce qu'il était de la race chevelue des Mérovingiens.

Tout ce vaste empire fut donc divisé entre les fils de Clotaire, et chacun d'eux s'en alla demeurer dans une grande ville dont il fit sa capitale, mais Charibert, l'un de ces princes, roi de Paris et d'Aquitaine, étant mort peu de temps après, les trois autres s'emparèrent de ses États, et il n'y eut plus dans tout l'empire des Francs que trois rois: Chilpéric, roi de Neustrie, Sigebert, roi d'Austrasie, et enfin Gontran, roi de Bourgogne.

Maintenant il faut que je vous dise quelles étaient les parties de la Gaule auxquelles on donnait alors les noms d'Austrasie et de Neustrie, et dont je viens de vous parler pour la première fois.

L'Austrasie était le pays compris entre la Meuse et le Rhin, que les Francs Ripuaires occupaient autrefois, et ils lui donnaient ce nom, parce qu'elle était située du côté de l'Orient, que l'on nommait l'Oster en langue teutonique.

La Neustrie, au contraire, était la contrée resserrée entre la Meuse et la Loire, sans y comprendre le pays des Bretons 2; on la nommait ainsi parce qu'elle était située vers l'Occident, que les Francs, dans leur langage, appelaient Néoster.

Quoique les fils de Clotaire fussent ainsi devenus de grands princes, Sigebert, roi d'Austrasie, dont la capitale était Cologne, se trouvait encore plus puissant que ses frères, parce que c'était à lui qu'étaient échues en partage 3 les tribus germaniques que le Rhin séparait des Gaules.

Ces peuples étaient sauvages autant qu'intrépides, et ils n'attendaient qu'une occasion pour se répandre à leur tour sur ces provinces où les Francs avaient acquis tant de richesses.

Or Sigebert avait pris pour femme une belle princesse nommée Brunehaut, qui était fille d'un roi des Visigoths d'Espagne, et pour laquelle il avait un grand attachement.

De son côté, Chilpéric, roi de Neustrie, avait épousé une sœur de Brunehaut, qui était une bonne et vertueuse princesse, et que l'on nommait Galzunde; mais

¹ sans y comprendre, without including. — ² le pays des Bretons, Brittany. — ³ échoir en partage, to fall by lot.

peu de jours après ses noces, cette malheureuse femme fut trouvée étranglée dans son lit, sans que personne pût 1 soupçonner quelle main avait osé commettre ce crime effroyable.

Il y avait alors à la cour de Chilpéric une jeune fille appelée Fredegonde, douée, dit-on, d'une merveilleuse beauté, mais dont les charmes extérieurs cachaient une âme aussi ambitieuse que scélérate; Frédégonde n'était qu'une simple paysanne, lorsqu'on la fit venir à la cour de Neustrie pour y être suivante de la reine.

Chilpéric, l'ayant aperçue, fut tellement frappé de sa beauté, qu'il résolut de l'élever au trône en la prenant pour épouse, et cédant bientôt après aux instigations de cette femme perverse, il eut l'indignité de consentir à ce qu'un lâche assassinat rompît les liens qui l'unissaient à l'infortunée Galzuinde.

En apprenant la mort de cette princesse, Brunehaut, qui aimait tendrement sa sœur, se livra à un violent désespoir, mais bientôt, sachant que Frédégonde avait osé s'emparer de la couronne de Galzuinde et se faire proclamer reine, elle ne fut plus maîtresse de sa colère, et décida Sigebert à déclarer la guerre à son frère.

Le roi d'Austrasie marcha donc contre Chilpéric avec une armée qu'il rendit encore plus formidable en appelant à son aide un grand nombre de chefs barbares, qui accoururent de Germanie suivis d'une multitude de guerriers, pour ravager le royaume de Neustrie.

Les Neustriens, à la vérité, n'étaient pas moins braves que les Austrasiens, mais ceux-ci faisaient plus souvent la guerre entre eux, et tandis que les Francs de Neustrie étaient devenus doux et pacifiques depuis

¹ sans que personne pût, without anybody being able. — ² indignité, baseness. — ³ à ce que, that.

leur séjour dans les Gaules, ceux d'Austrasie, au contraire, étaient demeurés rudes et belliqueux par leur contact continuel avec les nations germaniques.

Aussi le roi Sigebert remporta-t-il la victoire sur son frère qu'il chassa même de Paris, et peut-être allait-il lui ôter la couronne avec la vie, lorsque Frédégonde, à qui ce moyen était familier, envoya secrètement contre Sigebert deux lâches assassins, qui, l'ayant surpris dans son sommeil, le percèrent d'un poignard empoisonné, et le laissèrent mort sur la place.

Ce meurtre arrêta les progrès des Austrasiens, mais il ne désarma point la haine mortelle que Frédégonde portait à Brunehaut, et qui devait être si fatale à la dynastie mérovingienne: bien loin de là, la première de ces deux princesses, ayant surpris la reine d'Austrasie lorsqu'elle n'avait plus autour d'elle que quelques serviteurs sans défense, la fit saisir par des gardes, et plonger dans une étroite prison avec son fils Childebert II, qui n'avait que cinq ans, défendant, sous peine de la vie, que personne visitât la reine prisonnière.

LA REINE FRÉDÉGONDE.

Depuis l'an 575 jusqu'à l'an 584.

Cependant Brunehaut captive ne vivait plus que dans des transes affreuses¹, et chaque fois qu'on ouvrait la porte de sa prison, il lui semblait voir entrer de farouches soldats qui venaient lui arracher son fils ou l'égorger sous ses yeux.

¹ transes affreuses, terrible fright.

Cette terreur devint un si effroyable supplice pour elle, que les leudes d'Austrasie lui ayant fait offrir secrètement d'enlever le jeune prince, et de le transporter dans son royaume, elle préféra se séparer de ce cher enfant, et consentit à le confier à leur dévouement.

Malheureusement il n'était point facile de faire sortir¹ le petit roi de la prison, ni de tromper la vigilance des gardes qui l'entouraient, et la reine ne trouva d'autre moyen de salut pour son fils que de le mettre dans une corbeille qu'elle descendit² pendant la nuit du haut des murailles avec une corde.

Un homme dévoué reçut la précieuse corbeille, et en peu d'instants le jeune Childebert se trouva au milieu des fidèles Austrasiens qui s'empressèrent de le reconnaître pour roi, mais comme il était trop jeune pour régner par lui-même, ils placèrent près de sa personne un de leurs principaux chefs, qui, sous le titre de Maire du palais, fut chargé de veiller à sa sûreté et de gouverner l'Austrasie en son nom.

C'est pour la première fois sans doute, que vous rencontrez dans vos lectures ce titre de Maire du palais, qu'il est nécessaire de bien comprendre: ces officiers étaient de très-grands seigneurs, auxquels obéissaient tous les gouverneurs du royaume; simples domestiques des premiers Mérovingiens, ils étaient devenus chefs des leudes de leurs successeurs, et par suite les suprêmes magistrats du royaume.

Quoique la reine Brunehaut déplorât chaque jour davantage la cruelle nécessité qui la séparait de son fils, et que sa physionomie demeurât empreinte d'une

¹ faire sortir, to get out. — ² qu'elle descendit, which she let down.

profonde tristesse, elle était encore si belle et surtout si intéressante par ses malheurs, que le prince Mérovée, fils de Chilpéric, l'ayant visitée dans sa prison malgré la défense de Frédégonde, ne put s'empêcher de l'aimer, et lui proposa de la prendre pour femme.

Brunehaut, toujours inconsolable de la mort funeste de Sigebert, repoussa d'abord cette offre bienveillante, mais Mérovée lui ayant juré de protéger le petit roi d'Austrasie, et de le préserver des dangers qui environnaient son enfance, cette tendre mère, cédant à ses instances, permit qu'un évêque, nommé Pretextat, les mariât secrètement, quoique le prince n'eût point demandé le consentement du roi son père, dont il craignait le ressentiment contre la veuve de son frère.

Frédégonde n'avait jamais pu souffrir Mérovée, parce qu'il était le fils d'une autre femme de Chilpéric; aussi à peine eut-elle découvert que ce prince avait osé épouser Brunehaut, sans avoir même demandé l'assentiment de son père, qu'elle courut en avertir ce monarque, dont elle excita la fureur contre ce fils imprudent, en lui représentant, sous les plus odieuses couleurs, les conséquences de ce mariage contracté avec une princesse ennemie de sa famille.

Cependant Mérovée, informé de la colère de son père, et ne sachant comment se dérober à son indignation, avait eu le temps de se réfugier dans une église avec sa femme, espérant que le roi, qui le poursuivait, respecterait cet asile ouvert même aux plus grands criminels.

Chilpéric n'osa donc pas arracher son fils du pied des autels, mais il lui fit savoir¹, secrètement qu'une

¹ il lui fit savoir, he male it known to him.

prompte soumission pouvait lui mériter sa grâce, et ce prince trop confiant vint se jeter à ses genoux et solliciter son pardon.

En effet, le roi, touché de compassion à la vue de son fils repentant, allait lui pardonner sa faute, lorsque la cruelle Frédégonde, qui ne le quittait pas un instant, faisant saisir le jeune prince par ses gardes, avant même que son père eût pris la parole¹, ordonna qu'on lui coupât les cheveux sur-le-champ, et qu'on le jetât dans un cloître d'où il ne devait plus sortir.

Maintenant il faut que je vous dise qu'un Cloître, ou monastère, était un vaste édifice où se réunissaient volontairement un certain nombre d'hommes pieux, pour y passer leur vie à prier Dieu et à remplir d'autres devoirs de religion; on donnait le nom de Moines à ceux qui embrassaient cette existence dont ils ne pouvaient plus s'affranchir tant qu'ils vivaient.

Il y avait alors dans les Gaules un grand nombre de ces établissements, la plupart environnés de fortes murailles, et plutôt semblables à des prisons qu'à des lieux de retraite: aussi Frédégonde, en faisant enfermer Mérovée dans un de ces Cloîtres, prétendait-elle l'obliger à embrasser la vie monastique, et à renoncer ainsi au trône dont elle avait voulu le rendre indigne en le privant de sa longue chevelure.

Cette femme implacable, qui nourrissait un profond ressentiment contre l'évêque Prétextat de ce qu'il avait marié Mérovée avec Brunehaut, poursuivit ce saint personnage avec le dernier 2 acharnement, et sa vengeance ne fut satisfaite que lorsqu'elle l'eut fait poignarder par un assassin, au pied même de l'autel où il venait de célébrer la messe.

¹ eût pris la parole, had uttered a word. - 2 dernier, utmost.

Quant à Brunehaut, les leudes d'Austrasie ayant exigé qu'elle fût rendue à son fils, il lui fut enfin permis de rentrer dans son royaume, mais de ce moment sa vie ne fut plus qu'une suite de malheurs: pendant son absence, les maires du palais, profitant du jeune âge de Childebert II, étaient devenus les véritables rois d'Austrasie, et ce n'était plus que d'eux que les chefs des Francs consentaient à recevoir des ordres.

L'infortuné Mérovée ne survécut que quelques mois à la disgrâce dont il avait été frappé: parvenu à s'échapper du cloître qui semblait devoir lui servir de tombeau, il était sur le point de passer en Austrasie où il espérait rejoindre Brunehaut, lorsque des soldats de son père se mirent à sa poursuite, et le prince, se voyant au moment de² tomber entre leurs mains, préféra la mort au sort qui l'attendait s'il était repris.

Il supplia un ami qui l'accompagnait de le percer de son épée, et les gardes de Chilpéric n'arrivèrent que lorsqu'il avait cessé de vivre. Tous ces meurtres étaient l'ouvrage de la terrible Frédégonde, qui semblait ainsi l'emporter sur³ tous ceux qu'elle haïssait, lorsqu'au milieu de tant de prospérités, elle fut elle-même frappée d'une affliction qu'elle avait certainement bien méritée.

Cette reine avait deux petits garçons qu'elle aimait bien vivement, si toutefois un être aussi méchant pouvait aimer quelque chose: en une seule nuit, ces deux jeunes princes moururent de la même maladie, et Frédégonde, au désespoir, au lieu de reconnaître dans ce coup du ciel la juste punition de ses crimes, n'eut d'autre pensée que de trouver de nouvelles victimes.

¹sur le point de . about to. — ² au mon.ent de . about to. — ³ l'emporter sur, to get the best of.

Dans ce temps-là, rien n'était plus ordinaire, même aux classes les plus élevées de la nation franque, que de croire aux sorciers et aux sortilèges, croyance ridicule, s'il en fut jamais¹, et dont vous comprendrez aisément l'absurdité, car il n'y a jamais eu personne qui ait pu faire ce que Dieu a rendu impossible.

Cependant Frédégonde, ne sachant à qui s'en prendre 2 du double malheur qu'elle venait d'éprouver, fit amener en sa présence quelques vieilles femmes de Paris qui prétendaient par des maléfices découvrir les secrets les plus cachés, et leur ordonna de lui faire connaître à quelle cause inattendue devait être attribuée la mort subite de ses deux fils.

Mais lorsque la reine vit que ces misérables créatures, dont la crédulité publique faisait toute la science, ne pouvaient lui donner aucune explication raisonnable de ce cruel événement, elle les fit soumettre à toutes sortes de tortures, jusqu'à ce qu'elles confessassent qu'elles-mêmes avaient causé la mort des petits princes en faisant usage de certains secrets de leur art, à l'instigation de quelques personnes que Frédégonde haïssait, et dont elle avait résolu la perte.

Ces prétendues révélations étaient complètement fausses, mais ces odieuses femmes aimèrent mieux accuser des innocents pour obéir à la reine, que de souf-frir plus longtemps les tourments auxquels elles avaient été soumises, et tous ceux qu'elles eurent ainsi la faiblesse de nommer, au nombre desquels se trouvaient plusieurs des plus grands seigneurs de Neustrie. ne tardèrent pas à périr dans les supplices.

¹ s'il en fut jamais, if ever there was one. — ² s'en prendre, to blame.

La douleur de Frédégonde devint ainsi le prétexte qui causa la perte de plusieurs hommes honnêtes, entièrement étrangers au crime dont elle les accusait; il ne restait plus qu'un pas à faire à cette femme atroce pour mettre le comble à ses scélératesses: c'était de porter la main sur le vieillard imbécile dont elle avait rempli le règne de tant de maux et d'horreurs; elle ne recula pas devant ce nouveau crime.

Un soir que le roi Chilpéric revenait de la chasse, où il avait passé presque toute la journée, il tomba frappé d'un coup de poignard par un homme que l'on ne reconnut pas d'abord, et qui disparut aussitôt dans l'obscurité; le monarque, renversé de cheval, expira peu d'instants après, et dès le lendemain on apprit avec horreur que le meurtrier du roi n'était autre qu'un jeune homme appelé Landri, que chacun connaissait pour le favori de la reine.

Alors, personne ne douta que Frédégonde ne fût encore l'auteur de ce lâche attentat dont elle accusa hautement Brunehaut et les Austrasiens; connaissant mieux que personne les soupçons qui planaient sur Landri, elle affecta de le garder auprès de sa personne, et lui conféra même la dignité de maire du palais du jeune Clotaire, son dernier fils, qui venait de succéder au malheureux Chilpéric sur le trône de Neustrie.

¹ pour, as being.

LA MORT DE BRUNEHAUT.

Depuis l'an 584 jusqu'à l'an 621.

Clotaire, fils de Chilpéric I^{er} et de Frédégonde, n'était âgé que de six mois, lorsque, par la mort de son père, il se trouva roi de Neustrie: sa mère s'était flattée de régner à sa place jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même, mais les seigneurs neustriens refusèrent d'obéir à cette femme cruelle, et ce fut Gontran, oncle du jeune monarque et roi de Bourgogne, qui devint son tuteur et celui de son royaume.

Gontran n'était pas un mauvais prince, mais les Francs d'Austrasie, auxquels il refusa de livrer Frédégonde qu'ils réclamaient pour la punir de tous ses crimes, lui suscitèrent mille embarras qui rendirent son règne pénible; par un reste de pitié pour cette femme scélérate, il voulut bien l' cependant ne pas l'abandonner à ses ennemis, mais ne pouvant supporter sa présence, il la relégua à Rouen où naguère Brunehaut, par ordre de cette princesse, avait subi une dure captivité.

A cette époque, il était si ordinaire de voir des princes égorgés par leurs parents ou leurs sujets, que Gontran, 'quoiqu'il n'eût aucun ennemi personnel, ne pouvait s'empêcher de trembler pour sa propre vie; un jour donc qu'une foule de peuple se trouvait réunie dans une vaste église, il supplia les assistants de le laisser vivre encore trois ans, afin, leur dit-il, qu'après ce délai, Childebert II, roi d'Austrasie, qui commençait à grandir, pût à son tour protéger son petit cousin Clotaire.

¹ il voulut bien, he consented.

Pendant ce temps, Frédégonde se voyant abandonnée de tout le monde (car un pareil monstre avait trouvé des complices, mais n'avait jamais eu d'amis) ne pouvait se consoler d'avoir perdu cette puissance royale qu'elle avait achetée par tant de crimes; au fond de sa retraite, elle ne pouvait pardonner à Gontran de l'avoir ainsi exilée.

Elle ne pouvait non plus oublier la haine qu'elle nourrissait depuis tant d'années contre Brunehaut et son fils Childebert, qui lui avait échappé si heureusement lorsqu'il n'était qu'un enfant, et toute prisonnière qu'elle était, elle trouva le moyen de satisfaire sa soif de vengeance, et corrompit à prix d'or de misérables domestiques qui empoisonnèrent ce dernier prince pendant son repas.

Le vieux Gontran ne survécut pas longtems à son neveu Childebert II, et leur mort fut le signal de nouveaux malheurs et de nouvelles guerres: les Francs d'Austrasie et ceux de Neustrie se disputèrent des débris du royaume de Bourgogne, et Frédégonde profitant de ce moment de trouble pour sortir de sa prison, reparut à la cour de son fils Clotaire, qui n'avait encore que treize ans.

Elle y redevint souveraine maîtresse comme par le passé¹, et Dieu sait toutes les méchancetés qu'elle aurait encore accomplies, si la mort n'était venue la surprendre au moment peut-être qu'elle y pensait le moins, car la Providence permet quelquefois que les grands coupables tombent ainsi tout-à-coup dans ses mains redoutables, sans avoir eu le temps de se repentir.

Cependant le jeune roi de Neustrie que l'on appela par le passé, formerly.

Clotaire II, pour le distinguer de son aïeul Clotaire dont je vous ai raconté l'histoire, grandissait sous les yeux de Landri, ce maire du palais qui avait assassiné Chilpéric, et cet homme lui avait appris de bonne heure à détester Brunehaut, qu'il ne cessait de lui représenter comme l'irréconciliable ennemie de sa famille.

Depuis la mort de son fils Childebert, la reine d'Austrasie s'était chargée d'élever ses petits-fils, dont l'aîné, tout jeune encore, se nommait Thierri II; mais au lieu de s'efforcer d'en faire des princes généreux et vaillants, elle avait conçu la coupable pensée de leur donner une mauvaise éducation pour qu'ils fussent incapables de gouverner un royaume, et surtout de se faire respecter des chefs austrasiens, qui, pour la plupart, étaient des hommes turbulents et difficiles à contenir.

Cette ambitieuse princesse agissait ainsi afin qu'ils ne lui redemandassent pas un jour la régence du royaume, dont elle prétendait jouir tant qu'elle vivrait; en même temps, comme elle se méfiait beaucoup des mêmes seigneurs qui avaient été autrefois les leudes du roi son mari et ses plus fidèles amis, elle fit périr plusieurs d'entre eux dans des ambûches, et excita ainsi contre elle la haine de tous les autres.

A partir de ce moment ces seigneurs indignés, de concert avec¹ les principaux chefs barbares que Sigebert avait appelés autrefois de Germanie, n'attendirent plus qu'une occasion favorable pour se venger d'une manière terrible de cette princesse, avec laquelle ils résolurent de perdre toute la race royale d'Austrasie.

Sur ces entrefaites, le roi Thierri II étant venu à mourir, laissa quatre petits garçons que leur aïeule pré-

¹ de concert avec, in conjunction with.

tendit encore faire élever à sa manière, mais cette fois sa tyrannie devint si insupportable, que ses ennemis prirent la résolution de ne pas différer davantage l'instant de s'en affranchir.

Il y avait alors parmi les seigneurs austrasiens un général nommé Varnachaire, qui jouissait d'une haute réputation de courage et d'habileté: c'était ce capitaine qui conduisait les soldats de Brunehaut contre les Neustriens ou les Bourguignons dans ses fréquentes querelles avec ces deux peuples, et jamais il ne paraissait sur un champ de bataille sans remporter la victoire.

Or il faut que vous sachiez que lorsque les rois sont méfiants et injustes, il se trouve toujours autour d'eux des hommes tout prêts à leur faire de faux rapports, dans le but de flatter leurs mauvaises passions, et d'obtenir ainsi pour récompense les emplois ou les richesses de ceux qu'ils ont perdus par leurs calomnies.

Ce fut par un de ces courtisans que Brunehaut fut un jour avertie que Varnachaire, dans un instant d'impatience, avait laissé échapper quelques paroles de mécontentement contre sa royale maîtresse, qui semblait méconnaître ses services: il n'en fallut pas davantage 1 pour que cette princesse, sur une aussi vague accusation, écrivît à un officier qui lui était entièrement dévoué, pour lui ordonner de faire périr ce général.

Lorsque sa lettre fut achevée, elle voulut la relire avant de l'expédier, mais, comme il arrive souvent à ceux qui s'abandonnent à un premier mouvement de colère, elle regretta d'avoir écrit des choses qui devaient causer la mort d'un si vaillant capitaine, et déchira sa lettre en mille morceaux qu'elle jeta sous la table.

¹ Il n'en fallut pas davantage, no more was necessary.

Brunehaut croyait sans doute que personne au monde ne connaîtrait la mauvaise pensée qu'elle avait eue contre Varnachaire; mais un domestique, qui était peut-être gagné par ses ennemis, ayant ramassé soigneusement les débris du parchemin qu'elle avait déchiré, alla les porter à ce général qui, après les avoir rapprochés pour les lire, comprit que peu s'en était fallu¹ que, sur un simple soupçon, la reine ne let fît mettre à mort.

Il craignit qu'une autre fois elle ne se ravisât pas assez tôt, et, pour mettre désormais sa propre vie hors de danger, il fit offrir secrètement au roi de Neustrie de lui livrer sa grand'tante et tous ses jeunes cousins, pour qu'il disposât à son gré de leur liberté ou de leur vie.

Vous savez déjà que Clotaire II haïssait mortellement cette princesse: il accepta donc cette proposition, et promit même à Varnachaire de le faire maire du palais de Bourgogne, s'il consentait à lui amener la reine pieds et poings liés 2; presque tous les seigneurs austrasiens et bourguignons entrèrent dans ce complot, et Brunehaut, ne trouvant plus un seul défenseur, fut livrée au roi de Neustrie avec ses petits-fils.

Ce fut un terrible spectacle de voir cette Brunehaut, qui avait été fille, femme, sœur, mère, et aïeule de tant de rois, traînée par des soldats devant son implacable neveu, qui ordonna aussitôt qu'on la dépouillât du manteau royal dont elle était enveloppée, et lui fit arracher la couronne d'or qui brillait encore sur son front.

On la revêtit ensuite de misérables haillons, sous

¹ peu s'en était fallu que, he had had a narrow escape. — ² pieds et poings liés, bound hand and foot.

lesquels elle fut promenée pendant trois jours sur un chameau, à la vue des soldats et de la populace qui l'accablèrent de boue et d'injures, car, la plupart du temps, c'est une satisfaction pour les gens grossiers de maltraiter ainsi ceux qui ont été leurs maîtres, et dont ils n'ont plus rien à craindre ou à espérer.

Après ce premier supplice, Clotaire fit amener un cheval sauvage que jamais aucun cavalier n'avait pu dompter, et ayant fait lier à l'instant même par les cheveux sa malheureuse parente à la queue de ce fougueux animal, il ordonna aux hommes qui le retenaient avec peine de le laisser partir après lui avoir enfoncé dans les flancs des éperons aigus.

Le corps de l'infortunée Brunehaut ainsi emporté avec une effrayante rapidité fut bientôt mis en pièces; quant aux petits-fils de Brunehaut, ils furent tous mis à mort par l'ordre de Clotaire II, qui, comme vous voyez, n'était pas moins cruel que son grand-père, et avec eux finit cette famille de rois austrasiens que tant de crimes et de désastres avaient frappée.

LES MONASTÈRES.

Depuis l'an 621 jusqu'à l'an 638.

Clotaire II, devenu maître de l'Austrasie par l'extermination de la famille de Brunehaut, que la trahison venait de lui livrer, eut d'abord l'intention de réunir ce pays aux royaumes de Neustrie et de Bourgogne, qu'il gouvernait déjà au moyen de ses maires du palais.

Mais il s'aperçut bientôt que les seigneurs austrasiens

qui s'étaient donnés à lui, murmuraient d'être comptés pour si peu dans l'empire des Francs, et il résolut de leur donner pour roi son fils Dagobert, qui était un prince aimable et vaillant.

Il céda donc à ce jeune prince la couronne d'Austrasie achetée par tant de meurtres, et lorsque Clotaire mourut après un long règne, Dagobert se trouva roi de toute la Gaule, et même de plusieurs provinces germaniques, comme son père l'avait été.

A cette époque, les Francs se montraient bien différents de ce qu'ils avaient été du temps de Clovis et de ses fils: au lieu de se tenir constamment prêts à reprendre les armes pour marcher à de nouvelles expéditions, ils vivaient dispersés sur toute la surface du territoire des Gaules.

Chacun d'eux avait commencé à cultiver un coin de terre ou à le faire labourer par des esclaves, mais, selon leur ancienne coûtume, ils avaient soin de ne pas sé'loigner de la demeure où s'étaient fixés les chefs dont leurs pères axaient suivi la bonne et la mauvaise fortune.

Chaque année, lorsque la saison du Champ de Mars était arrivée, on ne les voyait plus accourant de toutes parts, armés de leurs redoutables francisques, presser leurs rois de les conduire à quelque guerre où ils pussent exercer de nouvelles rapines: le goût de ces courses périlleuses s'était éteint chez la nation franque ainsi disséminée.

Il ne se trouvait plus dans ces assemblées, autrefois si tumultueuses, que les capitaines des guerriers barbares auxquels on donnait les noms de Ducs et de

¹ d'être comptés pour si peu, to be so lightly esteemed.

Comtes; les évêques des cités, avec le titre de Prélats; et enfin les leudes des rois, enrichis de la possession des terres Saliques, ou des bénéfices qu'ils tenaient de la munificence royale.

Ce mot de bénéfice signifiait une terre donnée en présent comme les chevaux et les armures que les rois francs distribuaient autrefois à leurs compagnons, pour les attacher plus fortement à leur service, et s'assurer leur fidélité.

Au milieu de ces assemblées, les maires de Neustrie, de Bourgogne, et d'Austrasie, occupaient le premier rang parmi les seigneurs de ces royaumes: celui qui était alors revêtu de cette dignité chez les Austrasiens portait le nom de Périx, et on l'a surnommé le Vieux, pour le distinguer de deux autres Pépin, dont je vous parlerai par la suite².

Mais Dagobert, qui reconnut bientôt dans ce seigneur un esprit supérieur et un caractère ambitieux, craignit qu'il ne se mît à la tête des mécontents, et le dépouilla de sa dignité pour en revêtir un duc neustrien, nommé ŒGA, dont la fidélité lui était connue.

De plus, comme les Austrasiens se plaignaient de n'avoir point un roi qui habitât parmi eux, il leur envoya son fils aîné âgé de trois ans seulement, et le fit roi d'Austrasie sous le nom de Sigebert II. Un autre de ses fils, qui se nommait Clovis II, reçut pour son lot la Neustrie et la Bourgogne, et une assemblée des seigneurs francs et bourguignons approuva ce partage.

Lorsque je vous ai raconté les infortunes de Mérovée, que Frédégonde fit enfermer dans un cloître, après l'avoir dapouillé de sa longue chevelure, signe distinctif

¹revêtu, invested. — ² par la suite, by and by.

de la race mérovingienne, je n'ai pas eu le temps de vous faire connaître quels étaient le sort et les occupations des moines qui se réfugiaient volontairement dans ces sortes de retraites.

La plupart de ces hommes pieux, en renonçant ainsi à la vie du monde, n'avaient eu d'abord d'autre but que de consacrer leur existence à Dieu par la prière et la méditation, mais il se trouva parmi eux quelques saints personnages que le zèle de la religion conduisit à l'étude des sciences humaines, presque entièrement oubliées alors des autres hommes que leurs goûts guerriers l'éloignaient de toute occupation sédentaire ou pacifique.

L'Église seule dans ces temps reculés, par la sécurité qu'elle offrait aux esprits studieux, leur permettait de se livrer aux recherches qu'exige la science, et c'est à la paix profonde qu'ils trouvaient dans l'enceinte des cloîtres, que nous sommes redevables d'un grand nombre de connaissances utiles, qui sans leurs travaux persévérants ne seraient sans doute point parvenues jusqu'à nous.

Du temps de Dagobert I^{er}, très-peu d'hommes, à l'exception des moines, apprenaient à lire et à écrire; et l'on était bien loin encore de soupçonner l'invention de l'imprimerie, avec laquelle il est si facile aujourd'hui de multiplier les livres.

Aussi, après leurs devoirs de piété, la principale occupation des religieux assez instruits pour se livrer à ce travail, était de copier les ouvrages précieux que renfermaient les bibliothèques des monastères, où se trouvaient quelquefois rassemblés la plupart des manu-

¹ leurs goûts guerriers, their warlike disposition. — ² éloignaient, kept away. — ³ redevables, indebted. — ⁴ soupçonner, to foresee.

scrits de l'antiquité grecque et latine, échappés aux dévastations des barbares qui avaient renversé l'empire romain.

C'était à la fois un travail utile à ces moines euxmêmes (parce qu'ils y puisaient des connaissances qu'ils ne pouvaient se procurer ailleurs) et profitable à la société tout entière, qui devait un jour retrouver dans les cloîtres les éléments de toutes les sciences qui pouvaient l'arracher à la barbarie.

L'oisiveté était d'ailleurs sévèrement interdite aux religieux des monastères, et ceux même à qui leur ignorance ou leur âge ne permettait pas de cultiver leur intelligence, se livraient avec une égale ardeur à des travaux manuels qui exigeaient autant d'industrie que de persévérance.

Les uns entreprenaient d'abattre une partie des vastes forêts qui couvraient encore plusieurs contrées de la France, pour labourer le sol, et cultiver le blé et les autres végétaux dont l'homme se nourrit, les autres pratiquaient des routes entre leurs monastères et les villes voisines, ou construisaient des remparts en terre, appelés aujourd'hui Digues, destinés à préserver les campagnes du débordement des torrents ou des rivières.

Il ne vous sera pas difficile maintenant de comprendre quels services éminents rendit à la plus grande partie du royaume la prodigieuse activité des moines de cette époque, et combien ils durent inspirer de vénération à leurs contemporains, qui, la plupart du temps, se fussent trouvés dans l'impossibilité absolue d'entreprendre des travaux aussi considérables, dénués comme ils l'étaient des moyens et des connaissances nécessaires à leur exécution.

ils y puisaient, they derived from it.

Aussi le roi Dagobert leur distribua un grand nombre de terres à titre de bénéfices, comme les premiers rois francs en avaient distribué à leurs capitaines et à leurs soldats, et les combla de toutes sortes de richesses, afin d'encourager leurs généreux efforts.

Ce fut également pour honorer les moines de St. Dexis, petite ville des environs de Paris, que Dagobert bâtit dans ce lieu une vaste et belle église, qu'il orna d'un grand nombre de magnifiques ouvrages d'orfèvrerie, et dont les colonnes, les voûtes et les murailles furent décorées d'étoffes d'or et d'argent.

Il fit en outre creuser sous cet édifice d'immenses

souterrains, dont il fit choix pour son propre tombeau, et pour celui des princes qui règneraient après lui, et en effet, depuis cette époque, ces caveaux ont servi de

sépulture à la plupart des rois de France.

Dagobert I^{er} rendit donc un service éclatant à son siècle en protégeant les hommes instruits, qui étaient fort rares à cette époque, et cela était d'autant plus louable de sa part que lui-même ne savait point lire, et passerait certainement aujourd'hui pour un ignorant; mais il savait au moins apprécier le mérite de la science, et faisait grand cas de ceux qui la cultivaient.

Plusieurs de ses successeurs l'imitèrent, en fondant comme lui un nombre considérable de monastères, qu'ils enrichirent de leurs dons; mais lorsque ces cloîtres se furent ainsi multipliés, ils servirent bientôt d'asile à une foule de paresseux qui vinrent y chercher une existence douce et inactive.

1 d'autant plus, so much the more.

LES ROIS FAINÉANTS.

Depuis l'an 638 jusqu'à l'an 655.

Les rois dont je vais maintenant vous raconter l'histoire, sont ordinairement désignés sous le nom de Rois FAINEANTS, parce qu' abandonnant aux mains de leurs ministres le soin de régir leur royaume, le pouvoir suprême ne fut pour eux qu'une occasion de se livrer à la mollesse et à l'oisiveté.

Cependant il ne faut pas croire que tous les Mérovingiens à qui l'histoire a infligé ce surnom¹, aient mérité cette honte par leur paresse et leur indolence: la plupart d'entre eux ne furent que de pauvres orphelins, à qui des ambitieux ne laissèrent que l'apparence de la royauté, dont ils exercèrent la puissance en leur nom, et souvent à leur préjudice.

Les fils de Dagobert, Sigebert II, roi d'Austrasie, et Clovis II, roi de Neustrie, furent les premiers monarques francs flétris du surnom de Fainéants; a peine âgés, l'un de huit ans, l'autre de quatre, lorsque leur père mourut, tous deux se trouvèrent réduits à un vain simulacre de royauté.

Le premier fut sous la domination de Pépin-le-Vieux, que les Austrasiens avaient rappelé, le second sous l'autorité d'Œga, ce seigneur neustrien à qui Dagobert avait autrefois confié la jeunesse de son fils aîné; dans chacun de ces royaumes, ces hommes puissants exerçaient le pouvoir souverain auprès des jeunes rois sous le titre de maire du palais.

C'était à eux qu'obéissaient les seigneurs francs et

¹ surnom, nickname. — 2 flétris, branded.

bourguignons; les ducs du midi de la Gaule reconnaissaient aussi leur autorité, quoique la plupart n'attendissent qu'une occasion favorable pour s'affranchir d'une monarchie, qu'ils voyaient à la veille d'échoir en partage à celui qui serait assez habile pour s'en emparer.

Sigebert II ne régna que peu d'années en Austrasie. et sa mort réunit encore une fois 2 ce royaume à celui de Neustrie dans les mains de Clovis II, le plus indolent des rois francs que l'on eût vus jusqu'alors, mais dont la mollesse et la nonchalance furent encore surpassées par ses successeurs.

De temps à autre, et lorsqu'il ne faisait ni pluie, ni vent, ni soleil, car il redoutait la moindre variation de température, ce prince, qui vivait retiré dans un château où il ne songeait qu'à s'amuser, boire, manger, et dormir, montait sur un chariot attelé de quatre bœufs blancs dont les cornes étaient dorées, et parcourait lentement les rues de Paris; pendant ce temps, c'était le maire du palais qui gouvernait le royaume à la place du monarque.

Comme l'autorité de ce seigneur était sans bornes, personne n'osait contredire ses volontés, pas même le pauvre roi, entièrement soumis à ses moindres caprices une fois chaque année, seulement, le maire du palais permettait au faible Clovis de se montrer en cérémonie à l'assemblée du Champ de Mars, où, comme je vou l'ai dit, se rendaient exactement les ducs des provinces, les évêques et les leudes royaux, la plupart accompagnés d'un certain nombre d'hommes de leurs domaines.

Alors on couvrait le monarque d'un magnifique manteau de pourpre; on lui mettait sur la tête une couronne

¹ about to fall to the lot of him who. — ² encore une fois, once more. — ³ se rendaient exactement, punctually met.

d'or, et autour du cou un collier tout étincelant de pierreries: ainsi paré, le prince se montrait à son peuple; mais il lui était interdit de prononcer une seule parole, et surtout de rien ordonner sans le consentement de son maire du palais.

Cependant il arriva qu'un jour l'indolent Clovis II étant sorti de son palais aperçut une jeune et belle fille que des marchands étrangers conduisaient sur un marché voisin, où ils se proposaient de la vendre comme esclave: le roi voulut savoir l'histoire de cette jeune personne qui s'appelait Bathilde, et il apprit bientôt que c'était une princesse d'un pays lointain qui, se promenant un jour sur le bord de la mer, avait été surprise et enlevée par des pirates.

Le récit de cette aventure donna à Clovis le désir de parler à cette infortunée, dont les malheurs, la sagesse et la beauté lui inspirèrent un si vif intérêt, qu'il paya aux marchands étrangers une somme plus forte encore que le prix qu'ils demandaient de leur esclave.

Il la conduisit ensuite dans son palais, et déclara presque aussitôt qu'il ne voulait pas avoir d'autre épouse: de sorte que Bathilde, un moment condamnée à l'esclavage, sortit de cette condition déplorable, pour prendre place sur le trône des Francs, où elle se fit chérir par ses vertus et sa charité.

Malheureusement Clovis II mourut dans un âge encore peu avancé, laissant à la sage Bathilde, avec la Régence du royaume, le soin d'élever trois jeunes enfants dont elle était mère, et que leur naissance appelait un jour à la couronne royale, dont lui-même n'avait jamais eu la force de supporter le poids.

¹ plus forte encore, still higher. — ² que leur naissance appelait, who were destined by their birth.

LES MAIRES DU PALAIS.

Depuis l'an 655 jusqu'à l'an 681.

CLOTAIRE III, roi de Neustrie, et Childèric II, roi d'Austrasie, étaient les fils aînés de Clovis et de la reine Bathilde, mais comme ils étaient en bas âge¹, cette princesse elle-même, investie du titre de Régente, choisit dans chaque royaume, selon la coûtume de cette époque, deux maires du palais, pour gouverner à leur place les États qui leur étaient échus en partage.

Quant à Thierri, leur plus jeune frère, sa mère l'éleva soigneusement sous ses yeux, et lorsque, dix ans plus tard, cette princesse, dégoûtée des grandeurs du monde, se retira dans un monastère de femmes ² qu'elle avait fondé à Chelles, près Paris, il l'accompagna dans cette pieuse retraite où il ne tarda pas à être ³ complètement oublié.

Or, le maire du palais dont Bathilde avait fait choix pour gouverner le royaume de Neustrie, auprès de son fils Clotaire III, était un homme habile, appelé Ébroïn, dont elle avait eu occasion d'apprécier le dévouement, mais comme il n'appartenait par sa naissance ni à la classe des seigneurs, ni à celle des évêques, ni même à celle des leudes royaux, ceux-ci virent avec mécontentement son élevation, parce qu'ils ne doutaient pas qu'Ébroïn ne tentât d'abaisser leur orgueil et de les réduire à l'obéissance.

Chez les Austrasiens, au contraire, le maire du palais était un duc nommé Vulfoald, que les grands

 ¹ en bas âge, very young. — 2 monastère de femmes, nunnery.
 3 il ne tarda pas à être, it was not long before he was.

du royaume avaient désigné au choix de la régente, pour qu'il exerçât à leur profit l'autorité royale, mais comme ce seigneur n'était que leur égal, il en résulta qu'un grand nombre de chefs des Francs et de ducs du midi de la Gaule, qui jusqu'alors s'étaient soumis à la puissance du roi d'Austrasie, refusèrent de lui obéir davantage, ainsi qu'au maire qui le représentait.

Sur ces entrefaites¹, il arriva que Clotaire III, à peine sorti de l'enfance, mourut en Neustrie, et Ebroïn, qui ne voulait pas que la mairie de ce royaume lui échappât, alla trouver dans sa retraite de Chelles le jeune Thierri, dont lui seul peut-être se souvenait encore, et déposa à ses pieds les marques de la royauté: c'était un diadème orné de pierreries, un riche manteau de pourpre magnifiquement brodé et enfin un sceptre d'or, symbole du pouvoir suprême.

Le jeune fils de Bathilde, à peine âgé de seize ans à cette époque, ne put se défendre 2 d'un mouvement de joie, en voyant un événement inattendu changer ainsi tout-à-coup l'existence obscure qu'il avait menée jusqu'alors: il se laissa donc placer par Ébroïn sur le trône de Neustrie que son frère Clotaire avait occupé, mais le pauvre prince ne se doutait pas de 3 tous les malheurs qui l'y attendaient.

En effet, dès que les seigneurs de Neustrie et de Bourgogne furent informés qu'Ébroïn avait osé proclamer le dernier fils de Clovis II, sous le nom de Thierri III, sans avoir sollicité leur suffrage, ils appelèrent à leur aide les grands d'Austrasie.

Ayant surpris Ébroïn et son jeune roi, ils leurs cou-

¹ Sur ces entrefaites, in the mean time. — ² ne put se défendre de, could not help. - 3 ne se doutait pas de, did not suspect.

pèrent les cheveux à tous deux, et les enfermèrent dans des cloîtres: Ébroïn, au monastère de Luxeuil, situé au milieu de montagnes sauvages, que l'on nomme aujourd'hui les Vosges; Thierri III, à l'abbaye de St. Denis, autrefois comblée de bienfait par son aïeul Dagobert.

Après cette révolution si promptement accomplie, ils offrirent le trône de Neustrie à Childéric II, qui se trouva ainsi roi de toute la Gaule; il fallut pourtant encore que ce prince consentît à recevoir de leurs mains, pour maire du palais, un seigneur bourguignon nommé Lèger, qui était un homme altier et turbulent, et pardessus tout l'ennemi déclaré d'Ébroïn.

Mais bientôt Léger s'étant brouillé avec le roi, ce dernier, pour le punir, le fit enfermer dans le même cloître de Luxeuil où Ébroïn était déjà prisonnier, afin que ces deux hommes, qui se haïssaient mortellement, subissent le supplice de se trouver sans cesse face à face.

Ces vicissitudes multipliées nous apprennent assez quelle puissance exerçaient alors les seigneurs francs, à qui l'autorité royale ne semblait plus qu'un joug facile à briser.

Aussi Childéric II, ayant eu l'imprudence de faire lier à un poteau et frapper de verges un jeune comte austrasien, nommé Bodillon, celui-ci jura de laver dans le sang du monarque l'affront qu'il venait de recevoir.

Dès que ce honteux châtiment fut connu des grands du royaume, il s'éleva parmi eux un cri d'indignation contre Childéric, qui n'avait pas craint d'infliger à un seigneur un supplice réservé jusqu'alors aux seuls esclaves.

Tous les chefs des Francs, en écoutant le récit de ¹ par-dessus tout, above all.

Bodillon, regardèrent sa punition comme une insulte personnelle, et après s'être engagés entre eux par un serment solennel à tirer tôt ou tard de ce prince une vengeance éclatante, ils envoyèrent consulter Léger dans sa prison sur le moment qu'ils devaient choisir.

A quelque temps de là. Childéric II étant allé à la campagne avec sa femme et ses enfants, l'implacable Bodillon les surprit dans une forêt, et fit tuer sous ses yeux, sans miséricorde, le roi, la reine, et l'aîné de leurs fils.

Un seul de leurs enfants, à peine âgé de quelques mois échappa aux coups des meurtriers, parce qu'un serviteur fidèle, étant parvenu à le cacher sous son manteau, le porta au cloître de Chelles, où il fut élevé le plus secrètement possible sous le nom supposé de frère Daniel.

A peine Childéric eut-il rendu le dernier soupir, que les grands qui venaient de commettre ce crime, se rendirent à l'abbaye de Saint-Denis où Thierri III avait été enfermé, et, tirant de sa retraite ce prince dont la chevelure avait eu le temps de prendre de la croissance, ils le replacèrent sur ce trône dont eux-mêmes l'avaient précipité peu d'années auparavant.

Pendant leur captivité dans le même monastère, Ébroïn et Léger paraissaient s'être reconciliés sincèrement, parce que le vénérable abbé qui se trouvait chargé de leur garde avait refusé de leur en ouvrir les portes, jusqu'à ce qu'ils eussent fait serment au pied des autels de ne plus donner au monde le spectacle de leur inimitié.

Mais de pareils hommes se jouaient de 1 tout ce qu'il y a de plus sacré; aussi le premier usage qu'ils

¹ se jouaient de, made game of.

firent de leur liberté, fut de se livrer à toute la haine qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, et dont le seul terme devait être celui de leur existence.

Léger, étant tombé au pouvoir de son ennemi, qui lui fit d'abord arracher les yeux, eut ensuite la tête tranchée par son ordre, et Ébroïn périt bientôt après sous le poignard d'un assassin.

Cependant, au milieu de tant de désastres, les Francs se lassaient de voir les forces de leur monarchie s'épuiser par des crimes et des revers qui semblaient désormais attachés à l'existence des Mérovingiens, et vous allez voir tout-à-l'heure quel fut le sort de cette famille de rois, autrefois si illustre, et alors si avilie.

PÉPIN D'HÉRISTAL.

Depuis l'an 681 jusqu'à l'an 695.

Il y avait dans ce temps-là en Austrasie un jeune homme intrépide et ambitieux que l'on nommait Pépin D'HÉRISTAL, parce qu'il possédait sur les bords de la Meuse, un château de ce nom.

Il était petit-fils par sa mère de Pépin-le-Vieux, dont je vous ai parlé dans l'histoire des rois fainéants, et les seigneurs austrasiens, parmi lesquels il occupait un rang distingué, avaient placé en lui toute leur confiance.

Le prince qui régnait alors sur ce royaume portait le nom de Dagobert II, et passait pour être fils de Sigebert II, l'un des derniers rois d'Austrasie; c'était, comme tous les Mérovingiens de cette époque, un véritable roi fainéant, au nom duquel il eût été facile à Pépin de gouverner, mais cet ambitieux, dédaignant ce fantôme de roi qui lui devenait inutile, l'abandonna aux seigneurs révoltés, qui le firent juger par une assemblée de leurs partisans, et le mirent à mort.

Après ce meurtre, Pépin eût pu aisément placer la couronne sur sa propre tête, mais il voulut bien encore se contenter du titre de duc d'Austrasie, que personne ne tenta de lui contester, et les grands du royaume consentirent à ce que cette dignité demeurât à perpétuité dans sa famille, espérant par ce moyen que chacun d'eux pourrait s'assurer les mêmes avantages dans les provinces qu'ils possédaient.

Dagobert II fut le dernier prince revêtu de la royauté d'Austrasie, et depuis cette époque, il n'y eut plus chez les Francs de ce pays d'autre puissance que celle de leurs ducs héréditaires.

Pendant ce temps le faible Thierri III, qui depuis la mort d'Ébroïn n'avait pas cessé d'être le jouet des maires de son palais, eut l'imprudence de se brouiller avec Pépin, en lui reprochant d'accorder asile en Austrasie à tous les Neustriens mécontents de son gouvernement.

Il n'en fallut pas davantage pour allumer entre les deux royaumes une guerre sanglante dans laquelle les Francs des deux partis entrèrent avec fureur: ce n'était plus alors une simple querelle entre des seigneurs turbulents, c'était la puissance des ducs d'Austrasie achevant d'accabler la royauté neustrienne.

Les deux armées s'étant rencontrées près du bourg de Testry, non loin de la ville de Péronne, ce lieu devint le théâtre d'une terrible bataille où la victoire demeura au redoutable Pépin, que les seigneurs austrasiens secondèrent de tout leur pouvoir.

De ce moment, l'autorité de Pépin sur la Neustrie fut aussi solidement établie qu'elle l'était depuis longtemps sur l'autre royaume: Thierri III, après avoir assisté à la journée de Testry, s'enfuit précipitamment jusqu'à Paris, où le vainqueur, entrant en même temps que lui, l'obligea à le recevoir comme maire du palais.

Cette bataille de Testry est d'autant plus remarquable, qu'elle établit d'une manière définitive la prépondérance des ducs d'Austrasie sur la monarchie neustrienne; il s'éleva encore parfois¹ entre ces deux États de nouvelles dissensions, mais elles furent plutôt occasionnées par l'ambition de quelques seigneurs mécontents, que par l'animosité des deux nations, qui désormais ne formèrent plus qu'un même peuple.

Depuis cette époque, Pépin d'Héristal gouverna seul toute la monarchie des Francs, tandis que Thierri III. renfermé dans son palais, se contentait de porter les insignes de la souveraineté et de se montrer de temps à autre aux yeux de son peuple, couvert du manteau royal et la tête ceinte du diadème; il régna ainsi pendant plusieurs années, comme avait régné son père Clovis II, et méritant, comme lui, le surnom de fainéant.

Quant à Pépin, comme les ducs des nations germaniques et les autres seigneurs francs, après lui avoir prêté main-forte pour abattre la Neustrie, prétendaient s'attribuer la même indépendance que lui-même s'était appropriée, il se trouva bientôt réduit à ses propres leudes dont il avait augmenté le nombre, en multipliant ses dons, soit en richesses, soit en bénéfices.

¹ parfois, de temps à autre, from time to time. — ² après lui avoir prêté main-forte, after having helped him.

Seulement, pour satisfaire à l'exigence de ses anciens compagnons d'armes, il rétablit formellement les assemblées du Champ de Mars, où ils aimaient à venir délibérer, comme autrefois leurs ancêtres, sur les expéditions qu'ils projetaient, car il s'écoula bien des années avant qu'une paix véritable existât entre tous ces guerriers barbares.

Pépin se vit même forcé, pour être plus à portée de contenir les nations teutoniques qui s'agitaient sans cesse de l'autre côté du Rhin, de placer le siège de son gouvernement à Cologne, sur les bords de ce fleuve, d'où il pouvait à la fois surveiller les peuples de Germanie, et contenir la Gaule franque dans l'obéissance.

LA DÉFAITE DES SARRASINS.

Depuis l'an 695 jusqu'à l'an 741.

Les fils de Thierri III avaient vécu, comme leur père, dans l'obscurité de leurs palais; les vains honneurs de la royauté les avaient en quelque sorte dédommagés de leur impuissance, et lorsque Childebert III, le dernier, vint à mourir, Pépin plaça sur le trône de Neustrie un simulacre de roi, qui, sous le nom de Dagobert III, n'avait d'autre mérite que celui d'appartenir à l'illustre famille des Mérovingiens.

Ce prince, à peine âgé de douze ans, n'était pas fait pour porter ombrage 2 à Pépin, dont les moindres

¹ plus à portée. more able. — ² porter ombrage, to give umbrage.

paroles semblaient à ses yeux des ordres souverains, et cet ambitieux, déjà parvenu à la vieillesse, se voyait assuré de trouver dans ce jeune monarque un pupille obéissant.

Mais la mort n'épargne pas plus les hommes puissants que les faibles, et lorsque Pépin d'Héristal subit la loi commune, cet événement devint le signal d'une nouvelle série de troubles qui ne firent que hâter la ruine des Mérovingiens.

Le duc d'Austrasie avait eu successivement deux femmes, et Alpaïde, l'une de ces princesses, lui avait donné un fils nommé Charles, qui, tout jeune encore, s'était déjà signalé par une si grande valeur à la guerre, qu'on lui avait donné le surnom de Martel (marteau), pour exprimer qu'il était toujours prêt à battre ses ennemis.

PLECTRUDE, seconde femme de Pépin, était aussi mère d'un fils qu'elle prétendait faire duc des Austrasiens et maire de Neustrie, ainsi que son père l'avait été, mais ce fils n'était encore qu'un enfant, et comme elle craignait que les Francs ne lui préférassent Charles-Martel à cause de son courage, elle fit enfermer ce jeune homme dans une forteresse, où elle espérait qu'il périrait bientôt d'ennui et de chagrin.

Sur ces entrefaites, les Neustriens, indignés que Plectrude prétendît imposer à leur roi Dagobert III un maire du palais qui n'avait pas plus de six ans, se révoltèrent contre cette princesse, et coururent aux armes.

Après avoir vaincu les Austrasiens dans une bataille sanglante, ils choisirent pour maire un de leurs chefs les plus vaillants, nommé RAGHENFRED ou RAINFROY, et ayant poursuivi les débris de l'armée ennemie jus-

qu'aux portes de Metz, ils portèrent le ravage dans toute l'Austrasie.

Cependant les grands de ce royaume, honteux des revers que leur attirait l'orgueil d'une femme, se souvinrent de l'intrépide fils de Pépin, qu'une injuste captivité avait privé de combattre à leur tête; et, brisant les portes de la prison où il était enfermé, ils lui rendirent la liberté en le proclamant duc d'Austrasie.

Aussitôt Charles-Martel, marchant contre les Neustriens, leur livra une nouvelle bataille où il défit complètement leur chef Raghenfred, et se fit reconnaître maire du palais de la Neustrie soumise; l'ambitieuse Plectrude se vit contrainte d'abandonner au fils d'Alpaïde les trésors et les châteaux de son père, s'estimant heureuse qu'à ce prix Charles voulût bien 2 oublier les persécutions qu'elle lui avait fait éprouver.

Vers ce temps-là, il arriva qu'un peuple nombreux que l'on nominait les Sarrasins, passa les Pyrénées, qui, comme vous savez, séparent la France de l'Espagne, et vint ravager une partie du midi de la Gaule, sans qu'aucun obstacle ni aucune armée pût les arrêter³.

Ces barbares ne se répandaient pas comme un torrent sur toutes les provinces gauloises à la fois, mais leurs bandes se montraient successivement dans une multitude d'endroits différents où le pillage et la dévastation marquaient leur passage.

Les Sarrasins, dont il ne faudra point oublier le nom, parce que vous les retrouverez fréquemment dans cette histoire et dans d'autres, étaient des peuples belliqueux qui tiraient leur origine de l'Arabie: ils n'ado-

¹ que leur attirait, brought upon them by. — ² voulût bien, should be pleased. — ³ sans qu'aucun obstacle ni aucune armée pût les arrêter, without any obstacle or any army being able to stop them.

raient qu'un seul Dieu, et se croyaient appelés, sur la promesse de leur prophète Mahomet, à conquérir le monde entier par la puissance du sabre.

Plusieurs seigneurs francs du midi de la Gaule, et entre autres un vaillant duc d'Aquitaine, nommé Eudes, essayèrent d'abord de défendre contre ces redoutables ennemis les provinces méridionales de cette contrée, mais ils furent tous défaits, et Eudes se vit contraint d'appeler Charles-Martel à son secours, en le suppliant de sauver l'empire des Frans d'une destruction inévitable.

Charles ayant donc assemblé autour de sa personne les comtes et les ducs d'Austrasie et de Neustrie qui accoururent suivis d'un grand nombre de soldats, s'avança au-devant des ¹ Sarrasins jusqu'aux portes d'une ancienne ville nommée Poitiers, qui est située au côté sud de la Loire, et auprès de laquelle il rencontra l'armée mahométane.

Alors s'engagea dans ce lieu une si terrible bataille, que la terre fut couverte au loin des cadavres des ennemis, et que l'eau des rivières fut rougie de leur sang; peu s'en fallut 2 qu'Abdérame lui-même, général des Sarrasins, n'y pérît avec presque toute son armée, dont les débris repassèrent les Pyrénées et rentrèrent précipitamment en Espagne.

Beaucoup de seigneurs et de soldats francs furent tués aussi dans cette bataille, mais il n'y avait pas un seul homme dans l'armée des Charles qui ne préférât la mort au malheur de voir ces farouches ennemis brûler les villes, ravager les campagnes, saccager les églises, et emmener en esclavage des populations entières.

¹ s'avancer au devant de, to meet. — ² peu s'en fallut qu'Abdérame. Abderame was very near.

Il ne faudra pas confondre cette éclatante victoire de Charles-Martel avec cette multitude de batailles sans résultats dont toutes les histoires sont remplies: celle de Poitiers sauva véritablement la Gaule du joug des Sarrasins, qui venaient de conquérir l'Espagne sur les Visigoths, et de renverser leur puissante monarchie.

Charles fut donc appelé avec juste raison le sauveur de la France, et lorsqu'il traversait les villes après sa victoire, le peuple se pressait en foule sur son passage

pour contempler cet illustre guerrier.

Mais tandis que Charles-Martel accomplissait ces grandes choses, deux rois fainéants, vivaient et mouraient obscurément dans leurs palais, sans que personne prît intérêt à leur sort: le vaillant duc d'Austrasie régnait sans partage sur toute la monarchie franque, et les noms de ces princes inutiles étaient à peine connus de leurs contemporains.

Charles aimait mieux d'ailleurs faire des rois que d'el être lui-même¹, et le trône de Neustrie étant encore devenu vacant par la mort de Dagobert III, il y plaça le fils du roi Childéric II, qu'un serviteur fidèle avait fait élever dans le cloître de Chelles sous le nom de Frère Daniel, après le meurtre de ses parents par Bodillon.

Ce prince, alors âgé de quarante-trois ans, mais plus propre à la vie monastique qu'il avait menée jusqu'à ce moment qu'à porter le poids d'une couronne, était le seul en âge 2 de régner qui restât encore de la famille de Clovis, et on l'appela Childeric II.

Ce Chilpéric et son successeur Thierri IV, fils de Dagobert III, sont encore mis au nombre des rois,

¹ que de l'être lui-même, than to be one himself. — ² en âge old enough.

fainéants, et Charles-Martel, avant de mourir, ordonna que ses propres fils, Pépix et Carlomax, régneraient après lui, l'un sur la Neustrie, l'autre sur l'Austrasie, comme il avait régné lui-même sur ces deux États.

LE COMBAT DU LION.

Depuis l'an 741 jusqu'à l'an 768.

Pépin fut surnommé LE Bref à cause de sa petite taille, mais, tout petit qu'il était, il avait tant de force et de courage, que les hommes les plus robustes de son temps auraient craint de se mesurer avec lui.

A cette époque reculée, l'un des spectacles les plus ordinaires que se donnaient les princes et les seigneurs francs, étaient les combats d'animaux, dont le goût ² avait été introduit dans les Gaules par les Romains, à qui nous devons la construction de plusieurs cirques destinés à ces jeux sanguinaires.

Un jour Pépin assistait avec plusieurs seigneurs de sa cour au combat d'un lion contre un taureau, lorsque le premier de ces terribles combattants, saisissant son adversaire à la gorge, lui enfonça profondément ses griffes dans les flancs, avant que celui-ci pût tourner contre lui ses cornes aiguës.

Cet effroyable combat semblait toucher à sa fin, lorsque Pépin, ému d'une sorte de pitié pour le taureau qui allait succomber, s'élança légèrement dans l'arène, quoique ceux qui l'entouraient cherchassent à

¹ se mesurer avec lui, to measure swords with him. — ² dont le goût, the taste for which.

le retenir, et tirant son sabre, abattit d'un seul coup la tête du lion.

Tant de vigueur et de témérité dans un homme de si petite taille frappa tous les assistants d'étonnement, et Pépin, se tournant vers les témoins de cette scène, leur demanda à haute voix is ils ne croyaient pas qu'il fût assez courageux pour être roi.

Personne, comme vous le croirez aisément, ne s'avisa² de dire le contraire, et Pépin, dont cette force de corps prodigieuse n'était que le moindre mérite, parut à chacun le digne successeur de Charles-Martel.

Cependant, l'ambitieux Pépin, qui n'avait plus qu'un mot à dire pour porter à son tour le titre de roi, voyait avec dédain la couronne de Neustrie placée sur la tête d'un prince enfant, nommé Childéric III, qui était alors le seul rejeton de la race des Mérovingiens, mais comme il aimait tendrement son frère Carloman, il ne voulut pas s'emparer du trône avant d'être certain que son élevation ne lui causerait aucune peine.

Carloman était, ainsi que Pépin, un vaillant guerrier qui avait souvent conduit les Francs de l'autre côté du Rhin pour y combattre les Bavarois, les Saxons et les autres peuples germaniques, mais en même temps rien n'égalait la piété de ce prince et sa profonde vénération pour la religion dans laquelle il avait été élevé.

Cependant Carloman, qui jusqu'alors avait régné sur l'Austrasie dont Charles-Martel en mourant lui avait conféré la souveraineté, résolut de se retirer dans un monastère pour y consacrer sa vie entière à prier Dieu.

Il se rendit donc en Italie auprès du Pape, et obtint

¹à haute voix loudly. — ²ne s'avisa, ventured.

l'autorisation de fonder au Mont-Cassin, à peu de distance de cette capitale, un monastère où il renonça sans regret à toutes les grandeurs du monde; il se coupa les cheveux de sa propre main, et embrassa la vie humble et laborieuse du cloître.

Lorsque Pépin se trouva seul maître de l'empire des Francs, il se décida à prendre enfin le titre de roi, mais auparavant il envoya consulter sur ce dessein le pape qui répondit: "Que celui-là seul devait être roi, qui exerçait la puissance royale."

Or vous savez que, depuis les princes fainéants, les maires du palais gouvernaient seuls le royaume, et qu'aucun des derniers Mérovingiens n'avait exercé là royauté; Pépin interpréta donc en sa faveur la réponse du pontife, et, faisant raser la tête du jeune Childéric III, il l'enferma dans un cloître, où il le condamna à passer le reste de sa vie.

Après cela, ayant assemblé autour de sa personne les seigneurs de Neustrie, d'Austrasie, et de Bourgogne, il se fit reconnaître pour roi des Francs par les principaux ducs et comtes du royaume, et les évêques des cités.

C'était l'usage chez les Barbares, lorsqu'ils faisaient choix d'un nouveau monarque, de le faire monter sur un pavois, sorte de bouclier que les seigneurs élevaient sur leurs épaules pour que tout le monde pût l'apercevoir; Pépin voulut que cette cérémonie s'accomplît à son égard dans la ville de Soissons, comme elle s'était accomplie à l'égard des premiers Mérovingiens.

Pour donner encore plus de solennité à cette inauguration, il pria Boniface, le plus courageux et le plus vénérable des évêques de Germanie, de lui poser la couronne sur la tête, afin de paraître recevoir de la main de Dieu ce qu'il tenait déjà de celle des hommes.

Il y avait à peine quelques mois que Pépin était ainsi devenu roi, lorsqu'il vit arriver dans les Gaules le pape lui-même, qui venait implorer à genoux sa pitié, et le supplier de délivrer le peuple romain de la domination des Lombards, nation d'origine germanique comme les Francs, qui s'étaient rendus maîtres de l'Italie, et menaçaient de lui enlever la ville de Rome.

Ce vieillard respectable 1, nommé ÉTIENNE 2 III, ne consentit à se relever, que lorsque Pépin lui eut tendu la main en signe d'amitié, et ce prince lui demanda, en retour de sa protection, de le couronner de nouveau avec ses deux fils, dans une cérémonie religieuse qui consistait à répandre sur la tête du monarque une huile que l'on assurait autrefois avoir été apportée par des anges; ce fut à cette cérémonie que l'on donna depuis le nom de Sacre du roi.

L'année suivante, après avoir passé avec une armée es Alpes, qui sont ces mêmes montagnes couvertes de neige qu'Annibal avait eu tant de peine à franchir lorsqu'il marchait contre les Romains, Pépin défit complètement le roi des Lombards, mais au lieu de s'approprier les provinces qu'il avait conquises, il en fit présent au pape pour en former le patrimoine de l'Eglise.

Le bruit³ des grandes actions que Pépin-le-Bref avait accomplies se répandit bientôt sur toute la terre: plusieurs princes, parmi lesquels on comptait l'empereur d'Orient, lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de lui remettre des présents magnifiques, tels que des parfums délicieux, des étoffes d'or et d'argent, et un grand nombre de bijoux précieux.

¹ respectable, venerable. - ² Etienne. Stephen. - ³ bruit, rumour

Il joignit à ces présents un orgue, comme vous en voyez aujourd'hui dans les églises, sorte d'instrument que l'on ne connaissait point en France avant cette époque, et qui frappa d'admiration tous ceux qui l'entendirent.

Pépin-le-Bref, quoiqu'il fût d'une stature peu imposante, n'en devint donc pas moins un roi puissant et formidable: ce qui prouve que ni la taille ni la figure ne distinguent les grands hommes, mais que ce sont le caractère énergique et les talents remarquables qui les élèvent au-dessus de leurs égaux.

CHARLEMAGNE.

Depuis l'an 768 jusqu'à l'an 814.

Lorsque Charlemagne parvint au trône après la mort de Pépin, il se vit environné des ennemis que son aïeul et son père avaient eu tant de peine à contenir; les Barbares de Germanie, devenus plus hardis, s'étaient rapprochés des bords du Rhin qu'ils s'apprêtaient à franchir, et menaçaient d'envahir les Gaules, pour en chasser les Francs ou les soumettre à leur obéissance.

En même temps, les Sarrasins, restés maîtres de l'Espagne depuis que Charles-Martel les avait chassés du midi de la Gaule, se préparaient de nouveau à passer les Pyrénées, et les Lombards, vaincus en Italie par Pépin-le-Bref, étaient prêts à reprendre les armes, pour déposséder le pape des provinces que ce prince de l'Église tenait de la munificence des rois francs.

Entouré de tant d'ennemis, le vaillant Charlemagne sut les combattre et les vaincre tous successivement; ce fut d'abord contre les Saxons, ses ennemis les plus redoutables, qu'il tourna ses armes: Vitikind, leur duc, lui suscita de longues guerres, et quoique sans cesse vaincu, il renouvela vingt fois cette lutte sanglante.

Ce peuple germanique était le seul dont les missionnaires chrétiens n'eussent pu encore achever la conversion, et Boniface, ce pieux évêque qui avait couronné Pépinle-Bref à Soissons, étant retourné au milieu d'eux, à un âge très-avancé, fut égorgé par ces Barbares.

Charlemagne, lassé de combattre les Saxons et de lutter sans cesse contre les nations germaines qui reprenaient les armes aussitôt qu'il s'éloignait, s'empara de leur pays et fit transporter un grand nombre de Barbares dans l'interieur des Gaules, où il les força à s'établir avec leurs femmes et leurs enfants.

En même temps, pour être mieux à portée¹ de les contenir dans l'obéissance, il bâtit près du Rhin, dans un lieu où existait une source d'eaux chaudes, autrefois connue des Romains, une ville qu'il appela Aix-la-Chapelle: ce fut là qu'il établit la capitale de son vaste empire, et qu'il passa tout le temps que lui laissèrent les guerres lointaines qu'il fut obligé d'entreprendre.

Après cela, Charles passa comme son père en Italie, où les Lombards ne se soumirent à lui qu'après plusieurs années de combats et de défaites, mais au lieu de donner au pape, à l'exemple de Pépin, les provinces qu'il conquit sur les Barbares, ce fut sur sa propre tête qu'il plaça la couronne de Lombardie, qui était toute de fer et armée de pointes aiguës.

Quant aux Sarrasins, il les chassa entièrement des Gaules, et franchissant les Pyrénées, il s'empara même

¹ pour être mieux à portée, to be better able.

d'une des provinces d'Espagne qu'ils occupaient, et que l'on nomme aujourd'hui la CATALOGNE.

Charles se trouvait donc dégà le plus puissant monarque du monde, puisqu'il régnait à la fois sur la Gaule, sur la plus grande partie de l'Italie, sur toute la Germanie, et enfin sur une province d'Espagne, lorsque le pape Léon III, qui régnait alors à Rome, décerna à Charlemagne le titre d'Empereur d'Occident.

Cependant au milieu de tant de grandeurs et de prospérités, Charles n'oubliait pas que Dieu ne l'avait placé si haut que pour assurer le bonheur de ses peuples. Au printemps et à l'automne de chaque année, il convoquait des assemblées d'évêques, de seigneurs francs, et de chefs des nations qu'il avait réunies à son empire.

De concert avec 1 ces personnages qu'il se plaisait à 2 consulter, il publiait des lois qui, sous le nom de Capitulaires, demeurèrent observées en France pendant une longue suite de siècles; en même temps il chargeait des officiers, que l'on nommait Envoyés du maître, de lui rendre compte de tout ce qui venait à leur connaissance en parcourant les provinces.

Du temps de ce grand monarque, comme au siècle de Dagobert I^{er}, très-peu de personnes encore apprenaient à lire et à écrire; les seigneurs francs pour la plupart ne savaient que manier une épée ou un cheval de bataille, et ne faisaient aucun cas³ des autres connaissances.

Peu d'entre eux se doutaient 4 alors que la force brutale dût 5 céder le pas 6 aux moindres efforts de l'intelligence, et Charlemagne, dont le génie avait devancé 7

¹ de concert avec, in conjunction with. — ² il se plaisait à, he delighted in. — ³ ne faisaient aucun cas, did not value at all. — ⁴ se doutaient suspected. — ⁵ dût, was to. — ⁶ céder le pas, to give precedence. — ♣avait devancé, had distanced.

son siècle, entreprit de dissiper leur ignorance, en appelant à sa cour des savants de divers pays qu'il chargea de propager parmi les Francs les sciences qui leur étaient familières.

L'empereur ordonna même que ces savants eussent leur demeure dans son palais, où il prenait part à leurs travaux, et l'accueil honorable qu'il fit à ces doctes personnages devint même, dit-on, l'origine de l'Université de France, dont ce grand prince doit, par conséquent, être regardé comme le fondateur.

Ainsi, ce n'était pas seulement par des exploits militaires et par de glorieuses conquêtes sur les Barbares, que Charlemagne avait prétendu fonder sa vaste puissance: il voulait également rendre ses peuples heureux en répandant parmi eux les connaissances dont les Francs jusqu'à lui n'avaient eu aucune idée.

Le monde entier était rempli de la gloire de son nom, et l'un des plus grands princes de l'Asie, nommé Haroux-al-Raschid, qui portait le titre de Calife de Bagdad, lui envoya des ambassadeurs chargés de mettre à ses pieds, comme autrefois l'empereur d'Orient à Pépin-le-Bref, une multitude de présents précieux.

Mais ce qui frappa le plus Charlemagne et tous les seigneurs qui l'entouraient, ce fut une horloge qui sonnait les heures (chose inouïe à cette époque), et dans laquelle, lorsque le douzième coup de midi se faisait entendre, douze cavaliers armés de toutes pièces ouvraient autant de petites portes, et défilaient aux yeux charmés des spectateurs.

Charles, après une existence remplie de tant de gloire, mourut à un âge avancé dans la ville d'Aixla-Chapelle dont il était le fondateur et où il avait fait

¹ armés des toutes pièces, in full armour.

construire une magnifique cathédrale; ce fut dans un des caveaux de ce bâtiment qu'il fut déposé, après sa mort, assis sur un trône de marbre, vêtu de ses habits d'empereur, la tête ceinte d'une couronne, et les pieds posés sur un sceptre et un bouclier d'or que lui avait donnés le pape Léon III.

Sa longue et pesante épée fut attachée à son côté, et sur ses genoux on plaça le livre d'évangiles dont il se servait habituellement; enfin, pour que rien ne manquât à la pompe de cette sépulture, le caveau entier fut pavé de pièces d'or, et la porte de bronze de ce monument funèbre fut fortement scellée dans la muraille.

Les princes de la famille de Charlemagne qui régnèrent après lui, sont ordinairement appelés les Carlovingiers, ce qui, dans la langue des Francs, signifie les Fils de Charles: et en effet, ce grand prince, par ses vertus et ces exploits, méritait de donner son nom à toute sa postérité.

LA VALLÉE DE RONCEVAUX.

Vers l'an 778.

L'empereur Charlemagne qui se plaisait à réunir dans son palais d'Aix-la-Chapelle des savants de tous les pays, avait aussi rassemblé autour de sa personne les plus vaillants guerriers de son temps, qu'il appelait ses Preux, ce qui voulait dire ses braves et ses fidèles, parcequ'il avait éprouvé leur courage dans les batailles, autant que leur dévouement à son service.

Ces preux étaient d'intrépides capitaines toujours

prêts à protéger de leur épée les veuves et les orphelins, et à défendre les pauvres et les gens d'Église; jamais ils ne refusaient leur secours à ceux qui l'imploraient dans leur détresse, et on les voyait sans cesse courir d'un pays à l'autre pour combattre les méchants ou les malfaiteurs.

Mais parmi les preux de Charlemagne, il y en avait un qui, plus souvent que tous les autres, remportait des victoires sur les ennemis de la France, ou punissait les hommes puissants qui avaient commis de mauvaises actions; celui-là se nommait Roland, et il était le propre neveu de Charlemagne.

Roland n'avait qu'à se montrer pour faire pâlir tous ceux à qui leur conscience reprochait quelque méfait, car chacun savait qu'il ne tirait jamais l'épée que contre les méchants; et lorsque les Saxons, les Lombards, et les autres ennemis du grand empereur l'apercevaient dans une bataille, ils prenaient aussitôt la fuite.

Un jour que ce vaillant capitaine retournait auprès de Charlemagne après avoir vaincu les Sarrasins dans plus de cent combats, Roland se trouva, suivi d'une petite troupe de cavaliers, dans un étroit défilé, appelé la Vallée de Roncevaux, que forment les Pyrénées entre l'Espagne et la France.

Le fier Roland ne connaissait point la peur, ce sentiment des hommes faibles et sans énergie, mais en levant les yeux sur les rochers qui dominaient la vallée, il ne put s'empêcher d'un mouvement de surprise et d'indignation à la vue d'une multitude de Sarrasins qui, agitant leurs armes et poussant des cris épouvantables, couvraient toutes les montagnes environnantes.

C'était en effet une armée de ces Barbares qui, n'osant plus s'exposer aux coups du paladin, l'attendaient

hors de toute atteinte pour l'accabler sans péril dans cet étroit passage, où quelques hommes à peine pouvaient marcher de front 1.

Il me serait impossible de vous peindre la fureur de Roland lorsqu'il reconnut le piège dans lequel il était tombé; vingt fois, défiant ² à haute voix ces ennemis sans courage, il tenta d'escalader ces rocs inaccessibles qui le séparaient d'eux, vingt fois il retomba après d'incroyables efforts.

Alors les Sarrasins commencèrent à précipiter de tous côtés, sur une poignée de chrétiens intrépides, d'énormes blocs de rochers, de sorte que nombre des compagnons de Roland périrent écrasés; mais le noble guerrier resta seul debout n'opposant que son bouclier à cette tempête effroyable.

Cependant, au milieu de cette lutte horrible, Roland se souvint tout-à-coup d'un cor qu'il portait toujours sur son armure pour rallier autour de lui ses frères d'armes; le bruit seul de cet instrument qui avait si souvent retenti à leurs oreilles dans leurs défaites, frappa les Sarrasins d'épouvante.

Croyant déjà voir Roland fondre sur eux avec sa redoutable épée, ils s'enfuirent précipitamment, mais avant de s'éloigner, ils firent rouler ³ sur le héros une grande quantité de grosses pierres sous lesquelles Roland fut pour ainsi dire enseveli.

Longtemps encore après la mort du paladin, on montrait dans la vallée de Roncevaux des rocher entassés en désordre, que l'on appelait le Tombeau de Roland. Pour rappeler cette aventure, on fit une chanson que pendant bien des années les soldats français se

¹ de front, abreast. — ² défiant, challenging. — ³ ils firent rouler, they rolled down.

plurent à répéter dans les batailles, pour s'exciter à imiter la valeur du neveu de Charlemagne.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE.

Depuis l'an 814 jusqu'à l'an 843.

Beaucoup de rois de France ont porté le nom de Louis, mais la plupart de ces princes ont reçu des surnoms par lesquels on les distingue aisément: le fils de Charlemagne est le plus ancien de tous ces rois, et on l'appelle ordinairement Louis Ier, ou le Débonnaire, ce qui veut dire doux et pacifique.

Après la mort de Charlemagne, Louis I^{er}, qui du vivant de son père ¹ avait porté le titre de roi d'Aquitaine, fut proclamé empereur d'Occident et roi des Francs, comme ce prince l'avait été, et le pape Étienne IV, qui régnait alors, vint lui-même à Reims pour y célébrer la cérémonie de son sacre dans la même cathédrale où Clovis avait autrefois reçu le baptême.

Louis avait un neveu nommé Bernard, roi d'Italie, auquel Charlemagne, dont il était le petit-fils, avait donné, avant de mourir, la couronne de fer que ce grand homme

avait autrefois conquise sur les Lombards.

Ce jeune roi, qui était aimable et vaillant, ayant eu l'imprudence de se brouiller 2 avec son oncle, et même de lui déclarer la guerre, son armée fut battue par celle de Louis, et ce dernier envoya des soldats qui saisirent le malheureux prince, et le jetèrent en prison.

¹ du vivant de son père, during his father's lifetime. — ² se brouiller, to quarrel.

Quoique par la plupart des actions de sa vie, Louis I^{er} ait justifié son surnom de Débonnaire, cependant lorsqu'il se croyait offensé, rien ne pouvait désarmer son ressentiment; insensible aux regrets que l'infortuné Bernard lui témoignait de la faute qu'il avait commise, l'impitoyable empereur n'hésita point à faire paraître son neveu devant une assemblée de seigneurs francs, qui le condamnèrent à avoir les yeux crevés.

En apprenant le sort affreux qui lui était réservé, Bernard s'écria qu'il préférait une prompte mort à l'horreur d'une pareille torture, et arrachant aussitôt une épée des mains d'un soldat, il tua à lui seul cinq, mais accablé par le nombre, il fut facilement désarmé, et ce malheureux prince mourut peu de jours après des suites de ce traitement inhumain.

A peine cette terrible vengeance fut-elle accomplie, que Louis sentit toute l'énormité du crime abominable qu'il venait de commettre, en faisant mourir son neveu: un repentir amer s'empara de son âme, et des remords qui ne peuvent être comparés qu'à ceux que Clotaire I^{er} avait éprouvés du meurtre de son fils Chramnès, firent de son existence entière un véritable supplice.

On le vit alors, la tête couverte de cendres, et vêtu d'un chice, sorte de sac grossier que portaient les grands coupables lorsque l'Église les condamnait à une pénitence publique, se prosterner devant une assemblée d'évêques et de seigneurs francs, réunis à Attigny, auprès de Soissons.

Il y demanda humblement pardon à haute voix à Dieu et aux hommes du meurtre de l'infortuné Bernard, mais la Providence réservait à Louis un châtiment plus

¹ accablé, overcome.

terrible, et ce fut dans ses propres fils qu'il trouva ses plus cruels ennemis.

A cette époque, il existait une grande diversité entre les nations que Charlemagne avait réunies sous le même sceptre et qui étaient des races d'hommes tout aussi différentes par leur langage que par le pays qu'elles habitaient; tous ces peuples n'attendaient qu'une occasion favorable pour tenter de s'affranchir. 1

Or, Louis-le-Débonnaire avait trois fils qui tous trois étaient déjà parvenus à l'âge d'homme; bornant son ambition à régner sur les Francs, il résolut de céder, de son vivant même², la puissance impériale à Lothaire, l'aîné de ces princes, mais ses deux autres fils, Louis et Pépis, qui n'avaient reçu en partage que les petits royaumes de Bavière et d'Aquitaine, irrités de cette préférence, se révoltèrent contre leur père.

Le vieux monarque eut alors la douleur de voir l'ingrat Lothaire et sa propre armée se joindre aux rebelles, au pouvoir desquels il tomba lui-même avec le reste de sa famille; le lieu où Louis-le-Débonnaire se vit ainsi abandonné de tous les siens, que l'on appelait auparavant le Champ Rouge, reçut le nom de Champ du Mensonge, en souvenir de cette trahison.

Ce fut pendant ces dissensions de la famille de Louis-le-Débonnaire, que l'on vit pour la première fois les différents peuples dont je vous ai parlé, se séparer violemment les uns des autres, quoiqu'ils demeurassent encore soumis à des Carlovingiens, car chacun de ces princes gouvernait en quelque sorte une nation distincte.

L'empereur Lothaire conduisait une armée d'Italiens, Louis de Bavière commandait à des Bavarois et à des

¹ s'affranchir, to set themselves free. — ² de son vivant même, in his own life time.

Saxons, Pépin, en sa qualité de roi d'Aquitaine, ne comptait guère dans son armée que des Gaulois méridionaux, et enfin Louis-le-Débonnaire n'était plus obéi que par les Francs établis entre le Rhin et la Loire, que quelques historiens ont nommés les Gallo-Francs.

Cependant les trois princes qui venaient de commettre un grand crime, en oubliant le respect qu'ils devaient à leur père, avaient mis le comble à leur ingratitude en retenant ce prince infortuné dans une prison d'où ils ne lui avaient permis de sortir que pour déposer, à Soissons, la ceinture militaire qui était la marque du commandement chez les Francs, et déclarer publiquement qu'il renonçait à la couronne.

Le royaume de Louis devait ensuite être partagé entre ses fils, comme si leur père eût déjà cessé de vivre, mais il se trouva parmi les Francs un grand nombre de seigneurs qui, après avoir soustrait le pauvre prince à sa triste captivité, le rétablirent sur ce trône où il avait déjà tant souffert.

Louis-le-Débonnaire avait été marié deux fois, et sa seconde femme, qui était une belle et noble princesse de Bavière nommée Judith, lui avait donné un fils qui fut ensuite le roi Charles-le-Chauve, ainsi surnommé parce qu'il perdit de bonne heure² tous ses cheveux

Ce fut à ce jeune prince que Louis résolut d'assurer³ la plus belle partie de son empire, et dès que cet enfant eut atteint l'âge de régner par lui-même, la vieux roi obligea ses fils aînés à abandonner à leur frère la presque totalité⁴ du royaume de France, depuis l'ancienne Neustrie jusqu'à l'Océan et aux bords de l'Èbre en Espagne.

¹ avaient mis le comble à, had crowned. — ² de bonne heure, early in life. — ³ assurer, to secure. — ⁴ la presque totalité, almost the whole.

Les autres princes, malgré leur ressentiment, durent¹ se contenter de la part qu'il voulut bien² laisser à chacun d'eux; pour lui, désabusé des grandeurs de la terre, et plutôt accablé du poids des chagrins que de celui des années, il se retira dans un cloître situé sur les bords du Rhin, où il finit paisiblement des jours si agités.

Les fils de Louis-le-Débonnaire, dont l'ingratitude avait causé la plupart des malheurs de leur père, trouvèrent en eux-mêmes le juste châtiment de leur crime, et se montrèrent mauvais frères comme ils avaient été mauvais fils.

Pépin d'Aquitaine étant mort peu de temps avant son père, son royaume s'éteignit presque avec lui, et Lothaire, toujours revêtu de la dignité impériale, ayant prétendu que les rois devaient se soumettre aux empereurs, tenta vainement par les armes de contraindre ses frères à l'obéissance.

Ceux-ci l'ayant défait complètement dans un lieu nommé Fontenay, il se vit forcé de conclure avec eux un traité célèbre connu sous le nom de traité de Verdun, qui le réduisit³ à posséder avec l'Italie une petite province de France, alors nommée Lotharingie, ou part⁴ de Lothaire, et qui reçut plus tard le nom de Lorraine.

Par ce même traité de Verdun, la Germanie, échue en partage à Louis de Bavière (qui pour cette raison fut surnommé le Germanique), se sépara définitivement de l'empire fondé par Charlemagne, et Charles-le-Chauve enfin conserva le royaume de France, tel que Louis-le-Débonnaire le lui avait assigné.

¹ durent, had to. — ² voulut bien, consented. — ³ réduisit, limited. — ⁴ part, share.

LES CHATEAUX-FORTS.

Depuis l'an 843 jusqu'à l'an 877.

Charles-le-Chauve régnait en France, et la mort de son frère Lothaire lui avait permis de prendre le titre d'empereur d'Occident, qui lui conférait la souveraineté de l'Italie et de la Lorraine.

Alors il arriva que des peuples sauvages, dont le nom même était à peine connu à cette époque, se présentèrent sur des vaisseaux à l'embouchure de plusieurs fleuves, tels que le Rhin et la Seine, et ayant débarqué en grand nombre sur les côtes voisines, y exercèrent de terribles ravages.

Le pays des Frisons et celui des Neustriens furent les premiers dévastés par ces Barbares qui détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, et auxquels on donnait le nom de Normands, ce qui veut dire hommes du Nord, mais ensuite ils envahirent successivement les autres provinces des Gaules, où, favorisés par les querelles des princes, mais n'osant point encore attaquer les cités, ils portèrent le carnage et la désolation dans les campagnes.

Or, il faut que vous sachiez que depuis l'époque où Clovis avait conduit les Francs dans les Gaules, la plupart des seigneurs de cette nation, accoûtumés à une vie active et aventureuse, avaient préféré s'établir dans les campagnes au milieu des esclaves qui cultivaient leurs terres, plutôt que d'aller vivre dans les villes où ils se seraient regardés comme en prison.

Les maisons qu'ils habitaient, et où ils réunissaient souvent à un grand nombre de serviteurs quelques-uns de leurs anciens compagnons de bataille, avaient été jusqu'alors à l'abri du pillage pendant les guerres que les Francs se faisaient entre eux, mais lorsque les Normands se furent répandus de tous côtés, leurs portes et leurs murailles ne se trouvèrent plus 2 assez fortes pour résister à de pareils ennemis.

Chacun se mit alors à environner sa demeure d'un large fossé, et bientôt après à élever des murailles surmontées de hautes tours, d'où l'on pouvait découvrir tout ce qui paraissait à une très-grande distance: c'est à cette sorte d'habitations des seigneurs francs de cette époque, entourées de fossés profonds et de murs épais, que l'on a donné le nom de CHATEAUX-FORTS.

Rien n'était plus triste, à la vérité, que l'aspect de ces demeures seigneuriales où l'on ne pouvait pénétrer que par une seule ouverture, fermée d'un pont-levis ³, c'est-à-dire d'un pont mobile en bois garni de fer, qui s'abattait à volonté sur le fossé pour laisser entrer et sortir les soldats ou les paysans qui venaient chercher dans les châteaux-forts un refuge contre les fureurs des Normands.

A peine si la clarté du jour parvenait aux habitants de ces sombres retraites, à travers d'étroites lucarnes pratiquées dans l'épaisseur des murailles ou dans l'élevation des tours; partout de fortes grilles de fer comme aux croisées d'une prison; point d'autre promenade que la plate-forme des remparts toujours garnis de machines de guerre, et pour harmonie le coassement des grenouilles dont les fossés du château ne manquaient jamais d'être peuplés.

 ¹ à l'abri de, safe from. — ² ne se trouvant plus, no more being.
 — ³ pont-levis, drawbridge. — ⁴ s'abattait, was lowered. — ⁵ ne manquaient jamais, never failed.

Cette mode de châteaux-forts devint si générale en France, sous le règne de Charles-le-Chauve, qu'en peu d'années on vit toutes les provinces se hérisser de ces sortes de demeures; les monastères eux-mêmes furent entourés de murs et de fossés, les moines ne se croyant plus à l'abri du pillage sans cette précaution.

Il semblait en vérité que tous les Francs se fussent condamnés à la captivité la plus rigoureuse, lorsqu'on voyait les habitations qu'ils s'étaient bâties; cependant, ces forteresses construites de toutes parts pour se préserver des ravages des Normands et des autres aventuriers qui, comme au temps de l'invasion des Barbares, passaient leur vie à courir les champs, au lieu d'imposer de la crainte aux brigands 1, n'avaient fait qu'en augmenter le nombre.

Beaucoup de seigneurs francs, que la vie monotone qu'ils menaient dans leurs châteaux ne pouvait dédommager 2 du profit qu'ils trouvaient à guerroyer dans les temps de troubles, reprenaient de temps à autre leur ancien métier de détrousser les marchands et les voyageurs: quelquefois même les traînant de force dans leurs forteresses, ils les plongeaient dans des cachots jusqu'à ce qu'ils eussent payé, pour se racheter, une forte somme d'argent qu'on nommait une rançon.

Il n'y avait alors personne qui eût le pouvoir de prévenir de pareilles violences, parce que l'empereur luimême était trop occupé de ses propres affaires, pour songer à défendre contre les seigneurs châtelains la vie et la liberté de ces pauvres gens, qui ne se mettaient plus en route, pour le moindre voyage, sans recommander leur âme à Dieu.

¹ au lieu d'imposer de la crainte aux brigands, instead of impressing the brigands with fear. — ² dédommager, indemnify.

Alors des plaintes si générales s'élevèrent dans le royaume contre la construction de ces châteaux, dont le nombre augmentait tous les jours, que ce prince fut obligé d'ordonner par un capitulaire la démolition de tous ceux qui avaient été élevés sans sa permission, et de défendre d'en bâtir de nouveaux.

Mais personne ne tint compte 2 des ordres ni de la défense d'un monarque qui n'était plus assez fort pour faire respecter ses volontés, et dont l'impuissance était telle, que tous ses efforts n'avaient pu empêcher les Normands de remonter avec leurs barques les fleuves dont les bords étaient devenus le théâtre 3 habituel de leurs dévastations.

En même temps, les comtes et les ducs qui, comme vous savez, étaient dans l'origine de simples officiers que les rois envoyaient dans les provinces pour y commander en leur nom, cessant de redouter le prince qui leur avait confié son autorité, profitèrent de la circonstance pour s'ériger à leur tour en seigneurs puissants et redoutables.

Ils se construisirent comme les autres des châteauxforts, et lorsque Charles-le-Chauve leur envoya l'ordre de les démolir, ils lui répondirent qu'ils étaient les maîtres de la province qu'il leur avait confiée, et l'obligèrent même à souffrir qu'après eux leurs fils s'emparassent de leurs seigneuries, comme d'un héritage légitime.

Le faible Charles, ainsi outragé par ses sujets, ne crut pas pouvoir mieux faire que de céder à leurs prétentions, et en peu d'années la France ce trouva

¹ capitulaire, proclamation. — 2 tint compte, took notice. — 3 théâtre, scene

partagée entre une multitude de Ducs, de Comtes, de Marquis, qui étaient plus maîtres dans le royaume que le roi lui-même.

L'un des seigneurs les plus puissants de cette époque était un capitaine appelé Robert, que l'on avait surnommé le Fort, à cause de son courage et de son habileté; Charles-le-Chauve, espérant se faire un appui d'un si vaillant homme, l'avait fait comte de Paris et d'Anjou, l'une des provinces de France les plus exposées aux ravages des Normands dont les longues barques remontaient journellement la Loire.

Mais après avoir bravement défendu, pendant plusieurs années, son territoire contre ces Barbares Robert-le-Fort périt dans une bataille sur les bords de ce fleuve, et les hommes du Nord se répandirent alors sans obstacle sur tout le pays environnant.

Pendant ce temps, le pauvre peuple souffrait et gémissait, car les Normands ne pouvant escalader les inabordables forteresses où les seigneurs s'étaient retranchés. s'en dédommageaient amplement sur les chaumières des paysans qu'ils incendiaient après avoir égorgé le bétail, et enlevé tout ce qu'elles contenaient; les églises et cloîtres devinrent la proie de ces sauvages.

Détestant le christianisme sans le connaître, les Normands dépouillaient impitoyablement les lieux saints de tout l'or et de tout l'argent qu'ils pouvaient y découvrir, et souvent de pauvres moines qui n'avaient pas eu le temps de prendre la fuite, furent pris et massacrés par ces Barbares, qui n'épargnaient pas les femmes et les enfants.

¹ s'en dédommageaient, made up for it.

LE SIÈGE DE PARIS.

Depuis l'an 877 jusqu'à l'an 888.

Je n'aurai point d'histoire à vous raconter, sur Louis II, dit le Bégue, ainsi nommé à cause de l'extrême difficulté qu'il éprouvait à parler; vous saurez seulement que ce prince, qui était fils de Charles-le-Chauve, monta sur le trône de France après la mort de son père.

Il ne régna pas comme lui sur l'Italie dont les fils de Louis-le-Germanique s'étaient emparés, et après un règne de deux années seulement, il mourut très-jeune encore, laissant trois fils qui furent tous trois rois des Français, et dont je vous parlerai successivement.

Les deux fils aînés de ce monarque se nommaient Louis III et Carloman: une tendre affection les unissait l'un à l'autre, et la bonne comme la mauvaise fortune les trouva toujours inséparables; ne pouvant espérer reconquérir les provinces que les seigneurs avaient usurpées, ces deux princes partagèrent entre eux le reste du royaume, et Louis III reçut pour sa part la Neustrie, tandis que Carloman prit le titre de roi d'Aquitaine.

Jamais peut-être en aucun temps le pauvre peuple de France n'avait été si malheureux que pendant cette période: en même temps que les Normands étendaient de tous côtés leurs ravages, dépeuplant les campagnes, et ne laissant debout² ni villages, ni monastères, les petit-fils de Charlemagne étaient contraints de marcher constamment les armes à la main, pour se faire respecter

¹ dit, alias, nicknamed. - ² laissant debout, sparing.

des seigneurs rebelles qui leur disputaient les lambeaux de leur héritage.

Louis III étant mort quelques années ensuite d'une chûte de cheval, les seigneurs de Neustrie donnèrent alors son héritage à Carloman, en le suppliant de les secourir contre les Normands dont les ravages dans leur pays menaçaient de ne pas laisser pierre sur pierre 1.

Carloman se rendit à leurs prières 2; mais malheureusement il fut tué peu de temps après à la chasse, et ce fut à un oncle des jeunes rois, que les seigneurs de Neustrie et d'Aquitaine offrirent après eux de régner sur ces deux royaumes.

Ce prince était le plus jeune fils de Louis-le-Germanique, dont je vous ai parlé dans l'histoire de Louis-le-Débonnaire; il régnait déjà sur l'Allemagne et sur l'Italie, et se trouvant ainsi possesseur de presque tous les États de Charlemagne, il prit, comme lui, le titre d'empereur d'Occident.

Charles-le-Gros, ainsi nommé à cause de son excessif embonpoint³, n'avait point l'humeur guerrière: l'exiguité de sa taille et ses formes disgracieuses lui donnaient un extérieur peu imposant, et malheureusement il manquait d'énergie au moral comme au physique 4.

Ainsi ayant rassemblé une grande armée pour combattre les Normands, il marcha au-devant d'eux, mais à l'approche des ennemis les courage lui manqua, et il leur abandonna sans résistance tout le pays qu'ils voulurent ravager.

Cependant ces Barbares, ne trouvant aucun obstacle sur leur passage, se dirigèrent vers Paris, où ils sup-

¹ pierre sur pierre, one stone upon another. — ² se rendit à leurs prières, complied with their request. — ³ embonpoint, obesity. — ⁴ au moral comme au physique, morally as physically.

posaient avec raison qu'ils trouveraient des trésors considérables et de riches églises à dépouiller.

Déjà du haut des remparts de cette capitale, alors entièrement renfermée, comme vous savez, dans la petite île que l'on nomme aujourd'hui la Cité, on voyait au loin la fumée des villages réduits en cendres, et les eaux de la Seine roulant des cadavres que les Normands y avaient précipités.

Les Parisiens consternés, se préparaient à mourir, puisque Dieu et les hommes paraissaient les avoir abandonnés, lorsque leur comte nommé Eudes, qui était le fils aîné du célèbre Robert-le-Fort, résolut de défendre les murs de leur ville jusqu'à la dernière extrémité.

Eudes ne se laissa point intimider par les démonstrations des Normands, qui essayèrent plusieurs fois vainement d'escalader les murailles, en poussant des hurlements sauvages que l'on entendait à une grande distance; il distribua des armes à tous les habitants, sans distinction d'âge et de sexe, et soutint contre ces conquérants un siège qui ne dura pas moins de deux années.

Une foule de Parisiens furent tués dans ces combats, et la faim ou la misère en fit périr un plus grand nombre encore dans les rues de la ville; mais ceux qui leur survivaient auraient mieux aimé cent fois partager leur sort, que de tomber au pouvoir des Normands, dont la barbarie ne leur laissait d'autre alternative que le plus dur esclavage, ou des tourments plus affreux que la mort elle-même.

Cependant l'empereur Charles-le-Gros, tout honteux

ne se laissa point intimider, did not allow himself to be intimidated.

de laisser aussi longtemps ce peuple intrépide exposé à tant de calamités, se mit à la tête d'une nouvelle armée que lui amenèrent les seigneurs d'Austrasie, de Neustrie et même de Germanie, car ces divers pays avaient été également ravagés par les Barbares, et se décida enfin à marcher au secours du comte Eudes.

Déjà les Normands avaient vu périr dans les combats un grand nombre de leurs meilleurs soldats, et les Parisiens, réduits aux plus cruelles angoisses, continuaient à opposer à leurs assauts le courage du désespoir: aussi, lorsque les Barbares apprirent que l'armée de l'empereur approchait, leur première pensée fut de se disposer à la retraite.

Personne ne douta que le moment ne fût venu où Charles allait enfin délivrer le royaume de ces terribles envahisseurs, mais il n'en fut point ainsi, et la honteuse faiblesse de Charles-le-Gros vint démentir 1 toutes ces prévisions.

Ce prince, dont nous savons déjà que la guerre et ses hasards n'étaient point l'élément favori, s'était flatté que son approche suffirait pour en imposer 2 aux assiégeants, mais lorsque des hauteurs de Montmartre, qui dominent 3 Paris, il vit briller au soleil les lances des Normands, il ne se sentit plus assez rassuré pour risquer les chances d'une bataille que toute son armée demandait à grands cris.

Il fit donc offrir secrètement au chef des ennemis une grosse somme d'argent, pour qu'il conduisît ses soldats dans un autre pays; les Normands acceptèrent avec joie cette proposition, et se retirèrent en mépri-

¹ démentir, to frustrate. — ² en imposer. to frighten. — ³ dominent, overlook.

sant la lâcheté de ce prince, qui avait préféré leur donner ses trésors plutôt que de se mesurer avec eux.

La vaillante nation des Francs fut indignée de voir qu'il payât ainsi des adversaires qu'il eût été glorieux d'exterminer en les combattant en bataille rangée ²; les seigneurs qui avaient pris les armes déclarèrent d'une voix unanime qu'ils ne pouvaient plus obéir à un prince indigne de commander à des hommes de cœur³.

Charles, ayant cherché un refuge en Allemagne, où il se flattait peut-être encore que le bruit de sa honte ne serait point parvenu, ses sujets eux-mêmes le dépouillèrent du titre d'empereur, et le reléguèrent dans une abbaye de cette contrée, où il mourut l'année suivante, étranglé, dit-on, par ses propres domestiques.

Avec Charles-le-Gros, finit l'empire d'Occident que Charlemagne avait fondé; et sept royaumes se formèrent des débris des États que ce grand prince avait possédés: ce furent ceux d'Italie, d'Allemagne, de Lorraine, de Bourgogne, de Provence, de Navarre, et enfin celui de France, sans compter une multitude de seigneuries indépendantes qu'il serait trop long de nommer ici.

Il faudra donc tâcher d'apprendre à connaître sur une carte géographique la position de ces différents royaumes, et surtout de vous rappeler que c'est à cette époque qu'il faut, à proprement parler, faire remonter 4 l'origine de la plupart des États qui existent aujourd'hui dans cette partie de l'Europe.

Plusieurs années après le siège de Paris, un des

¹ se mesurer, to measure swords. -- ² bataille rangée, pitched battle. -- ³ hommes de cœur, brave men. -- ⁴ faire remonter, to trace back.

successeurs de Charles-le-Gros céda aux Normands, pour mettre fin à leurs ravages, une belle province maritime de France où ils s'établirent, et qui prit dès lors le nom de Normandie.

Ces peuples devinrent donc Français comme les habitants des autres parties du royaume, mais pendant bien longtemps encore il y eut des personnes qui conservèrent l'habitude de dire tous les jours une prière pour demander à Dieu d'être préservées de la fureur des Normands.

LA FÉODALITÉ.

Depuis l'an 888 jusqu'à l'an 923.

Comme ce n'est point seulement l'histoire des rois de France, mais celle de tous les Français que je veux vous raconter, il est bon que vous sachiez ce qui eut lieu l'après la chûte de l'empire d'Occident, et quelle fut à cette époque l'origine du régime féodal ou de la féodalité, dont vous aurez à vous occuper plus d'une fois dans le cours de vos études historiques.

J'ai eu occasion de vous faire connaître, il n'y a pas longtemps, par quelle circonstance les campagnes s'étaient tout-à-coup hérissées 2 d'une multitude de châteaux-forts, derrière lesquels les seigneurs francs, les abbés des monastères, et même les évêques venaient se mettre à l'abri 3 des ravages des Normands et des autres aventuriers qui couraient le pays.

¹ ce qui eut lieu, what took place. — ² hérissées, covered. — ³se mettre à l'abri, to shelter themselves.

Mais il n'y avait pas seulement des seigneurs en France, et tout le monde n'était pas assez riche pour se construire un château où il pût se retirer avec sa famille: les pauvres paysans étaient exposés à la furie des Normands, et comme il n'y avait ni roi, ni duc, ni comte qui prît pitié d'eux, ces malheureux se voyaient abandonnés à tous les fléaux qu'entraînent la guerre et la dévastation.

Cependant les seigneurs, retranchés derrière leurs épaisses murailles, avec un petit nombre de domestiques, se fussent la bientôt trouvés dans l'embarras, s'ils eussent laissé périr au pied de leurs donjons les paysans qui les nourrissaient en cultivant leurs champs, et qui au moment du danger pouvaient leur servir de soldats.

Alors ces seigneurs dirent aux paysans: "Si vous consentez à cultiver les champs qui s'étendent autour de nos châteaux, et à nous donner chaque année une partie de vos récoltes, nous vous permettrons, lorsque les Normands s'approcheront, de vous retirer derrière nos murailles avec vos femmes, vos enfants, vos bestiaux et tout ce que vous pourrez soustraire aux Barbares.

Nous vous rendrons justice lorsque vous viendrez nous la demander, et nous rebâtirons vos maisons quand elles auront été brûlées; mais aussi lorsque nous irons à la guerre, vous serez obligés de nous suivre avec vos armes pendant quarante jours, et il ne vous sera plus permis d'aller demeurer ni même de prendre une femme sur la terre d'un autre seigneur sans notre autorisation.

Enfin vous serez notre propriété, vous, vos enfants, votre charrue, votre bétail, vos maisons; vous viendrez

¹ se fussent, would have.

cuire votre pain dans un four qui nous appartiendra; nous pourrons vous vendre avec la terre que vous cultiverez, mais jamais sans elle, et l'on vous appellera du nom de serfs, ce qui veut dire esclaves."

Les pauvres paysans étaient si malheureux dans ce temps-là, qu'ils acceptèrent les propositions de leurs protecteurs, et on ne vit bientôt plus dans toutes les Gaules que des seigneurs et des serfs.

Mais parmi ces ducs, ces comtes, ces évêques, ces abbés, possesseurs de châteaux-forts, qui leur assuraient la domination du pays, il s'en trouvait de plus puissants les uns que les autres, parce qu'ils avaient un plus grand nombre de serfs, ou des châteaux mieux fortifiés; ceux donc qui étaient les plus forts dirent aux plus faibles:

"Si vous voulez nous rendre hommage pour votre terre, c'est-à-dire vous engager à nous être fidèles, à ne point disposer de votre château, de vos fils, de vos filles, sans notre permission, et à nous suivre à la guerre avec les serfs de vos domaines, toutes les fois que nous vous appellerons, alors nous vous protégerons contre vos ennemis; nous vous rendrons justice si vous nous la demandez, et l'on dira que nous sommes vos suzeraixs et que vous êtes nos vassaux."

Ceux qui étaient moins puissants que leurs voisins, ne purent refuser, de sorte qu'en quelques années toute la France fut couverte de seigneuries dont les possesseurs étaient dépendants les uns des autres; et l'on appela cet ordre de choses la Féodalité, parce que la fidélité au suzerain, ou, comme on disait alors, la Féauté, était le premier de tous les devoirs.

¹ il s'en trouvait, there happened to be.

Les terres qui se trouvaient soumises à ce régime reçurent le nom de fiefs, et pour augmenter le nombre de leurs vassaux, la plupart des seigneurs eurent l'idée de le diviser leurs domaines en une multitude de petits fiefs, qui assujettissaient au devoir féodal les familles de ceux qui les acceptaient.

Quant au pauvre peuple, ce fut lui qui porta tout le poids de ce régime où il était compté pour si peu; c'était à lui de ² combattre lorsque les seigneurs se disputaient entre eux; c'était à lui de bâtir ces forteresses qui servaient ensuite à le contenir dans l'obéissance; c'était encore lui qui arrosait de ses sueurs le sillon dont la récolte appartenait à son maître, et de son sang le champ de bataille où il plaisait à celui-ci de le traîner.

L'horreur de cette situation misérable des serfs de la campagne était encore accrue par la cruauté de la plupart des seigneurs; en but³ aux traitements les plus barbares de la part de ces maîtres impitoyables, la moindre faute les exposait à des châtiments atroces, trop heureux encore s'ils ne se voyaient pas condamnés à expirer sous le bâton, ou à languir jusqu'à leur dernier soupir dans les ténèbres d'un cachot dont les portes se fermaient à jamais sur eux.

Les serfs de plusieurs provinces du royaume étaient tenus de battre l'eau des fossés du château féodal pendant la nuit, pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil du seigneur par leurs coassements; dans quelques autres, il leur était interdit de tuer un bœuf ou un porc pour leur nourriture, sans apporter

¹ eurent l'idée de, thought of. — ² c'était à lui de, he had to — ³ En but, exposed. — ⁴ tenus, obliged, bound.

aussitôt à leur maître les pieds et la langue de cet animal, et dans toute la France, les seigneurs s'attribuaient le droit absolu de disposer des biens de leurs serfs comme de leurs personnes.

Il ne faut pourtant point confondre les sers des campagnes, à cette époque, avec les esclaves achetés autrefois sur les marchés publics, et qui étaient le plus souvent des prisonniers de guerre: le nombre de ces esclaves avait considérablement diminué depuis que les Francs s'étaient convertis au christianisme, parce que cette religion ne permet pas aux hommes de priver leurs semblables de la liberté.

Ceux-ci d'ailleurs servaient comme domestiques dans l'intérieur des maisons, tandis que les serfs appartenaient à la terre sur laquelle ils étaient nés, et on les regardait vulgairement comme "attachés à la Glèbe," c'est-à-dire aux champs qu'ils étaient tenus de cultiver de leurs mains.

Charles-le-Gros avait à peine rendu le dernier soupir, qu'un certain nombre de seigneurs élevèrent au trône de France le vaillant comte Eudes, l'un d'entre eux, et celui-là même qui avait si courageusement défendu Paris contre les Normands.

Eudes n'était point de la famille des Carlovingiens, et pour cette raison beaucoup de ducs et de comtes du côté sud de la Loire, et même plusieurs de ceux de Neustrie, refusèrent de lui obéir, mais comme il possédait un grand nombre de châteaux-forts et de domaines fort étendus, un évêque lui posa la couronne sur la tête, et il est mis ordinairement au nombre des rois de France.

Cependant les seigneurs de Neustrie qui avaient refusé de se soumettre au comte Eudes, se souvinrent tout-à-coup qu'il existait encore un prince de la famille de Charlemagne, qu'ils proclamèrent roi de France sous le nom de Charles III.

Charles III était le plus jeune frère des rois Louis III et Carloman, et ce fut lui qui, pour mettre un terme aux ravages des hommes du Nord, leur abandonna cette province à laquelle ils ont donné le nom de Normandie; Rollon, duc des Normands, reconnut même le roi des Français pour son souverain.

Or, il était d'usage, en pareil cas, d'observer certaines cérémonies auxquelles le chef barbare eut bien de la peine à se soumettre: il fallait d'abord que le vassal mît ses deux mains dans celles de son seigneur, pour lui témoigner qu'il renonçait à user de sa force sans sa permission.

Rollon fit d'abord quelques difficultés de consentir à cet arrangement, mais ce fut bien pis encore lorsqu'on lui apprit qu'il devait, en signe de soumission, fléchir un genou devant le roi franc, et même lui baiser le pied; cette fois le Barbare se refusa absolument à ce cérémonial humiliant.

Tout ce qu'on put obtenir de lui fut de charger un de ses officiers d'accomplir cette formalité; il désigna donc pour cet office un Normand de sa suite, dont la taille était si élevée et l'humeur si insolente, qu'au lieu de se baisser, cet homme grossier saisit rudement la jambe du monarque, et la leva si haute, qu'il le fit tomber à la renverse².

Les seigneurs neustriens qui avaient appelé Charles III au trône, s'apercevant bientôt de la faiblesse de son caractère, se déclarèrent contre lui dans une assemblée,

¹ fit quelques difficultés, objected. — ² à la renverse, on his back.

et rompirent en sa présence des brins de paille pour signifier qu'ils se brouillaient à jamais avec e monarque qu'ils ne pouvaient estimer.

Ce fut même à cette occasion que Charles, qui n'eut pas la force de les faire rentrer dans le devoir ³, reçut le surnom de Simple, qui lui est resté, et qui signifie un homme peu habile et peu spirituel.

Peu de temps après, ce prince infortuné, réduit à la seule ville de Laon, l'une des plus fortes de France, et dont il était le seigneur (car il fallait bien que les rois eussent aussi des seigneuries), tomba au pouvoir de ses ennemis, qui lui firent passer en prison la plus grande partie de sa vie.

L'intention des seigneurs mutinés avait été aussi de saisir la reine Ogine, femme du roi captif, et son fils Louis, alors âgé de trois ans seulement; mais cette princesse, qui était fille d'un roi d'Angleterre, avertie de leurs desseins, trouva moyen de s'embarquer sur un navire qui les conduisit dans cette île où ils se trouvèrent à l'abri des embûches de leurs ennemis.

Sur ces entrefaites, le roi Eudes étant venu à mourir, les seigneurs français, qui commençaient à prendre l'habitude de faire et de défaire leurs rois, conduisirent dans la cathédrale de Reims un frère de ce monarque, et obligèrent l'évêque de cette ville à lui conférer l'onction sainte sous le nom de Robert I^{er}; mais ce prince ne jouit pas longtemps de cette élevation.

Il périt sous les murs de Soissons, dans une bataille livrée ⁴ contre les partisans de Charles-le-Simple, qui, délivré un moment par cet évènement, ne put pourtant

 ¹ brins de paille, slips of straw. — ² qu'ils se brouillaient avec,
 that they disowned. — ³ rentrer dans le devoir, return to their duty.
 — ⁴ livrée, fought.

pas finir ses jours en liberté; il retomba bientôt après au pouvoir de ses ennemis, et mourut, l'année suivante, au château de Péronne, en Picardie, sa dernière prison.

LES DERNIERS CARLOVINGIENS.

Depuis l'an 929 jusqu'à l'an 986.

Je ne sais, si dans les histoires que je viens de 1 vous raconter, vous aurez remarqué que je me suis servi 2 plusieurs fois du mot de France pour désigner le pays que jusqu'ici nous avions nommé la Gaule: c'est qu'en effet pendant les troubles qui suivirent le règne désastreux de Louis-le-Débonnaire, les Francs, les Bourguignons, les Gaulois, les Visigoths, et tous les autres peuples qui depuis si longtemps occupaient ce territoire, avaient cessé de se distinguer entre eux par leurs noms particuliers, pour ne plus former qu'un seul et même peuple, auquel on a donné le nom de Français, qu'il a toujours conservé depuis.

Déjà, d'une extrémité à l'autre de l'ancienne Gaule, on ne parlait plus qu'une seule langue, appelée langue romane 3, et formée du mélange du latin avec la langue teutonique des Barbares: cette circonstance est fort remarquable, parce que c'est de cette langue romane qu'est venue avec le temps celle que les Français parlent encore aujourd'hui.

Ce fut dans la province de Neustrie, où les Francs

¹ je viens de, I have just. — ² je me suis servi de, I have made use of. — ³ langue romane, romance language.

étaient le plus nombreux, que le langage roman prit d'abord naissance, mais insensiblement il se répandit dans toutes les provinces gauloises, excepté pourtant en Bretagne¹, dont les habitants conservent même de nos jours un idiome particulier que l'on croit être l'ancienne langue celtique.

Cependant, sous les derniers Carlovingiens, la langue romaine n'était point encore adoptée par toutes les classes de la nouvelle nation française: les princes de la maison royale surtout conservaient obstinément leur langage germanique, les évêques, dans leurs assemblées, n'employaient que le latin, mais les seigneurs et le peuple en général ne parlaient que le roman.

Tandis que Charles-le-Simple languissait au château de Péronne, les seigneurs du royaume, parmi lesquels on distinguait Hugues-le-Blanc, comte de Paris, fils du roi Robert I^{er}, et possesseur d'un grand nombre de fiefs considérables, jugèrent à propos ² d'appeler au trône l'un d'entre eux, nommé Raoul, duc de Bourgogne, qui avait épousé l'une des petites-filles ³ de Robert-le-Fort.

Raoul n'était point non plus de la famille des Carlovingiens, mais ce fut pour cette raison que les seigneurs français le portèrent au trône, car depuis que l'on s'était aperçu que les descendants de Charlemagne affectaient de conserver leur langue barbare, la nouvelle nation ne les voyait plus qu'avec méfiance, et leur reprochait de se regarder plutôt comme les princes des Germains que comme ceux des Français.

Le roi Raoul était pieux, sage, et généreux; et, satisfait d'être un des plus puissants suzerains de France, il n'ambitionnait point cette couronne qui avait causé

¹Bretagne, Brittany. — ² jugèrent à propos, thought proper. — ³ petites-filles, grand-daughters. — ⁴ point non plus, not either.

le malheur de tant d'autres, mais il céda aux instances de Hugues-le-Blanc, son beau-frère¹, et accepta la

royauté.

Vous désirez peut-être savoir pour quel motif le comte Hugues était ainsi surnommé LE BLANC: ce surnom lui fut donné, dit-on, à cause de la couleur de l'armure qu'il portait habituellement dans les batailles, où chaque seigneur adoptait une couleur particulière, afin que ses compagnons d'armes pussent le distinguer parmi les combattants.

Raoul, qui ne régna que quelques années, mourut sans postérité, et la plupart des Français pensèrent alors que Hugues accepterait à son tour la royauté; mais il s'en fallait bien que cette dignité parût è digne d'envie au comte de Paris, et ce fut lui au contraire qui proposa aux seigneurs assemblés d'offrir la couronne au jeune fils de Charles-le-Simple, que sa mère Ogine avait autrefois conduit en Angleterre.

Plusieurs seigneurs français s'embarquèrent donc pour cette contrée, et comme le jeune Louis était encore de l'autre côté du détroit qui sépare les deux pays, lorsqu'il fut proclamé roi de France, on lui donna le nom de Louis IV ou d'Outre-Mer, sous lequel il est connu dans l'histoire.

Hugues-le-Blanc se rendit avec beaucoup d'autres seigneurs sur le rivage où le nouveau monarque devait débarquer, et l'accompagna en grande pompe jusqu'à la ville de Laon, où il fut sacré roi de France.

Or, c'était justement dans cette même ville, transformée, à cette époque, en capitale du royaume, parce

¹ beau-frère, brother in law. — ² mais il s'en fallait bien que cette dignité parût, but that dignity was far from appearing. — ³ se rendre, to go.

qu'elle était la seule qui appartînt en propre à la famille des Carlovingiens, que Charles-le-Simple avait passé captif la plus grande partie de son existence, et le choix de cette résidence ne fut point heureux pour son successeur.

Louis IV, qui n'avait que seize ans lorsqu'il fut ainsi appelé au trône, consentit d'abord à suivre les conseils de Hugues, mais, ensuite, il eut la mauvaise pensée de se conduire par lui-même, et commit plusieurs fautes qui lui suscitèrent de nombreux ennemis.

Louis d'Outre-Mer eût mieux fait sans doute de se confier entièrement à l'expérience et au dévouement de ceux qui l'avaient ramené en France, mais son plus grand tort fut de se brouiller avec le vaillant Hugues, et celui-ci, indigné de son ingratitude, l'abandonna au pouvoir des Normands et des autres ennemis de la race carlovingienne.

Louis IV eût même passé peut-être, comme son père, la plus grande partie de sa vie dans une étroite prison, si la reine Cerberge, sa femme, qui était la belle-sœur de Hugues, n'eût obtenu de ce seigneur de l'arracher au triste sort qui le menaçait.

On ne sait pourtant pas ce qui serait résulté de la rivalité de ces deux princes, entre lesquels se divisaient les seigneurs français, parce que l'un leur représentait le rejeton de l'illustre dynastie des Carlovingiens, tandis que l'autre était à leurs yeux le chef de la nouvelle nation française, lorsque Louis d'Outre-Mer, étant à la chasse dans une forêt des environs de Reims, fit une chûte de cheval, dont il mourut peu de jours après.

Cette fois encore ² personne ne douta que Huguesle-Blanc ne plaçât sur sa propre tête la couronne de

¹ mauvaise pensée, fatal idea. - ² encore, again, more.

France, mais ce grand homme aimait mieux faire des rois que de le devenir; et comme Louis IV avait laissé deux fils en bas âge, nommés Lothaire et Charles, il conduisit lui-même à Reims l'aîné de ces princes, et le fit sacrer roi des Français.

Cet événement fut le dernier auquel prit part Huguesle-Blanc: ce vaillant prince étant tombé malade quelque temps après, laissa en mourant sa puissance à ses trois fils, dont l'aîné, Hugues, duc de France et comte de Paris comme son père, fut surnommé Capet, ce qui voulait dire alors un homme de tête et de cœur¹.

Tant que Charles, frère du roi Lothaire auquel Hugues-le-Blanc n'avait point songé dans le partage du royaume, ne fut qu'un enfant, il ne se montra point jaloux que la royauté eût été donnée tout entière à son aîné, mais lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, la vue de la grandeur de son frère excita en lui un si vif ressentiment, qu'il résolut de lui disputer la couronne royale qu'il convoitait, quoiqu'elle fût encore alors, comme celle de ses prédécesseurs, environnée de mille périls.

Quittant alors furtivement la France, Charles se rendit auprès d'Othon II, roi de Germanie, qui était un de ses cousins, et décida ce prince à déclarer la guerre à Lothaire, et à marcher sur Paris avec une armée considérable; parvenu même aux portes de cette capitale, il monta sur les hauteurs de Montmartre pour apercevoir cette grande ville, dont il s'était flatté de se rendre maître sans combat.

Mais il n'alla pas plus loin, et se retira en déclarant hautement qu'il n'était venu jusqu'à cet endroit que pour faire chanter par son armée une messe que l'on pût entendre de l'église Notre-Dame, qui est la cathédrale

¹ homme de tête et de cœur, resolute and brave man.

de Paris; personne ne fut dupe de cette forfanterie, parce qu'il était peu vraisemblable que le roi Othon fût venu de si loin avec soixante mille soldats, uniquement pour faire chanter une messe, comme il l'affirmait.

En effet, l'on ne tarda pas à découvrir que la cause de cette retraite précipitée n'était autrè que l'approche de Lothaire et de Hugues-Capet, qui ayant réuni des troupes, s'avançaient résolument pour tenter les chances d'une bataille; le prince allemand eut donc à peine le temps de se retirer en toute hâte, mais complètement battu peu de jours après par les Français au passage de la rivière d'Aisne, auprès de Soissons, il ne dut son salut qu'à une trève que lui accorda le roi Lothaire.

Cette modération de Lothaire irrita les seigneurs français, qui lui reprochèrent, comme ils l'avaient déjà reproché à son père et à son aïeul, d'être plus Germain que Français; un certain nombre d'entre eux, qui lui étaient restés fidèles jusqu'à ce jour, tournèrent toutes leurs espérances du côté de Hugues-Capet. et on put prévoir dès lors que la dynastie des Carlovingiens touchait à 2 sa fin.

Lothaire ne survécut que quelques années au mécontentement général de la nation, et lorsqu'il mourut, empoisonné, dit-on, par la reine Emma sa femme, peu de Français le regrettèrent; son fils, Louis V, surnommé LE FAINÉANT, lui succéda sur le trône, mais ce prince mourut après un règne de deux ans seulement, et dans sa personne s'éteignit, en France, l'illustre dynastie dont Charlemagne avait été le fondateur.

¹ à peine, hardly. - 2 touchait à, was near.

L'EXCOMMUNICATION.

Depuis l'an 987 jusqu'à l'an 1031.

En parcourant l'histoire de cette période, il semblerait que l'extinction de la famille des Carlovingiens en France dût. Produire une grande sensation parmi les seigneurs féodaux qui s'étaient partagé les provinces du royaume sous les derniers règnes de cette maison; il n'en fut point ainsi: chacun d'eux, retranché dans son château ou renfermé dans sa ville, ne prit aucun intérêt à la destinée d'une royauté dont il ne pouvait plus attendre ni bien ni mal.

Quoique l'on plaignît généralement le sort de cette famille, dont les fondateurs avaient régné si glorieusement autrefois sur la nation franque, il ne se trouva pas un seigneur qui tentât de prendre les armes en faveur du prince Charles, auquel on reprochait d'ailleurs, avec juste raison, d'avoir attiré l'armée du roi

de Germanie au sein du royaume.

Cette circonstance parut si favorable à Hugues-Capet pour se faire décerner le titre de roi des Français, qu'après avoir convoqué à Soissons une assemblée des principaux seigneurs de l'ancienne Neustrie, et avec l'aide des ducs de Bourgogne et de Normandie qui étaient ses parents et ses amis, il se fit sacrer à Reims par l'évêque de cette ville, avec les cérémonies observées depuis les plus anciens temps de la monarchie.

Ce fut ainsi que la postérité de Robert-le-Fort fut appelée à monter sur le trône de Charlemagne, à l'exclusion des derniers descendants de ce grand prince,

en parcourant, when we go through. - 2 dût, should have.

et Hugues-Capet devint le fondateur de la troisième dynastie de nos rois, auxquels on a donné le nom de Capétiens.

Cependant le titre de Roi que venait de prendre le comte de Paris n'ajoutait rien à l'étendue de la puissance dont il avait joui jusqu'alors: son royaume se bornait exactement au duché de France et aux autres domaines qu'il tenait de son père.

Si vous jetez les yeux sur la carte du pays à cette époque, vous verrez que les États du nouveau roi, entièrement compris entre la Meuse et la Loire, se trouvaient resserrés par les duchés de Bourgogne, de Normandie, et le Bretagne, dont les princes avaient pourtant consenti à être les hommes liges, ou, comme on l'a dit depuis, les grands Feudataires de la couronne.

Mais Hugues-Capet appartenait réellement à la nouvelle race française: il possédait de nombreux châteauxforts, une foule de seigneurs se reconnaissaient ses vassaux, et par-dessus tout personne n'ignorait quel était son caractère énergique.

Pendant ce temps le prince Charles, prétendant que la couronne de France devait lui appartenir après la mort de son neveu Louis-le-Fainéant, trouva moyen de s'introduire dans la ville de Laon qui paraissait destinée à servir de prison à toute sa famille, et ayant réuni quelques serviteurs, il se flatta un moment que les seigneurs français viendraient se rallier autour du dernier représentant de la race carlovingienne.

Mais cet espoir fut cruellement déçu, personne ne parut devant les murailles de Laon, si ce n'est Hugues-Capet, qui, à la tête d'une armée, lui livra plusieurs

¹ se bornait, was limited.

assauts meurtriers, dans lesquels les dernières ressources de son parti s'épuisèrent.

C'est une triste vérité qui ressort à tout moment des enseignements de l'histoire, que les princes malheureux conservent rarement des amis, et même que la plupart du temps 2 leurs propres serviteurs, non contents de les abandonner, sont les premiers à les trahir.

Ce fut précisément ce qui arriva au prince Charles, qui ayant placé toute sa confiance dans l'évêque de Laon, nommé Adalbéron, se vit trahi par ce prélat, qui fit offrir secrètement à Hugues-Capet de lui ouvrir les portes de cette ville.

Le roi reçut avec joie cette proposition, malgré le mépris que lui inspirait sans doute une telle action, et quoiqu'il détestât les traîtres, il ne manqua pas de profiter de la trahison: le malheureux prince fut donc surpris dans son lit par les soldats de Hugues-Capet, qui le conduisirent dans une tour à Orléans, où il mourut quelques années après, ainsi que la princesse sa femme.

Deux jeunes princes qui lui survécurent furent bannis de France après la mort de leurs parents, et se réfugièrent auprès du roi de Germanie leur cousin, qui leur accorda le duché de Lorraine à titre de fief, c'est-à-dire à condition qu'ils se reconnaîtraient ses vassaux, eux et leur postérité.

Ces princes devinrent par la suite³ la tige⁴ de l'illustre maison de Lorraine, qui a donné depuis des empereurs à l'Allemagne, et dont j'aurai sans doute occasion de vous reparler dans cette histoire.

Hugues-Capet, se voyant déjà avancé en âge, vou-

¹ ressort, comes out. — ² la plupart du temps, generally. — ³ par la suite, afterwards. — ⁴ la tige, the founders.

lut que son fils Robert fût sacré à Reims, comme luimême l'avait été, afin que personne, après sa mort, ne contestât à son successeur le titre de roi de France.

Il est à remarquer que l'exemple ainsi donné par Hugues-Capet de faire sacrer, de son vivant, le roi qui devait lui succéder, fut imité par tous les premiers Capétiens, tant qu'ils ne pensèrent pas que leur droit héréditaire à la couronne fût suffisamment établi par leur naissance.

Robert, second roi de ce nom qui régna en France, avait une cousine nommée Berthe, qui était une personne si accomplie, que ce prince, touché de ses vertus, résolut de l'appeler à partager son trône en la prenant pour femme.

Telles étaient cependant la douceur et la modestie de la jeune Berthe, qu'elle refusa d'abord cette grandeur inattendue, mais elle céda enfin aux prières de son cousin, et consentit à cette élevation qui devait lui devenir bien funeste, car, il faut que vous sachiez que dans ce temps-là il était défendu aux personnes qui étaient cousin et cousine, de se marier sans en avoir obtenu la permission du pape.

Quoique le roi Robert, en épousant sa cousine, n'eût cependant pas fait une action répréhensible, il avait commis, par ignorance sans doute, une faute grave en ne sollicitant pas préalablement l'autorisation nécessaire en pareil cas, et cette omission devint en effet pour les deux époux une source inépuisable d'infortunes.

Le pape, qui se nommait alors Grégoire V, enjoignit 2 au monarque français de renvoyer Berthe qui ne pouvait être sa femme, mais Robert, refusant d'obéir à cette décision sévère, déclara qu'il préférerait la

¹ préalablement, previously. — ² enjoignit, ordered.

mort au malheur de se séparer d'une princesse qui lui était si chère.

Alors le pape, voyant que ce prince résistait aussi ouvertement à ses avertissements, le frappa d'excommunication, c'est-à-dire lui défendit d'entrer désormais dans les églises, et de communier avec¹ les fidèles jusqu'à ce qu'il se fût soumis à ses volontés.

C'était à cette époque un terrible châtiment car, dès qu'on apprit en France que le roi et la reine étaient excommuniés, personne n'osa plus s'approcher d'eux,

pas même leurs parents et leurs serviteurs.

Il ne resta auprès des jeunes époux que deux domestiques, chargés de préparer leur nourriture, et encore ces fidèles serviteurs étaient-ils tellement frappés de terreur, qu'ils brisaient aussitôt les vases dont le monarque s'était servi pour boire et pour manger, et jetaient au feu les aliments qui restaient de ses repas.

Pendant ce temps, le royaume était en interdit, c'est-à-dire que les églises étaient fermées, et il était défendu de faire entendre le son des cloches ², même pour les funérailles des morts.

Le peuple était plongé dans une si grande consternation, que la bonne reine se jeta au pieds du roi pour le supplier de la renvoyer, puisqu'elle était assez malheureuse pour causer autant de tristesse, mais Robert ne pouvait se résigner à la voir s'éloigner sans retour.

Enfin, Robert, touché de l'affliction toujours croissante de ses sujets, consentit au départ de la pauvre Berthe, et cette princesse infortunée se retira au couvent de Chelles, autrefois fondé par la reine Bathilde,

¹ de communier avec, to have any intercourse with. — ² de faire entendre le son des cloches, to ring the bells.

où elle vécut encore plusieurs années dans la pratique de toutes les vertus.

Quant au roi, il ne put jamais cesser de la regretter, quoiqu'on l'eût contraint peu de temps après de prendre pour femme une autre princesse, nommée Cox-STANCE DE PROVENCE, qui le rendit père de quatre fils.

La Providence accorda au roi Robert, qui se plaisait, dit-on, à se mêler aux moines de Saint-Denis pour chanter les louanges de Dieu, la force de supporter toutes les amertumes de sa vie; sa seule consolation était de répandre sur son peuple d'abondantes aumônes, dont Berthe lui avait inspiré la douce habitude.

Lorsque, suivant la coûtume, son corps fut transporté dans cette abbaye pour y célébrer ses funérailles, on entendit de toutes parts des pauvres s'écrier en pleurant: "Nous avons perdu le meilleur des rois."

LA TRÈVE DE DIEU.

Depuis l'an 1031 jusqu'à l'an 1060.

Quatre rois du nom de Henri ont régné à diverses époques sur la France, et comme le fils de Robert II est le plus ancien de ces princes, il a été appelé Henri I^{er}.

Depuis que les seigneurs féodaux, par la construction de leurs inébranlables châteaux-forts, s'étaient, sous les derniers Carlovingiens, trouvés les dominateurs absolus des campagnes, il arrivait fréquemment qu'ils se diputaient par les armes des lambeaux de provinces ou de territoire. Ainsi du temps de Henri I^{er}, la plupart des provinces de France étaient à tout moment le théâtre des guerres particulières où des ducs, des comtes, des marquis, ravageaient les terres de leurs voisins, et incendiaient les chaumières de leurs paysans.

Ils tuaient aussi ou enlevaient leurs serfs pour les transporter sur leurs propres domaines, de sorte que dans certaines contrées la terre demeurait sans culture, parce que personne n'osait plus se montrer dans les champs, de peur d'être pris ou tué, et la famine et souvent la peste achevaient de dépeupler le pays.

Cependant dans la plupart des provinces françaises, surtout dans celles situées sur la rive gauche de la Loire, un grand nombre d'évêques, touchés de pitié en voyant la misère des populations, se réunirent en conciles, pour remédier aux malheurs de ces combats désastreux que l'on nommait des guerres privées, parce qu'elles avaient lieu entre particuliers ².

Ces saints personnages, dans l'espoir d'en imposer aux plus turbulents, menacèrent ceux qui s'engageraient désormais dans ces déplorables querelles, de les excommunier ainsi que leurs soldats, et de maudire leurs chevaux, leurs armes et tout ce qui leur appartiendrait.

Cette suspension de désordres fut appelée la Paix De Dieu, parce que c'était au nom de Dieu qu'elle était ordonnée, et la terreur de l'excommunication fit rentrer les plus mutins dans le devoir, et la plupart d'entre eux jurèrent au pied des autels de ne plus incendier les monastères, d'épargner les paysans, et de respecter les charrues et les instruments de labourage³.

Mais au bout de quelques années, comme il n'exis-

¹ à tout moment, constantly. — ² particuliers, private persons.

³ instruments de labourage, farming implements.

tait alors que la force pour se faire rendre justice, puisque l'autorité du roi ne s'étendait pas hors de son duché de France, les seigneurs décidèrent avec l'assentiment des conciles, que si quelque querelle venait à s'élever entre eux, il leur serait permis de guerroyer pendant trois jours et deux nuits de chaque semaine.

Ces jours-là, comme on peut le croire, personne n'était assez hardi pour se hasarder sur les chemins, ou pour s'exposer, en allant travailler aux champs, à tomber au pouvoir des gens de guerre 1, à qui rien n'était défendu en pareille circonstance.

Cette singulière convention, bien digne en effet de ce temps de barbarie, fut appelée la trève de Dieu; mais il s'en fallut bien qu'elle fût² observée dans tous les pays de l'ancienne Gaule: le roi Henri I^{er} surtout s'opposa à ce qu'elle fût accueillie³ dans son duché de France.

Il prétendait qu'à lui seul, en qualité de roi, appartenait le droit de contenir dans l'obéissance les vassaux de ses domaines, mais comme ceux-ci ne le craignaient guère, la tranquillité publique n'en fut pas moins compromise ⁴, et le peuple continua d'être opprimé.

Cependant il faut que je vous dise que du temps de Henri I^{er}, on remarquait déjà que les seigneurs français devenaient moins grossiers et moins intraitables; quelques-uns d'entre eux comprenaient même tout l'odieux ⁵ des coûtumes sauvages qu'ils avaient suivies jusqu'alors.

Ils s'engageaient par un vœu solennel à ne jamais

¹gens de guerre, soldiers. — ²il s'en fallait bien qu'elle fût, it was very far from being. — ³s'opposa à ce qu'elle fût accueillie, opposed its being received. — ⁴n'en fut pas moins compromise, was not for that the less endangered. — ⁵l'odieux, the odiousness.

maltraiter les pauvres, à protéger les veuves et les orphelins, et enfin à défendre, envers et contre tous, les dames et le gens d'Église 1 qui réclameraient leur secours.

Ils prononçaient ce serment au pied des autels avec certaines cérémonies dont je vais tâcher de vous donner une idée, et on leur donnait le titre de CHEVALIERS, parce qu'il était d'usage qu'ils ne combattissent qu'à cheval.

Le jeune homme qui avait mérité par son courage et sa bonne conduite d'obtenir la dignité de chevalier, après avoir été revêtu d'un habit blanc, passait en prière, dans une chapelle, toute la nuit qui précédait le jour où il devait être reçu.

On appelait cela la VEILLE DES ARMES, et le postulant, les mains jointes, se mettait dévotement à genoux, pour demander à Dieu la grâce de bien vivre et de bien mourir.

Dès que le jour paraissait, des prêtres lui ôtaient sa robe blanche pour le revêtir d'une tunique couleur de pourpre, emblème de son propre sang qu'il devait être prêt à verser jusqu'à la dernière goutte; ils le conduisaient ensuite devant un ancien chevalier.

Celui-ci, qu'on nommait son parrain, après l'avoir embrassé, lui donnait trois légers coups de plat d'épée¹ sur les épaules, et un petit soufflet sur la joue, ce qui signifiait qu'il était obligé de tout endurer pour tenir son serment.

Après cette cérémonie, que l'on nommait l'ACCOLADE, le parrain remettait au nouveau chevalier une épée, et lui chaussait des éperons dorés, afin qu'il n'oubliât pas qu'il devait toujours être disposé à courir partout où ses nouveaux devoirs l'appelleraient.

¹gens d'église, clergymen. — ² de plat d'épée, with the flat side of the sword.

La dignité de chevalier que des rois eux-mêmes s'honorèrent de recevoir, conférait à celui qui en était revêtu, des privilèges interdits à toute autre classe de personnes: on lui donnait le titre de "Messire" ou de "Monseigneur", et sa femme recevait celui de "Madame" ou de "Noble Dame".

Le roi même, en écrivant à un chevalier, l'appelait son cher et fidèle ami, et il lui était permis de faire surmonter la maison qu'il habitait d'une girouette en forme de BANNIÈRE, sorte d'enseigne que chaque capitaine faisait porter devant lui dans les batailles.

Les chevaliers étaient habituellement suivis à la guerre et servis dans leurs châteaux par des jeunes gens qui aspiraient aussi à devenir chevaliers à leur tour; leurs fonctions étaient d'aider leur seigneur à revêtir et à quitter sa pesante armure: ils l'aidaient également à monter à cheval, et ne le perdaient jamais de vue² dans les combats; ces jeunes gens portaient le nom d'écuyers ou de varlets.

Henri I^{er}, avant sa mort, eut soin que son fils aîné, nommé Philippe, fût sacré à Reims, comme lui-même l'avait été du vivant de son père; ce jeune monarque, dont la puissance ne s'étendait pas encore au-delà du duché de France, prit le nom de Philippe I^{er}, et le règne de ce prince fut contemporain de l'un des événements les plus importants de l'histoire du monde.

¹ s'honorèrent, held it an honour to. — ² ne le perdaient jamais de vue, never lost sight of him.

LA PREMIÈRE CROISADE.

Depuis l'an 1060 jusqu'à l'an 1108.

Du temps de Phillipe I^{er}, on rencontrait sur les chemins un grand nombre de personnes qui, portant un large chapeau rond et une robe grossière sur laquelle étaient attachés des coquillages, allaient, un bâton à la main, faire un long voyage pour visiter le Saint-Sépulcre de Jérusalem, c'est-à-dire le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ces gens, que l'on nommait des pélerins, parce que leur voyage était en effet un pélerinage, devaient rester plusieurs mois en route avant d'arriver en Palestine où vous savez que Jérusalem est située; et des dangers de toute espèce les attendaient dans les pays barbares qu'ils avaient à traverser pour y parvenir; mais ils espéraient que Dieu les protégerait dans cette pieuse entreprise, et qu'il ne permettrait pas aux Sarrasins qui étaient alors maîtres de la terre sainte, de les tuer ou de les réduire en esclavage.

Il y eut un homme, appelé Pierre l'Ermite, qui entreprit comme beaucoup d'autres le pélerinage de Jérusalem, et lorsqu'il revint en Europe après une longue absence, il raconta d'une façon si touchante les maux que les pélerins enduraient, que les larmes venaient aux yeux de tous ceux qui écoutaient ses récits.

Pierre l'Ermite était ainsi nommé parce qu'avant d'aller visiter la terre sainte, il avait vécu pendant plusieurs années dans un ermitage, où il avait acquis per sa piété une grande réputation de sagesse et de vertu; et personne ne douta que Pierre ne dît exactement la vérité.

Pierre, à son retour de Palestine, avait d'abord passé à Rome où le pape, qui dans ce temps-là se nommait Urbaix II, lui avait permis, après l'avoir écouté attentivement, d'engager les rois et les seigneurs chrétiens à réunir des soldats pour chasser les Sarrasins de Jérusalem.

Il fallait voir 1 ce petit vieillard dont les yeux semblaient éclater d'une foi ardente, parcourir successivement l'Italie et la France, s'adressant tour-à-tour aux peuples, aux seigneurs, aux évêques, aux rois euxmêmes, les supplier de ne point abandonner les malheureux pèlerins à la barbarie des infidèles, ni le Saint-Sépulcre à leurs profanations: partout sur son passage la foule s'assemblait pour l'entendre, et les princes euxmêmes en l'écoutant ne pouvaient se défendre d'un profond respect.

Alors un nombre infini d'hommes, de femmes et d'enfants de tous le pays chrétiens suivirent Pierre l'Ermite, qui leur promettait de les conduire à Jérusalem, et cette multitude se mit en marche aux cris mille fois répétés de: Dieu le veut! Dieu le veut! On leur donna le nom de croisés, parce que chacun d'eux portait sur l'épaule droite une croix d'étoffe rouge, et leur entreprise reçut celui de croisade.

Je ne vous raconterai pas ici tout ce que cette foule tumultueuse de Croisés, où l'on comptait plus de pèlerins que de soldats, eut à souffrir avant de parvenir jusqu'à Jérusalem; il vous suffira de savoir qu'ils éprouvèrent toutes sortes de maux pendant plus d'une année que dura leur voyage.

La plupart d'entre eux périrent sans avoir atteint la Palestine, et ceux qui ne moururent pas de misère

¹Il fallait voir, it was wonderful to see.

furent presque tous pris ou égorgés par les Sarrasins, qui eurent la barbarie de crever les yeux à beaucoup de ces malheureux.

Cependant une nouvelle armée de croisés composée cette fois d'un bon nombre de chevaliers et de soldats, et conduite par un capitaine français nommé Godefroi de Bouillon, s'empara enfin de Jérusalem; et Godefroi prit le titre de roi de Jérusalem.

Cette première Croisade prêchée par Pierre l'Ermite et dirigée par Godefroi de Bouillon, ne fut que le prélude d'un grand nombre d'entreprises du même genre, qui, pendant plus de deux cents ans, amenèrent plusieurs armées aux lieux qui furent le berceau de la religion chrétienne.

Vous verrez plus tard quelle influence notable les Croisades exercèrent successivement sur l'Europe à peine encore sortie de la barbarie, et vous remarquerez en même temps que le roi Philippe I^{er} ne prit aucune part personnelle à cette immense manifestation populaire, dont il se contenta d'être le témoin.

Plusieurs années après cette expédition, on rencontrait dans la plupart des pays de l'Europe des croisés qui allaient dans les campagnes et dans les châteaux raconter en chantant ce qu'ils avaient vu en Palestine, et l'histoire des nobles seigneurs qui s'étaient couverts de gloire en combattant les infidèles.

Ces chanteurs se nommaient des MÉNESTRELS, et ils étaient bien reçus dans tous les lieux où ils se présentaient, parce qu'ils apportaient à chacun des nouvelles de ses parents ou de ses amis qui étaient partis pour la terre sainte et n'en étaient point revenus.

On leur offrait un souper et un gîte, et personne ne doutait alors qu'un bon accueil ainsi fait aux ménestrels ne dût porter bonheur à la maison qui leur accordait l'hospitalité.

L'AFFRANCHISSEMENT DES COMMUNES.

Depuis l'an 1108 jusqu'à l'an 1137.

Le roi Philippe I^{er} avait été marié deux fois, et sa première femme lui avait donné un fils qui, en succédant à son père, prit le nom de Louis VI, et fut surnommé le Gros, parce qu'il avait beaucoup d'embonpoint.

Louis est le second roi de France que l'on ait ainsi surnommé, et vous vous rappelez sans doute encore Charles-le-Gros qui aima mieux payer aux Normands des sommes considérables, que de s'exposer aux chances d'une bataille contre ces redoutables adversaires. Mais Louis VI n'avait pas d'autre ressemblance avec le dernier empereur d'Occident, et ce fut au contraire un prince habile et courageux.

La plus grande partie de la vie et du règne de Louis-le-Gros se passa à batailler contre plusieurs de ses vassaux qui, jusque dans son duché de France, osaient lui désobéir ouvertement, en saccageant les monastères, et dévalisant sur les grands chemins les voyageurs et les marchands qui traversaient leurs domaines pour se rendre à Paris.

Mais le roi, avec l'aide de quelques autres seigneurs fidèles, défit successivement tous ces mutins, s'empara d'un grand nombre de châteaux qu'il démolit, et fit si

¹ se rendre à, to go to.

bien, qu'en peu d'années il vit les plus turbulents se soumettre à son obéissance et lui renouveler l'hommage de leurs fiefs; de sorte que Louis VI fut en réalité le premier roi capétien qui se fit craindre et respecter, par sa sévérité autant que par la justice.

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, vous aurez vu que Guillaume-le-Conquérant, qui s'empara de ce pays, était un duc de Normandie qui possédait en outre en France plusieurs provinces voisines de l'ancienne Neustrie.

Il arriva que Louis-le-Gros s'étant brouillé avec le roi d'Angleterre, fils du héros normand, qui était en même temps un des principaux vassaux de la couronne de France, chacun des deux rois se mit en campagne¹ avec une armée, et la Normandie devint le théâtre de cette guerre, qui n'était que le prélude d'une lutte sanglante et acharnée à laquelle, pendant plusieurs siècles, devait donner lieu la rivalité des deux nations.

Dans un combat livré à cette occasion, auprès d'un village nommé Brenneville, un soldat anglais, ayant reconnu Louis dans la mêlée, saisit la bride de son cheval, et s'écria de toute la force de ses poumons: "Le roi est pris! le roi est pris!" Mais le prince, sans s'émouvoir: "Si tu savais jouer aux échecs²," lui ditil, "tu saurais que le roi ne se prend pas³;" en achevant ces paroles, il leva sa masse d'armes, et assomma le soldat sur la place.

Ce combat de Brenneville, dans lequel Louis venait ainsi de montrer autant de sang-froid que de courage, en présence du danger le plus imminent, fut à peu près le seul fait militaire de cette guerre: il ne coûta

¹ se mit en campagne, took the field. — ² échecs, chess. — ³ ne se prend pas, cannot be taken.

pourtant la vie qu'à trois chevaliers de part et d'autre; mais on comptait alors pour rien le sang des guerriers d'un ordre inférieur, tels que les écuyers, varlets¹, et simples soldats, qui périrent en grand nombre dans cette même rencontre.

Mais tandis que Louis-le-Gros s'illustrait ainsi par sa valeur personnelle, il se passait², non-seulement dans son royaume, mais encore dans plusieurs autres provinces de France, des événements qu'il est très-important que vous connaissiez.

Pendant que les seigneurs féodaux retranchés dans leurs châteaux-forts, profitaient de leurs guerres privées pour rançonner le peuple des campagnes et réduire les laboureurs au désespoir, au mépris de la trève de Dieu, la plupart de ceux qui avaient trouvé moyen de se soustraire à leurs rapines, s'étaient retirés, avec leurs familles et tout ce qu'ils possédaient, dans l'intérieur des villes où ils n'avaient plus à redouter les violences des gens de guerre.

Presque toutes les villes, à cette époque, appartenant à des évêques ou à des comtes, étaient entourées de fossés et de hautes murailles qu'il n'était pas aisé aux soldats ennemis de franchir; de sorte qu'en peu d'années la population de ces villes s'était augmentée d'un grand nombre d'habitants, qui y apportaient leur richesse ou leur industrie, c'est-à-dire l'art ou le métier qu'ils exerçaient pour gagner leur vie.

Alors on vit pour la première fois, dans les principales cités de France, s'établir des ouvriers de toute espèce, tels que des tisserands, des charpentiers, des tourneurs, des orfèvres, des armuriers, des brasseurs,

¹varlets, servants. — ² il se passait, there took place. — ³ au mépris de, in spite of.

qui, par un travail assidu, devinrent de riches marchands et d'honnêtes citoyens, et supportèrent avec peine que les seigneurs prétendissent leur faire subir une domination aussi pesante que celle dont les malheureux serfs des campagnes étaient accablés.

Mais il arriva que dans plusieurs villes françaises, presque à la même époque, les habitants se réunirent sur la place publique ou dans la plus vaste église du lieu, et jurèrent de ne plus souffrir que leur seigneur molestât aucun d'eux, ni dans sa personne ni dans sa propriété. Tous ceux qui prêtèrent ce serment, reçurent le nom de Bourgeois ou de Communiers, et leur réunion s'appela une Commune.

Après cela, pour qu'à un signal convenu chacun pût se rendre à l'assemblée toutes les fois que cela serait nécessaire, on plaça dans la plus haute tour de la ville, une grosse cloche qui fut nommée le Beffroi, au son de laquelle tous les Communiers, accourant avec leurs armes, étaient tenus ² de se réunir sous les ordres d'un magistrat choisi par eux, et auquel on donnait le titre d'Échevin.

Ces premiers symptômes de la formation des communes en France se manifestèrent en quelques années dans un certain nombre de villes, qui jusqu'alors avaient appartenu à différents comtes ou évêques; mais lorsque ceux-ci tentèrent de s'y opposer par la force, les communiers, réunis au son du beffroi, leur livrèrent des combats sanglants; et, aussi courageux que persévérants dans le but qu'ils s'étaient proposé, forcèrent ces seigneurs à leur accorder, par des conventions écrites, tous les avantages d'une sage liberté.

¹il arriva, it happened. — ²étaient tenus, were obliged.

Les contrats qui furent passés 1 alors entre les communiers et leurs comtes, reçurent le nom de Chartes; et Louis VI apposa son cachet royal sur plusieurs de ces chartes, afin qu'à l'avenir, il fût interdit aux seigneurs de troubler les bourgeois des villes où s'étaient élevées des communes, sans s'exposer au ressentiment du roi, dont chacun commençait à respecter la volonté.

Il faudra tâcher de vous rappeler que ce fut sous Louis-le-Gros que les communes de France commencèrent à exister, parce que cet événement est très-important; jusqu'à ce moment, il n'y avait eu dans ce pays que des seigneurs et des serfs, mais depuis cette époque, on distingua une nouvelle classe de personnes, qui fut celle des Bourgeois, ou la Bourgeoisie.

LE PARLEMENT.

Depuis l'an 1137 jusqu'à l'an 1180.

Vous n'avez point oublié sans doute ces assemblées tumultueuses du Champ-de-Mars, où je vous ai raconté que les Francs se réunissaient du temps des premiers Mérovingiens.

Vous n'ignorez pas non plus que lorsque la race conquérante se trouva dispersée sur le territoire des Gaules, elle cessa de se rendre avec autant d'empressement à ces réunions, et que bientôt on n'y compta plus que des évêques, des comtes, et des leudes royaux.

Mais ce que je ne vous ai point encore dit, c'est que depuis les derniers Carlovingiens, ces assemblées, renouvelées par Charlemagne, qui se plaisait à ² les con-

¹passés, made. — ²se plaisait à, delighted in.

sulter sur ses Capitulaires, étaient presque entièrement tombées en désuétude 1.

La plupart des seigneurs féodaux, retranchés dans leurs manoirs fortifiés, ne les quittaient plus qu'avec répugnance pour assister ² à de semblables convocations.

Lorsque Louis VII, dit 3 LE JEUNE, eut succédé à son père, Louis-le-Gros, il appela autour de lui les vassaux de son duché de France, auxquels on donnait alors le titre de BARONS, ce qui voulait dire, dans la langue du temps, "hommes libres".

Ces barons français étaient les véritables descendants des anciens chefs francs qui avaient autrefois conquis les Gaules, et leur réunion, où les évêques et les abbés des principaux monastères venaient aussi siéger, reçut le nom de parlement.

Les premières années du règne de Louis-le-Jeune se passèrent, comme la plus grande partie du règne de son père, à guerroyer contre les vassaux insoumis, et à étendre la domination française.

Il fut le premier roi capétien qui passa la Loire, et occupa une partie des provinces méridionales de l'ancienne Gaule, où beaucoup de seigneurs qui jusqu'alors n'avaient point reconnu l'autorité du roi de France, furent contraints de lui rendre hommage et de se déclarer ses hommes-liges ⁴.

Or, il faut que vous sachiez que dans ce temps-là on commençait à diviser la France en deux parties qui se distinguaient entre elles par le langage qu'on y parlait; l'une, appelée la langue d'Oïl et située sur la rive droite de la Loire; l'autre, nommée la langue d'Oc, située de l'autre côté de cette rivière.

¹en désuétude, into disuse. — ² assister, to attend. — ³ dit, nicknamed. — ⁴ hommes-liges, vassals.

On les nommait ainsi à cause du différent langage de leurs habitants, qui au nord disaient oïl, pour affirmer, tandis que ceux du midi disaient oc.

Cependant la domination de Louis VII en Languedoc ne fut pas de longue durée, et ce fut principalement sur les grands vassaux de son duché de France qu'il affermit sa puissance.

Ce prince n'avait pas moins de belles qualités que son père; mais un seul trait de son histoire vous fera comprendre combien il est dangereux pour un roi, et même pour toute autre personne, de s'abandonner à à son emportement.

Un jour que Louis-le-Jeune, guerroyant contre le comte de Champagne, l'un des feudataires de la couronne de France, était au moment de s'emparer d'une petite ville nommée Vitry, qui appartenait à ce seigneur, les habitants de cette ville lui opposèrent une résistance si opiniâtre, qu'il ne put s'en rendre maître qu'après un combat des plus meurtriers.

Une si longue défense avait tellement irrité Louis, qu'il s'écria dans un moment de colère, qu'il voudrait que toute la ville de Vitry ne fût plus qu'un monceau de cendres.

En proférant cette terrible menace, le roi, qui n'était pas cruel, ne pensait sans doute pas à la mettre à exécution; mais les courtisans qui l'entouraient, s'imaginant lui être agréables, sans attendre de nouveaux ordres, se hâtèrent de mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuse ville.

Vitry devint entièrement la proie des flammes, ainsi que l'église principale, où plus de huit cents personnes, hommes, femmes, et enfants, avaient cherché un refuge

¹ s'abandonner, to give way.

contre la vengeance du roi: aucun de ces infortunés n'en échappa.

Cet effroyable incendie durait encore, lorsque Louis, comprenant toute l'énormité d'un pareil crime, tomba dans un déséspoir affreux; mais ce qui augmenta encore sa douleur, c'est qu'il se vit presque aussitôt frappé d'excommunication par le pape, comme le roi Robert II l'avait été.

Il n'obtint le pardon de sa faute, qu'en s'engageant par serment à conduire lui-même une nouvelle croisade en Palestine, où les Sarrasins, qui menaçaient de reprendre Jérusalem, avaient déjà fait périr une multitude de chrétiens.

Un vieillard vénérable, nommé saint Bernard, prêcha cette seconde croisade en France et en Allemagne, comme l'avait fait autrefois Pierre l'Ermite; et une nombreuse armée de croisés se mit en marche sous la conduite de Louis, que la reine, sa femme, suivit dans cette expédition lointaine.

Mais avant de s'embarquer pour ce périlleux voyage, le roi confia, pendant son absence, le gouvernement de ses États à un respectable abbé de Saint-Denis, appellé Suger, l'un des hommes les plus sages et les plus savants de son siècle, dont il connaissait l'attachement à sa personne, et le dévouement aux intérêts du pays.

Ce fut également des mains de Suger qu'il reçut, au moment de son départ, un drapeau que l'on nommait l'oriflamme, et auquel on croyait alors que le succès de la guerre était toujours attaché.

Cette oriflamme n'était autre chose que la bannière de l'abbaye de Saint-Denis, dont, depuis Hugues-Capet, les rois de France se reconnaissaient le vassaux. On donnait ce nom à cet étendard parce qu'il était porté sur une lance 1 d'or, et que l'étoffe flottante 2 en était découpée en forme de FLAMME.

Cette seconde croisade ne fut pourtant point couronnée de succès; l'armée chrétienne éprouva des pertes considérables; et le roi lui-même n'échappa que par son courage aux dangers effrayants dont il se vit environné: mais ce fut seulement après avoir épuisé dans vingt combats inutiles toutes les forces de son armée, qu'il se décida à retourner en France, où de nouveaux malheurs l'attendaient dans sa propre famille.

La reine Éléonore, sa femme, était une des plus belles et des plus puissantes princesses de son temps; elle lui avait apporté en dot le duché d'Aquitaine. l'un des principaux États du midi de la Gaule; mais en même temps elle était si altière et si acariâtre, que Louis, ne pouvant s'accommoder de son humeur³, aima mieux, contre l'avis du sage Suger, lui restituer son duché, que de continuer à vivre avec une femme aussi impérieuse.

Ce fut pourtant une grande faute que commit alors ce prince, car il n'eut pas plus tôt répudié la fière Éléonore, qu'elle épousa Henri, duc de Normandie, qui bientôt après devint roi d'Angleterre, et ajouta ainsi une belle province à celles qu'il possédait déjà en France.

Louis n'eut pas de peine 4 à se consoler d'avoir perdu une si méchante femme; aussi ne tarda-t-il pas à épouser une bonne et vertueuse princesse, nommée ALIX DE CHAMPAGNE, près de laquelle il trouva de plus heureux jours que n'aurait pu lui en donner l'altière Éléonore.

¹ lance, handle. - ² flottante, waving. - ³ humeur. temper. -4 n'eut pas de peine, had no difficulty.

Cependant plusieurs années s'étaient écoulées sans que le ciel parût bénir ce mariage; et Louis regarda comme une suite de la colère divine, de n'avoir point de fils auquel il pût transmettre sa couronne.

Alors on fit des prières publiques et des processions auxquelles le roi et la reine assistèrent, ainsi qu'un grand nombre de barons français; et au bout de quelques mois il leur naquit un fils, que l'on nomma d'abord Dieu-Donné, parce que Dieu l'avait donné en effet aux prières de la France, et ensuite Philippe-Auguste, parce qu'il était né dans le mois d'août, que l'on nommait alors le mois d'Auguste.

LA BATAILLE DE BOUVINES.

Depuis l'an 1180 jusqu'à l'an 1214.

Un des personnages les plus remarquables de l'histoire d'Angleterre est sans contredit celui de Richard Cœur-de-Lion, qui fut retrouvé par son page fidèle dans une prison où le duc d'Autriche l'avait enfermé par trahison.

Ce prince héroïque vivait dans le même temps que Philippe-Auguste, et tous deux réunirent leurs armées pour tenter une troisième croisade, et aller combattre les Sarrasins.

A cette époque, la ville de Jérusalem venait de retomber au pouvoir des infidèles; et les deux rois livrèrent plusieurs combats sanglants sans pouvoir reprendre la cité sainte.

Richard et Philippe s'illustrèrent tous deux par des prodiges de valeur ainsi que les soldats qui les accompagnaient: mais tous leurs efforts réunis n'aboutirent qu'à s'emparer d'une ville forte nommée Saint-Jean-d'Acre, après un siège long et meurtrier.

Pendant longtemps la plus parfaite union régna entre ces deux princes, qui ne connaissaient d'autre rivalité que celle de la gloire; mais malheureusement une sorte de méfiance mutuelle étant venue les diviser, on put, dès ce moment, regarder la cause des chrétiens en Palestine comme entièrement désespérée.

Le mauvais succès de cette entreprise et son animosité contre Richard, déterminèrent même Philippe à se retirer, et après avoir vaillamment combattu, il se rembarqua pour la France où l'attendaient d'autres travaux.

Lorsque je vous ai parlé à diverses reprises des ducs de Bourgogne, de Normandie, et d'Aquitaine, je vous ai dit que depuis Hugues-Capet, ils s'étaient reconnus les hommes-liges des rois de France.

Ces seigneurs, à la vérité, étaient pour la plupart aussi puissants que leur suzerain; chacun d'eux pouvait aisément mettre sur pied ² des armées plus nombreuses que celle des Capétiens; mais ils n'en étaient pas moins ³ soumis envers ces princes à l'obéissance que les vassaux doivent à leur seigneur.

Depuis que Guillaume-le-Conquérant avait envahi l'Angleterre, les rois de ce pays, à raison de leur duché de Normandie, se trouvaient devenus les hommes-liges des rois français: et cette dépendance alluma bien des guerres entre ces deux nations, qui n'étaient pourtant pas faites pour se haïr; vous verrez même, par la

¹ reprises, times. — ² mettre sur pied, to raise. — ³ils n'en étaient pas moins, nevertheless they were.

suite, combien de malheurs en résultèrent pour les deux royaumes.

Richard Cœur-de-Lion était mort peu de temps après son retour de Palestine, et Jean-sans-Terre¹ son frère, lui avait succédé après le meurtre de son neveu Arthur. Il faut que vous sachiez que sous la féodalité, lorsqu'un vassal commettait quelque mauvaise action, ou manquait à l'obéissance qu'il devait à son seigneur, celui-ci avait le droit de faire comparaître le coupable devant un tribunal composé de vassaux du même rang que l'accusé, que l'on nommait ses Pairs, ou ses égaux, par lesquels il devait être jugé; de plus, si le coupable refusait de se présenter, le suzerain pouvait s'emparer de ses terres et seigneuries, et le dépouiller de tout ce qu'il possédait.

Ce fut précisément ce qui arriva à Jean-sans-Terre après la mort de son neveu, Arthur de Bretagne; le roi, comme son suzerain, le cita devant le parlement

pour se justifier de ce crime.

Mais le roi d'Angleterre se garda bien 1 d'obéir, et Philippe-Auguste profita de l'occasion pour s'emparer du duché de Normandie et de plusieurs autres provin-

ces qui appartenaient à son vassal.

L'Aquitaine se trouva dès lors la seule province que les Anglais conservassent dans les Gaules; et plus de cent années s'écoulèrent encore avant qu'elle fût réunie au royaume de France, comme vous le verrez par la suite.

Cependant Jean-sans-Terre, indigné d'une sentence aussi sévère, parcourait l'Europe pour susciter des ennemis à Philippe-Auguste, qu'il accusait de l'avoir dé-

¹ Jean-sans-terre, John Lackland. — ² se garda bien, took great care not to.

pouillé injustement, et plusieurs princes, qui ne voyaient pas sans inquiétude l'agrandissement du roi de France, s'associèrent à son ressentiment. Parmi eux, était le comte de Flandre, appelé Ferrand, auquel se joignit l'empereur d'Allemagne, qui se nommait Othon, comme celui qui vint aux portes de Paris, du temps des derniers Carlovingiens.

Ces princes, ayant réuni des armées, marchèrent à la fois de divers côtés contre Philippe-Auguste, qui n'eut que le temps de prendre l'oriflamme, autour de laquelle accoururent un grand nombre de barons fidèle s, et surtout une troupe considérable de soldats des communes de France, qui se distinguaient entre eux par la couleur des bannières de leurs villes.

En même temps les barons qui étaient les plus rapprochés du roi, le supplièrent de leur donner sa bénédiction, et ils ne se relevèrent que lorsque Philippe, remontant à cheval, eut donné le signal du combat.

Il y avait entre les deux armées un petit pont en bois que les Français traversèrent pour aller à la rencontre des ennemis; ce pont fut confié aux sergents d'armes qui formaient la garde ordinaire du roi.

Chacun se disposa à bien recevoir les coalisés, qui étaient au moins trois fois plus nombreux que les Français: mais un noble patriotisme et un dévouement absolu pour leur roi animaient ces derniers, qui virent sans effroi se déployer devant eux les bataillons de leurs adversaires.

Ce fut dans une vaste plaine située auprès du village de Bouvines, en Flandre, que s'engagea bientôt un terrible combat, dans lequel une multitude de soldats périrent de part et d'autre.

¹ bien recevoir, to give a warm reception to.

Philippe-Auguste lui-même courut un grand danger, car il fut 'renversé dans la mêlée sous les pieds des chevaux, et sans 1 sa bravoure et celle des chevaliers qui l'entouraient, il eût été 2 infailliblement pris ou tué.

Pendant ce temps, l'empereur Othon, placé au centre de son armée, faisait porter au sommet d'un char élevé qui le précédait son étendard impérial, sur lequel était représenté un aigle d'or reposant sur un dragon, afin que toute son armée distinguât de loin le lieu où il combattait.

La victoire parut d'abord pencher du côté des alliés, mais lorsque Philippe, remontant à cheval, eut repris le commandement de ses troupes, le désordre se mit dans le rangs des ennemis; et, après d'inutiles efforts pour ressaisir 3 l'avantage qui leur échappait, leur armée entière fut forcée de chercher son salut dans la fuite.

L'empereur Othon lui-même se laissa entraîner par les fuyards, abandonnant aux mains des Français son étendard, et le comte Ferrand, qui tomba vivant en leur puissance.

Si je vous ai raconté la bataille de Bouvines avec autant de détails, c'est pour vous donner une idée de toutes celles qui eurent lieu dans cette période, et jusqu'à l'invention de la poudre à canon. Les chevaliers, qui, comme vous savez, combattaient à cheval et couverts des pieds à la tête d'une pesante armure de fer, s'illustrèrent par leur valeur dans cette journée.

Pourtant un grand nombre d'entre eux ayant été renversés dès le premier choc, et n'ayant pu se relever sans le secours de leurs écuyers, la victoire eût peutêtre échappé aux Français.

¹ sans, but for. — ²il eût été, he would have been. — ³ressaisir, to regain

Les gens des communes, légèrement vêtus, et armés seulement d'arcs, de flèches et d'épées, n'eussent arrêté seuls, pendant plusieurs heures, les efforts de toute l'armée ennemie.

Après cette victoire, le roi fit conduire à Paris, le comte de Flandre, qu'il condamna à passer en prison la plus grande partie de sa vie; et Philippe-Auguste se trouva le monarque le plus redoutable et le plus respecté de son temps.

Le même jour que Philippe-Auguste battait complètement l'empereur Othon dans les plaines de Bouvines, Louis, son fils aîné, prince jeune et vaillant, mettait en fuite le terrible Jean-sans-Terre dans un autre combat, et obligeait ce méchant homme à chercher un asile en Angleterre.

Ce double événement, qui ruinait l'espoir des coalisés, assurait désormais à Philippe un règne paisible et glorieux; jamais aucun prince capétien n'avait possédé un royaume aussi étendu, ses vassaux les plus turbulents se trouvaient réduits à l'obéissance, et le roi ne songea plus qu'a créer des établissements utiles.

LES ALBIGEOIS.

Depuis l'an 1214 jusqu'à l'an 1226.

Tandis que Philippe-Auguste régnait aussi glorieusement sur la France, il se passait en Languedoc, qui, comme vous savez, ne faisait point encore partie des États de ce monarque, des événements très-importants. A cette époque, les villes du Languedoc étaient, pour la plupart, bien autrement riches et puissantes que celles du reste de la France; elles étaient plus populeuses et plus commerçantes, et les chartes qu'elles avaient obtenues de leurs seigneurs, obligeaient ces derniers à respecter les moindres privilèges de la bourgeoisie, dont les magistrats, librement élus, portaient le titre de Consuls.

Mais dans cette contrée, dont le climat est un des plus agréables du monde, on vit tout-à-coup paraître des prédicateurs qui, s'adressant au peuple, l'excitaient à se soustraire à l'obéissance des pontifes de Rome.

La foule se pressait autour de ces prédicateurs, et l'on donna à ceux qui embrassaient leurs doctrines le nom d'Albigeois, 2 parce que ce fut à Albi, l'une des villes principales de ces pays, qu'ils commencèrent à se faire entendre.

Il se trouva plusieurs seigneurs languedociens qui se déclarèrent en faveur des Albigeois, et parmi eux un jeune prince, nommé Raymond-Roger, qui était comte des Béziers et de quelques autres villes ou châteaux-forts.

L'exemple de Roger fut suivi de plusieurs de ses voisins, et comme il était très-aimé de ses vassaux, il n'y eut bientôt plus que des Albigeois dans toute cette partie du Languedoc.

Le pape qui régnait alors à Rome se nommait In-NOCENT III; c'était un vieillard irascible et emporté; et quoique la religion chrétienne ne se soit répandue sur toute la terre que par la douceur et la charité de ses apôtres, ainsi que vous l'avez appris dans l'histoire du Nouveau Testament, la pape ordonna au comte de Tou-

¹ bien autrement, much more. — ² Albigeois, Albigenses.

louse, qui était le plus puissant seigneur du Languedoc, de contraindre les Albigeois, par la force des armes, à rentrer sous l'obéissance de l'Église romaine.

Mais le comte de Toulouse, appelé RAYMOND VI, qui était l'oncle et l'ami de Raymond-Roger, refusa d'employer la violence contre ce jeune seigneur; et il n'en fallut pas davantage pour que le pontife le frappât d'excommunication, et envoyât en France, avec le titre de légat, un ambassadeur chargé de prêcher une croisade contre les Albigeois, qu'il regardait comme plus abominables que les Sarrasins, et auxquels on donnait le nom d'hérétiques, c'est-à-dire d'ennemis de Dieu.

Dans ce temps-la, il y avait encore en France beaucoup de seigneurs turbulents et batailleurs, qui, forcés par les progrès de la puissance royale à mettre un terme à leurs querelles privées, ne demandaient pas mieux pourtant que de guerroyer; et beaucoup d'entre eux, à l'instigation du légat de Rome, se hâtèrent de prendre les armes contre les Albigeois, comme leurs pères avaient fait autrefois contre les Mahométans de la Palestine.

Ils emmenèrent avec eux la plus grande partie de leurs vassaux, et leur innombrable armée, dévastant tout sur son passage, se présenta sous le murs de Carcassonne, l'une des principales villes du comté de Béziers, où le peuple des campagnes s'était réfugié auprès de son seigneur; car il était ordonné à ces nouveaux croisés de ne pas laisser pierre sur pierre, et de tout égorger, jusqu'aux plus jeunes enfants.

Cependant Raymond-Roger, touché de pitié à la vue de ce pauvre peuple, qui, entassé pêle-mêle dans

¹ ne demandaient pas mieux, were very glad.

les rues de la ville, était déjà la proie de la misère et des maladies, ne put résister à 1 ce spectacle déchirant, et, pour mettre fin à tant de calamités, il fit offrir au légat de se rendre au camp des croisés pour se réconcilier avec l'Église et faire sa soumission au pape, pourvu qu'on lui promît d'épargner son peuple, et de faire retirer du Languedoc l'armée qui dévastait cette province.

Mais à peine ce seigneur trop confiant se fut-il présenté au milieu des croisés que, par une lâche trahison, il fut chargé de fers, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, et jeté dans une prison, où il languit plusieurs années avant de mourir; alors le légat ordonna à son armée de s'emparer de Carcassonne, et d'égorger tout ce qui s'y trouverait, sans distinction d'âge ni de sexe.

Cet ordre barbare fut exécuté avec la dernière rigueur: trente mille hommes, femmes et enfants, périrent dans une seule journée, et lorsqu'un des seigneurs, fatigué de carnage, vint demander au légat à quels signes ses soldats pouvaient reconnaître les hérétiques parmi cette foule de peuple: "Tuez toujours," répondit cet homme impitoyable, "Dieu saura ceux qui sont à lui." ²

Ce mot est atroce, et je ne vous l'ai répété que pour vous faire connaître de quelle fureur étaient animés ces barbares qui, au nom d'une religion dont le premier devoir est d'aimer son prochain comme soi-même, ordonnaient de sang-froid 3 ces affreux massacres.

Presque toutes les villes du comté de Béziers furent traitées avec la même cruauté; Toulouse elle-même, capitale du Languedoc, tomba au pouvoir des croisés;

¹ ne put résister à, could not endure. — ² à lui, his own. — ³ de sang-froid, coolly.

le comte Raymond fut chassé de ses États, où il ne rentra que pour mourir quelques années après; et cette riche province ne présenta bientôt plus qu'un aspect de désolation.

Lorsque cette effroyable boucherie fut terminée, les croisés, épouvantés de leur propre rage, se dispersèrent de tous côtés; et comme il fallait bien donner un autre seigneur à cette province dépeuplée, ce fut à Simon de Montfort, l'un des plus inexorables chefs de la croisade, que le pape abandonna les domaines du malheureux Raymond-Roger, sous la seule condition qu'il se reconnaîtrait vassal de l'Église romaine.

Mais l'ambitieux Simon ne jouit pas paisiblement de cette élévation qu'il croyait avoir méritée par son ardeur à exécuter les ordres cruels du légat; sa vie entière ne fut qu'une suite de combats et de défaites contre les Albigeois sans cesse renaissants, et soutenus par plusieurs grandes communes du Languedoc qui avaient pris le nom de République.

AMAURY de Montfort, fils de Simon, se vit même contraint, après la mort de son père, d'offrir au roi Louis VIII, qui venait de succéder à Philippe-Auguste, la souveraineté de ce malheureux pays qu'il ne pouvait plus défendre; et ce fut alors que cette province méridionale de l'ancienne Gaule commença à faire partie du royaume de France, dont elle n'a plus été séparée depuis cette époque.

¹ il fallait bien, it was very necessary.

LE RÈGNE DE SAINT-LOUIS.

Depuis l'an 1226 jusqu'à l'an 1270.

Louis IX n'avait que douze ans lorsque, par la mort de son père Louis VIII, il fut appelé au trône de France, mais comme il était trop jeune pour régner par lui-même, ce fut la reine Blanche de Castille, sa mère, qui, avec le titre de Régente, gouverna le royaume, jusqu'à ce que le jeune prince eût atteint sa quatorzième année, qui était l'âge où les rois français étaient censés avoir assez de raison pour diriger les affaires du pays.

Blanche de Castille, qui était aussi belle que sage, fut certainement une des plus vertueuses princesses qui aient jamais existé: douée d'une piété profonde et sincère, elle sut inspirer à son fils, dès sa plus tendre enfance, des sentiments religieux dont il ne s'écarta jamais: et c'est sans aucun doute, aux vertus éminentes de cette mère chrétienne, que ce prince dut le germe de ses hautes qualités.

Le jeune roi avait une physionomie pleine de charme, un regard expressif, et de beaux cheveux blonds dont les boucles 2 retombaient gracieusement sur ses épaules; toute sa personne portait le caractère de la douceur et de la majesté; toujours vêtu plus simplement que les seigneurs qui l'entouraient, il se distinguait parmi eux par la grâce de son maintien et la dignité de ses manières.

Affectueux et poli envers les humbles et les pauvres, il était noble et fier à l'égard des riches et des puissants,

¹ censés, thought. - 2 boucles, curls.

qui ne pouvaient l'approcher sans être pénétrés d'amour et de respect: né avec un courage naturellement bouillant, et que la religion seule pouvait tempérer, il sut à la fois s'illustrer par sa valeur, et adoucir les maux de la guerre par une charité infatigable.

Mais ce qui ajoutait encore à tant de vertus, c'était la tendresse et la reconnaissance qu'il ne cessait de témoigner à la reine sa mère; cette piété filiale que Louis pratiqua dès sa première jeunesse vécut autant que lui, et dans quelque circonstance qu'il se trouvât placé, son amour pour sa mère ne se démentit pas une seule fois.

Il y avait auprès du château de Vincennes, à peu de distance de Paris, un chêne au pied duquel le jeune roi aimait à venir s'asseoir: c'était là que ses plus pauvres sujets étaient admis à lui parler sans difficulté; il secourait les uns, il consolait les autres, et jamais personne ne le quittait sans avoir reçu de sa main quelque bienfait, ou de sa bouche quelque parole bienveillante.

Cependant Louis IX ne s'occupait pas seulement de répandre des bienfaits sur les pauvres et de créer des établissements utiles; il savait en même temps se faire respecter des ennemis de la France, et lorsqu'il allait à la guerre, c'était toujours à la tête des plus vaillants guerriers qu'on le voyait combattre.

Louis sortait à peine de l'enfance 3 lorsque le duc de Bretagne, le comte de Toulouse, fils du malheureux Raymond, que Simon de Montfort avait autrefois dépouillé de ses États, et plusieurs autres grands vassaux de la couronne, espérant profiter de sa jeunesse, ré-

¹ quelque, whatever. — ² ne se démentit pas, did not discontinue. — ³ sortait à peine de l'enfance, was hardly beyond childhood.

unirent des troupes contre le roi de France, comme avaient fait autrefois le comte de Flandre et l'empereur Othon, que Philippe-Auguste vainquit à Bouvines.

Ils appelèrent même à leur aide Henri III, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, qui débarqua bientôt sur les côtes de Bretagne à la tête d'une armée; mais Louis, ayant marché à leur rencontre suivi d'un bon nombre ' de ses barons, les défit complètement auprès d'une ville appelée Taillebourg, après une sanglante bataille, où le jeune monarque combattit au premier rang avec la plus grande valeur.

Le roi d'Angleterre, effrayé d'une pareille défaite, abandonna précipitamment les princes qui l'avaient appelé à leur aide, en les accusant de l'avoir trompé, et le comte de Toulouse se reconnut humblement le vassal du roi de France.

Vous n'avez point oublié sans doute, les croisades en Palestine dont je vous ai parlé dans les histoires de Philippe I^{er}, de Louis VII, et de Philippe-Auguste: je ne sais si ces récits vous ont paru intéressants, mais Louis IX, dès son enfance, prenait un plaisir extrême à se les faire répéter.

Un jour, cet excellent prince tomba si dangereusement malade, que toute la France fut plongée dans la désolation: les religieux des différents monastères, portant les reliques des saints, firent des processions solennelles pour demander à Dieu la conservation de ses jours, et une foule de peuple les suivait pieds nus, et chantant des cantiques souvent interrompus par les sanglots de tous les assistants.

Bientôt on désespéra de sa vie, et la jeune reine sa femme, qui avait nom MARGUERITE DE PROVENCE, et la

¹ bon nombre, great number.

reine Blanche, assises auprès du lit du malade, ne cessaient de pleurer jour et nuit.

Mais le roi avait conservé toute sa connaissance; et dans le temps que les médecins avaient perdu tout espoir de le sauver, il se remit entre les mains de Dieu, et fit vœu que, s'il échappait à cette maladie, il conduirait lui-même une nouvelle croisade contre les Sarrasins.

Aussitôt le mal diminua rapidement, et en peu de jours Louis, qui n'avait point oublié sa promesse, fut assez bien rétabli pour se préparer à cette guerre lointaine, dont la reine Marguerite voulut partager les périls.

Les princes, frères du roi, s'associèrent à la gloire de cette entreprise, et un grand nombre de seigneurs, qui n'étaient pas assez riches pour subvenir autrement aux frais d'un si long voyage, vendirent tous leurs biens pour accompagner le roi.

Vous savez sans doute déjà que la Palestine est située dans cette partie de la terre que l'on nomme l'Orient, parce que c'est de ce côté que le soleil se lève; l'Égypte, dont parle l'histoire ancienne, est aussi une des provinces de l'Orient.

Ce fut vers cette contrée, occupée depuis longtemps par les Sarrasins, que Louis dirigea les nouveaux croisés, qui, à peine débarqués, se rendirent maîtres d'une ville forte appelée Damette, bâtie sur l'une des principales embouchures du Nil.

Je n'essaierai point de vous raconter ici par quelles belles actions Louis IX s'illustra dans cette guerre, il vous suffira de savoir qu'il eut à livrer avec des succès divers un grand nombre de combats, dont le plus sanglant fut celui de La Massoure, où périrent un frère du roi et une multitude de nobles croisés.

Louis, blessé et presque mourant, tomba lui-même au pouvoir des infidèles, qui l'eussent sans doute égorgé s'ils n'eussent été saisis de respect à la vue de ce grand prince, que l'infortune rendait plus vénérable encore que lorsqu'il se trouvait à la tête d'une puissante armée.

Calme et résigné dans un si grand revers, Louis parut encore supérieur à sa mauvaise fortune; car il avait placé toute sa confiance en Dieu, et savait bien qu'il ne devait rien craindre des hommes, même les plus barbares, tant qu'il serait couvert de la protection du ciel.

Après une dure captivité, pendant laquelle le roi ainsi que tous ceux qui étaient auprès de sa personne se trouvèrent souvent exposés aux plus grands périls, dont il les tira chaque fois par sa patience et sa fermeté, il lui fut enfin permis de se racheter avec ses serviteurs, en rendant Damiette pour sa rançon.

Alors Louis rejoignit dans cette ville la reine Marguerite et ses enfants, et après avoir rassemblé les débris de cette vaillante armée qui avait partagé ses désastres, il monta sur un vaisseau, et fit voile pour la France, où il avait appris avec douleur que la bonne reine Blanche venait de mourir.

Ce vaillant roi, que je viens de vous montrer si grand dans l'infortune, regardait comme le premier de ses devoirs de veiller sans cesse au bien des Français; et c'est à sa justice et à son amour pour l'humanité que l'on doit les premières lois qui ont eu pour objet d'améliorer le sort du pauvre peuple: ces lois sont connues dans l'histoire sous le nom d'ÉTABLISSEMENTS DE ST. LOUIS.

¹ fit voile, set sail.

Il existait en France, avant ce bon prince, un usage barbare qui remontait déjà à une bien haute antiquité, puisqu'il avait été apporté dans les Gaules par les Francs Ripuaires ou par les Burgondes, et adopté par les seigneurs féodaux, qui, comme vous savez, étaient obligés de rendre la justice aux vassaux de leurs domaines, et je vais tâcher de vous expliquer comment ils remplissaient ce devoir.

Lorsque deux hommes avaient un procès l'un contre l'autre, leur seigneur, au lieu d'examiner soigneusement les raisons que chacun pouvait alléguer contre son adversaire en les faisant expliquer devant lui, ordonnait qu'ils se battissent en sa présence jusqu'à ce que l'un des plaideurs fût tué ou s'avouât vaincu.

On appelait ce combat le duel judiciaire ou le jugement de Dieu, parce qu'on ne doutait point alors que Dieu n'accordât toujours la victoire à celui qui avait le bon droit pour lui, tandis que c'était le plus adroit ou le plus fort qui terrassait son ennemi.

Ces combats ordonnés par le juge, avaient lieu² le plus souvent à la porte des églises, et en présence de nombreux témoins; les seigneurs y combattaient avec la lance et l'épée, et couverts de leurs cottes de mailles ou de leurs armures, mais les serfs ne devaient se servir que de bâtons.

Louis IX voulut abolir cet usage cruel, qui mettait ainsi la fortune et la vie du faible et de l'innocent à la merci de l'homme injuste mais adroit; et il établit qu'à l'avenir les juges, au lieu d'ordonner le combat, seraient obligés d'écouter les deux adversaires et les témoins qu'ils amèneraient, de recueillir par écrit leurs

¹ remontait, dated. — 2 avaient lieu, took place.

déclarations, et enfin de rendre à chacun une bonne et exacte justice.

Ce changement important dans la manière de juger, ne se trouva point du goût des barons français qui, pour la plupart, ne sachant que manier la lance ou l'épée, regardaient encore comme indigne d'eux d'apprendre à lire et à écrire.

Ils se fatiguèrent bientôt d'écouter les plaideurs qui se présentaient le plus souvent devant leur tribunal, portant des sacs remplis de parchemins écrits, au moyen desquels chacun prétendait faire valoir ses droits, et ils ne trouvèrent rien de mieux que de confier ce soin qui leur était désagréable, à des hommes plus instruits qu'eux, auxquels ils donnèrent le titre de BAILLIS.

Le roi lui-même, voyant que ses barons ne se rendaient plus qu'avec peine à son parlement, se vit forcé d'appeler aussi dans ce tribunal des légistes, c'est-àdire des hommes qui avaient étudié les lois dans les écoles de Paris qui, depuis Philippe-Auguste, n'avaient pas cessé de prospérer.

Ces personnages, qui, en grande partie, appartenaient à la bourgeoisie des communes, reçurent le nom de gens de robe, parce que les juges portaient dès lors, comme aujourd'hui, de longues robes noires, et bientôt ils furent les seuls qui siégeassent dans les tribunaux du roi et des seigneurs.

St. Louis, par ses Établissements, interdit aussi aux barons ces funestes guerres privées qui s'étaient renouvelées bien des fois depuis le temps de la Paix de Dieu, et les laboureurs 2 purent enfin rendre grâce à la Providence de leur avoir donné un roi qui s'occupât ainsi

¹ faire valoir, to establish. — ² laboureurs, peasants.

de mettre un terme aux misères qui avaient si longtemps désolé le peuple des campagnes.

Cependant Louis IX n'avait point oublié le vœu qu'il avait fait autrefois, de combattre les Sarrasins partout où il les rencontrerait, et il résolut de conduire en Orient une nouvelle armée, pour accomplir sa promesse.

Cette fois ce fut contre une ville d'Afrique nommée Tuns, bâtie précisément sur le lieu où existait autrefois la fameuse Carthage, et qui appartenait aux infidèles, qu'il dirigea cette nouvelle croisade.

Mais à peine eut-il débarqué sur le rivage africain, que la peste, éclatant avec violence au milieu de son camp, y exerça d'horribles ravages, et le roi lui-même, qui fut un des premiers atteints, en soignant les malades et donnant de ses propres mains la sépulture aux morts, comprit aussitôt que son mal était sans remède.

Alors il fit appeler auprès de son lit l'aîné de ses fils, qui devait lui succéder sous le nom de Philippe III, et après lui avoir recommandé de faire le bonheur des Français et de vivre dans la crainte de Dieu, il expira sur un lit de cendres, où il s'était fait déposer par humilité.

Au moment où Louis venait de rendre le dernier soupir, le comte d'Anjou, son frère, débarquait sur la côte avec une troupe considérable de nouveaux croisés, et ce prince s'arrêta consterné, en voyant autour de la tente du roi les princes, les barons, les soldats, qui, confondus dans une douleur commune, pleuraient amèrement leur roi.

Plusieurs mois après la mort de Louis IX, un vaisseau portant des voiles noires quitta tristement le rivage

¹ confondus dans, united in.

de Tunis, et se dirigea vers la France: c'était Philippe III, qui accompagnait sur ce navire les dépouilles mortelles de son père, dont il porta ensuite les ossements sur ses épaules, depuis le bord de la mer jusqu'aux tombes royales de Saint-Denis.

MARIE DE BRABANT.

Depuis l'an 1270 jusqu'à l'an 1278.

Le roi Philippe III, fils de St. Louis, qui succéda à son père sur le trône de France, fut surnommé le Hardi à cause de la valeur peu commune dont il avait fait preuve dans tous les combats auxquels il avait pris part.

Ce prince avait été marié dans sa jeunesse à une sage et vertueuse princesse, qui mourut bientôt après, en lui laissant un fils nommé Louis, que le roi aimait tendrement, parce que tous les traits² de cet enfant lui rappelaient ceux de sa pauvre mère.

Cependant, après plusieurs années de veuvage, les amis du roi l'engagèrent à prendre une autre femme, avec laquelle il pourrait encore passer une vie douce et exempte de peines; en même temps, ils lui proposèrent une princesse nommée Marie, qui était la sœur du duc de Brabant, l'un des plus puissants voisins du roi de France.

En effet, Marie de Brabant était encore meilleure qu'elle n'était belle, quoiqu'on parlât depuis longtemps

¹ peu commune, uncommon. — ² traits, features.

à la cour de France de ses cheveux d'or et de ses doux yeux; aussi, dès que Philippe eut appris tout le bien qu'on disait d'elle, il n'hésita plus à la demander en mariage, et plaça sur sa tête la couronne royale.

Cet heureux événement fut célébré à la cour par des fêtes, des jeux, et des festins splendides; on distribua au peuple plus de largesses et d'aumônes qu'on ne l'avait fait depuis longtemps, et chacun bénissait la jeune reine dont les premiers pas en France étaient marqués par tant de bienfaits.

Le roi Philippe-le-Hardi avait auprès de lui un homme qui se nommait Pierre Labrosse; ce Pierre Labrosse avait été autrefois le barbier de St. Louis, et, selon l'habitude de ces sortes de gens, en rasant son maître, il lui débitait, pour l'amuser, toutes les nouvelles qu'il avait pu ramasser par la ville.

Cet homme avait beaucoup d'esprit et d'adresse; et Philippe, qui le connaissait depuis son enfance, s'était si bien accoûtumé à ses manières et à son langage, qu'il rendit Labrosse dépositaire de ses plus secrètes pensées, et le barbier, comblé de faveurs, se trouva bientôt investi de toute la confiance du roi.

Cependant cet homme, qui paraissait à Philippe d'un caractère si enjoué et d'un esprit si aimable, cachait sous ces dehors séduisants une âme scélérate et un cœur profondément corrompu; ce misérable conçut une affreuse jalousie de l'affection que le roi portait à Marie dont il préférait la conversation et la société à celles de son favori, et ce fut assez pour que Labrosse cherchât à perdre cette bonne princesse.

Vers ce temps-là, il arriva que le jeune Louis, l'enfant qui était né du premier mariage du roi, mourut

¹ dehors séduisants, prepossessing appearances.

presque subitement, sans que l'on pût savoir à quelle maladie il avait succombé, et Labrosse, se rendant secrètement auprès du monarque, encore plongé dans la stupeur d'une si grande perte, lui fit entendre, par des discours perfides, que la reine pouvait avoir empoisonné son fils, pour assurer à ses propres enfants la couronne qui aurait dû appartenir 2 à ce jeune prince.

Une si affreuse dénonciation jeta le roi dans une étrange perplexité; ce malheureux prince repoussait avec horreur la pensée que Marie pût être coupable d'un si grand crime, après avoir témoigné une vive affection au pauvre Louis, qu'elle pleurait sincèrement, et pourtant la mort inopinée de ce cher enfant lui paraissait inexplicable.

Alors le perfide Labrosse fit usage des moyens les plus odieux pour que Philippe ajoutât foi à à ses calomnies: comme il prétendait posséder quelque connaissance en médecine, il fit apporter devant le roi le corps du petit prince, et se plut à faire remarquer à ce père désolé des taches livides, qu'il assurait être autant de traces incontestables de poison.

Ce ne fut pas tout encore: il vint un homme qui déclara que la veille de la mort du jeune Louis, la reine avait été aperçue, pendant la nuit, dans un appartement écarté du palais, préparant de ses propres mains des sucs de plantes dont l'usage était inconnu; rien ne fut omis de la part de ce misérable, qui avait été corrompu par l'or de Labrosse, pour donner à cet odieux mensonge une apparence de vérité.

Malgré le doute affreux dans lequel le roi flottait

¹lui fit entendre, gave him to understand. — ² aurait dû appartenir, should have belonged. — ³ ajoutât foi, might believe. — ⁴ faire remarquer, to show.

encore, l'infortunée Marie fut plongée dans une prison, d'où elle ne devait plus sortir que pour être brûlée vive comme empoisonneuse, à moins que quelque chevalier n'eût la générosité de venir la défendre de son épée, car vous savez que les chevaliers étaient obligés par leur serment de secourir les faibles et les opprimés; et en effet, cette femme infortunée n'eût pas évité cet affreux supplice, si le duc de Brabant, son frère, ne se fût présenté lui-même pour prendre sa défense.

La reine se trouva donc préservée des suites de cette accusation, et le peuple, qui ne pouvait croire qu'elle fût coupable, se livra aux transports de la joie la plus vive; mais ce n'était point assez pour cette princesse innocente d'avoir la vie sauve, si Philippe pouvait encore conserver contre elle quelques soupçons, et elle demeurait inconsolable de l'imposture atroce qui lui avait déjà coûté tant de larmes.

A cette époque où l'ignorance et la crédulité régnaient parmi presque toutes les classes de la nation, il y avait dans une petite ville de Flandre une vieille femme qui, dans tous les pays voisins, passait pour découvrir les secrets les plus cachés, et les mystères les plus impénétrables. Elle était connue sous le nom de la Béguine de Nivelle.

Marie avait souvent entendu parler de cette femme, et, dans son désespoir, elle imagina de supplier 2 le roi d'envoyer quelques-uns de ses fidèles serviteurs, pour lui demander ce qu'il fallait croire des accusations qui avaient été portées contre la reine; Philippe, qui ne souhaitait rien tant au monde que de voir sa chère Marie complètement justifiée, consentit avec joie à cette

¹ passait pour, was thought able to. — ² elle imagina de supplier, she thought of begging.

nouvelle épreuve, espérant enfin, par ce moyen, découvrir la vérité tout entière.

Pierre Labrosse, comme vous pouvez croire, savait très-bien que le roi ne lui pardonnerait jamais son odieuse calomnie si elle était découverte, mais il ne put empêcher que les envoyés de Philippe ne se missent en route pour Nivelle, où ils trouvèrent aisément la retraite de la béguine.

Du plus loin que celle-ci les aperçut, et avant même qu'ils lui eussent exposé le sujet de leur visite, elle s'écria qu'ils se hâtassent d'assurer le roi qu'il avait été trompé, et que Marie de Brabant n'avait jamais commis le crime dont on l'accusait; mais elle ne fit point connaître le calomniateur.

Les bons serviteurs s'en retournèrent donc au plus vite auprès de Philippe, qui éprouva une joie extrême en entendant cette réponse; le fourbe Labrosse feignit de se réjouir avec lui, et, dans toute la cour, Marie fut la seule personne plongée dans une tristesse que rien ne pouvait distraire².

Elle passait les jours et les nuits à prier Dieu de faire connaître à la fois son innocence et l'auteur de tous ses maux; les vœux de cette bonne princesse ne tardèrent pas à être exaucés.

A quelque temps de là, un étranger, dont personne ne put découvrir le nom ni le pays, vint apporter à Philippe une lettre qu'un voyageur mourant l'avait chargée de remettre entre les mains du roi seul.

Cette lettre apprenait au monarque toute la trahison de son favori, et je vous laisse à penser quelle fut

¹ il ne put empêcher que, he could not prevent. — ² distraire to divert.

l'indignation de ce prince lorsqu'il connut de quelle trame abominable l'infâme Labrosse avait été l'auteur.

Dans sa juste colère, il ordonna que ce scélérat fût pendu comme un méchant et un malfaiteur; et la bonne reine, pleinement justifiée cette fois aux yeux de son mari, vécut longtemps heureuse avec Philippe, qui ne songea plus dès lors qu'a lui faire oublier par sa tendresse toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées.

LES VEPRES SICILIENNES.

Depuis l'an 1278 jusqu'à l'an 1285.

Pendant que le roi Philippe-le-Hardi régnait en France, il se passa dans l'île de Sicile, un événement que je ne dois pas vous laisser ignorer.

Charles d'Anjou, frère de St. Louis, avait autrefois conduit dans cette île une armée française, à l'aide de laquelle il avait fait la conquête du royaume de Naples, dont la Sicile faisait partie.

Ce prince, aussi généreux que vaillant, accorda de si grandes récompenses aux soldats qui l'avaient suivi, que beaucoup d'entre eux, renonçant à leur patrie, consentirent à se fixer dans un pays dont ils se croyaient devenus les légitimes possesseurs.

Malheureusement la plupart de ces guerriers étaient des hommes grossiers, fiers et insolents, qui crurent avoir le droit de mépriser les Siciliens, parce qu'ils les avaient vaincus; mais ceux-ci, dont le caractère national est implacable et vindicatif, supportaient impatiemment que la présence de ces étrangers leur rappelât 1 sans cesse leur défaite.

Plusieurs des principaux seigneurs du pays, parmi lesquels se faisait remarquer un médecin nommé Jean Procida, de l'une des plus illustres familles de Sicile, ne cessaient pas d'ailleurs d'entretenir des relations secrètes avec les princes étrangers ennemis de la France, et de nourrir 2 parmi le peuple l'espoir d'une délivrance prochaine.

La capitale de la Sicile est la ville de Palerme, et à cette époque un grand nombre de Français s'y étaient établis.

Un jour de Pâques, qui, dans tous les pays chrétiens, est la principale fête de l'année, au moment même où sonnaient les cloches de vêpres, un soldat français, dont le vin avait troublé 3 la raison, ayant maltraité une jeune fille dans une rue de Palerme, celle-ci, par ses cris, appela les passants à son secours.

La populace ameutée, se jetant sur cet homme, le mit en pièces; jusque-là, cette vengeance paraissait légitime, puisqu'elle n'avait frappé que l'auteur d'une action criminelle, mais la fureur du peuple, une fois soulevée, ne se borna point à ce seul meurtre.

Pendant que les cloches des vêpres retentissaient encore dans Palerme, tous les Français établis dans cette ville furent égorgés, sans distinction d'âge ni de sexe, et la multitude en furie ne s'arrêta que lorsqu'elle ne trouva plus de victimes; un seul Français fut épargné, parce qu'il ne se trouva personne qui voulût porter la main ⁴ sur un vieillard bienfaisant et inoffensif.

Dès que ce massacre fut connu dans les autres villes leur rappelât, should remind them of. — 2 nourrir, to keep up. — 3 troublé, disturbed. — 4 porter la main, to lay his hand.

de Sicile, le même sort devint le partage de tous les Français contre lesquels Procida excitait l'indignation populaire; cette épouvantable boucherie reçut le nom de Vèrres siciliennes, et le nombre des victimes de cette déplorable catastrophe s'éleva, dit-on, à plus de huit mille.

Il est à remarquer que depuis cette époque, le royaume de Naples, qui se trouva, par cet événement, séparé pendant près de cent-cinquante ans de celui de Sicile, a été funeste à notre nation, et que la maison d'Anjou que le frère de St.-Louis avait appelée à régner sur cette contrée, s'éteignit ² après une longue suite de revers et de crimes.

Philippe-le-Hardi ne fut pas maître de sa douleur et de son ressentiment, lorsqu'il apprit que son oncle Charles d'Anjou avait perdu cette couronne qui venait de coûter la vie à un si grand nombre de ses sujets.

Il se disposait même à conduire une armée formidable contre le roi d'Aragon, qui s'était déclaré pour Jean Procida et les révoltés de Palerme, lorsqu'il mourut de maladie dans un âge encore peu avancé.

Philippe, son fils aîné, âgé de dix-sept ans, monta sur le trône à sa place, et on le nomma Philippe IV, ou Philippe-le-Bel, à cause de la beauté de son visage et de sa taille noble et élevée.

LES TEMPLIERS.

Depuis l'an 1285 jusqu'à l'an 1314.

Quoique Philippe-le-Bel sortît à peine de l'enfance, lorsque la couronne lui échut en partage, il annonçait

devint le partage de, befell. - 2 s'éteignit, died out.

déjà un caractère i si énergique et des qualités tellement remarquables, que son avènement fit concevoir l'espérance d'un règne comparable aux plus beaux temps de la monarchie; et en effet, cet espoir se fût réalisé, s'il n'en eût terni l'éclat par une action aussi injuste que barbare.

Dans le cours des croisades dont je vous ai parlé tant de fois, tous les guerriers qui se rendaient en Palestine étaient certainement doués d'une grande bravoure, que relevait encore une foi vive et ardente; mais parmi les plus illustres, on distinguait les religieux soldats, qui portaient le titre de Templiers ou de chevaliers du Temple, parce qu'ils s'étaient voués à la garde et à la défense du temple de Jérusalem.

Le chef des Templiers était investi du titre de grand-maître, et c'était ordinairement un vieillard aussi renommé par ses vertus que par son courage; du temps de Philippe-le-Bel, le-grand-maître des Templiers se nommait Jacques Molay.

Pendant les guerres des croisades, et longtemps encore après, les chevaliers du Temple avaient vaillamment combattu les Sarrasins, et l'histoire de cet ordre est remplie du récit des belles actions qu'ils accomplirent, en défendant pied à pied 2 la terre sainte contre les infidèles.

Cependant leurs efforts étant devenus inutiles, depuis que les peuples de l'Europe avaient renoncé aux croisades (car après la mort de Louis IX on ne vit plus d'expéditions de ce genre), les Templiers rentrèrent en France, et les immenses richesses qu'ils avaient acquises dans leurs guerres, furent employées par eux

¹ caractère, temper. — 2 pied à pied, inch by inch.

à élever de magnifiques palais, où ils passaient leurs jours dans l'abondance et peut-être dans la mollesse.

Une pareille existence n'était certainement pas honorable pour des guerriers qui, en se consacrant à la défense du Saint-Sépulcre, avaient fait vœu de vivre dans la pauvreté et dans le travail; mais ils ne méritaient pourtant pas le sort terrible qui les attendait.

Depuis un certain nombre d'années, les choses avaient bien changé en France: les premiers rois Capétiens n'avaient pas eu besoin de payer les soldats que les barons leur amenaient, lorsqu'ils étaient contraints de faire la guerre.

Mais depuis que la plupart de ces seigneurs avaient vu démolir leurs châteaux, et les habitants de leurs villes établir des communes, ils ne réunissaient plus autour de leur personne qu'un petit nombre de vassaux, que les rois étaient en outre obligés d'équiper et d'armer à leurs propres dépens.

De cette façon, sous le règne de Philippe-le-Bel, le trésor i était entièrement épuisé, et ce prince se vit contraint d'avoir recours à une multitude de moyens plus ou moins injustes, pour subvenir aux besoins les plus urgents de sa couronne.

Tantôt il dépouillait les marchands étrangers, que l'on nommait alors des Lombards, parce que la plupart de ces négociants étaient originaires de Lombardie; tantôt il répandait dans le royaume des monnaies d'une valeur inférieure à celle qu'il leur supposait 2 expédient désastreux qui, en altérant la confiance publique, lui valut de la part du peuple le surnom de Faux Monnayeur.

Malheureusement, parmi les conseillers de Philippe-

¹ trésor, treasury. — ² qu'il leur supposait, which he ascribed to them.

le-Bel, il se trouva des hommes qui lui persuadèrent que les Templiers, fiers de leurs richesses, autrefois soldats fidèles et obéissants, n'étaient plus que des sujets séditieux parce que, oubliant leur ancienne gloire, ils ne songeaient plus qu'à s'assurer une vie molle et efféminée.

D'autres encore lui insinuèrent que les immenses richesses que renfermaient les caves des chevaliers du Temple seraient mieux placées dans ses mains que dans les leurs, et qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'en emparer, de sorte que Philippe, entraîné par de pernicieux avis, résolut la perte de cet ordre religieux, qui avait autrefois servi si utilement la cause de la chrétienté.

Le même jour, à la même heure, avec le même secret, dans toutes les provinces du royaume, les Templiers, saisis par les ordres du roi, passèrent de leurs palais somptueux dans de sombres cachots; on les accusa de crimes abominables et on les chargea de fers.

Ils furent soumis à d'effroyables tortures, qui étaient alors le moyen employé pour forcer un accusé à déclarer ce qu'on voulait lui faire dire; le plus grand nombre d'entre eux, vaincus par la douleur, ou dans l'espoir de sauver leur vie, confessèrent tout ce qu'on exigea d'eux.

Mais le grand maître Jacques Molay et plusieurs de ses compagnons, après avoir langui pendant plusieurs années dans une affreuse captivité, préférèrent la mort à une confession aussi mensongère.

En vain on les menaça du supplice du feu, auquel on condamnait alors les sacrilèges et les apostats, c'està-dire ceux qui avaient outragé la religion et renoncé au christianisme, ils préférèrent monter ensemble sur

¹ il ne tiendrait qu'à lui, that it should only depend on him.

un bûcher qui avait été dressé à cet effet à Paris à l'extrémité de l'une des îles de la Seine.

Dès que ces intrépides chevaliers virent briller autour d'eux la flamme qui devait les consumer, ils commencèrent à entonner d'une voix forte les vêpres des morts, et ces chants funèbres ne cessèrent de se faire entendre que lorsque la fumée les eut tous suffoqués.

On raconta, vers cette époque, que Jacques Molay, ce vieillard vénérable, avait, lorsque déjà la flamme s'élevait au-dessus de sa tête, proféré une citation 2 terrible, en appelant le roi Philippe à paraître avant un an au tribunal de Dieu, et que la foule du peuple qui entourait le bûcher avait été frappée de terreur en entendant ces paroles.

En effet, l'année n'était pas achevée, lorsque Philippe-le-Bel, qui avait regretté, mais trop tard, son injuste rigueur envers les Templiers, mourut de maladie, et la Providence permit que la prédiction du grand maître se trouvât ainsi accomplie.

ENGUERRAND DE MARIGNY.

Depuis l'an 1315 jusqu'à l'an 1317.

Philippe-le-Bel en mourant, laissa trois fils dont je vous parlerai chacun à son tour, parce qu'ils furent successivement rois des Français.

L'aîné de ces princes est ordinairement nommé Louis X, dit le Hutin, ce qui voulait dire alors le

¹ se faire entendre, to be heard. — 2 citation, summons.

mutin ou le batailleur, quoiqu'il n'ait guère assez vécu pour se montrer l'un ou l'autre.

Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, Louis, selon l'usage, voulut aller se faire sacrer à Reims, où cette cérémonie ne se célébrait jemais sans être suivie de fêtes splendides et de grandes largesses envers le peuple.

Il en coûtait beaucoup d'argent pour déployer cette magnificence, et quand le nouveau roi se fit ouvrir le coffre-fort qui avait appartenu à son père, il s'aperçut avec douleur qu'il était presque entièrement vide.

Alors il manda devant lui Enguerrand de Marigny, qui avait été le confident et le trésorier du roi Philippe, et lui ordonna de déclarer ce qu'étaient devenues toutes les richesses que ce prince avait enlevées aux marchands étrangers, et les trésors que renfermaient les caves des Templiers.

Or, Enguerrand de Marigny était un ministre habile et expérimenté, qui pouvait, mieux que personne, donner au jeune roi les renseignements qu'il désirait, parce qu'il avait été chargé à diverses reprises par Philippe-le-Bel d'employer des sommes considérables à lever des troupes et à diriger plusieurs entreprises secrètes.

Mais il craignit d'exciter le mécontentement de son nouveau maître, en lui découvrant les prodigalités souvent inutiles qui avaient épuisé le trésor royal sous le dernier règne.

Cependant Enguerrand avait un grand nombre d'ennemis, à cause des faveurs dont Philippe-le-Bel, qui appréciait tout son mérite, n'avait pas cessé de le combler pendant toute sa vie.

Le plus implacable de tous était Charles, comte de Valois, frère du dernier roi, et oncle de Louis X, envers

¹ guère assez, hardly long enough.

lequel le favori n'avait peut-être pas toujours montré assez de déférence et de respect.

Le comte de Valois se rendit donc auprès de son neveu, qu'il trouva fort mécontent de se voir ainsi appauvri, lorsqu'il s'imaginait qu'il suffisait d'être roi pour posséder des trésors.

Il n'eut pas de peine à lui persuader qu'Enguerrand s'était approprié une partie des richesses que renfermaient les coffres du roi son maître, dans le temps que les clefs avaient été confiées à sa garde.

Les insinuations de son oncle agirent même si vivement sur l'esprit de Louis, qu'il fit aussitôt jeter Marigny dans le plus sombre cachot du palais du Temple, où il ordonna qu'il serait renfermé jusqu'à ce qu'il eût restitué les sommes énormes qui avaient été dilapidées.

Lorsque le malheureux Enguerrand se vit ainsi plongé dans une prison où le jour et l'air même ne pénétraient qu'avec peine, il tomba dans une profonde affliction; vainement il protesta de son innocence, vainement il demanda avec instance qu'il lui fût permis de parler au roi, en affirmant que quelques mots lui suffiraient pour se justifier.

Cette faveur lui fut opiniâtrément refusée par ses accusateurs qui entouraient le monarque, et la rigueur dont ils usèrent à son égard alla même jusqu'à interdire à sa propre femme de lui apporter des consolations.

J'ai déjà eu occasion de vous faire remarquer combien d'erreurs et de superstitions s'étaient, dans ce temps reculé, répandues parmi les différentes classes de la nation.

Quoique sous Louis-le-Hutin les Français se montrassent moins ignorants que par le passé, depuis que

¹ avec instance, earnestly.

beaucoup d'entre eux acquéraient quelque instruction dans les écoles de Paris, bien des personnes encore ajoutaient foi à de prétendus maléfices, auxquels aujourd'hui l'homme le plus simple rougirait de croire un instant.

Ainsi l'on assurait alors que certains magiciens possédaient l'art de fabriquer de petites figures en cire, à la ressemblance des personnes qu'ils voulaient faire perir, et qu'ensuite, en enfonçant une aiguille dans le cœur de ces poupées, ils faisaient maigrir et dessécher à volonté ceux dont ils avaient représenté les traits.

Or, Louis-le-Hutin, quoique tout jeune encore, était d'une santé languissante, et l'on crut s'apercevoir que, depuis quelques jours, il semblait dépérir à vue d'œil².

Il n'en fallut pas davantage pour que le comte de Valois accusât la dame de Marigny d'avoir, dans l'espoir de sauver son mari, préparé contre le monarque un semblable maléfice, et cette vague accusation parut suffisante pour que cette dame fût aussi jetée en prison.

C'était ce qu'attendaient les calomniateurs d'Enguerrand pour le faire périr; ils pressèrent le roi avec instance de faire justice 3 d'un homme qui avait ainsi conspiré contre sa vie.

Ce prince, faible d'esprit et déjà très-malade, consentit enfin à ce que cet innocent fût tiré de son cachot, et pendu aux fourches ⁴ de Montfaucon, que lui-même venait de faire ériger, auprès de Paris, pour le supplice des malfaiteurs.

Cependant Louis X, que l'accomplissement de cet acte d'iniquité ne rendit ni plus riche, ni mieux portant⁵ imagina, pour se procurer quelque argent, de

¹ ils faisaient maigrir et dessécher, they caused to get thinner and thinner and die out. — ² à vue d'œil, visibly. — ³ faire justice, to do away with. — ⁴ fourches, gibet. — ⁵ mieux portant, in better health.

vendre aux serfs de ses domaines la liberté dont jouissaient depuis si longtemps les bourgeois des communes.

Mais il se trouva peu de ces pauvres gens qui eussent assez de confiance dans les promesses du roi pour lui abandonner, sous ce prétexte, le peu de bien qu'ils avaient amassé par leur travail, de sorte que cet expédient ne réussit pas encore à remplir le coffre royal.

Un autre moyen dont se servit Louis-le-Hutin pour réparer la pénurie de ses finances, c'est-à-dire du trésor de l'État, fut, comme son père lui en avait donné l'exemple, de forcer les marchands étrangers à lui payer chaque année de grosses sommes d'argent.

À ce prix seulement il leur fut permis de continuer leur négoce, sans craindre de voir leurs marchandises pillées, ou leurs maisons incendiées par la populace ou même par les gens du roi.

Louis-le-Hutin ne survécut que peu de temps au malheureux favori de son père; il mourut quelques mois après, non par l'effet des sortilèges de la dame de Marigny, qui fut aussitôt rendue à la liberté, mais des suites d'une lente et douloureuse maladie, dont il était atteint depuis plusieurs années.

LES PASTOUREAUX.

Depuis l'an 1316 jusqu'à l'an 1328.

Louis-le-Hutin, en mourant, ne laissa qu'une fille nommée Jeanne; mais peu de mois après sa mort, la reine, sa femme, mit au monde un petit garçon que l'on appela Jean Ier, et que l'on compte ordinairement

au nombre des rois de France, quoiqu'il n'ait vécu que cinq jours.

Alors les légistes consultés allèrent chercher une vieille coûtume des Francs, que l'on nommait la Lor Salique, par laquelle il était interdit aux femmes de posséder la couronne de France.

Ils déclarèrent qu'elle ne pouvait appartenir à Jeanne, et que le second fils de Philippe-le-Bel, frère de Louis X, en était le légitime héritier; ce prince parvint alors au trône sous le nom de Philippe V, et on le surnomma Le Long, à cause de sa haute taille.

Du temps de Philippe-le-Long, il arriva plusieurs événements qui troublèrent la paix du royaume, et causèrent une infinité de malheurs que l'on eût évités dans un siècle plus éclairé.

Deux moines qui avaient quitté leurs cloîtres se mirent à parcourir les campagnes, prêchant une croisade d'un nauveau genre: au lieu de s'adresser, comme Pierre l'Ermite, au pape et aux seigneurs, ils annonçaient que la Terre Sainte ne pouvait être délivrée que par les bergers et les pauvres d'esprit, désignant ainsi les hommes simples et livrés à la plus complète ignorance.

Les prédications de ces moines produisirent un effet prodigieux sur le peuple des campagnes¹, qui, en divers lieux, s'assembla tout-à-coup en foule pour les entendre et les accompagner; les laboureurs et les enfants qui gardaient les troupeaux furent les premiers à abandonner les champs où ils avaient vécu jusqu'alors.

Bientôt ces nouveaux croisés se trouvèrent réunis au nombre de plusieurs milliers, et on leur donna dès lors le nom de Pastoureaux, parce que la plupart

¹le peuple des campagnes, the peasantry.

d'entre eux appartenaient à la classe des pasteurs ou bergers.

D'abord ces Pastoureaux se bornèrent à suivre en procession et pieds nus une grande croix de bois qu'ils faisaient porter devant eux: ils marchaient deux à deux et en silence, se contentant de demander du pain à la porte des églises et des monastères.

Mais bientôt ils pénétrèrent dans les villes, et vinrent même jusqu'à Paris, où leur entrée fut marquée par toutes sortes de désordres; il forcèrent les prisons pour en arracher ceux de leur troupe qui s'y trouvaient enfermés, et maltraitèrent même le prévôt, qui était le premier magistrat de cette grande ville.

De semblables actions méritaient déjà une punition sévère, mais les Pastoureaux se livrèrent à bien d'autres excès envers les Juifs, qu'ils détestaient, parce qu'ils les regardaient tous comme les auteurs de la mort de Jésus-Christ.

Vous savez sans doute déjà que les Juifs, depuis la prise de Jérusalem par l'empereur Titus, sont disséminés sur toute la surface de la terre; le nombre des Juifs était alors fort considérable en France, où, pendant de longues années leur condition avait été des plus misérables, exposés qu'ils étaient à tous les outrages de la populace qui les repoussait avec horreur et les accablait de toute sorte d'insultes.

Un grand nombre d'entre eux ayant amassé d'immenses richesses par le commerce qu'ils exerçaient presque seuls à cette époque, Philippe-le-Bel, et après lui Louis-le-Hutin, les assimilant aux Lombards et aux autres marchands étrangers, leur avaient accordé aide

¹ se bornèrent à, contented themselves with.

et protection sous la condition qu'ils paieraient chaque année au roi une somme d'argent assez considérable.

Ce fut contre ces infortunés que les Pastoureaux déployèrent toutes leurs fureurs: partout où ils les rencontraient, ils les poursuivaient avec rage comme s'ils eussent été des animaux malfaisants, les égorgeaient sans pitié, et se partageaient leurs dépouilles.

Les insensés qui avaient pris faussement la religion pour prétexte de tant de cruautés, ne profitèrent pas du pillage des biens de leurs victimes; le roi Philippele-Long ordonna à ses officiers de justice de se mettre à leur poursuite et de les disperser.

Les ordres du roi furent exécutés et les coupables reçurent les châtiments qu'ils méritaient; telle fut la fin des Pastoureaux, dont on n'entendit plus parler en France depuis cette époque.

Cependant le trésor de Philippe-le-Long n'était pas mieux garni que celui de son frère Louis X ne l'avaitété; et comme un roi sans argent est fort à plaindre, la seule préoccupation de ce prince était de chercher un procédé pour remplir ses coffres.

Mais parmi les conseillers dont il était entouré, il se trouvait des hommes peu scrupuleux, à qui tous les moyens étaient bons pourvu qu'ils fussent profitables, et vous allez voir ce qu'ils inventèrent pour procurer au roi l'argent dont il avait si besoin.

Il y avait alors en France beaucoup d'hommes et de femmes atteints d'une maladie incurable que l'on nommait la Lèpre, et comme cette maladie, qui est d'un aspect hideux et dégoûtant, pouvait se communiquer très-aisément, on obligeait les lépreux à se tenir cachés dans leurs maisons, et à vivre absolument séparés des autres hommes.

Il y avait même, dans la plupart des villes de France, des édifices construits loin des habitations, auxquels on donnait le nom de léproseries, parce qu'ils étaient destinés à servir de refuge aux malheureux atteints de ce mal affreux.

Tout-à-coup le bruit se répandit qu'un grand nombre de fontaines et de puits du royaume avaient été empoisonnés par les lépreux; à cette époque, l'ignorance du peuple était si profonde, que beaucoup de gens n'hésitèrent point à accueillir des propos aussi dénués de vraisemblance.

Sans s'informer seulement si quelques personnes avaient été incommodées pour avoir bu de l'eau des fontaines que l'on prétendait infectées, ni même si ce crime était possible, Philippe-le-Long, qui n'avait en vue que d'acquérir de l'argent, ordonna à ses juges de faire saisir tous les lépreux, et de les condamner au supplice du feu, que l'on faisait subir aux empoisonneurs.

Un grand nombre de Juiss furent encore enveloppés¹ dans ces persécutions, comme complices des prétendues scélératesses des lépreux; ils furent brûlés avec ces derniers, et les biens de ces malheureux, confisqués au profit du roi, passèrent ainsi dans ses trésors.

Mais déjà ce prince, quoique à peine âgé de trente ans, ne pouvait plus jouir des richesses qu'il arrachait ainsi aux souffrances de tant de misérables; et tandis que la France s'épouvantait de tous ces supplices, Philippe succombait aux atteintes d'une maladie mortelle, que bien des personnes regardèrent comme une juste punition de son avarice et de sa cruauté.

Philippe-le-Long ne régna que cinq années, et je n'aurai point d'histoire à vous raconter sur son frère

¹ enveloppés, included.

CHARLES IV, qui lui succéda, et que l'on surnomma LE BEL, comme son père Philippe, le persécuteur des

Templiers.

Vous saurez seulement que Charles IV, qui mourut aussi après un règne de peu d'années, ne laissa point d'enfant mâle; et comme les légistes avaient décidé que la loi salique excluait les femmes du trône de France, ainsi que nous l'avons vu tout-à-l'heure, ce fut Philippe de Valois, cousin des derniers rois et fils du comte Charles de Valois, qui obtint la couronne après Charles-le-Bel.

LE PREMIER DES VALOIS.

Depuis l'an 1328 jusqu'à l'an 1347.

Cinq rois appelés Philippe avaient déjà occupé le trône de France, depuis Hugues-Capet, lorsque le successeur de Charles-le-Bel, à son avènement, prit le nom de Philippe VI ou de Valois, sous lequel il accomplit l'un des règnes les plus remarquables de l'histoire de France.

Ce prince, à la vérité, par son imprévoyance et peut-être par son orgueil, causa de grands malheurs à la France, et attira sur ce pays d'effroyables revers; mais la magnificence et la pompe dont, le premier, il entoura le trône, le rendirent aussi cher que redoutable à la noblesse française, qui cessa entièrement sous son règne de se montrer turbulente et insoumise, comme elle l'avait été sous les premiers Capétiens.

Vous n'avez point oublié sans doute l'impérieuse Éléonore de Guyenne, que Louis-le-Jeune se vit contraint de répudier, à cause de son caractère altier, et qui se vengea cruellement de cet affront, en épousant presque aussitôt l'héritier du trône d'Angleterre, à qui elle apporta en dot son duché d'Aquitaine, qui comprenait alors la plus grande partie des provinces situées sur la rive gauche de la Loire.

Depuis cette époque, tous les rois d'Angleterre avaient précieusement conservé ce titre de ducs d'Aquitaine, qui les plaçait au premier rang des grands vassaux de la couronne de France; et Philippe VI, aussitôt après son avènement, eut soin de faire savoir au monarque qui se trouvait alors revêtu de cette double dignité, qu'il eût à venir, dans un court délai, rendre foi et hommage à son nouveau suzerain pour son duché de Guyenne.

Le prince qui portait alors la couronne d'Angleterre était Édouard III; c'était un des plus vaillants capitaines de son temps, et comme il n'avait pas moins de fierté que de courage, ce ne fut pas sans peine qu'il consentit à venir ployer le genou devant Philippe VI, et lui jurer l'obéissance que, suivant les coûtumes de la féodalité, un bon et fidèle vassal devait garder à son suzerain.

Enfin Édouard s'embarqua pour la France, suivi de quelques chevaliers anglais, et parut en présence du nouveau roi, qu'il trouva entouré d'une nombreuse assemblés des seigneurs de sa cour.

Dans cette cérémonie de foi et hommage, selon les anciens usages féodaux, le vassal devait s'avancer tête nue, sans épée et sans éperons, et se mettre à genoux aux pieds de son seigneur suzerain.

Mais le roi d'Angleterre ne put se résoudre à s'hu-

milier ainsi devant son égal, et se tenant debout, il promit simplement, à haute voix, de garder fidélité au roi de France, comme son "féal et amé vassal"," et s'en retourna presque aussitôt dans ses États, ne rêvant au fond du cœur que guerre et vengeance.

Il ne fut pas difficile de prévoir dès lors que les deux rois ne seraient pas longtemps amis; et Philippe prépara ses armes en secret, tandis qu'Édouard, de retour à Londres, parut pendant quelque temps avoir déposé sa haine et ses desseins; mais vous allez voir de quelle manière les ennemis de Philippe de Valois trouvèrent moyen de l'en faire ressouvenir².

Un jour que le roi d'Angleterre avait convié à un festin les plus belles dames et les plus grands seigneurs de son royaume, on vit tout-à-coup entrer dans la salle du banquet un gentilhomme français, nommé Robert d'Artois, beau-frère de Philippe VI, que celui-ci avait dépouillé de tous ses biens et banni du royaume, pour avoir tenté, par de prétendus sortilèges, de faire mourir le fils aîné du roi de France.

Or Robert d'Artois, dont le caractère était aussi implacable que vindicatif, n'avait pas cessé, depuis son bannissement, de chercher à susciter des ennemis à Philippe, se flattant avec leur aide de rentrer dans sa patrie, pour y recouvrer ses terres et ses châteaux dont ce monarque s'était emparé.

Aussi voyait-il avec peine qu'Édouard, au milieu des délices de sa cour, semblât oublier les desseins hostiles qu'il avait formés contre le roi de France.

Robert donc fut introduit dans la salle du festin, suivi de plusieurs musiciens, et portant dans ses mains

¹ féal et amé, fidèle et aimé. — ² de l'en faire ressouvenir, to remind him of it.

un plat d'argent, sur lequel était servi un gros oiseau rôti que l'on nommé un не́ком.

Les musiciens jouèrent de leurs instruments; Robert s'avança d'un pas ferme fers Édouard, mit un genou en terre, et lui présentant très-humblement son héron, le supplia de vouloir bien l'accepter, ce que le roi fit de fort mauvaise grâce. Vous n'en serez point surpris, lorsque vous saurez que cet oiseau était dans ce temps l'emblème de l'indolence et de la lâcheté, comme le paon représentait alors le courage et la fierté.

Cependant Édouard était un prince trop belliqueux pour ne point s'indigner d'avoir mérité un tel présent, qu'il regarda avec raison comme un reproche de son

oisiveté.

Se levant aussitôt de table, il jura, en présence de toute sa cour, que l'année ne s'achèverait pas sans que Philippe le vît sur les terres de France, le fer et la flamme à la main 1, venger l'affront qu'il venait de recevoir.

A ce serment solennel, tous les chevaliers anglais se levèrent avec enthousiasme, et prirent le ciel à témoin qu'ils suivraient le roi leur maître partout où il lui plairait de les conduire.

En effet, l'année n'était pas encore écoulée, lorsque Édouard parut sur les côtes de France, avec un nombre considérable de vaisseaux portant une armée formidable, detruisit une flotte française qu'il surprit à l'embouchure de la Somme, et s'avança rapidement jusqu'aux portes de Paris, sans qu'aucun obstacle ralentît sa marche.

Mais Philippe appelant autour de lui sa vaillante noblesse, se hâta de marcher contre Édouard, qui se retira devant les Français jusqu'à un village nommé

le fer et la flamme à la main, with fire and sword

Crécy, situé à peu de distance des côtes de l'Océan, où était demeurée la flotte anglaise.

Le roi d'Angleterre avait un fils, nommée le prince de Galles, et plus souvent le prince noir, parce qu'il avait fait vœu de ne porter que des armes et des panaches de cette couleur, jusqu'à ce qu'il eût remporté une victoire.

Ce jeune homme n'avait que seize ans; mais il montrait déjà tant de courage, que son père voulut qu'il commandât en personne la plus grande partie de son armée, le jour de la bataille qui se préparait, afin, disait-il, qu'il y gagnât ses éperons de chevalier.

Le Prince Noir avait à peine achevé de ranger ses troupes sur les vastes collines qui dominent le village de Crécy, lorsqu'il apprit que Philippe s'avançait avec une armée très-supérieure en nombre à celle des Anglais, et se disposait à engager le combat.

Cette nouvelle fut reçue dans les rangs de ceux-ci avec un calme profond, présage toujours assuré de la victoire.

Dans les rangs français, au contraire, l'ardeur inconsidérée que Philippe avait inspirée à ses troupes, n'avait pu être ralentie, ni par une marche pénible de plusieurs lieues dans la même journée, ni par une pluie abondante qui avait rendu les chemins impraticables.

Parmi les chefs et les soldats, c'était à qui joindrait le plus tôt les ennemis; et les plus grands seigneurs eux-mêmes donnaient à leurs vassaux l'exemple de cette impatience qui devait leur être si funeste.

Le roi de France avait placé aux premiers rangs de son armée une troupe nombreuse d'archers italiens,

¹ c'était à qui joindrait, one and all wished to encounter.

fameux par leur courage et leur adresse à lancer des flèches.

Mais lorsqu'il leur fit donner l'ordre d'engager le combat, ces étrangers répondirent qu'ils ne pouvaient faire usage de leurs arbalètes, dont les cordes se trouvaient détendues par l'humidité de la pluie qui n'avait pas cessé de tomber depuis le matin.

En entendant cette réponse, les seigneurs qui entouraient le roi, s'écrièrent que ces Italiens étaient des traîtres qui ne faisaient qu'embarrasser l'armée, et poussèrent sur ces malheureux leurs gens d'armes et leurs chevaux bardés de fer.

Ils firent de ces archers un épouvantable carnage, qui mit le comble au désordre qui régnait dégà dans l'armée française, et dont les ennemis surent bientôt tirer un parti avantageux.

Alors s'engagea dans ce lieu une terrible bataille, où l'on combattit de part et d'autre avec tant d'acharnement, que quelqu'un, voyant cet épouvantable mêlée d'hommes et de chevaux, courut dire au roi d'Angleterre que tout était perdu.

Mais ce prince, qui était doué d'un caractère ferme et inébranlable, demanda, sans changer de couleur, si son fils était mort; et lorsqu'on lui eut répondu que ce jeune prince combattait avec vaillance au premier rang: "Laissez donc faire l'enfant," répondit-il, "et qu'il gagne ses éperons."

Il me serait impossible de vous raconter ici combien de faits glorieux pour les deux nations s'accomplirent dans cette journée.

Malgré toutes les prouesses du roi de France et de ses intrépides chevaliers, dont l'ardeur inconsidérée fut la cause du désastre, la victoire demeura au Prince Noir, qui déploya la bravoure d'un jeune soldat et la prudence d'un vieux capitaine.

Les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille, que les débris de l'armée française furent contraints de leur abandonner.

Ce fut ce jour-là, dit-on, que l'on entendit pour la première fois l'explosion de ces terribles canons dont on se sert maintenant dans les batailles.

Les Français, qui n'avaient aucune idée des épouvantables effets de ces machines meurtrières, furent d'abord saisis de terreur en voyant leurs bataillons foudroyés par ces armes effrayantes.

Ils en comparaient les ravages aux éclats du tonnerre, mais bientôt ils se rallièrent avec intrépidité, et ne songèrent plus qu'à mourir glorieusement.

Un vieux prince aveugle, nommé Jean, roi de Bohême, à qui Philippe de Valois avait depuis quelque temps accordé un asile à la cour de France, ne voulant pas survivre à une telle défaite, pria avec instance ceux qui l'entouraient de lui procurer, avant de périr, la satisfaction de donner un bon coup d'épée.

Il fit attacher son cheval à ceux de cinq autres chevaliers qui lui étaient entièrement dévoués, et on les trouva tous six morts au lieu même où ils avaient combattu.

Tous les Français, seigneurs et vassaux, nobles et gens des communes, combattirent avec le même courage, et lorsque, le lendemain, le vainqueur fit donner la sépulture à tant de vaillants guerriers dignes d'un meilleur sort, on compta parmi les morts onze princes, quatre-vingts barons, douze cents chevaliers, et trente mille soldats.

Philippe de Valois ne put être arraché qu'avec peine de ce champ funeste où venait de tomber la fleur de la nation, et le soir de cette fatale journée, suivi de quelques braves soldats qui s'étaient ralliés à lui après la bataille, il vint heurter fort tard à la porte d'un château, où il demanda l'hospitalité.

Le seigneur châtelain s'étant présenté aussitôt aux créneaux pour demander qui frappait ainsi à cette heure avancée de la nuit, "Ouvrez", cria le roi, "c'est la fortune de la France!..."

Quant à Édouard, peu de jours après cette victoire éclatante, il mit le siège devant la ville de Calais, dont il ne s'empara pourtant que l'année suivante, après une résistance vive et meurtrière.

LA PESTE NOIRE.

Depuis l'an 1347 jusqu'à l'an 1350.

La perte de la bataille de Crécy et la prise de Calais qui la suivit d'une année², ne furent pas les seuls désastres qui pesèrent sur³ la France pendant le règne de Philippe de Valois: une affreuse épidémie, connue sous le nom de peste noire, après avoir ravagé une partie de l'Europe, s'abattit tout-à-coup sur le Languedoc, et causa successivement dans tout le royaume une effroyable mortalité.

De tous côtés on ne voyait que des malheureux qui, atteints de la contagion, expiraient en poussant des cris lamentables; la mort, avec toute son horreur, se

¹ fortune, fate. — ² qui la suivit d'une année, which took place a year after. — ³ pesèrent sur, afflicted. montrait sous toutes les formes; les uns tombaient dans les rues ou sur les chemins, foudroyés par un mal subit et sans remède; les autres, minés par une fièvre dévorante, voyaient de moment en moment s'approcher le terme de leur existence.

Les liens les plus sacrés de la famille semblaient oubliés; les mères elles-mêmes n'approchaient plus qu'en tremblant du berceau de leurs enfants; et chacun évitait avec un soin égal la rencontre et le contact de ses proches ou de ses amis, de peur de contracter ou de communiquer le mal dont personne ne pouvait être certain d'être préservé.

Bientôt on ne trouva plus qu'un petit nombre d'hommes assez courageux pour donner des secours à leurs semblables, et les morts restés sans sépulture, tant ils étaient nombreux, ajoutaient encore à l'horreur de ce tableau; jamais enfin un tel spectacle de désolation ne s'était offert au monde.

Au milieu d'une calamité qui menaçait toutes les têtes, et que rien ne pouvait combattre, il se trouva des gens qui, égarés par le désespoir, s'indignaient que Dieu pût permettre un pareil fléau, et vomissaient des imprécations contre la Providence, au lieu de la prier et de l'invoquer dans leurs douleurs.

Cependant cet effroi du peuple, en le portant ainsi à des actes de désespoir et d'impiété, ajoutait encore à la violence de l'épidémie, qui semblait chaque jour étendre ses ravages.

Alors Philippe, espérant mettre un terme à cette fureur, ordonna que les blasphémateurs (c'est ainsi que l'on nomme ceux qui outragent la Divinité par leurs paroles) auraient les lèvres fendues avec un fer tranchant, afin que chacun pût les reconnaître à la première vue.

¹ vomissaient, uttered.

Pendant ce temps, d'autres misérables prétendaient que le fléau n'était causé que par le Juifs, qu'ils accusaient d'avoir empoisonné les puits et les fontaines pour faire périrles chrétiens, donnant ainsi une apparence de réalité aux accusations portées contre les lépreux sous le règne de Philippe-le-Long.

Bientôt, comme l'égarement conduit trop souvent à la barbarie, tous les Juifs qui tombèrent entre les mains du peuple furent impitoyablement massacrés, ou expirèrent sur des bûchers ardents.

Il faut que je vous fasse remarquer, à propos de cette triste histoire, que dans presque tous les pays où l'effroyable fléau de la peste a régné, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ces scènes d'horreur, excitées par de vagues accusations d'empoisonnement, se sont renouvelées avec les mêmes circonstances.

Il semble que lorsque la populace se voit ainsi menacée d'une calamité qu'elle ne peut ni détourner ni combattre, et dont la cause lui est inconnue, c'est contre elle-même qu'elle tourne sa rage, dont les effets ne font que rendre plus rapides les progrès de l'épidémie, par la terreur qu'elle excite.

La peste noire, après avoir dévasté pendant trois ans la France presque entière, et particulièrement la ville de Paris, où elle frappa, dit-on, en six semaines, plus de cinquante mille victimes, s'éteignit enfin, comme pour faire place à d'autres fléaux.

En voyant son royaume en proie à une semblable désolation, force fut au roi Philippe de demander la paix à son terrible vainqueur, qui lui accorda seulement une trève de sept années.

¹ force fut au roi, the king was forced.

Mais le monarque français n'en vit pas la fin, car il mourut peu de temps après, consumé des regrets du passé et des inquiétudes de l'avenir.

LE COMBAT DES TRENTE.

Depuis l'an 1350 jusqu'à l'an 1355.

Le fils aîné de Philippe de Valois se nommait Jean; c'était un prince honnête et courageux, qui avait bravement combattu dans plusieurs batailles contre les Anglais.

Il prit, en montant sur le trône, le nom de Jean II, parce que l'on comptait au nombre des rois de France l'enfant de Louis-le-Hutin, qui n'avait vécu que cinq jours, et il fut en même temps surnommé LE Bon, à cause de son affabilité envers ses sujets.

Ce prince eut, comme son père, beaucoup d'infortunes à supporter, et il paya bien cher l'honneur de porter une couronne; peu de règnes ont été aussi désastreux que le sien, et pourtant il n'y a guère dans notre histoire d'époque plus fertile en événements mémorables.

Quoique une trève de sept années eût été jurée, entre Édouard III et Philippe de Valois, et qu'aucun de ces princes ne mît en effet d'armée en campagne, la guerre se poursuivait dans diverses provinces entre les seigneurs des deux nations.

C'était dans ces combats partiels que les barons français et anglais nourrissaient cette haine qui divisait alors les deux nations, mais, tout en continuant à se haïr, ils apprenaient du moins à s'estimer.

Je voudrais n'avoir pas sans cesse à vous raconter cette multitude de guerres et de batailles de tout genre, dont la plupart des livres d'histoire sont remplis, parce que ces événements offrent peu d'intérêt.

Pourtant je ne dois pas vous laisser ignorer un fait d'armes l'extrêmement célèbre, qui eut lieu en Bretagne au temps du roi Jean, et qui servira mieux que tout ce que je pourrais vous dire, à vous faire connaître l'esprit et le caractère des hommes de cette époque.

Un baron breton 2, nommé Robert de Beaumanoir, ayant appris qu'à peu de distance de son château, habitait un capitaine anglais de grande renommée, l'envoya défier de venir, evec trente chevaliers de sa nation, combattre contre un pareil nombre de Français; de semblables propositions avaient souvent lieu entre les guerriers de ce temps, et jamais elles n'étaient rejetées.

Le lieu du rendez-vous fut choisi auprès de la ville de Ploermel, en Bretagne, et aucun des combattants de part et d'autre ne manqua de s'y trouver au jour et à l'heure indiqués; ces vaillants hommes d'armes s'avancèrent tout couverts de fer, ainsi que leurs chevaux, et lorsque le signal eut été donné, ils se précipitèrent les uns sur les autres, et combattirent à outrance.

Dès le premier choc, plusieurs cavaliers des deux nations furent terrassés; la lutte fut aussi terrible que devait le faire prévoir le courage éprouvé des combattants, et la victoire flotta, pendant plusieurs heures, incertaine entre les deux partis.

On raconte que dans cette rencontre, que l'on à nommée le combat des trente, à cause du nombre des cavaliers de chaque nation qui s'y trouvèrent engagés, le sire de Beaumanoir fut grièvement blessé.

¹ fait d'armes, exploit. — ² breton, of Britany.

Dévoré d'une soif ardente, il allait se retirer du combat ou succomber.

Un de ses compagnons, s'apercevant qu'il fléchissait, lui cria: "Bois ton sang, Beaumanoir, ta soif se passera."

L'intrépide Breton, ranimé par ces paroles, redoubla d'efforts, et la victoire se déclara enfin pour les Français; huit chevaliers anglais étaient restés morts sur la place, et les autres se rendirent à discrétion.

Ce courage féroce et indomptable ne doit pas surprendre, lorsqu'on se rappelle que la vie entière des gentilshommes de ce temps était consacrée à des exercices militaires, et que la guerre était leur occupation de tous les moments.

Pendant que ces choses se passaient, le roi Jean, dès son avènement au trône, se voyait environné d'ennemis, dont le plus acharné faisait partie de sa propre famille.

Charles d'Évreux, dit le Mauvais, roi de Navarre, petit-fils, par sa mère, de Louis-le-Hutin, avait épousé la fille du roi, mais au lieu de s'attacher à son beaupère et de le servir loyalement, ce méchant homme conçut une jalousie furieuse contre un seigneur espagnol nommé Ferdinand de La Cerda, que ce prince affectionnait particulièrement, et qu'il avait même élevé à la dignité de connétable, qui était alors le rang le plus illustre des armées françaises.

Cette haine de Charles-le-Mauvais contre le connétable devint si effrénée, qu'ayant résolu de la satisfaire à tout prix, il aposta autour d'une hôtellerie où il savait que ce seigneur devait 's'arrêter dans un voyage, de misérables assassins qui le surprirent dans son lit, et l'égorgèrent sans pitié.

A la première nouvelle de ce lâche attentat, le roi,

indigné contre Charles, jura de le punir d'une manière terrible, et le bannit à jamais de sa présence. Mais bientôt les princes et les princesses de sa famille, d'un commun accord, s'étant jetés à ses pieds, obtinrent la grâce du coupable, qui reçut enfin la permission de reparaître à la cour de France.

Cependant, au lieu de témoigner du repentir et du regret, cet homme incorrigible se montra au contraire plus disposé que jamais à seconder les ennemis du roi dans tout ce qu'ils entreprendraient contre sa personne. Il ne cessa de mal parler de son beau-père en toute occasion, et l'on croit même qu'il se ligua secrètement avec les Anglais pour leur ouvrir l'entrée du royaume.

Or, il faut que vous sachiez que quelques années avant les événements que je viens de vous raconter, il était arrivé que les habitants d'une belle province, que le Rhône séparait de l'Aquitaine, et que l'on nommait le Dauphiné, avaient supplié le roi Jean de les recevoir sous son obéissance, à la seule condition que son fils aîné prendrait le titre de Dauphin: et en effet, depuis cette époque, ce titre à été jusqu'à nos jours celui du premier-né des rois de France.

Le Dauphin, fils de Jean II, se nommait aussi Charles. A peine âgé de dix-huit ans, il se montrait déjà sage et réfléchi, et témoignait en toute circonstance une affection sincère à son beau-frère le roi de Navarre, qu'il croyait alors plutôt égaré par de mauvais conseils qu'entraîné au mal par ses propres penchants.

Charles, qui portait aussi le titre de duc de Normandie, tenait habituellement sa cour à Rouen, la plus grande ville de cette province; et ayant appris que Charles-le-Mauvais se proposait de le visiter avec un

bon nombre de seigneurs qui lui étaient attachés, il les invita à un festin pour célébrer leur bienvenue.

Aucun des Navarrais 1 n'y manqua, et le repas le plus splendide commençait à peine, lorsque tout-à-coup les portes de la salle s'ouvrirent, et le roi Jean, que chacun croyait à cinquante lieues de là, parut suivi d'une troupe de sergents d'armes et de seigneurs.

"Que nul ne bouge d'ici, quelque chose qu'il voie!" s'écria une voix terrible; et les convives troublés, se levant aussitôt de table, s'avancèrent au-devant du roi

pour le saluer respectueusement.

Mais ce prince, dont le visage était pâle de colère: "Or sus 2, traître!" dit-il en s'adressant au roi de Navarre, et le saisissant d'un bras vigoureux: "Tu n'es pas digne de t'asseoir à la table de mon fils, et je ne veux boire ni manger tant que tu vivras."

A ces mots, le bourreau s'avançait déjà pour saisir sa proie, lorsque le Dauphin, embrassant les genoux de son père, le supplia d'épargner le roi de Navarre, afin qu'il ne fût pas dit dans le monde entier que le festin auquel il l'avait invité n'était qu'un piège déloyal tendu pour l'attirer à sa perte.

Le roi, malgré sa colère, parut se rendre aux justes raisons de son fils, et s'en alla dîner, dit l'histoire, avec ceux qui l'avaient accompagné, laissant le roi de Navarre et les seigneurs de sa suite sous bonne et sûre garde. Chacun crut un moment que le ressentiment de Jean était apaisé, et que les Navarrais en seraient quittes pour la peur ³.

Mais à peine le repas fut-il terminé, que ce prince, montant à cheval avec une troupe de ses gardes et de

¹ Navarrais, of Navarre, Navarrese. — ²Or sus, come! — ³ en seraient quittes pour la peur, would get off with a fright.

ses barons, et faisant amener dans un champ voisin tous les amis de Charles-le-Mauvais, les livra au bourreau à l'instant même, et leur fit couper la tête en sa présence.

Ce fut ainsi que périrent plusieurs des principaux seigneurs de Normandie, qui n'avaient commis d'autre crime que de montrer trop d'attachement au roi de Navarre; quant à celui-ci, Jean ordonna qu'il fût conduit pieds et poings liés dans son château du Louvre à Paris, où il passa plusieurs années dans une étroite prison.

LA CAPTIVITÉ DU ROI JEAN.

Depuis l'an 1355 jusqu'à l'an 1358.

Cependant les sept années de la trêve que Philippe de Valois avait autrefois conclue avec les Anglais, étaient près d'expirer, et déjà ceux-ci se préparaient à renouveler la guerre en Guyenne, où le Prince Noir venait de débarquer une puissante armée; Jean-le-Bon se vit donc obligé de réunir aussi des soldats.

Mais comme les seigneurs ses vassaux, presque tous ruinés par tant de guerres désastreuses, ne lui en amenaient plus qu'un petit nombre, il convoqua à Paris, de toutes les provinces du royaume, une grande assemblée de barons, d'évêques, et de bourgeois des communes, à laquelle on donna le nom d'États-Généraux.

Quoique je n'aie point encore eu occasion de vous parler de ces sortes d'assemblées, celle que réunit le roi Jean, au moment de recommencer la guerre contre les Anglais, ne fut pas la première de ce genre que l'on eût vue en France: vous avez déjà appris à connaître, sous les deux premières dynasties, les Champs de Mars, et, sous les Capétiens, les cours plénières successivement transformées en Parlement.

Les plus anciennes assemblées où l'on ait vu figurer les députés des communes à côté des barons et des prélats de France, furent convoquées par Philippe-le-Bel, dans quelques circonstances où il crut avoir besoin du concours de tous les Français, et particulièrement lorsqu'il voulut faire juger les Templiers, et s'approprier leurs dépouilles.

A la vérité, les bourgeois ne se rendirent d'abord à ces réunions qu'avec une extrême répugnance, parce que la plupart du temps c'était pour leur demander de l'argent ou des soldats qu'on les tirait de chez eux: mais peu à peu ils s'accoûtumèrent à ce nouvel état de choses, et résolurent de profiter de l'occasion pour adresser au roi des cahiers de doléances 2, c'est-à-dire de plaintes, où ils lui représentaient humblement les souffrances du peuple.

Le roi Jean, ayant donc convoqué les États-Généraux à Paris, commença, selon la coûtume, par réclamer d'eux de secours qui lui permissent de guerroyer contre les Anglais, et les États lui accordèrent ses demandes, mais à la condition pourtant qu'il leur promettrait en retour d'abolir certains usages dont le peuple des villes et des campagnes se plaignait depuis un grand nombre d'années.

Ainsi, c'était autrefois l'habitude, lorsque la cour arrivait en quelque lieu, que les gens du roi allassent

¹ cours plénières, full courts. — ² des cahiers de doléances, a list of grievances.

dans les maisons, enlever les meubles, les chevaux, les mulets, les ustensiles de toute espèce, et tout ce qui pouvait être à leur convenance; on appelait cela exercer "le droit de prise," et ce droit injuste ruinait en un seul jour la plupart des habitants.

Les États-Généraux, entre autres griefs¹, ne manquèrent donc pas de signaler ce désordre au roi; et ce prince, qui ne pouvait se passer de² leur concours, les assura qu'à l'avenir pareille chose ne se renouvellerait plus, mais il s'écoula pourtant encore bien des années avant que ce pillage fût entièrement aboli.

A ce prix, cependant, les députés du royaume consentirent à permettre au roi Jean de lever une armée considérable de fantassins renforcée d'un bon nombre d'hommes d'armes complètement équipés et montés; ils lui abandonnèrent en outre 3 une forte somme d'argent, au moyen de laquelle il s'engagea à défendre vaillamment le royaume contre les Anglais.

Alors le roi s'avança au-devant du Prince Noir qui marchait déjà sur Paris, et les deux armées se rencontrèrent auprès de la ville de Poitiers, où je vous ai dit qu'autrefois Charles-Martel défit les Sarrasins; les Français étaient au moins cinq fois plus nombreux que leurs adversaires, et le Prince Noir hésita un moment à s'exposer au danger d'être accablé par le nombre.

Toutefois, comme la crainte ne pouvait avoir d'empire sur lui, il se décida promptement à courir les chances d'un combat, et l'on vit alors s'engager une bataille dont l'issue fut encore plus funeste à la France que celle de la journée de Crécy.

¹ griefs, grievances. — ² se passer de, to do without. — ³ en outre, besides.

Les princes et les barons français, emportés une fois de plus par un courage aveugle et sans réflexion¹, chargèrent l'ennemi en désordre, et causèrent ainsi la perte de toute l'armée, qui joncha la plaine de ses cadavres: Jean lui-même, avec plusieurs de ses fils, tomba vivant au pouvoir du vainqueur.

Jamais encore, dans les jours les plus malheureux, une pareille calamité n'avait frappé le royaume de France: ni la valeur indomptable du roi, qui combattit le dernier avec le courage d'un lion, n'ayant plus à ses côtés que son plus jeune fils, Philippe, duc de Bourgogne, qui ce jour-là mérita le surnom de Hardi quoiqu'il fût à peine âgé de douze ans; ni les efforts des barons français, dont la plupart expièrent par une mort glorieuse leur fatale imprudence; ni l'héroïsme des moindres soldats de l'armée, ne purent empêcher une défaite complète.

Le roi, blessé au visage et accablé de fatigue, après avoir rendu son épée à un chevalier français qui se trouvait parmi les ennemis pour qu'il ne fût pas dit qu'il avait été désarmé par un Anglais, fut conduit aussitôt devant le Prince Noir, qui se montra aussi généreux après la victoire qu'il avait été intrépide pendant la bataille.

Il honora le malheur de son illustre captif en le servant lui-même à table, et refusa par respect de prendre place à ses côtés, parce que, disait-il avec modestie, il ne se croyait pas digne de s'asseoir près d'un si grand prince et d'un si vaillant capitaine.

Le roi Jean, d'abord conduit à Bordeaux, principale ville du duché de Guyenne, qui, comme vous savez, appartenait alors aux Anglais, fut bientôt après em-

¹ sans réflexion, inconsiderate.

barqué pour l'Angleterre, où il demeura plusieurs années, constamment traité avec tous les égards dus à son rang et à son noble caractère.

Après cela un voile de douleur parut couvrir tout le royaume; il semblait que le malheur eût commencé à régner sur la France avec la maison de Valois, et l'on dit que ce fut le jour de la fatale bataille de Poitiers, que les soldats français firent entendre pour la dernière fois le chant guerrier du paladin Roland.

ÉTIENNE MARCEL.

Depuis l'an 1356 jusqu'à l'an 1364.

Tandis que le roi Jean était ainsi conduit prisonnier en Angleterre, le dauphin Charles avait pris le titre de régent du royaume: c'était, comme je vous l'ai dit, un prince sage et prudent dont quelques mécontents n'apprécièrent pas d'abord tout le mérite.

Après la bataille de Poitiers, au lieu de rallier autour de sa personne les débris de l'armée française, il avait jugé plus à propos 1 de laisser ce soin à ses généraux, pour se rendre 2 en toute hâte à Paris, où il devenait urgent de prendre les mesures convenables, avant que la nouvelle de cette défaite n'eût jeté le trouble dans la capitale.

Cependant ce prince, au milieu du découragement général que ce revers inattendu avait répandu dans les

¹à propos, proper. — ² de se rendre, to go.

esprits, se trouva fort embarrassé de faire face à ¹ tous les dangers dont le royaume était menacé; son plus vif désir eût été d'acquitter sans retard, envers les Anglais, la rançon du roi son père, pour que ce prince pût rentrer dans ses États.

Mais les préparatifs énormes de cette guerre, dont l'issue venait d'être si funeste, avaient épuisé tous les coffres, et le roi d'Angleterre mettait un si haut prix à la liberté de son prisonnier, que le Dauphin désespéra de pouvoir jamais réunir une pareille somme d'argent.

Alors il eut l'idée d'assembler de nouveau les États-Généraux, et de leur exposer tous les malheurs qui depuis l'année précédente avaient assailli le roi et le royaume, en les suppliant d'unir leurs efforts aux siens pour remédier à tant de désastres.

Cependant cette fois les États, qui venaient de voir, en quelques mois, se fondre les armées et les trésors qu'ils avaient confiés au roi Jean, se montrèrent peu disposés à s'imposer de nouveaux sacrifices.

Il se trouva même parmi eux des hommes qui, animés de l'amour du bien public, résolurent de ne rien négliger pour éviter à l'avenir les fautes qui, en si peu de temps, avaient mis le royaume à deux doigts de sa perte.

Parmi ces hommes généreux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, on distinguait Robert, évêque de Laon, et Étienne ³ Marcel, prévôt des marchands de Paris c'est-à-dire principal magistrat de cette grande ville.

Ces deux bons citoyens n'ignoraient pas qu'au lieu d'employer les trésors livrés au roi Jean, à lever des soldats et à se préparer aux chances de la guerre, ce

¹ faire face à, to face. — ² se fondre, to melt. — ³ Étienne, Stephen.

prince avait eu la faiblesse d'en distribuer la plus grande partie à ses courtisans, gens pour la plupart aussi avides de largesses qu'inutiles aux pays.

Étienne Marcel, au contraire, bien différent de ces hommes insatiables, à la première nouvelle de la défaite de Poitiers, n'avait songé, en sa qualité de prévôt de Paris, qu'à mettre cette capitale en état de défense, soit en faisant réparer promptement les murailles qui l'entouraient, soit en tendant, à l'entrée de chaque rue, de grosses chaînes de fer, pour empêcher la cavalerie ennemie d'y pénétrer.

Aussi, tandis que dans les campagnes, les habitants, frappés d'épouvante, voyaient chaque jour des bandes de brigands de toute nation incendier leurs chaumières, égorger leurs bestiaux et leur enlever même leurs enfants, les Parisiens, à l'abri de leurs bonnes murailles, se trouvaient préservés de toute attaque, et bénissaient la prévoyance de leur premier magistrat.

Mais un autre fléau, produit par le désespoir même des malheureux campagnards, mit bientôt le comble laux maux qui les accablaient; non contents d'exercer envers ces pauvres gens les plus affreuses vexations, les barbares, qui ravageaient les provinces, ajoutaient encore à leurs cruautés par d'amères dérisions.

Ils disaient que, pour arracher quelque chose d'un paysan, il fallait frapper rudement Jacques Bonhomme: c'était le sobriquet ² ridicule qu'ils donnaient à cette classe malheureuse, dont ils épuisaient ainsi la patience à force ³ de mauvais traitements.

En effet, ces infortunés, ne pouvant plus supporter désormais de pareilles misères, se réunirent dans les

¹ mettre le comble à, to consummate. — ² sobriquet, nickname.

³ à force de, by means of many.

campagnes au nombre de plusieurs milliers, et, formant des bandes tumultueuses, ravagèrent à leur tour les environs de Paris et saccagèrent les châteaux.

Ils dévastèrent aussi les villes et les villages, et déclarèrent surtout une guerre à mort à tous les barons, qu'ils regardaient comme les auteurs de leurs maux, parce qu'ils ne faisaient aucun effort pour les secourir.

Cette insurrection des paysans français, pendant la captivité du roi Jean, est connue sous le nom de Jacquerie, et vint mettre le comble aux malheurs publics, car personne n'apportant plus de vivres dans Paris, les horreurs de la famine se joignirent bientôt à la désolation générale.

Cependant Robert et Marcel, au nom des États assemblés, supplièrent le Dauphin de prendre pitié du sort de tant de misérables, et, pour que désormais les dépouilles du peuple ne servissent plus aux largesses des rois envers leurs courtisans, ils demandèrent avec instance qu'un châtiment sévère fût infligé aux officiers qui s'étaient partagé les trésors royaux.

Le Dauphin, qui avait un intérêt puissant à ne pas se brouiller avec les États, leur répondit d'abord par quelques promesses évasives, mais lorsqu'il s'agit de remplir ses engagements, il chercha chaque jour à gagner du temps sous de nouveaux prétextes, et finit par ne rien faire de ce qu'il avait promis.

Alors, les amis d'Étienne Marcel qui étaient en grand nombre dans l'assemblée, indignés de ce manque de foi du Dauphin, résolurent de lui opposer son beaufrère Charles-le-Mauvais, ce roi de Navarre que Jean II avait autrefois privé de sa liberté.

¹ se brouiller, to quarrel.

L'arrachant de la tour du Louvre, où il languissait depuis plusieurs années, ils le présentèrent au peuple de Paris comme le libérateur du royaume et le réparateur de leurs maux; c'était un redoutable adversaire que les partisans du prévôt venaient de susciter au Dauphin.

Depuis ce moment, les États insistèrent plus fortement auprès de ce prince, pour qu'il abandonnât à la vengeance publique les officiers contre lesquels Robert et Marcel avaient porté plainte.

Le Dauphin s'étant laissé conduire à l'hôtel-de-ville, sous prétexte de rassurer par sa présence les Parisiens alarmés, eut la douleur de voir deux de ses plus fidèles serviteurs égorgés sous ses yeux, et si près de lui, que leur sang jaillit jusque sur ses vêtements.

Charles lui-même aurait couru les plus grands dangers, si Marcel, pour le préserver de la fureur populaire, ne l'eût forcé à se couvrir la tête de son propre chaperon, qui était rouge et bleu, et à se montrer ainsi à la populace, qui le salua de mille acclamations.

Or, il faut que je vous dise que ce chaperon, moitié rouge, moitié bleu, était une sorte de coiffure adoptée par les habitants, pour se distinguer entre eux, et il n'y avait alors guère de Parisiens qui n'eussent arboré ce signe de ralliement, les uns par crainte, les autres par opinion.

Cependant les deux officiers du Dauphin qui avaient été si cruellement massacrés à ses pieds, appartenaient à la classe des barons de Champagne, qui supplièrent ce prince de ne pas laisser impunis de pareils meurtres.

Pour lui donner les moyens d'en tirer vengeance, ils le déterminèrent à sortir de Paris, dont le roi de Navarre, en haranguant fréquemment le peuple qu'il soulevait ou apaisait à son gré, était devenu le véritable souverain.

Charles de France consentit donc à se retirer au milieu d'eux, pourvu qu'ils s'engageassent à lui donner les moyens de se venger des Parisiens et surtout d'Étienne Marcel, qu'il regardait comme son plus mortel ennemi.

Dans cette circonstance, le prévôt, prévoyant que de grands dangers menaçaient Paris et la cause qu'il avait embrassée, s'unit plus étroitement au roi de Navarre, qu'il fit proclamer capitaine général du royaume; mais les Parisiens ayant soupçonné, peu de jours après, que Charles-le-Mauvais, tout en paraissant servir le parti du peuple, cherchait secrètement à se raccommoder avec le Dauphin, et que même il avait contribué, avec les troupes de ce prince, à l'extermination des Jacques (c'était le nom donné aux paysans qui suivaient la Jacquerie), le dépouillèrent de ce titre, le chassèrent de leur ville, et défendirent à Marcel de jamais le recevoir dans leurs murs.

Pendant ce temps, le Dauphin s'était approché de a capitale avec les soldats que les barons de Champagne lui avaient amenés; dans l'impossibilité d'attaquer cette grande ville, dont toute la bourgeoisie avait pris les armes, il se consentait d'empêcher les vivres d'entrer dans Paris, où déjà la famine se faisait sentir avec violence.

Mais Marcel, pénétré de douleur à la vue des souffrances de tout ce peuple, se décida à ouvrir secrètement une porte de cette capitale au roi de Navarre, sous la condition que ce prince y ferait arriver les farines et les bestiaux, que les troupes du Dauphin arrêtaient au passage.

¹ se raccommoder, to reconcile one'sself.

Mais au moment où le prévôt, ayant saisi les clefs de l'une des portes principales, allait encore une fois livrer la ville à ce méchant homme, une troupe de bourgeois, conduits par un échevin nommé Jean Maillard, assaillit les compagnons de Marcel, en criant Montjoie et St. Denis, qui était alors le cri de guerre des Français, et Maillard, atteignant le prévôt d'un coup de hache, le renversa mort sur la place.

Le meurtre de Marcel, dans cette occasion décisive, changea tout le cours des événements; la faveur populaire, qu'il avait possédée sans partage pendant sa vie, se convertit tout-à-coup en haine furieuse; son corps, traîné dans les rues, par la plus vile populace, fut mis en pièces, et précipité dans un égout: Charles-le-Mauvais se vit contraint de chercher fortune ailleurs, et le Dauphin rentra dans Paris, où sa présense fit cesser les désordres.

Vous entendrez peut-être dire quelquefois qu'Étienne Marcel, qui périt ainsi victime de la cause qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur, excita par son humeur turbulente presque tous les malheurs que je viens de vous raconter; mais ce n'est point ainsi qui'l faut juger ce grand citoyen, qui ne doit point être accusé des misères de cette époque. Marcel avait été choisi par les bourgeois pour être leur premier magistrat et leur défenseur; il connaissait les souffrances du peuple au milieu duquel il vivait, et le seul espoir d'y porter remède l'avait déterminé à encourir la haine du Dauphin, qui devait lui être si fatale.

Le calme intérieur était à peine rétabli à Paris, après tant d'orages, qu'une nouvelle tempête parut prête à fondre sur la France. Le roi d'Angleterre

¹ d'y porter remède, of remedying it.

s'avança presque aux portes de Paris, et le Dauphin se décida à tout sacrifier pour éviter au royaume une ruine complète. Il sollicita donc et obtint d'Édouard III une paix peu glorieuse à la vérité, quoique chèrement achetée, mais qui devait rendre le repos à l'Europe et la liberté à son père. Le traité qui terminait cette longue et désastreuse querelle fut signé à Brétigny, petite ville située au sud de Paris: il assura au prince anglais la possession définitive d'une partie de ses conquêtes, et particulièrement celle de la ville de Calais et du duché de Guyenne; mais ce qui importait le plus¹ au roi d'Angleterre, c'est qu'il l'affranchit désormais de toute vassalité envers la couronne de France.

Quant au roi Jean, comme il s'en fallait encore de beaucoup que l'on eût pu² réunir la somme énorme que le vainqueur exigeait pour sa rançon, il fut convenu qu'il donnerait en ôtages, jusqu'a ce que cette somme fût payée, un certain nombre des plus nobles seigneurs et des plus riches bourgeois de son royaume. A ce prix seulement, la liberté de rentrer dans ses États lui fut rendue; mais il n'en jouit que peu d'années, car étant retourné de nouveau en Angleterre, pour y proposer à son ancien ennemi une croisade contre les Sarrasins, il tomba malade à Londres, et mourut quelques jours après.

Près de vingt ans après la mort de Jean II, Charlesle-Mauvais, dont la haine contre son beau-père avait tant contribué aux calamités de son règne, fut puni, dit-on, d'une manière où l'on ne peut méconnaître le doigt de Dieu. Ce prince ayant été à son tour atteint

¹ ce qui importait le plus, what was most important.—² comme il s'en fallait encore beaucoup que l'on eût pu, as they were still very far from having been able.

d'une maladie grave, son médecin lui ordonna, pour réparer ses forces qui l'abandennaient chaque jour davantage, de se faire coudre dans un drap imbibé d'esprit-de-vin; ce qu'il fit avec empressement, tant il avait à cœur de récouvrer la santé; mais ce remède, dont il attendait la vie, devint la cause de sa perte; car son valet de chambre ayant eu l'imprudence d'approcher une lampe du malade, le feu prit aussitôt au drap¹ dont il était enveloppé, et le mauvais prince fut consumé vif, avant qu'on pût parvenir à éteindre la flamme que l'esprit-de-vin alimentait avec violence.

LE CONNÉTABLE DU GUESCLIN.

Depuis l'an 1364 jusqu'à l'an 1380.

Sous le règne de Charles V (c'était le nom qu'avait pris le Dauphin, en succédant à son père), il y avait en Bretagne un chevalier nommé Bertrand du Guesclin, qui fut certainement un des hommes les plus illustres dont la France peut s'enorgueillir.

Le jeune Bertrand, dans son enfance, était tellement dépourvu des grâces ordinaires de cet âge, que les yeux même de ses parents s'arrêtaient avec peine sur ce fils qui devait pourtant un jour répandre tant de gloire sur leur maison.

Sa taille était épaisse et disgracieuse, ses épaules larges, sa tête disproportionnée, sa physionomie com-

¹le feu prit aussitôt au drap, the sheet immediately took fire.

mune 1, et sans l'éclat extraordinaire de son regard, on eût difficilement reconnu chez cet enfant, si maltraité de la nature, une âme énergique et douée des plus rares qualités.

"Je sais bien," disait-il souvent, dans le langage naïf de cette époque, "que je suis difforme, et que jamais je ne serai bien aimé des dames, mais je saurai du moins me faire craindre des ennemis du roi."

Né avec un caractère farouche que les menaces et les châtiments ne faisaient qu'irriter, ceux qui l'entouraient eurent d'abord le tort d'exciter son orgueil, en cherchant à l'humilier, mais alors le sauvage enfant devenait intraitable, et s'armant d'un bâton, il frappait rudement quiconque avait osé l'outrager.

Heureusement enfin ses parents comprirent la nécessité d'essayer par la douceur de dompter cette humeur difficile, et bientôt en effet on obtint de lui plus de déférence et de docilité, car Bertrand était doué d'un cœur noble et généreux que l'on avait trop longtemps méconnu.

On ne put cependant jamais parvenir à lui apprendre à lire, et le précepteur qui lui fut donné dans cette intention fut contraint d'y renoncer; à la vérité, ce n'était pas chose rare dans ce temps-là, que de voir un gentilhomme ou un vaillant capitaine ne connaître ni A ni B.

Alors les gens de guerre regardaient la science comme bonne tout au plus à des moines ou à des légistes; pour eux, ils se trouvaient parfaitement instruits lorsqu'ils possédaient l'art de donner de bons coups d'épées, et de manier adroitement un cheval de bataille.

Aussi, dès son plus jeune âge, Bertrand ne respiraitil² qu'exercices militaires et que combats; sa mère qui

¹ commun, vulgar. - 2 ne respirait-il que, wished for nothing but.

l'aimait tendrement se plaignait sans cesse de son humeur tapageuse, et dissait souvent qu'il n'y avait pas au monde de plus méchant garçon, toujours blessé, et toujours battant ou battu.

Un jour que cette dame, en pleurant, contait ainsi ses peines à une religieuse de ses amies, celle-ci, qui prétendait lire sur la physionomie de chacun la destinée qu'il devait avoir un jour, fit approcher l'enfant indocile, et après l'avoir considéré avec attention: "Ne vous plaignez pas, madame," dit-elle à sa mère, "que Dieu vous ait donné un tel fils; car cet enfant déviendra un jour la gloire de votre maison et celle de tout le royaume."

La pauvre dame ne crut guère alors à cette prédiction, qui se vérifia pourtant dans la suite d'une manière éclatante, comme nous le verrons tout à l'heure; en attendant, le caractère turbulent et impérieux du petit Bertrand ne le faisait aimer ni des enfants de son âge, ni des grandes personnes¹.

Tout le monde le craignait ou le haïssait; chacun évitait son approche; mais la Providence, qui avait permis qu'il parût ainsi disgracié de la nature, avait mis en lui une âme intrépide et un esprit d'une trempe 2 supérieure.

C'était l'usage, dans ce temps-là, que l'on célébrât des jeux où les chevaliers de tous les pays environnants se présentaient couverts de leurs armures, pour combattre les uns contre les autres à grands coups de lance et d'épée. Ces jeux se nommaient des Tournois.

Les combattants y paraissaient ordinairement le visage masqué par la visière de leur casque, et ils joutaient ensemble si rudement à pied et à cheval, qu'il

¹ grandes personnes, grown up people. - ² trempe, stamp.

arrivait fréquemment que quelqu'un d'entre eux restât mort sur la place.

Bertrand venait d'atteindre sa dix-septième année, lorsqu'on publia, à son de trompe, dans tout le pays de Bretagne, qu'il serait célébré un grand tournoi où toute la noblesse des environs était invitée à se rendre.

Le sire du Guesclin, père de Bertrand, fut un des premiers à se mettre en route pour cette solennité militaire; et, prenant avec lui tous ses chevaux de bataille et ses écuyers, il refusa d'emmener son fils, qu'il trouvait encore trop jeune, ou peut-être trop mal élevé¹ pour prendre part à de pareilles fêtes.

Bertrand demeura donc bien chagrin au logis, lorsque son père fut parti, car il se sentait déjà un homme intrépide et vigoureux; il lui vint dans l'idée de monter un vieux cheval qui était resté dans un coin de l'écurie, et d'aller aussi au tournoi sans que personne le reconnût.

Le jeune homme n'avait point d'argent pour se faire un brillant équipage, et la curiosité seule le conduisit d'abord à cette fête; mais, lorsqu'il entendit le son des trompettes, le cœur lui battit avec violence.

Il ne fut plus maître de son désir de descendre aussi dans l'arène, et apercevant un chevalier qui, après avoir honorablement combattu, se retirait dans une maison voisine pour se reposer de ses fatigues, il l'y suivit et se jeta à ses pieds.

Il le supplia avec tant d'instance de lui prêter ses armes et son cheval pour paraître à son tour dans la lice, que le bon chevalier, touché de l'extrême ardeur de ce jeune homme, consentit sans peine à satisfaire ses désirs.

¹ trop mal élevé, too rough.

Dès que Bertrand se fut ainsi équipé, il baissa la visière de son casque pour éviter que l'on aperçut son visage, et ayant obtenu, selon l'usage, des juges du camp, la permission de combattre, il renversa dans la poussière les plus vaillants guerriers.

Déjà même on le proclamait vainqueur, et il allait recevoir le prix de l'honneur, lorsqu'un chevalier s'avança pour le lui disputer à son tour; le jeune homme se préparait encore à terrasser ce nouveau rival, lorsqu'il reconnut dans cet adversaire le sire du Guesclin, son père.

Alors Bertrand, courant vers lui, abaissa sa lance, et mettant un genou en terre, le pria de lui accorder sa bénédiction; le bon père releva son fils en pleurant de joie, et tous les assistants l'applaudirent plus encore à cause de sa piété filiale, qu'à cause des victoires qu'il venait de remporter.

Le prix du courage qu'il avait mérité par ses prouesses lui fut décerné d'une voix unanime, mais il ne l'accepta qu'à condition qu'il lui serait permis de le partager avec le complaisant chevalier qui lui avait prêté son cheval et son armure.

Dès ce moment Bertrand ne quitta plus les armes: selon la coutume de ce temps qui voulait que chaque gentilhomme eût son cri d'armes, il choisit pour le sien Notre-Dame Guesclin: et ce cri, tant qu'il vécut, devint le signal de la défaite des Anglais et des autres ennemis du roi, qui l'en récompensa en le faisant Connétable de France, c'est-à-dire chef de toutes les armées du royaume.

Aussi habile capitaine que vaillant chevalier, Bertrand devint bientôt la terreur des Anglais, qui n'avaient plus alors leur Prince-Noir pour les commander; partout où du Guesclin paraissait, les ennemis de la France

prenaient la fuite, et grâce au courage de l'illustre connétable, les désastres de Crécy et de Poitiers furent presque entièrement réparés.

Parmi les malheurs incalculables que les longues guerres contre l'Angleterre avaient attirés sur la France, on pouvait mettre au premier rang, à l'époque du règne de Charles V, l'existence d'un nombre infini de soldats de toute nation et de toute origine qui, vendant leur épée à quinconque pouvait la payer, dévastaient le royaume dans tous les sens l, et s'occupaient moins de combattre les ennemis, que de dépouiller les pauvres habitants.

Les Routiers (c'était ainsi que l'on nommait ces soldats farouches et insatiables de pillage) formaient des bandes formidables que l'on désignait alors sous le nom de grandes compagnies, ou compagnies d'aventures; plusieurs barons français et anglais s'étaient mis à leur tête, et cette soldatesque indisciplinée était un fléau que rien ne pouvait contenir ni détourner.

Du Guesclin, que sa haute renommée de courage faisait respecter même de ces hommes terribles, fut chargé par Charles V de conduire plusieurs de ces compagnies en Espagne, sous prétexte de guerroyer, mais en réalité dans l'espoir qu'elles y seraient exterminées.

Malheureusement, cette expédition, où le Connétable acquit une nouvelle gloire, quoique la fortune des armes ne lui fût pas toujours favorable, ne produisit pas l'effet qu'on en attendait: après une courte campagne, les Routiers rentrèrent par troupes dans le royaume, où, sous différents chefs, ils continuèrent encore leurs ravages pendant près de cinquante années.

¹ sens, directions.

Il me serait impossible de dire ici tous les services que Du Guesclin rendit à la France tant qu'il vécut; l'espace nous manque pour vous raconter cette histoire où vous apprendriez en même temps à honorer le nom de ce grand homme, qui montra dans toutes les circonstances de sa vie autant d'humanité que de bravoure.

Atteint d'une maladie mortelle pendant qu'il assiégeait, en Auvergne, le château de Randan, occupé par les Anglais, il s'aperçut bientôt qu'il allait mourir, et fit appeler autour de son lit les capitaines de son armée.

Il leur recommanda, en les embrassant, de ne point oublier, dans quelque pays qu'ils fissent la guerre, que les gens d'Église, les femmes, les enfants, et le pauvre peuple ne devaient jamais être traités en ennemis.

Lorsque l'illustre Connétable eut rendu le dernier soupir, le gouverneur du château de Randan vint déposer sur son cercueil les clefs de ses portes, pour témoigner ainsi à la face du monde entier le respect qué ses ennemis mêmes portaient à sa mémoire.

Charles V, que l'on a surnommé LE SAGE à cause de ses bonnes intentions plutôt que du bien qu'il fit à son royaume, voulut que le corps de Du Guesclin fût transporté dans les caveaux de St. Denis, et qu'il trouvât ainsi sa sépulture parmi celle des rois et des princes de leur famille.

Le peuple, que Du Guesclin avait toujours protégé de son épée, venait en foule sur les routes que son cortège, funèbre devait parcourir, et pleurait en voyant passer le cercueil de ce grand homme.

Le roi ne survécut que peu de mois au vaillant capitaine qui l'avait si bien servi; et le royaume perdit presque en même temps les deux hommes qui seuls depuis bien longtemps étaient parvenus à lui rendre

quelque calme.

C'est à Charles V que l'on attribue la fondation, à Paris, de cette belle et immense bibliothèque qui est aujourd'hui la plus précieuse du monde entier; à cette époque, elle ne contenait guère plus de neuf cents volumes manuscrits, nombre considérable pour ce temps.

LA DÉMENCE DE CHARLES VI.

Depuis l'an 1380 jusqu'à l'an 1422.

L'histoire de la maison de Valois est presque toujours celle des malheurs de la France, et aucune période m'offre une plus longue suite de désastres que le règne du fils aîné de Charles-le-Sage, qui lui succéda sous le nom de Charles VI.

Ce prince, âgé de dix ans lorsqu'il fut appelé au trône, annonçait déjà de belles qualités, une âme honnête et un cœur vertueux, mais le sort ne permit pas qu'il jouît des avantages que lui promettaient ces heureux dons de la nature.

Dès son enfance, il se trouva entouré de parents jaloux et d'ennemis acharnés; le peuple souffrit beaucoup avant que le roi fût en âge de gouverner par luimême, et ce moment tant désiré était à peine arrivé, que Charles VI éprouva le plus grand de tous les maux, car il perdit la raison.

Charles avait toujours eu l'esprit faible, parce que ses oncles, que son père mourant lui avait donnés pour tuteurs, afin de régner plus aisément à sa place, avaient eu intérêt à négliger son éducation; mais un événement imprévu acheva de déranger sa pauvre cervelle.

Un jour que le roi, jeune encore, se disposait à faire la guerre contre le duc de Bretagne, qui refusait de se reconnaître son vassal, il traversait en plein midi une vaste forêt, suivi de plusieurs chevaliers armés.

Un homme, d'une taille gigantesque et à demi nu, s'élança tout-à-coup du milieu du bois, et saisissant avec force la bride de son cheval, lui cria d'une voix terrible: "O roi! n'avance pas, tu es trahi!" A peine eut-il prononcé ces paroles, que cet inconnu rentra précipitamment dans le bois, où bientôt on le perdit de vue.

En entendant ces mots étranges, Charles tomba dans une rêverie profonde; il ne proféra plus une seule parole, et poursuivit son chemin dans un morne silence qu'aucun des seigneurs de sa suite n'osait interrompre.

Derrière le roi marchaient deux jeunes pages, chargés de porter la lance et le bouclier du monarque, et l'un d'eux ayant par hasard laissé heurter cette lance contre le casque de son compagnon, ce choc produisit un léger re tentissement.

Aussitôt Charles, arraché de sa rêverie par ce bruit inattendu, s'imagine qu'on en veut à sa vie²; sa tête s'égare, il tire son épée et se précipite sur ceux de sa suite qui sont le plus rapprochés de sa personne; quatre de ces malheureux tombent sous ses coups, sans songer seulement à se défendre, et les autres n'ont que le temps de fuir pour éviter un sort semblable.

Cette horrible fureur ne dura pourtant qu'un mo-

¹ en plein midi, in broad daylight. — ² qu'on en veut à sa vie, that they have designs upon his live.

ment; le roi, presque épuisé par cette crise effrayante, descendit bientôt après de cheval, et après s'être dépouillé de son armure, s'endormit profondément au pied d'un arbre.

Ce fut là qu'on le trouva, au bout de plusieurs heures, encore plongé dans un sommeil dont on ne put le tirer qu'avec peine; mais combien le moment de son réveil fut affreux pour les fidèles serviteurs qui l'entouraient!...Le roi de France n'était plus qu'un insensé.

Alors on appela de tous les pays les plus habiles médecins de ce temps, qui tentèrent vainement de le rendre à lui-même¹; on eut même recours, en désespoir de cause², aux secours de la magie.

Ces prétendus savants, qui se faisaient forts 3 de changer les lois de la nature, s'en retournaient en déclarant que le roi était certainement ensorcelé; car ils aimaient mieux mentir avec effronterie que de confesser l'impuissance de leur art.

Cependant on parvint, à force de soins, à lui procurer quelques intervalles de raison, qui ne servaient au pauvre prince qu'à lui faire comprendre toute l'horreur de sa situation.

Dans un de ces instants où le roi paraissait avoir repris son bon sens, et où il témoignait un grand goût pour les danses et les jeux de toute espèce, on imagina, pour le divertir, de donner une fête dans son propre palais, avec des mascarades dont il voulut être un des principaux acteurs.

A cet effet, il se déguisa en satyre, sorte de personnage fabuleux dont il est question dans la Mythologie, et parvint à décider cinq jeunes seigneurs de sa

¹ de le rendre à lui-même, to make him recover. — ² en désespoir de cause, from despair. — ³ se faire fort, to boast.

cour à prendre de semblables travestissements, que l'on fabriqua au moyen de robes enduites de poix auxquelles on attacha de longues étoupes, qui leur donnèrent l'apparence de véritables hommes des bois.

Ainsi déguisés, ces étourdis, ayant le roi à leur tête, entrèrent en dansant dans la fête, où chacun s'empressa de les entourer; mais à peine eurent-ils fait quelques pas au milieu de la foule, que quelqu'un ayant eu l'imprudence d'approcher de l'un d'eux une torche allumée, le feu prit aussitôt aux étoupes dont il était entouré.

Il se communiqua rapidement de l'un à l'autre, à l'exception du roi, sur lequel on eut le bonheur de jeter assez promptement un large manteau pour qu'il fût préservé de l'incendie.

Cependant ses infortunés compagnons, entièrement embrasés, couraient çà et là au milieu du palais, en poussant des hurlements effroyables, sans qu'on pût arrêter le feu qui les dévorait, parce que la poix dont leur robe était enduite s'étant fondue et allumée, il n'y avait plus aucun moyen de l'éteindre.

Quatre de ces imprudents jeunes gens périrent ainsi à l'instant même, dans des souffrances affreuses, et le cinquième, quoique horriblement brûlé, n'évita la mort qu'en se plongeant dans une cuve d'eau qui se trouva par hasard dans une salle voisine.

Quant au malheureux Charles VI, ce déplorable événement produisit sur son esprit une si douloureuse impression, que peu de jours après, il éprouva de nouveaux accès de démence qui ne laissèrent bientôt plus à son intelligence affaiblie que des lueurs faibles et incertaines.

Ce monarque infortuné avait été marié dès sa pre-

mière jeunesse à une princesse allemande, dont le nom se trouve tristement mêlé à la plupart des sinistres événements de cette période; Isabeau de Bavière (c'était ainsi qu'elle s'appelait), jeune, belle, élégante, spirituelle, fut accueillie en France avec tout l'enthousiasme que devaient exciter tant d'avantages réunis.

Son entrée solennelle à Paris fut célébrée par des fêtes qui semblaient être le présage d'un règne prospère; mais la nouvelles reine ne tarda pas à tromper toutes les espérances que son premier aspect avait fait naître: sa jeunesse et sa beauté cachaient une âme égoïste et implacable.

Son élégance devint la source d'un faste effréné qui dissipa les trésors de la couronne, péniblement amassés par Charles-le-Sage, et son esprit même ne se manifesta que par les intrigues et les menées dont elle fit usage pour satisfaire les plus mauvaises passions.

Lorsque cette princesse, incapable d'éprouver aucun bon sentiment, eut acquis la certitude que la cruelle maladie de son royal époux ne laissait aucun espoir de guérison, elle écarta de sa personne ses plus fidèles serviteurs, le relégua dans le plus triste appartement de son palais, et ne permit qu'à un seul domestique de donner des soins à son malheureux maître, qu'elle laissa dans le plus affreux dénûment.

Pour elle, ne songeant plus qu'à déployer une magnificence inouïe jusqu'alors, elle crut imposer silence à la multitude par le luxe prodigieux de ses ajustements et de ses équipages, mais le peuple, qui n'oubliait pas son roi, en la voyant passer suivie d'une foule de courtisans, priait Dieu pour Charles VI, et lui donnait le surnom de Bien-Aimé.

Cependant de ce mariage si fatal à ce malheureux

prince étaient nés plusieurs fils, qui tous étaient encore en bas âge, et dont l'aîné, nommé Charles ainsi que son père, portait, comme héritier du trône, le titre de Dauphin de France.

Quelques seigneurs fidèles, à la tête desquels était le comte d'Armagnac, connétable de France et l'un des plus grands seigneurs du royaume, entouraient cet enfant précieux, mais ils ne purent empêcher que le jeune Dauphin ne courût de grands dangers par la scélératesse de sa mère, qui n'était pas même capable d'aimer ses propres enfants.

Il y avait alors en France deux princes que divisait une haine mutuelle, causée par l'ambition que chacun d'eux nourrissait de gouverner seul le royaume pendant la démence du roi.

L'un était Louis, duc d'Orléans, propre frère de Charles VI, et l'autre son cousin, Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, fils de Philippe-le-Hardi, qui, tout jeune encore, avait si vaillamment combattu à côté du roi Jean son père, le jour de la bataille de Poitiers.

La reine Isabeau, qui affectionnait le duc d'Orléans, peut-être parce qu'il partageait ses goûts de luxe et de magnificence, aurait préféré qu'il obtînt la régence du royaume et se défît de Jean-sans-Péur.

Mais ce dernier était si redoutable par la violence de son caractère et la puissance de ses armes, qu'elle craignit d'irriter un pareil ennemi, et engagea même le duc d'Orléans à se raccommoder 1 avec son cousin.

Le lendemain de ce raccommodement public, qui semblait promettre quelque calme au royaume, vers huit heures du soir, par la profonde obscurité d'une nuit

¹ à se raccommoder, to be reconciled.

du mois de novembre, le duc d'Orléans sortait de chez la reine, monté sur une mule, sorte de monture 1 fort ordinaire à cette époque.

Il n'avait d'autre escorte que deux écuyers placés sur un même cheval, et quatre ou cinq valets à pied, portant des torches pour s'éclairer dans les rues sombres de Paris, où il n'y avait pas alors, comme aujourd'hui, des réverbères et des boutiques illuminées, lorsque tout-à-coup une troupe de gens armés entoura le prince en criant: "A mort! à mort!"

A ce cri, les gens du duc, effrayés ou gagnés ² d'avance, à l'exception d'un seul écuyer, abandonnèrent leur maître, et celui-ci, ne pouvant croire que ce guetapens fût dressé contre sa vie, s'avança au-devant de ces inconnus en leur disant avec calme: "Je suis le duc d'Orléans!"

Mais ces forcenés, qui le cherchaient, le reconnaissant à sa voix, se jetèrent sur lui et lui fendirent la tête d'un coup de massue; le fidèle écuyer, qui seul était resté près de son maître, fut percé de coups en cherchant à couvrir le prince de son propre corps, et les assassins, à la faveur des ténèbres, se dérobèrent par la fuite, sans avoir été reconnus.

Dans le premier moment de stupeur causée par cet événement, personne ne sut à qui attribuer ce crime inouï; on vit le duc de Bourgogne, comme les autres princes, assister en habits de deuil aux funérailles du malheureux duc d'Orléans, et donner même des marques de regret à sa mémoire.

Mais peu de jours après, le bruit se répandit que parmi les meurtriers, on avait distingué, malgré l'obscurité

¹ monture, animal for riding. - 2 gagnés, bribed.

plusieurs serviteurs de la maison de Bourgogne, et l'on ne douta plus alors que Jean-sans-Peur ne fût l'auteur de cet attentat.

Cette rumeur devint bientôt si générale, que ce prince, se voyant soupçonné, ne chercha pas plus longtemps à nier son crime: il déclara hautement lui-même qu'il avait commandé le meurtre, et se retira en Bourgogne, où il attendit fièrement l'effet de l'indignation publique.

Cependant, au milieu de l'épouvante causée par tant d'audace, il n'y eut pas un Français qui ne fût profondément touché de la douleur de VALENTINE DE MILAN, veuve du prince assassiné, et mère de plusieurs jeunes enfants que le crime de Jean-sans-Peur venait de rendre orphelins.

Cette noble dame, malgré son désespoir, eut encore la force de venir à Paris, accompagnée de quelques-uns de ces petits princes, et de se jeter aux pieds du roi Charles VI, qui, dans ce moment, paraissait n'avoir recouvré une lueur de raison que pour être témoin des désastres de sa famille.

Le roi, attendri par ses larmes, la releva avec bonté, lui promit une prompte et sévère justice, et peut-être lui eût-il tenu parole, si tant de secousses, en ébranlant de nouveau son faible cerveau, ne l'eussent fait retomber presque aussitôt dans une démence complète.

Alors s'éloigna pour Valentine l'espoir de la juste vengeance qui l'avait soutenue jusqu'à ce moment; cette princesse inconsolable ne put survivre à des malheurs sans remède, et elle succomba bientôt à tant d'angoisses

¹ s'éloigna, vanished.

et de douleurs, après avoir fait jurer à ses fils que jamais ils ne reverraient en face l'assassin de leur père.

Mais le silence et l'exil ne pouvaient convenir longtemps à celui qui n'avait pas craint de se mettre ainsi au-dessus de toutes les lois divines et humaines; et Jean-sans-Peur, aussitôt que la première impression de son crime se fut affaiblie, n'hésita point à envoyer à Paris un fameux prédicateur, nommé Jean Petit.

Il le chargea de prouver par un discours prononcé devant les princes, les barons, et les autres seigneurs de la cour, qu'il avait eu le droit de faire tuer son cousin le duc d'Orléans.

Or, c'était la coutume, dans ce temps-là que tous les discours publics fussent semés de paroles tirées de l'Évangile et des autres livres saints, comme si un pareil meurtre pouvait être excusé par des paroles, quelles qu'elles fussent; aussi Jean Petit eut beau dire¹, il ne put empêcher que ce crime ne fût jugé abominable.

Il fallut donc que le duc de Bourgogne recourût à d'autres moyens, et peu de temps après on le vit reparaître à Paris, bravant hautement le ressentiment de ses ennemis, et armant pour les contenir les bouchers de cette capitale, dont il avait su se faire des partisans.

Ces hommes, accoutumés à répandre le sang, devinrent la terreur des gens paisibles, et on leur donna le nom d'Écorcheurs, parce qu'il n'y avait pas de barbarie dont ils ne se montrassent capables.

Alors Isabeau de Bavière, que tant d'horreurs n'épouvantaient pas, se déclara ouvertement l'amie du duc de Bourgogne; elle lui abandonna le comte d'Armagnac,

¹ eut beau dire, spoke in vain.

ainsi que les meilleurs serviteurs du roi et du Dauphin, et ce petit prince lui-même eût sans doute été victime comme eux de cette politique de sa mère.

Mais un courageux seigneur, nommé Tanneguy-Duchatel, pour l'arracher aux périls qui l'environnaient, l'emporta sous son manteau hors de Paris, et le conduisit bientôt après dans une ville de France, où tout ce qui restait encore des amis de sa famille s'empressa de venir le joindre.

Pendant ce temps, Jean-sans-Peur, demeuré seul maître de Paris, gouvernait le royaume en faisant couler chaque jour le sang des plus honnêtes gens sur des échafauds, ou en livrant aux mains de ses infâmes écorcheurs les malheureux dont il avait rempli les prisons de la capitale; Isabeau de Bavière, reine aussi cruelle qu'elle avait été mauvaise épouse et mauvaise mère, s'associait à tous ses crimes.

Les Anglais, sous la conduite de leur roi Henri V, troisième successeur du redoutable Édouard III, ayant débarqué une armée considérable en Normandie, gagnèrent sur les Français, auprès d'un village nommé Azincourt, une sanglante bataille, où périt l'élite de la noblesse, et dont le résultat fut de mettre entre leurs mains la plus grande partie du royaume de France.

Cependant le jeune Dauphin, qui pendant cette période désastreuse venait enfin d'atteindre l'âge d'homme, fit proposer au duc de Bourgogne une entrevue sur le pont d'une petite ville nommée Montereau, peu distante de Paris, sous prétexte de conférer sur les moyens de mettre fin à tant de désordres.

Par une défiance réciproque, et que l'événement ne justifia que trop bien, il avait été convenu d'avance que les deux princes arriveraient en même temps au lieu du rendez-vous, avec une suite composée d'un même nombre de barons et de chevaliers, ce qui fut rigoureusement exécuté.

Mais au moment même où tous deux mettaient le pied sur le pont et s'avançaient l'un vers l'autre, un homme, que l'on ne reconnut pas dans le tumulte, s'élança sur le duc de Bourgogne, le frappa d'un coup de hache qui l'étendit mort sur la place; le jeune Dauphin, à ce spectacle affreux, s'évanouit, et l'on fut obligé de l'emporter avant qu'il eût repris connaissance.

Personne en France ne crut le Dauphin capable d'avoir ordonné ce lâche assassinat, quoique Jean-sans-Peur fût son plus formidable ennemi, et que ce dernier eût lui-même donné l'exemple d'un pareil attentat envers son cousin d'Orléans, mais la reine Isabeau, que la mort du duc de Bourgogne abandonnait à ses propres forces, n'hésita point à rejeter sur son fils toute l'horreur de ce crime odieux.

Dans son ressentiment, elle embrassa le parti des Anglais, et leur ouvrit les portes de Paris, où leur roi Henri V fit son entrée à la tête d'une armée, et dont ils demeurèrent les maîtres pendant plus de quinze années.

L'infortuné Charles VI, dont la raison avait achevé de s'égarer dans l'étroite captivité où Isabeau le retenait, ne survécut pas longtemps à ces malheurs publics, dont il n'était plus cependant en état de comprendre toute l'étendue.

Lorsqu'il mourut, il y avait si peu d'argent dans le trésor royal, que l'on fut obligé de vendre une partie des meubles et de la vaisselle de la couronne, pour

¹ avant qu'il eût repris connaissance, before he had recovered bis senses.

subvenir aux frais de ses funérailles, qui furent célébrées à St. Denis.

Le peuple suivit en pleurant les restes d'un prince dont l'infortunée avait causé toutes celles du royaume; après qu'on l'eut descendu dans le tombeau de ses ancêtres, les officiers de sa maison brisèrent leurs épées et renversèrent leurs armes, et il y eut des gens apostés par la reine Isabeau qui crièrent: "Vive Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre!"

JEANNE D'ARC.

Depuis l'an 1422 jusqu'à l'an 1434.

La Loire est, comme vous savez, une grande rivière qui sépare la France en deux parties, dans chacune desquelles sont situées plusieurs belles provinces et un grand nombre de villes.

Ce fut au-delà de cette rivière que le Dauphin, qui, depuis la mort de son père, avait pris le nom de Charles VII, fut obligé de se retirer, parce que les Anglais occupaient Paris et les trois quarts du royaume, et ses ennemis lui donnèrent par dérision le titre de Roi de Bourges, la seule cité de quelque importance qui demeurât en sa puissance.

Jamais encore aucun roi de France ne s'était vu réduit à une condition aussi misérable que le successeur de Charles VI: il ne possédait ni armée, ni trésor, ni capitale, ne vivait que des dons de quelques villes fidèles, et n'avait d'autres gardes et d'autres serviteurs que quelques généreux Français qui avaient tout quitté

pour suivre leur roi.

Mais, dans toutes les provinces de France, le peuple savait que la couronne appartenait au fils de Charles VI, et les bourgeois des communes n'attendaient qu'une occasion pour lui ouvrir leurs portes et repousser les Anglais.

Personne n'osait pourtant espérer la fin de tant de calamités, lorsqu'un événement extraordinaire vint arracher la France à la domination du roi d'Angleterre.

Il y avait alors dans le village de Domremy, sur les bords de la Meuse, une jeune fille que l'on nommait Jeanne d'Arc; son père était un respectable laboureur, qui, dès sa première jeunesse, lui avait inspiré toutes sortes de bons sentiments.

Les habitants de son village, qui étaient du parti des Armagnacs (c'était ainsi que l'on désignait les ennemis des Anglais et du duc de Bourgogne), ne cessaient de plaindre 2 le sort de Charles VII, qu'ils se plaisaient

à nommer leur gentil Dauphin.

Un jour d'été, vers l'heure de midi, 3 Jeanne se trouvait seule dans le jardin de son père, occupée de quelques soins domestiques, lorsque tout-à-coup une vive clarté frappa ses yeux, et il lui sembla qu'une

voix mélodieuse parlait à son oreille.

Jeanne d'Arc se sentit d'abord saisie malgré elle d'une grande frayeur; mais la voix lui parla avec tant de douceur, que cet effroi fut bientôt dissipé, et elle ne douta pas que cette voix mystérieuse ne vînt du ciel, parce que toutes ses pensées étaient continuellement tournées vers Dieu.

Un autre fois Jeanne gardait également seule son

¹laboureur, ploughman, peasant. — ²de plaindre, to pity. — ³vers l'heure de midi, towards noon.

troupeau dans la campagne, lorsque la même voix se fit entendre, et il lui parut que plusieurs êtres éclatants de beauté s'offraient à ses regards.

De ce moment Jeanne devint triste et rêveuse; et elle se retirait souvent dans un endroit écarté, où plusieurs fois on la vit prier Dieu à voix basse et de toute son âme.

Pendant ce temps les Anglais, auxquels il restait peu de chose à faire pour conquérir tout le royaume, vinrent mettre le siège devant Orléans, une des plus grandes villes des bords de la Loire, et située à peu de distance de Bourges, où le roi Charles VII s'était réfugié.

Alors la voix parla plus souvent à Jeanne d'Arc, en lui répétant qu'il fallait qu'elle allât auprès du roi; et cette généreuse fille, ne pouvant plus résister davantage, résolut d'obéir avec la ferme confiance que Dieu l'aiderait dans son entreprise.

Ce fut Jeanne elle-même, qui raconta tout ce que je viens de vous dire, lorsqu'elle se mit en route avec deux de ses frères, qui voulurent absolument l'accompagner.

Elle arriva ainsi dans la ville de Bourges, où d'abord il lui fut impossible d'approcher du roi; mais elle mit tant d'instance à solliciter la permission de parler au monarque, qu'elle obtint enfin d'être introduite dans la maison qu'habitait Charles VII.

Dès qu'elle entra dans la salle où se trouvait ce prince, qu'elle n'avait pourtant jamais vu, et qu'entouraient un grand nombre d'officiers et de serviteurs, elle courut

¹auxquels il restait si peu de chose à faire, to whom there remained so little to do. — ² instance, earnest entreaty.

vers lui sans hésiter, et embrassa ses genoux, quoiqu'il fût plus simplement vêtu que tous les seigneurs qui l'environnaient, et qu'il se cachât à dessein derrière sa suite.

Sans être intimidée en aucune façon de se trouver ainsi au milieu d'une foule de barons et d'hommes armés, et en présence du roi, elle lui déclara qu'elle venait faire lever le siège d'Orléans, et le conduire à Reims, pour qu'il y fût sacré, comme devaient l'être alors tous les rois de France.

Ceux qui entendirent cette fille de dix-sept ans parler avec tant d'assurance furent d'abord tentés de croire qu'elle avait perdu la raison, mais lorsqu'elle eut demandé au roi des armes et des soldats pour aller délivrer Orléans, personne ne douta qu'il n'y eût en elle quelque chose de surnaturel, et que la volonté divine elle-même ne lui mît les armes à la main.

Alors les plus braves guerriers, parmi lesquels on distinguait le vaillant Dunois, cousin du roi, et les chevaliers La Hire et Xaintrailles, se firent un honneur de la suivre à la guerre et de lui obéir.

Charles lui fit donc donner une armure complète, il fit porter devant elle une bannière blanche qu'elle prenait en main dans les moments de péril, et l'on vit cette faible fille marchant sur Orléans à la tête d'une armée, combattre avec une intrépidité digne des plus braves soldats, jusqu'à ce qu'elle eût forcé les Anglais à se retirer, et à abandonner le siège de cette ville.

Quoique blessée dans plusieurs rencontres, Jeanne ne quittait jamais le champ de bataille, où sa présence encourageait les guerriers; quant à elle, aucun danger ne semblait l'étonner, et c'était en toute occasion le poste le plus périlleux qu'elle choisissait de préférence.

Le moment approchait où Jeanne d'Arc avait an-

noncé qu'elle conduirait Charles VII à Reims pour y être sacré; elle réunit ses bataillons, et amena le roi jusque dans la cathédrale de cette ville, où elle se tint tout armée auprès de sa personne, pendant la durée de cette cérémonie.

Jeanne demanda ensuite avec instance qu'il lui fût permis de retourner dans son village, car elle n'aimait guère cette vie tumultueuse des camps, elle qui n'avait jamais vécu que comme une bonne et simple fille; mais le roi insista tellement pour qu'elle restât encore auprès de lui, qu'elle promit, quoiqu'à regret, de ne pas le quitter jusqu'à ce que les Anglais fussent chassés de Paris et de tout le royaume.

La guerre qui continuait de part et d'autre avec acharnement, donna encore à Jeanne d'Arc l'occasion de remporter de nouvelles victoires sur les Anglais et de leur reprendre plusieurs villes, mais on remarqua que chaque jour elle montrait plus de tristesse, et parlait plus souvent de son village et de son vieux père.

Lorsque Jeanne regrettait si amèrement sa chaumière et persistait à se retirer, elle avait sans doute le pressentiment de ce qui devait lui arriver; en effet, étant allée peu après dans la ville de Compiègne, dont les Anglais venaient de faire le siège, elle tomba, dans une mêlée, au pouvoir des ennemis, qui ne purent cacher leur joie d'avoir entre leurs mains celle dont les victoires avaient mis un terme à leurs conquêtes.

Ces étrangers, honteux d'avoir été vaincus par une faible femme, eurent la bassesse de l'accuser de sorcellerie, comme si son courage n'eût pas été son seul sortilège, et, quoique convaincus eux-mêmes de son innocence, ils trouvèrent des juges assez iniques pour la

condamner, suivant l'usage de ce temps, à être brûlée vive comme magicienne.

Le prince qui portait alors la couronne d'Angleterre n'était plus le redoutable Henri V, à qui la victoire d'Azincourt et la trahison d'Isabeau de Bavière avaient ouvert les portes de Paris, et livré la plus grand partie de la France: son fils encore au berceau lui avait succédé depuis quelques années sous le nom de Henri VI, et c'est au règne de ce monarque enfant que s'attache la honte du meurtre de Jeanne d'Arc.

Il est à remarquer pourtant que cet acte d'iniquité, commis en son nom, sembla peser désormais comme une fatalité sur toute l'existence du roi d'Angleterre, qui perdit peu de temps après toutes les provinces que les Anglais possédaient encore en France.

A peine de retour dans ses États, des malheurs inouïs vinrent accabler ce prince à qui l'on ne pouvait reprocher que trop de faiblesse; sa vie entière ne fut qu'une longue suite de désastres et de misères, et ses derniers jours s'écoulèrent dans une prison, où il périt, le dernier de sa race, étranglé de la main de ses propres sujets.

Charles VII ne se montra pas d'abord aussi affligé qu'il aurait dû l'être de la perte de la pauvre Jeanne, à laquelle, après Dieu, il était pourtant redevable d'avoir recouvré le royaume de ses pères, mais lorsqu'il eut chassé les Anglais de Paris, il combla sa famille de biens, et rendit de tardifs honneurs à sa mémoire.

Quant à l'implacable Isabeau, à qui l'on attribuait avec raison la plupart des malheurs de cette période, les succès de ce fils qu'elle détestait la frappèrent d'un coup mortel; abandonnée des Anglais eux-mêmes, elle expira chargée des malédictions du peuple de France. On fut obligé, pour soustraire ses restes à la fureur populaire, de les transporter pendant la nuit sur la Seine, dans un bateau couvert, jusqu'aux caveaux de St. Denis, où de moines masqués la déposèrent sans aucune cérémonie.

LOUIS XI.

Depuis l'an 1435 jusqu'à l'an 1483.

Charles VII, ayant ainsi recouvré son autorité par le courage d'une simple bergère et un véritable miracle de la toute-puissance divine, devint un monarque redoutable et révéré; après avoir entièrement chassé les Anglais de ses États, il conquit sur eux la Guyenne, province que leurs rois possédaient depuis le temps de Louis VII, et la réunit définitivement à sa couronne.

Il ne resta plus dans tout le royaume que les duchés de Bourgogne et de Bretagne qui appartenaient à d'autres seigneurs que le roi de France; la honte du traité de Brétigny se trouva ainsi effacée, et l'on perdit bientôt le souvenir des funestes journées de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Les peuples reconnaissants décernèrent à Charles le surnom de Victorieux, et depuis bien des siècles la monarchie française n'avait pas atteint un pareil degré de prospérité; cependant ce roi puissant n'était point encore exempt de peines.

Après avoir passé une vie si agitée, sa vieillesse fut cruellement troublée par les chagrins que lui causa le Dauphin son fils, dont le caractère était loin de répondre aux espérances que la tendresse paternelle de Charles VII lui avait fait concevoir de l'héritier de son trône.

Louis, c'était le nom du Dauphin, quoiqu'à peine âgé de dix-huit ans, montrait déjà une humeur sombre, inquiète et turbulente.

Informé que quelques seigneurs, par un reste d'attachement aux anciennes prérogatives de la féodalité, voyaient avec mécontentement que le roi les eût contraints à l'obéissance, il encouragea leurs murmures, et s'associa secrètement à des projets de vengeance et de trahison qu'ils nourrissaient contre ce monarque.

L'espoir de régner quelques années plus tôt, s'il parvenait à renverser son père, lui dissimula les danger de cette entreprise téméraire; il devint l'âme de tous leurs complots, même les plus criminels, mais Dieu le maudit comme il maudit toujours les enfants ingrats et dénaturés.

Charles ne tarda pas à découvrir les desseins formés contre sa couronne et peut-être contre sa vie, mais rien ne peut être comparé à la douleur qu'il ressentit en apprenant que son propre fils n'avait pas craint de prendre part aux plus coupables projets des rebelles.

Cependant il fut assez maître de son ressentiment pour se borner à mander le Dauphin en sa présence, et là, après lui avoir adressé sans témoins de justes reproches, il lui accorda un généreux pardon, sous la seule condition qu'il se séparerait de ceux qui l'avaient entraîné dans un pareil crime.

Tout autre fils que Louis, touché de tant d'indulgence, n'eût plus songé qu'à effacer ses torts par la sincérité de son repentir, mais le Dauphin était inca-

pable d'un pareil sentiment.

Il continua de susciter chaque jour de nouveaux embarras à son malheureux père et finit par abandonner furtivement la cour de France, pour se retirer d'abord en Dauphiné, dont la souveraineté lui appartenait comme héritier du trône.

Puis bientôt après, ne se croyant pas assez en sûreté dans cette province, il sollicita un refuge auprès du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, son cousin, fils du terrible Jean-sans-Peur, qui n'osa pas refuser un asile dans sa ville de Dijon à celui qui devait porter un jour la couronne de France.

Pendant que ce fils ingrat causait ainsi de cruelles afflictions au roi Charles, ce prince infortuné tomba dangereusement malade; et ses serviteurs lui ayant inspiré la crainte que ses ennemis jetassent du poison dans les boissons que lui préparaient ses médecins, il prit la résolution de refuser toute espèce de médicaments et de nourriture, et mourut peu de jours après, consumé de chagrins en même temps qu'épuisé par cette longue privation d'aliments.

Ainsi le Dauphin eut à se reprocher d'avoir, par sa méchanceté, abrégé les jours de son père, et il se trouva ainsi chargé du plus grand de tous les crimes

aux yeux de Dieu et des hommes.

Cependant le roi étant mort, il fallut bien que le Dauphin prît sa place; et cet homme, qui ne s'était encore fait connaître que comme fils coupable et sujet rebelle, se trouva naturellement porté au trône, où il monta sous le nom de Louis XI.

Le duc de Bourgogne, qui avait bien voulu le recevoir à sa cour lorsqu'il était errant et fugitif, croyant d'abord que personne ne voudrait se soumettre à un prince qui s'était fait détester par ses torts envers son père, offrit à Louis de lui donner une armée pour l'aider à rentrer à Paris.

Mais le nouveau monarque remercia son cousin, et se rendit à Reims, où il se fit sacrer suivant l'ancienne coutume.

C'était l'usage, lorsque le rois de France rentraient à Paris après la cérémonie du sacre, qu'ils fissent dans cette capitale une entrée solennelle qui donnait lieu le plus souvent à des particularités fort curieuses.

Celle qui fut célébrée à l'occasion du retour de Louis XI, ayant été l'une des plus remarquables de ce genre, il n'est peut-être pas sans intérêt de vous en donner une idée.

Le roi, vêtu d'une tunique de couleur violette, recouverte d'une robe de satin blanc parsemée de fleurs de lis d'or, était coiffé d'un petit chaperon fort élégant; il montait un cheval blanc, dont le dos était couvert d'une housse de drap d'or et de velours ornée d'orfèvreries; les princes de sa famille, et les plus grands seigneurs de la cour, le suivaient à cheval, également resplendissants d'étoffes précieuses et de pierreries.

Le prévôt de Paris et les magistrats de cette capitale vinrent au-devant du roi, tous vêtus de robes de damas fourrées de martre, selon l'usage, quoique l'on fût alors au cœur de l'été, et une foule immense de peuple remplissait les rues que le cortège devait parcourir.

Cependant les débuts de ce règne, signalé par tant de réjouissances, n'annoncèrent point à la France des jours paisibles ni heureux; à peine Louis XI fut-il parvenu au trône, qu'il vit se tourne contre lui la plupart

des barons féodaux dont il avait lui-même excité les mécontentements contre l'autorité royale, quelques années auparavant.

Ces princes, à la tête desquels s'étaient placés les plus grands vassaux de la couronne, tels que François II, duc de Bretagne, Charles-le-Téméraire, comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne, et enfin Charles, duc de Berri, propre frère du roi, formèrent entre eux une alliance.

Ils la nommèrent la ligue du bien public, parce que le bien du peuple de France en était le prétexte apparent, quoiqu'en réalité ces seigneurs ne songeassent qu'à accroître leurs domaines au détriment de la Louis XI, qu'ils connaissaient déjà trop bien pour ne pas le redouter.

Suivis d'une nombreuse armée de gens d'armes et d'archers, ces princes marchèrent sur Paris, dont ils savaient que le roi se trouvait éloigné en ce moment, et ils étaient à la veille de 2 se faire ouvrir les portes de cette grande ville, lorsque le retour de Louis XI les obligea à livrer, presque sous les murs de la capitale, dans un lieu nommé Montlhéry, une bataille sanglante dont le résultat fut complètement indécis.

Des deux côtés on combattit avec le même acharnement; et si les princes confédérés demeurèrent maîtres du champ de bataille, ils n'en furent pas moins arrêtés aux portes de Paris par l'habile Louis XI, qui, sans employer d'autres armes que la ruse et la perfidie, parvint à dissoudre cette ligue formidable.

Trompés enfin par un traité de paix, conclu à Conflans sur les bords de la Seine, qui semblait devoir satisfaire à toutes les exigences qui leur avaient mis

¹ Au détriment de, at the expense of. — ² à la veille de, about to.

les armes à la main, les princes alliés se retirèrent successivement dans leurs États.

Mais bientôt Louis XI sut leur reprendre avec usure tous les avantages qu'il avait feint de leur accorder, et dès ce moment tous les efforts de sa vie entière n'eurent d'autre but que la ruine totale des grands vassaux de la couronne, qui avaient si longtemps balancé la puissance royale.

Louis XI ne fut pas, comme la plupart de ses prédécesseurs, un prince magnifique et généreux; au lieu de la robe bleu d'azur, parsemée de fleurs de lis d'or, que, depuis Philippe-Auguste, les rois de France avaient adoptée pour costume, son vêtement ordinaire était un habit de drap grossier, et sa chaussure enduite de graisse.¹

Le duc de Nemours, comte d'Armagnac, petit-fils de celui qui avait été égorgé du temps de Charles VI pour avoir embrassé le parti du Dauphin contre le duc de Bourgogne, ainsi que je vous le racontais il n'y a pas longtemps, était un des plus grands seigneurs du royaume.

Il s'était associé comme tant d'autres à la Ligue du bien public; et quoique le traité de Conflans eût proclamé une reconciliation sincère entre le roi et les barons alliés, il avait eu l'imprudence d'exciter de nouveau la colère du redoutable monarque.

Aussi Louis XI étant parvenu à se saisir de sa personne, le condamna-t-il à avoir la tête tranchée et on dit qu'il poussa la barbarie jusqu'à faire placer sous l'échafaud ses trois fils encore en bas âge, et vêtus de robes planches, afin qu'ils fussent arrosés du sang de leurs malheureux père.

¹ Enduite de graisse, rubbed with grease.

Il ne vous sera pas difficile, après un pareil trait, de croire que ce prince impitoyable ne pouvait avoir d'amis; aussi les seules personnes dont il aimait à s'entourer, étaient des hommes de la lie du peuple, qu'il choisissait de préférence pour que leur intérêt lui répondit du dévouement absolu qu'il exigeait d'eux.

Ses compagnons habituels étaient OLIVIER-LE-DAIN, son barbier, dont il fit plus tard un ambassadeur, et TRISTAN L'ERMITE, Prévôt du palais, que le roi nommait son compère 1, et dont les fonctions consistaient à faire pendre, étrangler ou noyer ceux que son maître avait condamnés à mort.

De tous les serviteurs de Louis XI, celui qu'il avait admis dans ses confidences les plus intimes, était le cardinal La Balue, fils d'un simple meunier, et courtisan aussi habile que spirituel, à qui le roi avait conféré les plus hautes dignités de l'É'tat et de l'Église; mais cet homme était insatiable, et Louis ne tarda pas à découvrir que La Balue avait livré à ses ennemis la plupart des secrets dont il avait eu connaissance.

En apprenant la trahison de son favori, peu s'en fallut que le roi, envoyant chercher son compère Tristan, ne fît coudre dans un sac et jeter à la rivière celui qui avait si indignement abusé de sa confiance, mais il réflechit ensuite que ce supplice ne serait point d'assez longue durée, et préféra le faire enfermer dans une cage de fer où il demeura onze années avant de recouvrer sa liberté.

Il y avait certainement une grande cruauté à faire endurer un pareil supplice à cet domme, quel que fût son crime, mais vous éprouverez sans doute moins d'indignation, lorsque vous saurez que La Balue lui-même

¹ compère, confederate.

était l'inventeur de cette longue torture, dont il avait conseillé au roi de faire usage contre ceux pour qui la mort lui semblait un châtiment trop expéditif.

Malgré la barbarie dont il donna de si fréquents exemples, soit en appliquant des supplices inconnus jusqu'alors, soit en persécutant les plus honnêtes gens du royaume, Louis XI rendit en peu d'années, en France, le pouvoir royal plus fort qu'il n'avait jamais été.

Sans aimer la guerre, il montra du courage et de l'activité toutes les fois qu'il fut obligé de la faire, et non content d'avoir, par le supplice du malheureux duc de Nemours et de plusieurs autres, frappé de terreur les seigneurs et les barons qui auraient tenté désormais de resister à ses volontés, il acheva de ruiner la féodalité, en favorisant l'accroissement des communes et les progrès du commerce et de l'industrie.

Mais l'un des principaux titres de gloire de ce monarque, à qui l'on doit également l'utile institution de la poste aux lettres, fut l'encouragement qu'il accorda à l'imprimerie, découverte toute récente à cette époque, en permettant à l'un des premiers inventeurs de cet art précieux de venir s'établir à Paris, où il l'exerça bientôt avec le plus grand succès.

Presque toute la vie de Louis XI fut employée à se défaire, soit par la ruse, soit par la force, d'un grand nombre d'ennemis puissants et redoutables; mais le plus dangereux de tous fut Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, quoiqu'il fût le fils et le successeur de Philippe-le-Bon, auprès duquel Louis, n'étant encore que Dauphin, avait trouvé dans sa jeunesse un refuge contre le juste ressentiment de son père.

Pendant plusieurs années, Charles-le-Téméraire, ainsi surnommé à cause de son extrême bravoure, que souvent il poussait i jusqu'à la témérité, obligea le roi tantôt à le combattre, tantôt à le ménager, sans que pour cela Louis se lassât de cette lutte perpétuelle, persuadé, comme il l'était, qu'un jour viendrait où ce prince imprudent se jetterait de lui-même dans quelque danger, où il trouverait une fin digne de son audace.

En effet, Charles ayant été criblé de coups dans un bataille sanglante, livrée sous les murs de Nancy, en Lorraine, son corps, à peine reconnaissable, fut retiré d'un ruisseau à demi glacé, où son cheval s'était enfoncé; favorisé par cet événement, Louis s'empara presque sans combat des États de ce prince, dont il dépouilla la jeune Marie de Bourgogne, sa fille, pour les réunir à la France.

Depuis cette époque l'habile monarque aurait pu vivre tranquille sur ce trône qu'environnaient désormais la crainte et le respect, si la main de Dieu, en s'appesantissant sur son existence, ne lui eût fait expier, d'une manière terrible, les chagrins amers dont il avait abreuvé les derniers jours de son père, et ses iniquités sans nombre envers les sujets que la Providence lui avait confiés.

A mesure que le roi avançait en âge, son caractère devenait plus sombre et plus farouche; chaque jour sa méfiance semblait s'accroître, et il semblait ne plus rêver que poignards et empoisonnements.

Ne se croyant pas en sûreté dans Paris, où une garde nombreuse, presque entièrement composée de soldats écossais, veillait sans cesse autour du Louvre, il choisit pour retraite le château de Plessis-lès-Tours, sur les bords de la Loire, qu'il fit défendre par des fossés profonds, des ponts-levis, des donjons, et de triples

¹ il poussait, he carried.

murailles, et où l'on ne pouvait pénétrer que par des portes hérissées de pointes de fer.

Des étroites fenêtres du château on apercevait dans la campagne un double rang de potences, où, sans autre forme de procès, le compère Tristan faisait pendre avec de grosses chaînes de fer les voyageurs ou les pélerins qui, par ignorance, s'étaient trop approchés du manoir de l'ombrageux monarque.

Leurs corps demeuraient ainsi suspendus, jusqu'à ce que les oiseaux carnassiers les eussent dévorés, pour servir d'avertissement à ceux qui auraient eu l'imprudence de suivre le même chemin.

Malgré tant de précautions menaçantes, le roi, constamment préoccupé des pensées les plus sinistres, était assiégé par l'effroi d'une mort prochaine, qui ne lui laissait plus un instant de repos; autour de lui régnait un silence effrayant, que personne n'osait rompre, tant le moindre bruit lui causait d'alarmes.

Quelquefois, au milieu de la nuit, ce silence était tout-à-coup interrompu par des cris perçants que poussait le malheureux prince, sans doute agité par le remords des mauvaises actions qu'il avait commises.

Alors la grosse cloche du château retentissait au loin, et ses serviteurs accouraient aux portes de l'appartement du roi, qui ne se rassurait que lorsqu'il entendait un grand nombre de voix murmurer de longues prières ou entonner de pieux cantiques.

D'autres fois, afin que ses sujets ne s'aperçussent pas qu'il était malade, il affectait de se montrer en public, paré avec recherche, et couvert d'ornements d'or et de pierreries, sous lesquels il se flattait encore de déguiser sa maigreur et son dépérissement; mais, dans ce moment même, il ne permettait pas que l'on approchât

de sa personne, et ne se laissait voir le plus souvent que de l'extrémité d'une galerie.

Il y avait alors en Italie un saint ermite nommé François de Paule, qui vivait depuis quarante ans dans la solitude, et passait pour faire des miracles; on avait dit à Louis que les prières de cet homme vénérable pourraient prolonger sa vie, en le guérissant de ses terreurs, et dans cette espérance, le roi fit tout au monde pour que le bon ermite consentît à le visiter.

Lorsque François, vêtu d'une robe de bure grossière, fut introduit au château de Plessis-lès-Tours, le roi vint se jeter à ses pieds en pleurant et criant: "Guérissez-moi;" mais le saint lui parla de la nécessité du repentir pour se faire pardonner ses péchés, et l'engagea à se préparer à une mort chrétienne.

Son médecin Jean Cottier et Olivier ne lui cachèrent pas non plus que sa fin était prochaine, et cette certitude parut lui rendre tout son courage.

Dès ce moment le vieux roi se jeta dans les bras de la Providence; mais, retrouvant alors toute sa présence d'esprit, il voulut encore mettre ordre aux affaires du royaume, et régla lui-même, dans les plus petits détails, la pompe de ses propres funérailles.

Il enjoignit ensuite à ses officiers, avant même qu'il eût cessé de vivre, de se rendre auprès du Dauphin, son fils, qui allait devenir leur roi, et expira peu de jours après, en présence de François de Paule.

CHARLES VIII.

Depuis l'an 1483 jusqu'à l'an 1498.

Le Dauphin, fils de Louis, se nommait Charles; c'était un gentil prince, si doux, si gracieux et si affable, qu'il n'était point possible de voir une meilleure créature; ce prince ne ressemblait donc guère à son père, que son humeur sombre et farouche rendait un objet de terreur pour tous ceux qui l'approchaient.

Toute la cour se rendit au château d'Amboise pour rendre hommage au Dauphin, qui, après avoir pleuré sincèrement son père, monta sur le trône et devint roi de France sous le nom Charles VIII.

Le nouveau roi n'était âgé que de treize ans, et quoique cet âge fût celui où, depuis Charles V, les rois de France étaient censés pouvoir gouverner par eux-mêmes, ce fut sa sœur aînée, nommée Anne, duchesse de Beaujeu, qui prit le titre de régente.

C'était une dame de beaucoup d'esprit et d'un caractère ferme, qui ne manquait pas de ressemblance avec son père Louis XI, et qui fit tous ses efforts pour maintenir le royaume dans un état florissant.

Quelques actes de justice lui concilièrent promptement la faveur du peuple, qui lui sut un gré infini d'avoir fait pendre Olivier, le barbier et le confident du roi son père, que chacun accusait d'avoir trempé dans plus d'un crime abominable.

Les biens considérables que ce méchant homme avait amassés furent confisqués, et l'on n'entendit plus parler désormais du prévôt Tristan l'Ermite, ni de ses barbaries.

¹ lui sut un gré infini, was very grateful to her. — ² trempé, shared.

À la vérité, plusieurs princes et barons, se souvenant encore de la Ligue du bien public que Louis XI avait eu tant de peine à détruire, murmuraient d'obeir ainsi à une femme et à un roi enfant.

Mais leurs murmures n'étaient point fondés, car si la loi Salique excluait les femmes de la couronne de France, aucune coutume nationale ne les empêchait de régir le royaume, lorsque les rois étaient trop jeunes, ou absents de leurs États.

La seconde sœur de Charles VIII nommée Jeanne, différait entièrement de son aînée, la dame de Beaujeu: son caractère était timide, son extérieur peu agréable, son visage sans aucun charme, et pour comble de disgrâce elle était boiteuse et de petite taille.

Cette princesse avait épousé le plus proche parent du roi, Louis, duc d'Orléans, petit-fils du malheureux ducassassiné par Jean-sans-Peur, et de Valentine de Milan.

Ce jeune homme, que mille qualités brillantes rendaient aimable et séduisant, avait pourtant un défaut qui lui fit commettre bien des fautes; c'était une ambition démesurée qui le brouilla avec la duchesse de Beaujeu, dont il supportait avec plus de peine que tout autre l'humeur impérieuse et le caractère altier.

Alors le duc d'Orléans, trompé par les mauvais conseils de quelques amis imprudents, se laissa entraîner à une démarche dont il ne tarda pas à se repentir; il prit les armes contre la régente, sous prétexte de délivrer le roi, qu'il l'accusait de tenir en captivité.

Il osa livrer une bataille à ses troupes dans un lieu nommé St. Aubin-du-Cormier, où il fut complètement vaincu, malgré les secours du duc de Bretagne qui avait embrassé son parti.

¹ le brouilla, made him quarrel.

Presque tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune périrent malheureusement, et lui-même fut jeté dans une prison où il passa trois années à faire des réflexions sur son imprudence et son étourderie, qui auraient pu lui devenir plus funestes encore, car il s'était exposé à perdre la tête pour avoir porté les armes contre le roi.

Au lieu du terrible châtiment que le duc de Orléans n'aurait certainement point évité sous Louis XI, dès que le jeune Charles VIII eut atteint l'âge où il pût gouverner par lui-même, l'un des premiers soins de ce monarque fut d'ouvrir à son cousin les portes de sa prison.

Il lui tendit les bras, où ce prince se précipita avec transport, et cette réconciliation fut aussi sincère que durable de part et d'autre; le duc d'Orléans se montra dès lors le plus fidèle ami de Charles VIII, qui ne cessa jamais de lui témoigner une confiance absolue.

Depuis que par la mort de Charles-le-Téméraire, le duché de Bourgogne se trouvait réuni au royaume, la Bretagne était la seule province de France qui eût conservé son duc particulier, et le prince qui régnait sur ce pays étant venu à mourir, sa puissance passa entre les mains de sa fille, Anne de Bretagne, jeune princesse d'une rare beauté et du plus aimable caractère.

Elle était destinée dès son enfance à épouser l'empereur d'Allemagne, mais Charles VIII, qui craignit avec raison de voir cette union introduire des étrangers dans le royaume, ayant demandé lui-même la duchesse Anne en mariage, l'intérêt des deux pays obligea cette princesse à l'accepter pour époux, et elle devint reine de France.

Cependant Charles VIII n'avait point oublié ce qu'il ¹ se trouvait, was.

avait appris dans son enfance des prouesses des anciens chevaliers français, et il était plus enthousiaste que jamais de ces aventures qu'il ne pouvait espérer de rencontrer dans son royaume devenu paisible.

Il indiqua à Lyon un tournoi, comme celui où je vous ai dit que Bertrand du Guesclin combattit pour la première fois avec tant de vaillance: une foule de seigneurs s'y rendirent de tous côtés, avec une suite nombreuse et une prodigieuse magnificence d'équipages.

Les fêtes que l'on célébra furent splendides, et le roi profita de l'élan général pour proposer à cette réunion de nobles guerriers de passer en Italie, où les rois de France, depuis Charles d'Anjou, prétendaient avoir des droits à exercer sur le royaume de Naples.

Cette proposition fut accueillie avec acclamation, et cette vaillante noblesse, sans même prendre le temps de quitter ses habits de fête, se mit en marche pour cette contrée, où le souvenir des Vêpres Siciliennes était encore loin d'être oublié.

Malgré les nombreux alliés que Charles VIII trouva en Italie, il lui fallut livrer bien des batailles où il se distingua, parmi tant d'intrépides chevaliers, par son courage dans les périls et sa hardiesse à les affronter.

Plus d'un succès couronna son entreprise, et déjà il s'était rendu maître de Rome et de Naples où il avait fait une entrée solennelle à la tête de ses troupes, lorsque, s'apercevant que tant de marches et de combats avaient considérablement diminué ses forces, il se décida à retourner en France avec moins de huit mille soldats, restes d'une armée quatre fois plus nombreuse, à la tête de laquelle il avait franchi les Alpes quelques mois auparavant.

Cependant Charles VIII, à qui l'impétuosité natu-

relle de son caractère n'avait pas permis d'apprécier les dangers de cette expédition aventureuse, n'avait pas plus tôt mis le pied en Italie que la plupart de ceux même qui l'y avaient appelé, s'étaient tournés contre lui, les uns ouvertement, les autres par des alliances secrètes avec les ennemis de la France.

Aussi, à peine eut-il commencé son mouvement de retraite, en traversant les Alpes Pennines, qu'il vit l'Italie presque entière se soulever contre ses armes, et les forces réunies de ses adversaires lui fermer le seul chemin qu'il pût suivre pour rentrer dans ses États.

Ce fut auprès d'une petite ville appelée Fornoue, dans une vallée profonde où il semblait impossible qu'une armée pût se déployer 1 pour combattre, que les troupes ennemies, cinq fois plus nombreuses que celles du roi de France, l'attendirent de pied ferme, se flattant déjà de ne pas laisser échapper un seul Français; mais Charles, secondé par son intrépide gendarmerie, les attaqua avec tant de résolution, qu'il força cette multitude à lui ouvrir un passage, leur faisant laisser quatre mille morts sur le champ de bataille, tandis que les vainqueurs ne perdirent pas plus de deux cents soldats. Cette journée de Fornoue, où Charles, par sa valeur, mérita qu'on dît de lui qu'il était "petit de corps, mais grand de cœur," devint l'occasion d'un acte de dévouement que l'on ne saurait trop admirer: neuf chevaliers français, ayant appris que les ennemis, connaissant la couleur de la cotte d'armes du roi, se proposaient de diriger tous leurs efforts contre ce prince, revêtirent tous d'un commun accord des armures semblables à la sienne. afin de détourner sur eux-mêmes les coups destinés au monarque.

¹ se déployer, to spread.

Charles rentra donc en France avec une grande gloire acquise par de nobles travaux; mais c'était tout ce qui lui restait de cette expédition, où le sang et les trésors de ses sujets n'avaient point été épargnés: le royaume de Naples ne demeura point en sa puissance; et deux ans à peine après son retour, lorsqu'il songeait encore à tenter une seconde fois la même conquête, il mourut tout jeune encore, après une maladie de quelques heures seulement, dans ce même château d'Amboise, où s'étaient écoulées les dernières années de son enfance.

LE PÈRE DU PEUPLE.

Depuis l'an 1498 jusqu'à l'an 1515.

Après avoir parcouru successivement tant de siècles d'ignorance et de barbarie, nous voici enfin arrivés à l'une des époques les plus mémorables de l'histoire du monde, non-seulement par les événements qui la signalèrent, mais encore par les changements remarquables qui s'étaient opérés depuis un certain temps dans l'esprit des peuples de l'Europe.

En effet, dans le dernier siècle auquel appartiennent les règnes dont je viens de vous raconter l'histoire, quelques hommes éminents par leur savoir et leur industrie, avaient fait des découvertes importantes et inventé des choses dont on n'avait eu jusqu'alors aucune idée: telle avait été d'abord la composition de la poudre à canon, que l'on attribue à un moine allemand, et dont

on fit usage pour la prémière fois dans les batailles à la fatale journée de Crécy. Cette invention, qui rendit inutiles les pesantes armures de fer auxquelles les seigneurs et les chevaliers devaient leur supériorité sur les autres combattants, acheva aussi de ruiner la féodalité.

Les châteaux, malgré leurs épaisses murailles et leurs larges fossés, cessèrent d'être imprenables, lorsqu'au moyen d'une certaine quantité de poudre placée sous les fondations d'un édifice, on put, par une explosion terrible, renverser de fond en comble, d'un seul coup, des remparts que jusqu'alors les plus puissantes machines de guerre n'auraient pu parvenir à ébranler.

L'introduction de l'imprimerie, que Louis XI avait favorisée en France, n'avait pas produit des effets moins remarquables dans un autre genre; cette utile invention multiplia les livres à l'infini, 1 et de ce moment il ne fut plus permis à personne de demeurer ignorant.

Aussi vit-on dès lors un plus grand nombre de personnes apprendre à lire et se livrer à l'étude, et il est bon de remarquer qu'à mesure que les hommes devinrent plus instruits, ils se montrèrent également meilleurs et moins grossiers.

Enfin, au temps de Charles VIII, un habile marin nommé Christophe Colomb, natif de Gênes en Italie, obtint du roi d'Espagne, à force de prières, trois petits vaisseaux sur l'un desquels il s'embarqua avec quelques hommes intrépides.

N'ayant d'autre guide qu'une aiguille mobile dont la pointe jouit de la singulière propriété de se tourner sans cesse vers le nord, il s'avança sur l'immensité de l'Océan, jusqu'à ce qu'il eût rencontré d'autres terres et des pays, tout-à-fait inconnus jusqu'alors aux Européens.

¹ à l'infini, infinitely.

L'instrument dont il se servit pour ce voyage aventureux, est ce qu'on nomme aujourd'hui une Boussole, et il y avait alors peu de temps que les navigateurs avaient appris à en faire usage.

Ces contrées étrangères reçurent d'abord le nom de Nouveau-Monde, mais plusieurs années après, un autre navigateur appelé Améric Vespuce, ayant suivi l'exemple de Christophe Colomb, donna au vaste continent qu'il découvrit à son tour la dénomination d'Amérique, qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

Ces inventions et les découvertes qui en furent la conséquence, changèrent en peu de temps la plupart des anciens usages: l'or et l'argent dont on trouva des mines considérables dans le Nouveau-Monde, devinrent

plus communs en Europe.

Le commerce maritime enrichit un grand nombre de villes, qui, jusqu'alors, n'avaient eu aucune importance, et l'on vit à Paris et dans plusieurs autres cités de France, s'ouvrir des écoles et des collèges, où les jeunes gens de toutes les provinces vinrent en foule acquérir l'instruction dont ils commençaient à comprendre la nécessité.

Cependant Charles VIII étant mort sans laisser de postérité, Louis, duc d'Orléans, son plus proche parent, fut appelé à lui succéder sous le nom de Louis XII.

Aussitôt après son avénement, quelques-uns de ces courtisans qui ne manquent jamais d'accourir auprès des princes heureux, vinrent, entre autres flatteries, lui conseiller de se venger de ceux qui l'avaient combattu et fait prisonnier à St. Aubin-du-Cormier; mais Louis leur eut bientôt imposé silence, en prononçant à haute voix ces paroles remarquables: "Ce n'est pas à Louis XII de venger les injures du duc d'Orléans."

Cette réponse est d'autant plus honorable dans la bouche de ce prince, que le roi, en parlant ainsi, témoignait qu'il n'userait jamais de son pouvoir actuel pour punir ceux qui, en le combattant, lorsqu'il n'était qu'un sujet rebelle, n'avaient fait que remplir un devoir rigoureux mais nécessaire.

Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, après la mort de son mari, avait voulu se retirer dans ses États pour ne pas voir un autre prince occuper la place de celui qu'elle pleurait; mais peu de temps après, Louis XII ayant fait rompre son mariage avec la pauvre Jeanne de France, cette seconde fille de Louis XI, si disgracieuse et si triste, qu'il avait épousée autrefois, offrit à la duchesse de Bretagne de partager son trône.

Par ce mariage, le duché de Bretagne se trouva définitivement réuni à la France dont il était demeuré séparé depuis les derniers démembrements de l'empire de Charlemagne, et je dois vous faire remarquer que presque toutes les provinces de l'ancienne Gaule vinrent ainsi successivement s'ajouter à ce royaume, auquel depuis cette époque, elles n'ont jamais cessé d'appartenir.

A peine parvenu au trône, Louis XII, que son affabilité avait déjà fait surnommer le Père du peuple, eut, à l'exemple du roi Charles, l'idée de passer en Italie pour faire valoir ses droits sur une province de ce pays nommée le Milanais qui avait appartenu autrefois à la famille de sa grand'mère, Valentine de Milan, et que le roi d'Espagne, ainsi que plusieurs princes d'Italie, prétendaient lui disputer.

Il se mit donc en marche avec une armée nombreuse, mais formidable surtout par le courage des chevaliers qui l'accompagnaient, laissant le soin de gouverner ses États, pendant son absence, à un sage et habile ministre, nommé le cardinal d'Amboise, dans lequel il avait placé toute sa confiance.

Parmi ces nobles guerriers, il y avait un capitaine nommé Bayard, qui, non-seulement était le plus brave des officiers de son temps, mais encore à qui ses vertus avaient fait donner le surnom de Chevalier sans peur et sans reproche.

Dès son enfance, Bayard s'était montré capable des plus grandes choses; ses jeux mêmes annonçaient un caractère ferme et généreux, et sans être turbulent et mutin comme l'avait été Bertrand du Guesclin, il préférait à tout les exercices militaires qui exigent de la force et de l'adresse.

A peine sorti de l'enfance, Bayard partit pour suivre le roi Louis XII en Italie, après avoir demandé et reçu avec recueillement la bénédiction de son vieux père, car il n'était pas possible qu'un si bon jeune homme ne fût pas un fils tendre et respectueux; et dès que l'occasion s'en présenta, il se distingua par plusieurs traits d'un courage intrépide.

Un jour que les ennemis paraissaient supérieurs en force à l'armée française, Louis XII, ayant ordonné de traverser un pont de bois qui se trouvait sur une rivière, recommanda de détruire ce pont aussitôt que les derniers soldats seraient passés, afin que les Espagnols ne pussent pas les suivre.

Malheureusement on n'eut pas le temps d'exécuter cet ordre; et les Français allaient être surpris dans leur retraite, lorsque Bayard, s'apercevant que le pont était abandonné, se plaça avec quelques soldats à l'entrée de ce passage difficile.

Il arrêta par son courage toute l'armée ennemie, ¹ recueillement, respect.

et ce fut seulement après avoir combattu pendant plusieurs heures pour donner aux troupes du roi le temps de se retirer, que Bayard, couvert de blessures, rejoignit les siens.

Hors du champ de bataille, où le courage d'un lion semblait lui être naturel, Bayard avait la douceur et la simplicité d'un agneau; à ces précieuses qualités, il joignait encore une piété sincère et une charité sans bornes.

A la prise d'une ville d'Italie nommée Brescia, où il s'était élancé l'un des premiers à l'assaut, ses soldats lui amenèrent une jeune fille; cette demoiselle était baignée de larmes, et ne cessait de demander sa mère, dont elle ignorait la destinée.

Le bon chevalier, touché de ses pleurs, n'eut pas de repos qu'il n'eût retrouvé cette dame; et comme elle était dans l'indigence, et veuve d'un gentilhomme milanais tué à l'armée, il la pria d'accepter pour la dot de cette jeune personne, une grande somme d'argent.

Ces deux dames, pénétrées de la plus vive reconnaissance, voulaient le remercier d'un pareil bienfait, mais il ne leur demanda pour prix de tant de bontés que de garder un secret inviolable sur cette aventure.

Malgré cette précaution, la belle action qu'il avait faite fut bientôt connue de toute l'armée; et nous devons nous féliciter qu'elles n'aient pas mieux gardé ce secret, puisque leur indiscrétion nous apprend que Bayard avait autant de modestie que de bienfaisance.

Cependant Bayard, n'était pas le seul chevalier français qui montrât tant de vaillance et de vertu: Louis XII lui-même se distinguait par son courage au milieu de tant d'hommes intrépides. Un jour, dans un combat sanglant, quelques-uns de ses officiers murmuraient de voir le roi exposer, avec une sorte de témérité, sa vie et la leur aux coups des ennemis. "Que ceux qui ont peur," s'écria Louis, "se mettent derrière moi!" Ce mot fit rougir de honte les mécontents; et personne ne songea plus à son propre salut, en voyant le sangfroid du monarque.

L'un des guerriers les plus brillants de cette époque fut Gaston de Foix, comte d'Armagnac et duc de Nemours, propre neveu du roi, et parent du malheureux prince de ce nom à qui Louis XI avait fait trancher la tête. Ce jeune chevalier, que Louis XII aimait comme s'il eût été son propre fils, joignait aux qualités les plus aimables la valeur la plus intrépide; mais comme si cette famille d'Armagnac eût été réservée à une infortune perpétuelle, il périt à la fleur de l'âge, à RAVENNE en Italie, dans une bataille où il venait de remporter une victoire signalée sur les Espagnols; et sa mort devint le signal des revers qui depuis ce moment ne cessèrent d'assaillir les Français dans cette contrée dont le sol fut arrosé de leur sang pendant plus d'un demi-siècle.

Les désastres de ces guerres d'Italie, presque aussi funestes à la France que les invasions des Anglais, obligèrent enfin Louis XII à rentrer dans son royaume, où le rappelait d'ailleurs la mort récente de son fidèle ministre le cardinal d'Amboise.

Ce prince ne pensa plus dès lors qu'à faire le bien de son peuple, dont il etait adoré: monté sur une mule blanche, on le voyait chaque jour parcourir sans aucune suite les rues de Paris, écoutant avec douceur quiconque avait quelque grâce à solliciter, et donnant tous ses soins à ce que bonne et prompte justice fût faite à tout le monde.

La reine Anne, dont la bienfaisance égalait celle de

son royal époux, s'associait à ses bonnes œuvres: aussi sa mort fut une grande affliction pour les pauvres et les malheureux; vainement Louis s'était flatté de trouver des consolations dans une autre union, en épousant une jeune princesse nommée Marie, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre, le vieux roi n'eut pas le temps de jouir du bonheur qu'il avait espéré de ce nouveau mariage, car il mourut peu de mois après.

FRANÇOIS PREMIER.

Depuis l'an 1515 jusqu'à l'an 1547.

Si la mort du bon roi Louis XII fut amèrement pleurée du peuple, dont il avait si bien mérité d'être aimé, il n'en fut pas de même de la part de la noblesse française, dont ce prince, dans les derniers temps de sa vie, s'était efforcé de contenir l'humeur guerrière et aventureuse; cette dernière salua avec transport l'avénement du jeune comte d'Angoulême, gendre de Louis XII, et son plus proche parent, qui lui succéda sur le trône, où il prit le nom de François Ier.

François I^{er} était élégant, affable et spirituel; il aimait les hommes instruits, et attira plusieurs d'entre eux à Paris, des divers pays de l'Europe, en les comblant de toutes sortes de faveurs: par ses bienfaits, il encouragea les sciences et les arts, dont les Français avaient pris le goût dans leurs expéditions d'Italie', le pays du monde le plus riche en monuments remarquables et en peintures précieuses.

Son règne est surtout mémorable par la RENAISSANCE des lettres, qui jusqu'à cette époque avaient été peu cultivées en France: il effaça ainsi les dernières traces de la barbarie des anciens Francs, et eût été peut-être le prince le plus accompli de ce pays s'il n'eût trop aimé la guerre, et causé, par cette folle passion, de grands malheurs au royaume et à lui-même.

Lorsque François I^{er} fut appelé à régner sur la France, il y avait en Europe deux rois puissants dont il aurait dû s'efforcer de n'être jamais l'ennemi; l'un était Henri VIII, roi d'Angleterre, l'autre était Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, un des princes les plus habiles et les plus ambitieux qui aient jamais existé.

François I^{er}, qui, dans les premiers temps de son règne, avait compris la nécessité de se concilier l'amitié de ces princes, proposa une entrevue à Henri VIII dans un endroit que l'on nomma le Camp du Drap d'Or, à cause de la magnificence qui fut déployée pour ce rendez-vous des deux monarques.

Dans une vaste plaine de Flandre avaient été élevés plusieurs palais en bois, si richement décorés, que la description que je pourrais vous en faire ressemblerait à ces récits merveilleux et mensongers que l'on trouve dans les contes de fées.

Les reines de France et d'Angleterre y accompagnèrent leurs maris, suivies des dames les plus élégantes et les plus riches de leurs royaumes. Les deux rois se virent au milieu des fêtes, des bals, des tournois, et des jeux de toute espèce, et ce fut à qui des deux porterait le plus loin l'élégance et la somptuosité.

¹ Ce fut à qui des deux, both competed.

Les courtisans des deux nations se ruinèrent pour surpasser leurs égaux en magnificence; et comme l'orgueil nous porte infailliblement à faire des sottises, il s'en trouva quelques-uns qui vendirent leurs terres et leurs châteaux pour acheter de beaux manteaux et des habits éblouissants d'or et de pierreries.

Après avoir passé tout un mois au Camp du Drap d'Or, au milieu des plaisirs de toutes sortes, les deux rois se séparèrent fort satisfaits de leur entrevue, et se faisant mille promesses qu'ils n'avaient certainement l'intention de tenir ni l'un ni l'autre.

François I^{er} possédait alors un des plus puissants royaumes de l'Europe, et il aurait pu se contenter de cette vaste puissance que personne ne songeait à lui contester; mais il eut l'idée de faire revivre les anciennes prétentions de son prédécesseur sur le Milanais et n'eut pas de repos qu'il ne se fût mis en mesure de tenter la conquête de ce pays.

Plein de confiance dans le nombre et la valeur des chevaliers qui marchaient sous ses drapeaux, le bouillant monarque n'attendit pas longtemps pour trouver une occasion de déployer son courage, car à peine eut-il franchi les Alpes, que les Suisses, gagnés par le duc de Milan, essayèrent de l'arrêter dans les défilés que forment ces montagnes.

Les deux armées s'étant rencontrées auprès d'un village nommé Marignan, ce lieu devint le théâtre d'une sanglante bataille, qui dura deux jours et deux nuits sans interruption, et où les Français remportèrent une éclatante victoire.

Le roi, qui s'était distingué par sa bravoure au mi-

¹ qu'il ne se fût mis en mesure, till he had taken his measures.

lieu de tant de braves, voulut que le chevalier Bayard, qui avait combattu sous ses yeux pendant toute la bataille, l'armât chevalier avec les cérémonies usitées en pareille circonstance, et dont je vous ai parlé dans une autre occasion.

Bayard, toujours aussi modeste, se défendit 1 d'abord d'un si grand honneur que pouvaient revendiquer 2 une foule de seigneurs plus élevés en dignité, mais certainement moins illustres par leurs vertus; il fallut bien cependant qu'il se soumît aux ordres du roi.

Cependant François I^{er}, malgré son courage, ne fut pas aussi heureux dans toutes ses batailles qu'il l'avait été à Marignan; en Italie, les armées de Charles-Quint lui disputèrent pied à pied les provinces qu'il prétendait conquérir, et il lui fallut livrer une multitude de combats sanglants qui coûtèrent la vie à un grand nombre de braves gens.

Bayard lui-même, atteint d'un coup mortel dans une rencontre où il venait encore de s'illustrer par de nouvelles prouesses, et sentant sa fin approcher, se fit déposer au pied d'un arbre, où il ne pensait plus qu'à bien mourir, en priant Dieu de lui accorder le pardon de ses fautes.

Il était là près d'expirer, lorsque les capitaines espagnols, ayant appris le malheur de cet intrépide chevalier, se rendirent auprès de lui et lui témoignèrent le regret qu'ils éprouvaient de voir périr un si vaillant homme.

Bayard les remercia avec politesse, mais voyant s'avancer le connétable de Bourbon, qui, s'étant brouillé avec le roi de France, était sorti du royaume et avait

¹ se défendit, refused. — 2 revendiquer, to claim.

embrassé le parti de ses ennemis, il ne fut pas maître de son indignation.

Ce seigneur s'étant approché de lui, voulut lui exprimer combien il avait pitié de le voir dans un si triste état; "ce n'est pas moi qu'il faut plaindre," lui répondit le mourant, "mais vous, monseigneur, qui portez les armes contre le roi votre maître, et contre votre pays."

Peu d'instants après avoir dit ces belles paroles, qui firent rougir de honte le connétable, le bon chevalier rendit l'âme, emportant les regrets de toute la France, et l'estime même de ses ennemis.

La perte de cet homme illustre ne fut que le prélude des malheurs dont François I^{er} ne tarda pas à être frappé; depuis ce moment toutes ses entreprises en Italie furent désastreuses.

Il y avait à peine un an que Bayard n'existait plus, lorsque le roi, ayant mis le siège devant une place nommée Pavie, se trouva en présence d'une armée espagnole que Charles-Quint avait envoyée pour la défendre.

Alors s'engagea auprès de cette ville une nouvelle bataille dans laquelle l'armée française fut taillée en pièces, malgré les efforts inouïs du roi et des braves qui l'accompagnaient.

François I^{er} lui-même tomba au pouvoir des ennemis, et depuis la funeste bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier par les Anglais, une si grande calamité n'avait point affligé la France.

L'un des premiers soins du roi captif, après son malheur, fut d'écrire à sa mère pour l'en informer, car il avait pour elle trop de tendresse et de respect pour

¹ il avait pitié, he was sorry.

vouloir qu'elle apprît par d'autres le revers dont il était frappé: sa lettre commençait par ces mots remarquables, que vous entendrez souvent répéter: "Tout est perdu madame, fors 1 l'honneur."

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la joie de Charles-Quint lorsque le royal prisonnier lui fut amené en Espagne, où il ne fut pas traité d'abord avec tous les égards dus au souverain d'un grand royaume; mais bientôt après, l'empereur lui-même se repentit de sa dureté, et lui témoigna une politesse dont les rois, plus que personne, doivent l'exemple aux autres hommes.

François I^{er} demeura plus d'un an prisonnier à Madrid; l'ennui de la captivité, le désœuvrement, les chagrins qu'il éprouvait, altérèrent sa santé, et s'il fût resté plus longtemps éloigne de la France, il serait mort peut-être au pouvoir de ses ennemis; mais Charles-Quint, moyennant une forte rançon, consentit enfin à lui rendre la liberté, dont il profita aussitôt pour rentrer dans son royaume.

Près de quinze ans après ces événements, les deux rois n'étant plus en guerre, Charles-Quint, qui, en qualité de roi d'Espagne et d'empereur d'Allemagne, possédait des royaumes dans toutes les parties de l'Europe, fit demander à François I^{er} la permission de traverser la France pour se rendre dans un des États de son vaste empire.

Le roi n'avait point conservé de rancune, car la rancune est le défaut des âmes petites et des mauvais esprits, et il voulut témoigner à son rival de gloire qu'il ne lui conservait aucun ressentiment du passé.

Il fit donc préparer, pour recevoir le monarque

¹ fors, hors, except.

espagnol, des fêtes magnifiques qui coûtèrent des sommes considérables; et ce prince, accoutumé à tromper les autres, eut bien de la peine à se persuader que cette somptueuse réception ne cachait pas quelque piège: il se trompait cependant, le roi de France était incapable d'une trahison, même envers son plus dangereux ennemi.

C'était l'usage, dans ce temps-là, qu'il y eût habituellement à la cour de France un homme malin et spirituel, que l'on nommait le fou du roi. Ce fou affectait de porter un costume bizarre; il pouvait dire tout ce qui lui passait par la tête¹, sans que personne eût le droit de s'en fâcher², et toute espèce de plaisanterie lui était permise, pourvu qu'il parvînt à faire rire le monarque, ce qui n'était pas toujours une tâche facile à remplir.

Le fou de François I^{er} se nommait Triboulet: dès qu'il apprit que Charles-Quint osait traverser la France, il se présenta devant le roi portant sous son bras un volumineux registre, et ce prince, qui s'attendait à quelque nouvelle saillie de son bouffon, lui demanda à quel

usage il destinait cet énorme volume.

"C'est pour écrire les noms de tous ceux qui sont plus fous que moi," lui répondit Triboulet, "et je viens d'y inscrire celui du tout-puissant empereur Charles-Quint."

Triboulet, par cette réponse, voulait faire penser que ce souverain avait probablement perdu la raison, pour venir ainsi se mettre à la disposition de son ancien ennemi; le roi le comprit parfaitement, mais comme il ne se fâchait jamais des propos de Triboulet: "Eh! que diras-tu donc de moi," demanda-t-il à ce hardi

¹ tout ce qui lui passait par la tête, everything that came to his head. — ² s'en fâcher, to be offended at it.

personnage, "si je le laisse passer?" — "J'effacerai le nom de Charles," repartit le fou, "et j'inscrirai à la même place celui de Votre Majesté."

Le roi s'amusa beaucoup de cette plaisanterie, fit un riche présent à Triboulet, et n'en reçut pas moins, avec toute la loyauté de son caractère, le superbe empereur, qui sortit du royaume de France comme il y était entré.

Je ne sais si François I^{er} ne s'est pas repenti plus tard de n'avoir pas suivi le conseil de Triboulet, si l'on pouvait jamais se repentir d'une bonne action, car la France eut encore plusieurs guerres à soutenir contre l'ambitieux Charles-Quint qui ne prétendait à rien moins qu'à réunir toute l'Europe sous sa domination, et ces guerres étaient à peine terminées, que François I^{er} mourut au château de Ramboullet, auprès de Paris. Son fils lui succéda sous le nom de Henri II.

LES PROTESTANTS.

Depuis l'an 1547 jusqu'à l'an 1559.

Depuis que le monde existe, tous les hommes ont rendu à Dieu le culte qui lui est dû, mais tous ne l'ont pas fait de la même manière; cette différence a souvent causé de violentes querelles, et même des guerres sanglantes, comme vous avez pu le lire déjà dans quelques livres.

Dans le temps même que François I^{er} commençait à régner en France, un moine nommé Martin Luther,

doué d'une brillante éloquence et d'une profonde érudition, se mit à prêcher publiquement en Allemagne des nouveautés qui devaient devenir fatales à la tranquillité des peuples et des rois. Il déclara que tous les chrétiens n'étaient pas obligés de se soumettre au pape, quoique celui-ci eût été regardé jusqu'alors comme le chef suprême de l'Église chrétienne. Ce n'était pas la première fois, à la vérité, que de pareilles idées étaient annoncées en Europe; déjà l'Italie, la France et l'Angleterre, plus de cent ans auparavant, avaient vu éclater de semblables tentatives contre l'autorité des papes; mais elles excitèrent cette fois une fermentation presque générale dans la plupart des États de l'Europe, où ceux qui adoptèrent les maximes de Luther reçurent le nom de Luthériens.

Quelques années plus tard, on vit paraître en France un autre homme, nommé Calvin, qui annonça à peu près les mêmes choses que Luther avait déjà prêchées en Allemagne, mais celui-là prétendit en outre que c'était offenser Dieu que de le prier devant les images et les statues dont il a toujours été d'usage de décorer les églises. Beaucoup de Français de toutes les conditions, depuis les plus grands seigneurs du royaume jusqu'aux dernières classes du peuple, embrassèrent la doctrine de Calvin comme on avait embrassé ailleurs celle de Luther; et les partisans de cette doctrine nouvelle furent appelés Calvinistes.

Enfin les Luthériens d'Allemagne et les Calvinistes de France adoptèrent plus tard la dénomination de Protestants, parce qu'ils réclamèrent hautement ou Protestèrent contre la défense qui leur fut faite par un Contre la defense qui leur fut faite par un contre la defense qui leur fut faite par un contre la defense qui leur fut faite par un contre la defense qui leur fut f

¹ jusqu'à, down to.

cile assemblé à cette occasion, de propager les erreurs qu'ils avaient proclamées.

On employa contre eux jusqu'à la violence, et François I^{er} permit que le Parlement condamnât plusieurs protestants français au supplice du feu, comme hérétiques, avec la même rigueur que l'on avait déployée autrefois contre les Albigeois du Languedoc.

D'un autre côté les chrétiens qui demeuraient attachés à la doctrine romaine, pour se distinguer de leurs adversaires, ayant pris la dénomination de Catholiques, que portaient autrefois les fidèles au temps des persécutions de l'Église naissante, cette distinction devint la cause première des guerres cruelles qui suivirent, et auxquelles on a donné le nom de guerres de Religion.

A présent, lorsque vous retrouverez dans quelques livres, certains personnages ou certains peuples désignés par le titre de Protestants, vous vous rappellerez sans peine l'origine de cette qualification, car vous n'ignorez pas sans doute que, de nos jours, une partie des États de l'Europe pratiquent la religion de Luther, tandis que plusieurs autres observent la doctrine de Calvin.

Lorsque le roi Henri II monta sur le trône, après la mort de son père, il montra comme lui une grande animosité contre les protestants, et fit aussi brûler dans quelques villes du royaume plusieurs de ces infortunés.

Cette persécution, au lieu d'effrayer les calvinistes, ne fit qu'en augmenter le nombre, et bientôt le roi fut informé que, malgré sa défense, quelques-uns des principaux seigneurs de sa cour avaient embrassé la nouvelle religion.

Au premier rang de ces personnages, on distinguait François de Coligny, baron d'Andelot, qui s'était ac-

quis à la guerre une haute réputation de courage et d'habileté; le roi, qui l'aimait à cause des services qu'il avait rendus au royaume, ayant appris qu'il s'était prononcé en faveur des calvinistes, le fit appeler en sa présence.

Il lui ordonna de déclarer si ce qu'on disait de lui était vrai, sachant bien qu'un homme tel que d'Andelot était incapable de déguiser la vérité: "Sire," lui répondit ce seigneur, "mon corps, mes biens, et ma vie vous appartiennent; mais mon âme est à Dieu, que je ne saurais tromper, et j'aime mieux mourir que d'aller à la messe."

Une pareille réponse à laquelle le roi était loin de s'attendre, excita en lui une si vive indignation, que peu s'en fallut que d'Andelot ne la payât de sa tête; Henri se contenta pourtant de le bannir de sa présence.

Il lui interdit de reparaître à la cour: mais le fier seigneur demeura inébranlable dans ses sentiments, et les calvinistes, encouragés par la fermeté d'un personnage aussi considérable, se montrèrent plus hardis et plus entreprenants.

Dans ce temps-là, la reine de France se nommait Catherine de Médicis; c'était une princesse italienne qui possédait autant d'astuce que d'esprit, mais il était bien rare qu'elle laissât pénétrer le fond de sa pensée, et le plus souvent c'était à ceux quelle détestait le plus qu'elle faisait le plus de caresses.

Il y avait alors à la cour de Henri II deux princes dont chacun s'accordait à reconnaître les talents et l'habileté; ces princes était frères, et ils appartenaient à l'illustre maison de Lorraine, qui tirait, dit-on, son origine des derniers descendants de Charlemagne, autrefois expulsés de France par Hugues Capet: de ces deux princes, l'un se nommait le cardinal de LORRAINE, et l'autre, François, duc de Guise.

Ce dernier avait vaillamment combattu en plusieurs rencontres pour le service du roi, notamment pour repousser l'empereur Charles-Quint, dont l'armée avait envahi le royaume, et ce fut même ce prince qui reprit aux Anglais la ville de Calais qu'ils avaient toujours conservée depuis le temps de Philippe de Valois, c'està-dire pendant plus de deux cents ans.

Le duc de Guise n'aimait point les protestants, mais il détestait encore davantage Anne de Montmorency, connétable de France, et de l'une des plus illustres familles, dont il était jaloux à cause de la confiance sans bornes que le roi ne cessait de témoigner à ce noble vieillard, qu'il se plaisait à consulter sur toutes ses affaires; le connétable Montmorency était d'ailleurs l'oncle de d'Andelot, qui venait à cette époque d'embrasser ouvertement la doctrine de Calvin.

Malheureusement, dans une bataille livrée aux Espagnols auprès de St.-Quentin, le connétable tomba au pouvoir des vainqueurs: et pendant le temps de sa captivité, le duc de Guise, qui était beau, aimable, poli, et surtout fort insinuant, sut se rendre si agréable au roi et à la reine, que l'un et l'autre lui accordèrent toute leur confiance.

Alors cet habile courtisan, qui connaissait les préventions du roi contre les protestants, lui représenta le connétable comme l'espoir de ces derniers, à cause de l'affection qu'il portait à son neveu, et fit naître ainsi une grande méfiance dans l'esprit de Henri contre ceux qu'il soupçonnait de favoriser la nouvelle religion.

Le roi, pour les écraser d'un seul coup, se rendit au Parlement, où ayant fait arrêter cinq magistrats qui professaient publiquement le calvinisme, il ordonna qu'on fît leur procès le plus promptement possible, voulant, dit-il, voir brûler de ses propres yeux Anne Dubourg, l'un d'entre eux, qu'il regardait comme le plus coupable de tous.

Henri II n'était pourtant pas né cruel; mais son caractère était faible et irrésolu, et ce défaut suffit pour le laisser dominer par les courtisans dont les princes de Lorraine avaient eu soin de l'entourer, afin d'empêcher que les protestants ne fissent parvenir au pied du trône de justes doléances contre les rigueurs dont ils se voyaient menacés.

Tandis que tout se préparait ainsi pour une violente persécution contre les partisans de la nouvelle doctrine, Henri fit célébrer à Paris des fêtes splendides, à l'occasion du mariage d'Élisabeth de France, sa fille aînée, avec le fils de Charles-Ouint, qui, en succédant à son père sur le trône d'Espagne, avait pris le nom de Philippe II.

Malheureusement la joie de ces fêtes se changea bientôt en deuil général, car dans un tournoi auquel le roi voulut prendre part, en faisant preuve d'adresse contre un chevalier nommé le sire de Montgommer, ce prince, ayant eu la visière de son casque traversée d'un coup de lance, fut si grièvement blessé à la tête, qu'il en mourut peu de jours après.

¹ qu'on fît leur procès, that they should be prosecuted.

LA CONJURATION D'AMBOISE.

Depuis l'an 1559 jusqu'à l'an 1560.

Henri II laissa quatre jeunes princes, dont les trois premiers régnèrent successivement sur la France; le Dauphin, à peine âgé de seize ans lorsque la mort inattendue de son père l'appela au trône, lui succéda sous le nom de François II, et quoique son règne ait été de courte durée, il n'en est pas moins remarquable par l'importance des événements dont il fut rempli.

Le nouveau roi était d'une santé faible et languissante; Catherine de Médicis, sa mère, dont l'ambition n'était comparable qu'à l'indolence du jeune monarque, gouverna le royaume sous son nom ou plutôt le laissa gouverner par les princes de Lorraine, à l'exclusion du connétable Montmorency, à qui l'on ordonna, pour prix de ses anciens services, de se retirer dans ses terres 1.

Cette ingratitude de la nouvelle cour causa une indignation presque générale, et acheva surtout d'irriter les protestants, qui depuis longtemps n'attendaient que du connétable la fin des persécutions; alors les Guises se croyant tout permis cessèrent de garder aucun ménagement, et le cardinal de Lorraine principalement ne mit plus de bornes à son orgueil et à l'insolence de ses manières.

Dans un voyage que le nouveau roi fit à son château de Fontainebleau, situé à peu de distance de Paris, il se trouva un si grand nombre de gens attirés de toutes les provinces du royaume par l'espoir d'obtenir des

¹ terres, estates.

récompenses ou des grâces, que le cardinal, pour les éloigner, eut l'audace de faire planter une potence devant le château, et de faire publier à son de trompe, que toutes les personnes venues à la cour pour solliciter des faveurs eussent à sortir de la ville avant la fin du jour, sous peine d'être pendues.

Cette insolence, dont chacun reconnut l'auteur, excita tellement le ressentiment de ceux qui en étaient l'objet, que chacun se retira dans sa province en maudissant le cardinal; car les Français, en se voyant traités avec tant d'arrogance, ne pouvaient oublier qu'autrefois ils avaient été les compagnons de leurs rois, mais que jamais ils n'avaient été leurs esclaves. —

Si vous avez lu l'histoire d'Angleterre, vous n'avez point oublié sans doute l'infortunée Marie Stuart, reine d'Écosse, qui périt, après une longue captivité, victime de la haine de l'implacable Élisabeth.

Cette intéressante Marie, à peine âgée de treize ans à l'époque dont je vous parle, ayant été amenée en France lorsqu'elle n'était encore qu'une toute petite fille y était devenue la femme du jeune François II, et se faisait déjà chérir de tous ceux qui l'approchaient, par sa douceur et la grâce de ses manières.

Marie Stuart était nièce du duc de Guise par sa mère, propre sœur des princes de Lorraine, mais son âge ne lui permettant pas encore de prendre part aux événements de ce règne, personne ne s'en occupait que pour louer les charmes de sa figure ou ceux de sa conversation.

Vous saurez que la puissante Catherine de Médicis, tout habile et spirituelle qu'elle était, ajoutait foi à une multitude de pratiques superstitieuses que la seule raison de cette princesse aurait dû lui faire rejeter avec mépris.

A cette époque, peu des personnes croyaient encore aux effets de la magie, mais beaucoup de gens, même parmi ceux qui passaient pour être instruits, étaient tombés dans une erreur qui nous paraît aujourd'hui tout aussi déraisonnable. Ils s'imaginaient qu'on pouvait lire dans les étoiles ce qui devait arriver un jour; de sorte qu'au lieu de se faire dire, comme autrefois, leur bonne aventure par des devineresses, auxquelles elles présentaient le creux de leur main, les personnes crédules s'en allaient trouver de prétendus docteurs.

Ces docteurs, nommés astrologues, passaient leur vie à observer les astres avec une lunette, persuadés qu'au moyen de certains calculs, basés sur le résultat de leurs observations, ils pourraient prévoir la marche pes événements.

La reine Catherine croyait de très-bonne foi à l'As-TROLOGIE, et elle n'aurait pas entrepris la plus petite affaire sans consulter auparavant un savant italien, nommé Cosme Ruggieri, pour lequel elle avait fait construire dans son hôtel² à Paris, une haute colonne, d'où il pouvait observer les étoiles tout à son aise.

Si quelque personne aujourd'hui pouvait encore tomber dans de semblables erreurs, le simple bon sens de chacun en aurait bientôt fait justice ³, car rien n'est plus absurde que de croire à des pratiques aussi ridicules.

Mais je dois vous faire observer, à cette occasion, qu'il ne faut point confondre l'astrologie, cette science chimérique qui n'a jamais reposé sur aucune base rai-

¹ bonne aventure, fortune. — ² hôtel, mansion. — ³ en aurait bientôt fait justice, would soon have done away with it.

sonnable, avec l'ASTRONOMIE, science véritable et sublime, qui, par une connaissance approfondie des phénomènes célestes, est appelée à rendre chaque jour des services incontestables à la géographie et à la navigation.

En vous racontant la mort du Chevalier Bayard sous le règne de François I^{er}, j'ai eu occasion de vous nommer le connétable de Bourbon, qui avait lors le malheur de porter les armes contre la France; ce connétable, qui était l'un des plus proches parents de la famille de Valois, était mort depuis longtemps.

Pour le punir d'une faute aussi énorme, tous ses biens avaient été confisqués au profit du roi, et depuis cette époque, la famille de Bourbon, dont il était le chef, avait toujours été pauvre et mal venue à la cour.

Sous le règne de François II, il existait plusieurs princes de cette maison, et entre autres deux frères, dont l'aîné se nommait Antoine de Bourbon, et le jeune Louis, prince de Condé; tous deux avaient embrassé avec ardeur la religion protestante, et cela les avait rendus l'objet de la méfiance du duc de Guise.

Antoine de Bourbon, malgré sa mauvaise fortune, avait épousé Jeanne d'Albert, reine de Navarre et propre nièce de Henri II; elle lui apporta en dot la souveraineté de ce petit État, qui, comme vous le savez sans doute, était situé au pied des Pyrénées, à peu de distance de Toulouse.

De temps à autre, 1 le roi de Navarre se montrait au Louvre, où il avait le droit d'être accueilli avec tous les égards dus à un rang illustre, puisqu'il était le plus proche parent de François II, après les frères de ce monarque; mais le cardinal de Lorraine et le duc de

¹De temps à autre, from time to time.

Guise prenaient à tâche qu'il n'y éprouvât que des dédains capables de l'irriter.

Bourbon, dont le caractère était trop fier pour se plaindre ou trop timide pour éclater, fut plus d'une fois au moment de quitter Paris et de renoncer à cette cour, agitée par tant d'intrigues, et où il ne pouvait douter qu'on n'eût le dessein de l'abreuver d'outrages.

Le prince de Condé, au contraire, était irascible et entreprenant: indigné de l'insolence des Guises, il se mit à la tête d'un complot ayant pour objet d'enlever le jeune roi au pouvoir de ces princes, et de les faire punir sévèrement pour avoir persécuté les protestants et trompé la bonne foi du monarque.

Un intrépide aventurier, nommé La Renaudie, fut chargé par lui de l'exécution de ce coup audacieux; ce complot, que l'on nomme ordinairement la Conjuration d'Amboise, parce que c'était dans cette ville, où la cour se trouvait alors, qu'il devait être mis à exécution, échoua complètement par l'adresse du duc de Guise.

La Renaudie et un grand nombre de calvinistes qui avaient pris part à cette conjuration, périrent les armes à la main ou furent condamnés à la peine capitale; et le prince de Condé lui-même fut accusé d'avoir voulu renverser le roi de son trône, tandis que son seul but avait été de le soustraire à la domination des Guises.

Il était à la veille de subir le même sort, lorsque le jeune François II, dont la santé était chancelante depuis sa plus tendre enfance, mourut dans ce moment même, à peine âgé de dix-sept ans, et n'ayant connu, pour ainsi dire, que les embarras de la royauté, à

¹ prenaient à tâche, did their best.

travers les cabales sans nombre qui avaient troublé son règne.

Peu de mois après cet événement, qui fut en quelque sorte le prélude de toutes ses infortunes, la jeune Marie Stuart, devenue veuve du roi de France, retourna tristement dans son royaume d'Écosse; et lorsqu'elle monta sur le vaisseau qui devait la ramener dans ses États héréditaires, on dit que ses yeux se remplirent de larmes, en voyant pour la dernière fois le rivage de France, comme si elle eût déjà pressenti les malheurs qui l'attendaient dans sa patrie qu'elle allait revoir.

LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Depuis l'an 1560 jusqu'à l'an 1574.

Charles IX était le second fils de Henri II, et il n'avait que dix ans, lorsque, par la mort de son frère François, il se trouva roi de France, sous la régence de sa mère Catherine de Médicis.

J'ai déjà eu occasion de vous raconter l'histoire de plusieurs règnes remplis de guerres, de désastres et de calamités de toute espèce, et pourtant celui de Charles IX fut encore plus funeste à la France que tous les maux qui avaient assailli le royaume aux temps mêmes du roi Jean et de Charles VI.

Pendant les guerres contre l'Angleterre, une haine commune du moins unissait tous les Français contre la domination étrangère; mais à l'époque où nous sommes parvenus, la nation tout entière, en proie à des discordes civiles, dont la religion n'était que le prétexte, présentait le triste spectacle de deux camps ennemis, prêts à fondre l'un sur l'autre, et à s'entre-déchirer avec une égale furie.

Cependant les protestants poursuivis avec tant de rigueur sous François II, par l'influence de la maison de Guise, s'étaient enhardis en voyant le prince de Condé et l'amiral Coligny, frère aîné de l'inflexible d'Andelot, embrasser ouvertement leur parti: ils se plaignirent même hautement des maux qu'ils avaient soufferts jusqu'alors.

Peut-être de nouvelles persécutions eussent été dirigées contre eux, s'il n'y avait eu à cette époque auprès de la reine Catherine, un homme de bien que cette princesse avait appelé à la cour pour la conseiller contre le duc de Guise, dont l'orgueil et l'ambition démesurés commençaient à lui inspirer de justes craintes.

Cet homme respectable se nommait MICHEL DE L'Hô-PITAL; il était Chancelier du royaume, c'est-à-dire chargé de la garde des sceaux de l'État, que l'on était dans l'usage d'apposer au bas des ordonnances royales. La figure seule de L'Hôpital imposait du respect aux partisans les plus audacieux des princes lorrains: il avait une grande barbe blanche, le visage pâle, l'air grave, mais bon; et comme il ne parlait jamais que pour le bien public, le roi et la reine se faisaient un devoir d'écouter ses avis.

Le chancelier L'Hôpital, était bon catholique; mais il ne pouvait voir sans indignation que l'on usât de violence envers les protestants, qui jusqu'à ce moment s'étaient montrés aussi fidèles sujets du roi que les autres Français; il obtint donc que désormais aucun calviniste ne serait brûlé ni pendu pour le seul fait de sa religion; les princes de Lorraine furent un moment éloignés des affaires.

On ne vit plus dès lors s'allumer dans les provinces les bûchers où tant d'infortunés avaient déjà péri: il semble que les protestants auraient dû se contenter de cet adoucissement à leur sort, mais ils ne songèrent plus qu'à obtenir de nouveaux avantages.

Sous prétexte que les Guises, ayant réuni des troupes, avaient enlevé le jeune roi et sa mère de leur château de Fontainebleau, où ils s'étaient retirés, pour les ramener à Paris, le prince de Condé et l'amiral Coligny rassemblèrent des armées de calvinistes et marchèrent contre les troupes royales.

Chaque jour le royaume fut ensanglanté par de cruels combats, où périrent de part et d'autre un grand nombre de Français. Alors, comme aux plus mauvais jours de la monarchie, le sang coula de tous côtés: les laboureurs, les citoyens des villes désertèrent leurs maisons pour prendre les armes, et personne ne se trouva plus à l'abri de la rage de tant de furieux.

Cependant la plupart de ceux qui avaient causé ces désastres, soit en persécutant les protestants, soit en feignant de les défendre, mais en effet pour leur propre intérêt, ne furent point épargnés par la justice divine; le connétable Montmorency, qui avait vécu sous quatre rois, le roi de Navarre, le prince de Condé, périrent dans des batailles.

François de Guise, ce chef ambitieux mais intrépide, qui avait été le premier auteur de tous les malheurs publics, fut assassiné par un gentilhomme protestant nommé Poltrot, au moment où il assiégeait Orléans, qui était devenu le refuge d'un grand nombre de calvinistes.

De tant de chefs qui avaient allumé la guerre civile dans le royaume, il ne restait plus que le cardinal de Lorraine et l'amiral Coligny, et ces deux hommes continuaient à se montrer ennemis irréconciliables; mais le duc de Guise, en mourant, avait laissé un fils nommé Henri, qui prit le titre de son père.

Il manifesta bientôt un caractère non moins intraitable et des idées aussi ambitieuses que celles de toute sa famille; une profonde blessure qu'il reçut au visage dans une bataille, et dont il porta toute sa vie la cicatrice apparente, lui fit donner plus tard le surnom de Balafré, sous lequel il est devenu célèbre dans l'histoire.

A côté de ce prince qui, à peine âgé de treize ans, annonçait assez déjà ce qu'il deviendrait un jour, on voyait un autre jeune homme dont les premières années promettaient dès lors cette franchise et cette loyauté dont il ne s'écarta jamais un seul jour: c'était Henri, plus tard roi de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret.

Le jeune prince de Navarre avait été élevé dans la religion protestante par sa mère, femme d'un esprit supérieur et d'un caractère énergique; et, quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, c'était déjà vers lui que les regards des calvinistes se tournaient avec confiance, parce qu'il était le seul héritier de la famille de Bourbon, dont les chefs avaient péri pour la défense de la nouvelle religion.

Catherine de Médicis comprit de bonne heure ce qu'elle aurait à craindre d'un pareil homme, si jamais il se déclarait son ennemi et celui de ses enfants:

feignant subitement un rapprochement inespéré avec le parti protestant, elle offrit au prince de Navarre la main de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX.

Cette princesse était d'une beauté remarquable, et Henri, en fils respectueux, s'empressa de solliciter le consentement de sa mère, à qui l'on assura que ce mariage mettrait un terme aux dissensions qui divisaient le royaume depuis tant d'années.

L'amiral Coligny, comme les autres chefs protestants persuadé que cette union mettrait fin à la guerre civile, consentit lui-même à se rendre à Paris, où Charles IX le reçut avec tous les égards dus à son rang et à son âge avancé: ce prince l'appela son père, lui accorda toutes les faveurs qu'il pouvait désirer pour sa famille et pour ses amis, et le combla de toutes sortes de présents.

La seule apparence d'un si heureux changement combla le bon vieillard d'allégresse, et la joie fut générale en France à la vue de cette réconciliation que chacun crut sincère; les Guises seuls se montrèrent tristes et inquiets, et ne purent dissimuler la haine qu'ils portaient aux calvinistes, et surtout à l'amiral Coligny.

Les noces du jeune Henri avec Marguerite de Valois étaient près de se conclure, lorsque la reine Jeanne d'Albret, atteinte d'un mal subit et inconnu, expira en peu d'instants entre les bras de son fils inconsolable: le bruit se répandit qu'elle avait péri victime d'un odieux empoisonnement.

En effet, dans cette circonstance, la haine mal contenue et la méfiance réciproque des catholiques et des protestants pouvaient justifier de pareils soupçons; Henri, qui prit alors le titre de roi de Navarre, perdit ainsi la meilleure des mères, dont la mort devint le signal de tous les malheurs qui devaient bientôt l'assaillir.

Tandis que les délais accordés à la juste douleur d'un bon fils retardaient la conclusion du mariage projeté, un nouvel événement vint jeter le trouble dans l'esprit des calvinistes, et inspirer de justes inquiétudes aux amis de Coligny. Des avis secrets, mais qui paraissaient venir de bonne source, l'avertissaient chaque jour qu'un complot était formé contre sa personne, et qu'il eût à veiller sur sa propre vie. Le noble amiral rejeta avec mépris les soupçons que l'on s'efforçait de lui inspirer, et lorsqu'il fit connaître au roi les avertissements qui ne cessaient pas de lui parvenir, ce prince, repoussant d'un air indigné la seule pensée d'un pareil attentat, assura l'illustre vieillard que ses jours étaient parfaitement en sûreté.

Il ne faut point penser que Charles IX usât alors d'une affreuse dissimulation pour faire tomber l'amiral dans le piège qu'on lui avait tendu; une telle duplicité serait si odieuse dans un jeune prince, qu'on doit éviter d'y ajouter foi; et, en effet, il paraît peu probable que Catherine de Médicis, le duc de Guise, et les seigneurs de leur parti eussent confié au monarque le complot qu'ils avaient formé contre la vie de leur ennemi; mais peu de jours après, comme l'amiral sortait du Louvre, un assassin, appelé Maurevel, caché dans une maison voisine de ce palais, le blessa grièvement d'un coup de feu qui lui traversa le bras gauche et lui emporta un doigt de la main droite: le meurtrier échappa à toutes les recherches; et Coligny, tout sanglant, quoique sa blessure ne fût point mortelle, fut rapporté

¹ coup de feu, shot.

chez lui par ses domestiques. Au premier bruit de cet attentat, Charles IX se rendit en toute hâte avec sa mère auprès du lit du blessé, qu'il s'efforça de rassurer par des paroles bienveillantes: "Mon père," s'écria-t-il, "la blessure est pour vous, mais la douleur est pour moi!..." Il lui promit en même temps de faire punir sévèrement les auteurs de ce crime, quels qu'ils fussent, et parvint ainsi à rendre quelque confiance à l'esprit des calvinistes.

Dans ces tristes circonstances, les noces du roi de Navarre et de Marguerite de Valois venaient d'être célébrées, et ce prince était devenu le beau-frère de Charles IX, qui, en affectant de lui témoigner la plus vive amitié, s'efforçait de le retenir à ses côtés, afin que personne ne trouvât moyen de l'avertir du complot qui se tramait contre les protestants.

Il y avait à peine quelques jours que le roi de Navarre était le mari de Marguerite, lorsque, vers le milieu de la nuit, on entendit retentir dans tout Paris la cloche d'alarme de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, qui existe encore auprès du Louvre, et bientôt après celle du palais de la Cité, que l'on ne sonnait jamais que pour annoncer la naissance ou la mort des rois et des princes de leur famille.

A ce signal, des bandes d'hommes armés se montrant tout-à-coup dans les différents quartiers se mettent à parcourir les rues de la ville, poursuivant les calvinistes de tous côtés, et assaillant les maisons qui leur avaient été désignées d'avance. La plupart de ces malheureux, surpris dans leur premier sommeil, furent égorgés dans leurs lits; d'autres, en cherchant à fuir dans l'obscurité, tombèrent sous les coups de ceux qui les reconnurent; les gémissements des victimes, les hur-

lements des bourreaux, mêlés aux retentissements des cloches et de la mousqueterie, indiquaient assez que le massacre était général; et, lorsque le jour parut, on put voir avec horreur les eaux de la Seine rougies du sang des infortunés que les meurtriers y avaient précipités.

Dès que le tocsin s'était fait entendre, le duc de Guise, à la tête d'une troupe armée, s'était dirigé vers la maison de l'amiral Coligny, qui, réveillé par le bruit, et ne doutant plus alors que ses jours ne fussent menacés, était sorti de son lit, et s'était couvert d'une robe de chambre. L'intrépide vieillard, qui avait bravé la mort dans cent batailles, renvoya quelques fidèles serviteurs qui voulaient le défendre jusqu'à leur dernier soupir, et s'avança seul au-devant des meurtriers, dont il voyait, à la lueur des torches, briller les épées et les poignards.

En apercevant devant eux cet homme vénérable dont le front était aussi calme que dans un jour de paix, quelques-uns de ces hommes atroces s'arrêtèrent, et furent sur le point de prendre la fuite; mais l'un d'eux. nommé Besme, plus scélérat que tous les autres, lui ayant porté un coup d'épée, le noble amiral tomba baigné dans son sang; et les misérables ayant précipité son corps par une fenêtre, au bas de laquelle le duc de Guise attendait impatiemment que sa haine fût satisfaite, cette noble dépouille fut abandonnée à la populace toujours altérée de sang et avide de cruautés.

Je ne vous dirai pas toutes les horreurs dont Paris fut le théâtre pendant cette nuit fatale; et je regrette vivement d'avoir été forcé de vous raconter quelquesunes de ces scènes affreuses, que l'on a nommées les massacres de la Saint-Barthélemy, parce qu'elles eurent lieu, en effet, pendant la nuit qui précédait la fête de ce saint. Cette date est tristement célèbre dans notre histoire, et les événements qu'elle rappelle seront toujours pour la France un souvenir de deuil.

Pendant que le jeune Henri, retenu par ordre de Charles IX dans ses appartements du Louvre, voyait égorger sous ses yeux ses plus fidèles serviteurs qui étaient protestants comme lui, un de ces infortunés, poursuivi par des soldats, vint chercher un refuge jusque sous le lit de la reine de Navarre; mais il en fut arraché avec violence et massacré, malgré les prières de cette princesse. Ces malheureux périssaient ainsi dans tous les quartiers de la ville sans qu'aucun d'eux songeât à se défendre, parce que les meurtriers avaient soin de crier à haute voix: "Le roi le veut! le roi le commande!" afin que personne n'osât leur résister.

Ces affreux massacres ne se bornèrent point à la seule ville de Paris, où Charles IX, dit-on, avait donné l'exemple de la fureur, en tirant lui-même de l'une des croisées du Louvre sur les calvinistes qui cherchaient à traverser la Seine pour se dérober aux coups de leurs ennemis; des ordres furent envoyés dans les provinces, où un nombre infini d'innocents périrent également victimes de la fureur populaire excitée par les émissaires des Guises et de la cour.

Il est pourtant consolant, pour nous reposer d'une si déplorable histoire, de savoir que tous les gouverneurs du royaume ne souffrirent pas que dans leurs villes les ordres sanguinaires qu'ils avaient reçus fussent mis à exécution. Plusieurs s'y refusèrent formellement: et l'on est heureux de pouvoir citer, à cette occasion, la belle réponse que fit à Charles IX le vicomte d'Orthez, gouverneur de Bayonne, qui, ayant reçu l'injonction

de faire main basse¹ sur tous les calvinistes, écrivit à ce prince lui-même dans ces termes honorables:

"Sire, j'ai communiqué aux habitants de la ville et aux gens de guerre les ordres de Votre Majesté, et je n'y ai trouvé que bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau."

Charles IX ne survécut pas longtemps à cette horrible boucherie d'une partie de ses sujets; comme s'il eût été atterré que tant de crimes eussent été commis en son nom, lorsque d'un seul mot il aurait pu les empêcher, il tomba dans une maladie de langueur qui le conduisit en peu de mois au tombeau.

On dit qu'à ses derniers moments, ce malheureux prince ne cessait de demander à Dieu le pardon de tous les maux dont il s'était rendu complice et qu'en expirant il versait encore les larmes du plus amer repentir.

LA LIGUE.

Depuis l'an 1574 jusqu'à l'an 1587.

Jusqu'à ce moment vous avez pu remarquer qu'en France la royauté était héréditaire, c'est-à-dire que chaque roi transmettait sa couronne à son fils aîné ou à son plus proche parent comme un héritage; mais il n'en était pas de même autrefois dans tous les royaumes de l'Europe, et en Pologne particulièrement, l'un des États du nord de cette partie du monde, la royauté

¹ de faire main basse, to lay violent hands.

était ELECTIVE, ce qui veut dire qu'après la mort de chaque monarque, ses parents ne régnaient point après lui et que la nation pouvait élever au trône un prince qui ne fût pas même de la famille royale.

Tandis que Charles IX vivait encore, le troisième fils de Henri II qui avait nom Henri, duc d'Anjou, avait été appelé par les Polonais à régner sur leur pays; mais dès que ce prince eut appris que son frère venait de mourir, il quitta secrètement la Pologne et revint en toute hâte en France où il monta sur le trône: ce nouveau roi prit le nom de Henri III.

La France était encore consternée des malheurs des deux derniers règnes, et cependant rien n'annonçait que des jours plus tranquilles dussent succéder à tant de misères. Les calvinistes qui avaient échappé aux massacres de la Saint-Barthélemy, tournant toutes leurs espérances vers le roi de Navarre, ne nourissaient plus que des projets de vengeance; tandis que de son côté, Henri-le-Balafré, enhardi par la défaite de ses ennemis et la mort de Coligny, était devenu si arrogant, que la reine Catherine elle-même s'apercevait trop tard qu'elle s'était donné un maître.

Pendant ce temps, Henri III, au lieu de détourner le nouvel orage qui se formait sur le royaume, s'entourait de jeunes seigneurs brillants et spirituels, qui ne rêvaient que fêtes, plaisirs, et combats: le peuple pouvait les voir à toute heure du jour, dans les salles basses du Louvre, s'exercer à toutes sortes de jeux d'adresse et de force, manier des épées et des poignards, franchir légèrement des barrières, et écouter avec avi-

¹dussent, were to.

dité les récits des guerres et des batailles qui avaient ensanglanté les dernières années.

Autrefois Du Guesclin et Bayard se faisaient aussi raconter, dans leur première jeunesse, les faits d'armes des anciens chevaliers, et se disposaient ainsi à les surpasser encore par leur vaillance; mais ces nobles guerriers ne connaissaient point d'autres ennemis que ceux du roi et du pays. Du temps de Henri III, au contraire, c'était contre des Français que ces préparatifs de guerre étaient dirigés; et il n'était pas difficile de prévoir que d'autres désastres allaient encore assaillir le royaume.

Le nouveau roi avait choisi, parmi les jeunes gens de sa cour, les plus beaux et les plus aimables pour former sa suite et sa compagnie journalière; ces seigneurs se faisaient remarquer par leurs toques élégantes, leurs hautes collerettes du travail le plus merveilleux, et la richesse de leurs habits, tout brillants d'or et de pierreries; on les nommait les Mignons du roi, parce qu'il semblait les aimer de toute son âme, et ne pouvait se passer d'eux un seul instant. Il éloignait de sa cour, pour leur plaire, les personnes raisonnables, et ne voulait rien voir que par leurs yeux. Malheureusement, parmi ces favoris, il n'y en avait pas un seul qui pût lui donner un bon conseil; au lieu de s'occuper de choses sérieuses, chacun d'eux ne songeait qu'à inventer chaque jour de nouveaux divertissements.

Dans ce temps-là se forma en France, à l'instigation des partisans du duc de Guise, une association dont la défense de la religion catholique fut le prétexte, et qui s'étendit bientôt sur toutes les provinces du royaume: cette association, qui se composait de seigneurs, de prêtres, de bourgeois, et de gens de touteespèce, avait pour but d'abattre la religion protestante en France, et ses adhérents lui donnèrent le nom de la Sainte Ligue.

Le Balafré s'était flatté de devenir le chef de cette ligue, parce qu'alors en effet il eût été plus puissant que le roi lui-même, et aurait pu facilement se mettre à sa place: mais Henri III, averti à temps du danger qu'il courait, si ce prince turbulent obtenait ce nouvel avantage, convoqua les États-généraux du royaume à Blois, ville située entre Orléans et Tours sur les bords de la Loire, et lorsqu'ils furent assemblés, le roi déclara hautement qu'il voulait être lui-même le chef de la Ligue et ne point souffrir qu'aucun autre le fût.

Le duc de Guise fut déconcerté lorsqu'il entendit ces paroles, lui qui n'avait formé la Ligue que pour la diriger à son gré; il feignit pourtant de se soumettre aux volontés de Henri, mais il continua en secret d'accueillir les mécontents, d'encourager leurs murmures, et de mal parler de ce prince toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

Cependant le roi de Navarre, à qui les malheurs des protestants, ses amis, avaient inspiré une trop juste méfiance, s'aperçut bientôt qu'il n'était plus en sûreté au milieu de Paris, où les partisans du duc de Guise ne cessaient d'exciter le peuple contre ceux qui professaient sa religion; et un jour, sous prétexte d'une partie de chasse dans les environs de cette capitale, il s'échappa de la cour, et fut reçu à bras ouverts par les calvinistes, qui appréciaient son courage et sa loyauté.

Alors se rallumèrent ces déplorables guerres civiles qui avaient déjà fait couler tant de sang français.

¹ partie de chasse, hunting excursion.

Henri III portait une véritable affection à son beaufrère le roi de Navarre, et son plus vif désir eût été d'unir ses armes à celles de cet aimable prince; mais les ligueurs étaient là qui le pressaient de toutes parts, et quoiqu'il fût leur chef en apparence, il n'était plus maître de résister à leurs volontés.

Le roi de France se vit donc forcé d'ordonner à l'un de ses mignons, nommé le duc de Joyeuse, jeune homme plus accoutumé à la vie molle de la cour qu'aux fatigues de la guerre, de conduire une armée contre le roi de Navarre. Joyeuse ne manquait certainement pas de courage, mais il avait encore plus de présomption que de valeur; et dès qu'il aperçut les protestants, qui étaient beaucoup moins nombreux que ses soldats, il ne douta pas un instant qu'il ne dût remporter une victoire facile.

L'armée de Joyeuse était toute brillante d'or et de parures; celle du roi de Navarre, au contraire, n'avait que des habits usés et des armes sans ornements; mais elle se composait de chefs et de soldats calvinistes exercés à la guerre, à qui le souvenir de la St. Barthélemy inspirait un ardent désir de venger leurs frères.

Lorsque les ¡deux armées se rencontrèrent auprès d'un village nommé Coutras, le roi de Navarre ne put s'empêcher, avant d'en venir aux mains 1, de déplorer à haute voix le malheur de ces guerres civiles, qui armaient ainsi les amis contre leurs amis, et les frères contre leurs frères; il plaignit le sort de la France, à qui la victoire devait être fatale de quelque côté qu'elle penchât, et prit Dieu à témoin qu'il aurait voulu éviter l'affreux combat.

¹ en venir aux mains, to come to blows.

La bataille qui s'engagea bientôt après dans cet endroit coûta de part et d'autre la vie à un grand nombre de soldats; la victoire demeura au roi de Navarre, et Joyeuse, ne voulant pas survivre à sa défaite, se jeta au milieu des bataillons ennemis, où il périt en combattant vaillamment.

On ne saurait exprimer quelle fut la douleur du roi de Navarre, lorsqu'il vit ce champ de bataille couvert de morts et de mourants, qui tous étaient Français; il fit enterrer honorablement ceux qui avaient cessé de vivre, et ordonna qu'on prît soin des blessés, dont la plupart lui durent la vie. Ce prince n'avait alors que vingt-deux ans, et il annonçait déjà ce qu'il serait un jour sous le nom de Henri IV.

Je dois vous faire remarquer, à l'occasion de la mort de Joyeuse, que ce jeune imprudent fut le seul des mignons de Henri III qui trouva une fin honorable sur un champ de bataille; tous les autres favoris de ce prince périrent dans de misérables querelles, où ils faisaient parade d'un courage inutile et funeste; et le roi leur fit élever, dans une église de Paris, de magnifiques tombeaux de marbre blanc, qui furent brisés par la populace, pendant les événements que je vous raconterai tout-à-l'heure.

LA JOURNÉE DES BARRICADES.

Depuis l'an 1587 jusqu'à l'an 1589.

Cependant Henri III, à qui les ligueurs avaient bientôt laissé connaître qu'ils prétendaient porter le duc de Guise au trône de France, quoiqu'il n'y eût aucun droit, s'était complètement brouillé avec le Balafré, dont les partisans osaient parler ouvertement de couper les cheveux au roi, et de le jeter dans un cloître, ainsi que cela s'était vu du temps des Maires du palais et des rois fainéants.

La ville de Paris était alors divisée en seize quartiers, à la tête desquels se trouvait un pareil nombre de magistrats choisis par le peuple, et qui, dans les circonstances graves, se réunissaient en une seule assemblée nommée le conseil des seize, pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire dans l'intérêt de leur parti. Or ces magistrats, que les ligueurs avaient eu soin de choisir parmi leurs chefs les plus audacieux, etaient tous dévoués au duc de Guise, et ils avaient résolu, pour en finir d'un seul coup, d'enlever le roi dans une des promenades qu'il faisait souvent autour de Paris, et de le plonger dans quelque couvent, où il obtiendrait, pour toute grâce 1, de finir ses jours.

Henri III, averti à temps de ce dessein, en sut prévenir l'exécution, en ne se montrant plus qu'entouré d'une garde nombreuse que les ligueurs n'osèrent point attaquer; mais, dès le lendemain, il fut informé qu'un nouveau complot était formé pour le surprendre dans son palais du Louvre, et l'en arracher de vive force ². On lui fit savoir ³ en même temps que le duc de Guise n'était plus qu'à quelques lieues de Paris, où sa présence devait donner le signal d'un soulèvement général.

Le roi, fort embarrassé dans cette circonstance, et ne sachant de qui prendre conseil, car il ne voyait autour de lui que des amis incertains ou des ennemis

¹ pour toute grâce, as only favour. — ² vive force, main force.

³ on lui fit savoir, they let him know.

secrets, résolut de mander à Paris, pour se préserver de toute insulte, un corps de troupes étrangères dont il connaissait le dévouement à son service. Au même instant, il écrivit au Balafré pour lui interdire l'entrée de la capitale; mais lorsqu'il fallut lui faire parvenir ce message, on ne put expédier le courrier qui devait le porter à son adresse, parce qu'il ne se trouva par dans les coffres du roi vingt-cinq écus pour subvenir aux frais 1 de son voyage! On peut donc juger pas cette circonstance, combien il fallait dans ce temps que le royaume fût misérable 2, pour que le roi de France n'eût pas à sa disposition une somme aussi modique.

Sur ces entrefaites le duc de Guise avait continué son voyage, et, incapable d'aucune crainte, il venait d'entrer à cheval dans Paris, accompagné de sept domestiques seulement, bien certain que dès qu'il paraîtrait, le peuple se porterait en foule sur son passage. En effet, à peine la nouvelle de son arrivée fut-elle répandue, qu'il se trouva entouré d'une armée de trente mille hommes au moins, qui le saluaient de leurs acclamations, et dont quelques-uns, dans leur enthousiasme, se mettaient à genoux devant lui et baisaient le bas de ses vêtements. Ce fut suivi de cette foule immense qu'il osa se présenter au Louvre, où le roi lui reprocha faiblement sa désobéissance; mais un avis secret ayant prévenu le prince lorrain qu'on en voulait à sa vie, il sortit précipitamment du palais, et se retira dans son hôtel, où le peuple en armes résolut de veiller à sa sûreté.

Mais dès le lendemain à la pointe du jour, le bruit

¹ subvenir aux frais, pay the expenses. — ² combien il fallait que le royaume fût misérable, how poor the kingdom must have been.

s'étant répandu tout-à-coup que les troupes étrangères mandées par le roi étaient aux portes de la capitale, on vit, en un instant, au son du tocsin des églises, se tendre 1, dans tout Paris, les chaînes qu'Étienne Marcel y avait fait placer autrefois, et bientôt après s'élever à l'entrée de chaque rue, des monceaux de meubles, de tonneaux, et de matériaux de toute espèce, qui les fermèrent entièrement. Ce fut là ce qu'on nomma des BARRICADES, et c'est ce qui a donné son nom à cette journée, où Henri III, bientôt resserré dans le Louvre, se vit en quelques heures réduit à s'échapper furtivement de Paris pour ne pas tomber entre les mains des ligueurs. Il abandonna ainsi sa capitale au duc de Guise, qui usa noblement de sa victoire, en arrachant lui-même des mains de la populace les soldats de Henri qu'elle était près d'égorger.

Cependant un tel excès d'insolence était devenu insupportable; et Henri III, ne pouvant plus rentrer à Paris, dont le parti des Seize lui fermait les portes, convoqua une seconde fois à Blois les États-généraux du royaume, où bientôt accourut une foule de seigneurs et de bourgeois effrayés de l'audace des ligueurs, quoique cette assemblée, en réalité, ne comptât qu'un petit nombre d'hommes assez énergiques pour ce prononcer ouvertement contre le Balafré.

Ce prince audacieux lui-même ne manqua pas de se rendre à Blois, où dès son arrivée, le roi lui envoya l'ordre de se présenter devant lui pour se justifier: le duc de Guise n'hésita point à obéir, mais comme il sortait de son appartement, plusieurs de ses amis vinrent le supplier de retourner sur ses pas, en l'aver-

¹ se tendre, to be put across the streets.

tissant que ses jours étaient menacés. Cependant son courage accoutumé l'emporta sur les craintes qu'on s'était efforcé de lui inspirer, et il se rendit chez le roi avec un calme apparent, quoiqu'il ne pût se défendre en effet d'une certaine émotion qui ne lui était point ordinaire; mais à peine fut-il entré dans les anti-chambres du château, qu'une troupe de gardes du roi l'assaillit et le tua à coups d'épée.

On raconte que Henri III, qui se tenait dans une salle voisine au moment où ce meurtre s'accomplissait, étant accouru dès qu'on l'avertit que son ennemi avait cessé de vivre, ne put s'empêcher, en voyant son corps criblé de blessures et étendu sur le plancher, de s'écrier d'une voix troublée: 1 "Jamais je ne l'avais vu si grand qu'aujourd'hui."

Ainsi finit cet homme qui, doué de mille qualités brillantes, avait, à l'exemple de son père, bouleversé le royaume, et porté l'ambition jusqu'à vouloir placer la couronne sur sa tête: le cardinal de Guise, son frère, et plusieurs de leurs principaux amis, subirent le même sort, mais le trouble qu'ils avaient semé dans l'État ne devait pas finir avec eux.

Le premier soin de Henri III, après la mort de ces factieux, fut de se rapprocher du roi de Navarre, qu'il avait toujours aimé; ces deux princes se donnèrent rendez-vous 2 au château de Plessis-lès-Tours, où vous savez que Louis XI passa les derniers temps de sa vie. Dès que Henri de Navarre aperçut le roi de France, il se jeta à ses pieds en versant des larmes de joie, et ce prince, le relevant aussitôt, l'embrassa avec ten-

¹ troublé, agitated. — ² se donnèrent rendez-vous, agreed to meet.

dresse, en lui donnant le doux nom de frère: chacun fut attendri de cette réconciliation sincère, à l'exception pourtant de quelques seigneurs catholiques de la cour de Henri III, qui ne pouvaient pardonner au roi de Navarre de les avoir vaincus à la tête des Calvinistes. Depuis ce moment, les deux princes furent amis jusqu'à la mort.

Alors ayant réuni leurs soldats, ils marchèrent ensemble contre Paris, qui était encore au pouvoir des ligueurs, et où la nouvelle du meurtre des Guises avait excité des transports de rage impossibles à décrire; le duc de Mayenne, frère des princes assassinés, s'était mis à la tête de la Ligue, et, secondé par le peuple soulevé par les Seize, il se disposait à défendre cette grande ville contre l'armée des deux rois, qui s'avancèrent bientôt jusqu'à St. Cloud.

A leur approche, la consternation se répandit dans Paris parmi les ligueurs et la populace, à qui les Seize avaient fait distribuer des armes; plusieurs parlaient même déjà d'aller, pieds nus et la corde au cou, se jeter aux pieds de Henri III, et lui demander grâce, lorsqu'on apprit tout-à-coup que ce prince venait de périr assassiné par un moine parisien nommé Jacques Clément.

En effet, ce misérable, sous prétexte de remettre une lettre au roi en particulier, était parvenu à se faire introduire dans son cabinet; et tandis que ce prince lisait attentivement cétte dépêche, le moine, tirant de sa manche un long couteau qu'il y tenait caché, le lui plongea tout entier dans le corps. Quoique blessé mortellement, Henri eut encore la force d'arracher le cou-

remettre, to hand.

teau de sa plaie, et d'en frapper le meurtrier au visage; les gardes, attirés par ses cris, se précipitèrent sur ce scélérat, qu'ils mirent en pièces avant qu'il fût possible de le soustraire à leurs coups.

Henri III ne survécut qu'un seul jour à cette terrible blessure; il déplora avant de mourir le triste état où il laissait le royaume; pardonna comme Dieu nous l'ordonne, à tous ses ennemis, et s'adressant aux seigneurs catholiques qui entouraient son lit de mort, il leur déclara que le roi de Navarre, son plus proche

parent, devait monter sur le trône après lui.

Peu d'instants après ces dernières paroles, il rendit l'âme, et fut pleuré sincèrement par le prince qu'il venait de désigner pour son successeur; car outre la douleur de cette perte qu'il ressentait vivement, le nouveau roi ne pouvait douter que cette catastrophe ne lui suscitât des malheurs sans nombre. Déjà plusieurs des seigneurs qui jusqu'alors étaient demeurés fidèles à Henri III, s'étaient retirés précipitamment dans leurs châteaux, pour y attendre l'issue des événements, et d'autres avaient témoigné ouvertement la répugnance qu'ils éprouvaient à obéir à un prince protestant.

Henri III fut le dernier roi de la famille de Valois, et vous avez pu remarquer que les règnes de la plupart des princes de cette maison ont été désastreux pour la France. Le roi de Navarre, qui lui succéda sous le nom de Henri IV, commença la dynastie des

Bourbons.

HENRI IV.

Depuis l'an 1589 jusqu'à l'an 1594.

Vous connaissez déjà une partie de l'histoire du roi de Navarre, que Henri III, dont il était le plus proche parent, proclama, en expirant, l'héritier du trône de France; je vous ai montré ce prince au milieu des hasards de la guerre, plus grand encore par son humanité que par son courage: aussi je ne vous reparlerai plus guère de ses qualités brillantes; mais je vous raconterai, le mieux qu'il me sera possible, par quelles actions il a mérité qu'on ait dit de lui qu'il était le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

C'est qu'en effet, quoique ce bon prince soit mort depuis plus de deux cents ans, son nom et sa figure franche autant que majestueuse sont connus jusque dans les plus pauvres chaumières du royaume; et s'il était possible qu'il réparût un seul jour sur la terre, il n'y a peut-être pas un Français qui ne s'écriât en le voyant: "Voilà notre Henri IV!"

Henri ne fut point élevé délicatement, comme le sont ordinairement les enfants des princes et des grands personnages.

Aussitôt qu'il commença à marcher, on le laissa courir avec les autres enfants de son âge, la tête découverte et les pieds nus, en hiver comme en été. Cette éducation le rendit leste et vigoureux dès son plus jeune âge; mais elle produisit encore sur toutes les habitudes de sa personne un effet plus favorable, en imprimant à ses manières un air de franchise et d'aisance qu'il conserva toute sa vie, et qui le fit aimer de tous ceux qui l'approchèrent. Aussi ne doit-on pas

être surpris que, né avec les plus heureuses dispositions, Henri ait montré de bonne heure une âme généreuse et ferme, dans un corps sain et vigoureux. Jeanne d'Albret, femme d'un caractère mâle le énergique, cultiva elle-même dans le jeune cœur de son fils les germes des belles qualités qu'il renfermait et Henri fut élevé dans la religion protestante, qu'elle avait adoptée.

Le roi de Navarre, que la mort de Henri III venait d'élever au trône de France, était donc digne à tous égards de la haute fortune à laquelle il se trouvait appelé; mais il n'en fut pas moins sincèrement affligé du sort funeste de ce prince qu'il avait toujours aimé, malgré les événements qui pendant quelque temps les avaient armés l'un contre l'autre; d'ailleurs, en prenant le titre de roi de France, Henri IV était bien loin encore de posséder ce royaume, et il lui fallut acheter par 2 bien des traverses 3 un trône qui lui appartenait cependant par droit de naissance.

Dès qu'on apprit à Paris le meurtre de Henri III et l'avénement de son successeur, les ligueurs, qui occupaient cette grande ville, passèrent successivement des excès d'une allégresse insolente aux transports d'une fureur aveugle; après avoir allumé des feux de joie dans les divers quartiers de la capitale pour célébrer la mort de celui que leurs prédicateurs appelaient le "nouvel Hérode," ils se réunirent en grandes processions pour parcourir les rues, travestis de mille manières bizarres et s'armant de broches, de vieilles épées et de tout ce qu'ils pouvaient rencontrer: c'était ainsi qu'ils se préparaient à combattre, en proclamant à haute voix qu'ils aimaient mieux mourir que de se soumettre à un

¹ mâle, manly. - ² par, through. - ³ traverses, obstacles.

roi huguenor, car c'était le nom que le peuple donnait aux Calvinistes.

Le duc de Mayenne lui-même fut effrayé à la vue de cette multitude soulevée et proférant d'horribles menaces: il n'est même pas douteux que, s'il eût été libre, it eût préféré se jeter aux pieds de Henri IV, dont la grandeur d'âme lui était connue, plutôt que de demeurer au milieu de ces forcenés, que le conseil des Seize, tout entier formé de factieux, agitait et dirigeait à son gré.

Cependant les processions et les clameurs de ces furieux n'auraient point empêché Henri IV de se rendre maître de Paris, si les ligueurs n'eussent appelé à leur secours une armée espagnole, pour défendre cette ville contre son roi. A cette époque, c'était encore Philippe II, fils du fameux Charles-Quint, qui régnait en Espagne; et depuis longtemps tous les efforts de ce prince ambitieux n'avaient d'autre but que de causer des malheurs à la France, dont la prospérité eût excité sa méfiance et sa jalousie.

Ces raisons d'État qui excitent ainsi l'un contre l'autre les rois et les nations, sont ce que l'on appelle la POLITIQUE, et depuis les temps les plus reculés, cette science funeste a été la cause de bien des désastres.

Pendant ce temps, Henri IV, tout en déplorant le malheur de ces guerres continuelles dont les succès et les revers faisaient également couler le sang français, se vit bientôt dans la nécessité de combattre le duc de Mayenne, qui avait marché contre lui avec une armée considérable de ligueurs et de cavaliers espagnols; Henri ne comptait point un aussi grand nombre de soldats que son ennemi, mais chacun des siens était

¹ eût, would have.

résolu à mourir pour un si bon roi. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Ivry, située à vingt lieues environ de Paris, où de part et d'autre tout se prépara pour une bataille dont le résultat semblait devoir être décisif.

Quoique le courage de Henri ne pût faillir à l'approche du danger, ce prince ne put envisager de sangfroid la perte prochaine de tant d'hommes qui allaient être tués dans le combat; et dès qu'il vit l'ennemi s'approcher, il se fit amener son cheval de bataille, et s'avança sur le front de son armée, la tête découverte, afin que tous les soldats pussent voir son visage; alors, joignant les mains et levant les yeux au ciel:

"Seigneur," s'écria-t-il, "vous voyez mes pensées, et vous connaissez le fond de mon cœur: s'il est avantageux à mon peuple que je possède la couronne, favorisez ma cause, et protégez mes armes; si votre sainte volonté en a autrement disposé, ôtez-moi la vie, en même temps que vous m'ôterez ce royaume, et que je meure 1 du moins à la vue de ces braves guerriers qui s'exposent pour mon service."

Tous ceux qui environnaient Henri IV entendirent cette prière touchante, prononcée avec véhémence, et aussitôt il s'éleva dans l'armée un cri général de Vive LE Roi! qui était le cri ordinaire dans les grands pé-

rils et dans les grandes joies.

A ces acclamations, Henri, reprenant un air gai et serein, dit en regardant ses troupes et leur montrant de la main celles de Mayenne: "Mes amis, vous êtes Français, je suis votre roi, voilà l'ennemi; si l'étendard vous manque, suivez mon panache blanc²; vous le ver-

¹ que je meure, let me die. — ² panache blanc, white plumes (on a helmet).

rez toujours au chemin de l'honneur et du devoir." En achevant ces paroles, il donna le signal du combat.

Alors s'engagea une terrible bataille où le roi combattit avec tant de vaillance et d'ardeur, qu'au milieu de la fumée il disparut aux yeux de ses soldats qui cherchaient en vain dans la mêlée le panache blanc qu'il leur avait indiqué pour signe de ralliement; le bruit se répandit même un moment qu'il avait été renversé, et peut-être tué; et quelques-uns parlaient déjà de prendre la fuite, lorsque Henri, reparaissant tout couvert de poussière, leur cria de tourner au moins la tête pour le voir mourir, s'ils étaient assez lâches pour l'abandonner: ces mots rendirent le courage aux plus épouvantés; les ligueurs furent taillés en pièces, et le duc de Mayenne n'eut que le temps de se dérober par la fuite à une mort certaine.

Dans ce funeste combat, Henri ne cessait d'ordonner aux siens d'épargner le sang français, et l'ennemi avait à peine tourné le dos qu'il songeait déjà à faire relever les blessés, et à secourir les prisonniers.

Cette humanité touchante dans un pareil moment fut plus profitable à sa cause que la victoire même qu'il venait de remporter; tous les prisonniers, auxquels il rendit la liberté, ne manquèrent pas de publier les soins qu'il leur avait fait donner; d'abord les ligueurs refusèrent de croire à tant de vertu, et lorsqu'il leur devint impossible d'en douter, beaucoup d'entre eux hésitèrent s'ils n'iraient pas se jeter aux genoux de ce bon prince.

Le roi ne tarda pas à se présenter devant Paris qu'il fit entourer par son armée, de telle façon que personne ne pouvait entrer ni sortir; il devint même impossible d'y introduire la farine, la viande, et les autres aliments les plus indispensables à la vie, et en peu de mois les habitants de cette malheureuse capitale se virent exposés à la faim et au désespoir.

Pendant les premières semaines, on essava de faire durer le peu de provisions qui se trouvaient dans la ville, en réduisant chaque personne au plus strict nécessaire; mais enfin, le pain venant à manquer tout-àfait, ce fut une chose horrible que l'aspect de cette immense population mourant de faim, et cherchant à se procurer par tous les moyens imaginables la nourriture dont le besoin se faisait sentir chaque jour davantage. On tua les chevaux, les chiens, les chats, et les animaux dégoûtants pour se nourrir de leur chair, et beaucoup d'hommes parvinrent à 2 subsister de cette manière. Enfin la famine devint si affreuse, que quelques malheureux, dit-on, firent du pain avec des os de morts broyés; mais cette exécrable nourriture coûta la vie à la plupart de ceux que le désespoir avait poussés jusqu'à cette extrémité.

Le cœur de Henri IV saignait en apprenant tant de misères, et l'idée que son peuple endurait de si épouvantables souffrances lui devint insupportable; plusieurs fois des troupes de ligueurs affamés, hommes, femmes et enfants, avaient essayé de sortir de cette ville où la mort semblait désormais inévitable, et repoussés à la fois par les ligueurs et par les soldats du roi, plusieurs milliers de ces misérables avaient péri sans secours dans les fossés des remparts. Cette inhumanité, triste effet de la guerre civile, révolta le cœur paternel de Henri; il défendit qu'à l'avenir les malheureux qui se présenteraient fussent traités avec une pareille rigueur, et lorsque

¹ venant à, happening to. — ² parvinrent à, contrived to.

les portes de Paris s'ouvrirent encore pour livrer passage à de nouvelles bandes affamées, Henri lui-même leur fit distribuer du pain et leur permit de s'éloigner. Ces infortunés, à qui la bonté du roi sauvait la vie, plauraient de reconnaissance et de regret d'avoir outragé si longtemps cet excellent prince, qui les soulageait avec tant de charité dans leur détresse.

Cependant les chefs de la Ligue, poussés au désespoir par cette suite non interrompue de revers, imaginèrent de choisir un autre roi, dans l'espoir que les Français qui avaient suivi jusqu'alors le parti de Henri IV en haine des ligueurs, se rallieraient sans difficulté au monarque qu'ils auraient désigné. Les Seize proposèrent même d'offrir la couronne au roi d'Espagne, pour décider ce prince à faire de nouveaux efforts en leur faveur; mais le Parlement de Paris, à qui cette proposition fut soumise, déclara formellement que la couronne de France ne pouvait appartenir à un souverain étranger; et la courageuse résistance de cette grave assemblée ouvrit les yeux à tous les Français, qui reconnureut enfin, mais trop tard, que les ligueurs les avaient trompés. Les Seize, ainsi abandonnés du peuple, furent obligés de chercher leur salut dans la fuite; les Espagnols vaincus sortirent du royaume, et le duc de Mayenne luimême se soumit au roi, à qui Paris ouvrit ses portes.

Quelques mois auparavant, Henri IV s'était fait sacrer dans la ville de Chartres, parce que les ligueurs étaient encore maîtres de Reims; et comme le plus grand nombre des Français professe la religion catholique, il avait renoncé solennellement au culte protestant, dans une cérémonie accomplie à St. Denis, et que l'on

nomma son ABJURATION.

LE MARÉCHAL DE BIRON.

Depuis l'an 1594 jusqu'à l'an 1610.

Henri IV, devenu maître de Paris, où il entra plutôt comme un père qui revient dans sa famille que comme un vainqueur irrité, fut bientôt après reconnu roi de toute la France, et depuis bien des siècles un si grand prince ne s'était pas assis sur le trône de Charlemagne, de Philippe-Auguste, et de St. Louis: il accorda un généreux pardon à tous ses ennemis, et ne songea plus qu'à faire cesser les maux de ce pauvre peuple, qui avait tant souffert sous les règnes précédents.

Vous n'avez pas oublié sans doute que Henri, n'étant encore que roi de Navarre, avait épousé Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, peu de jours avant les massacres de la St. Barthélemy; il semblait que le ciel n'eut point approuvé cette union contractée sous de si tristes auspices, et ces deux époux, entre lesquels il n'exista jamais d'affection réciproque, vécurent presque toujours éloignés l'un de l'autre.

D'un commun accord, tous deux sollicitèrent du pape la dissolution de ce mariage, ce qui leur fut accordé, sous prétexte que Henri et Marguerite étaient cousins, et le roi, peu de temps après, ayant demandé la main d'une belle princesse italienne nommée Marie de Médicis, et proche parente de la reine Catherine, mère des derniers rois, cette princesse fut bientôt amenée en France, où Henri, après l'avoir épousée, l'appela à partager son trône.

Les rois sont ordinairement entourés de flatteurs et

de courtisans, mais il appartint à Henri IV de posséder de véritables amis: c'étaient Biron, dont le père était mort en combattant pour son service; Mornar, l'homme le plus sévère et le plus irréprochable du royaume; D'Aubigné, qui n'avait jamais quitté Henri ni dans ses revers, ni dans ses victoires; et enfin Sully, sujet fidèle, ami sincère, ministre intègre, dont la vie entière fut employée à servir la France en servant le roi.

De ces quatre hommes précieux, qui entouraient le monarque de leur dévouement, un seul causa à cet excellent prince le plus vif chagrin qu'il pût éprouver: ce fut Biron, le plus jeune de tous, que Henri IV avait vu grandir sous ses yeux, et qu'il aimait comme un fils, malgré son caractère léger, inquiet et ambitieux.

Le roi l'avait comblé de dignités et de récompenses de toute espèce, et pourtant Biron n'était pas satisfait; les plus grands honneurs et les plus grandes richesses lui semblaient encore au-dessous de son propre mérite; une couronne royale ne lui aurait point paru trop pesante; et il eut la témérité de se lier secrètement avec les ennemis de son bienfaiteur qui flattèrent cette ambition insatiable; mais Henri, bientôt informé des desseins criminels du maréchal, refusa d'abord d'en rien croire, tant cet imprudent lui était encore cher: ce fut seulement lorsque son crime lui fut prouvé jusqu'à l'évidence, qu'il consentit à le livrer à des juges, qui, lui appliquant toute la rigueur des lois, le condamnèrent à mort, comme coupable de trahison envers le roi et envers l'État.

Une chose trop ordinaire à la cour, c'est de voir ceux qui tombent dans la mauvaise fortune abandonnés des personnes mêmes qui paraissaient leur être le plus attachées; aussi Biron, naguère encore si vanté, si recherché, si flatté, dut-il n'être point surpris de n'entendre

aucune voix s'élever pour le défendre, dès qu'il fut accusé. Mais comment quelqu'un aurait-il pu parler en sa faveur, lorsqu'il fut le premier à abandonner sa propre cause? Au lieu de montrer un juste repentir des desseins coupables qu'il avait formés, et d'implorer sa grâce du roi, qui ne lui demandait qu'un aveu sincère pour oublier tous ses torts, il prétendit que l'on avait employé des sortilèges pour le faire manquer à ses devoirs; et ce fut un spectacle déplorable que de voir devant ses juges un maréchal de France, qui avait exposé sa vie dans vingt batailles, soutenir sérieusement qu'il avait été ensorcelé pour mal faire.

Dans ce temps-la, il n'y avait plus une personne raisonnable qui pût conserver une pareille croyance, et Biron faisait alors comme ces enfants menteurs, qui, lorsqu'ils ont commis quelque faute, donnent pour se justifier des raisons qu'ils ne croient pas eux-mêmes.

Cette pitoyable excuse ne suffit pas pour sauver le malheureux maréchal, et Henri, toujours prêt à pardonner, attendit vainement que Biron lui fît demander

sa grâce.

Pendant ce temps le royaume devenait plus florissant qu'il n'avait jamais été: le roi, secondé par les talents et la probité de Sully, s'occupait sans relâche de réparer les désastres des guerres civiles; le peuple était heureux, et célébrait partout les louanges du roi par des chansons qui sont parvenues jusqu'à nous, et dont la plus connue est celle de: Vive Henri IV!

Malheureusement tout le monde n'appréciait pas également les bienfaits du roi, et il était bien difficile qu'après tant de discordes, il ne restât pas quelques mécontents dans le royaume.

¹ pitoyable, wretched.

Le roi, peu de temps après s'être rendu maître de Paris, pour satisfaire les Calvinistes, indignés de son abjuration, leur avait accordé la possession de plusieurs villes fortes de France, où ils pouvaient exercer librement leur religion. Bientôt il leur permit, sous certaines conditions, de se livrer dans toute l'étendue du royaume à l'exercice de leur culte, par une ordonnance que l'on nomma l'Édit de Nantes, parce qu'elle fut rendue dans cette ville, où l'on montre encore la maison que ce prince habitait alors. Mais cette concession irrita de nouveau quelques vieux ligueurs, qui ne pouvaient se consoler d'être soumis à un roi qu'ils avaient repoussé de toutes leurs forces pendant si longtemps, et beaucoup d'entre eux continuèrent à nourrir secrètement des projets de haine et de vengeance.

Depuis quelques mois Henri paraissait triste, rêveur, et agité de noires pensées qui ne lui étaient point ordinaires; quoiqu'il fût en parfaite santé, qu'il vît croître sous ses yeux deux fils que lui avait donnés la reine Marie de Médicis, et que tout semblât lui sourire, il ne cessait de parler de sa mort prochaine, comme si c'eût été malgré lui.

Ces funestes pressentiments ne tardèrent point à se réaliser, au moment même où Henri se préparait à faire la guerre contre les Espagnols, ces anciens ennemis de la France, qui avaient tant contribué à prolonger les troubles de la Ligue; avant de s'éloigner de la capitale, pour tenter de nouveau le sort des armes, il résolut d'investir la reine du titre de Régente; et afin de lui donner plus d'autorité pour gouverner le royaume pendant son absence, il prit soin de faire couronner solen-

¹ nourrir, to entertain.

nellement cette princesse dans l'église de St. Denis avec toute la pompe usitée en pareille circonstance.

Le lendemain de cette cérémonie, le roi, après avoir dîné au Louvre, était monté dans son carrosse, pour aller visiter Sully, avec six seigneurs qui formaient sa suite ordinaire. Arrivée dans la rue de la Ferronnerie, l'une des plus fréquentées de Paris à cette époque, la voiture se trouva subitement arrêtée par un embarras de charrettes, et un homme s'étant élancé lestement sur le marche-pied du carrosse, frappa de deux coups de couteau dans la poitrine cet excellent prince, qui expira sur-le-champ.

Ce misérable, dont le nom doit être à jamais en exécration à tous les Français, s'appelait RAVAILLAC: comme stupéfait du crime affreux qu'il venait de commettre, ce monstre demeura immobile dans la rue, tenant encore dans sa main le couteau ensanglanté; et les gardes du roi, l'ayant saisi, l'auraient mis en pièces, si on ne l'eût pas aussitôt soustrait à leur fureur.

Il fallut donc que le cortège reprît tristement le chemin du Louvre, où le désespoir que manifestèrent tous les officiers du roi ne fut que le prélude du deuil qui se répandit bientôt sur la France entière. L'exécrable Ravaillac subit, quelques jours après, un supplice horrible, qu'il avait bien mérité en perçant ainsi le cœur du meilleur des rois.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Depuis l'an 1610 jusqu'à l'an 1643.

Il n'y avait pas eu de roi de France appelé Louis, depuis le bon Louis XII, surnommé le Père du peuple; et le Dauphin, fils aîné de Henri IV, qui n'avait que huit ans et demi lorsqu'il parvint au trône, prit le nom de Louis XIII.

La reine Marie de Médicis, veuve de Henri IV, fut investie de la régence du royaume, selon l'intention qu'en avait exprimée son illustre époux; mais elle n'eut pas comme la reine Blanche mère de St. Louis, la sagesse ou le bonheur de faire prospérer l'État.

Lorsque Marie de Médicis était arrivée d'Italie pour épouser Henri IV, elle avait amené avec elle une dame nommée Léonore Galigaï, qui avait su, par son esprit et son amabilité, se rendre si agréable à la reine, que cette princesse sollicita instamment du roi la permission de la conserver auprès de sa personne: Henri ne se sentait aucun penchant pour cette étrangère, dont le caractère lui inspirait une méfiance involontaire; mais, cédant aux prières de la reine, il lui permit de la garder à son service.

Vers la même époque, un gentilhomme florentin, nommé Concino-Concini, vint aussi se fixer à la cour de France, où l'espoir de partager le crédit dont Léonore Galigaï jouissait auprès de la reine, lui inspira la pensée de demander sa main, qui lui fut accordée. Concini possédait d'ailleurs les dehors les plus séduisants;

¹ se fixer, to settle.

et son élocution aussi élégante que facile captiva tellement cette princesse elle-même, qu'elle l'admit bientôt, comme sa femme, à ses confidences les plus intimes, du vivant même de Henri IV. Aussi dès que Marie se trouva investie de la régence, n'y eut-il pas de richesse et de faveurs dont elle ne se plût à combler, ces deux adroites personnes, jusqu'à conférer à Concini, qui n'avait jamais rendu aucun service à l'État, le titre de Marquis d'Ancre, et la dignité de maréchal de France, qui ne s'accorde ordinairement qu'à de braves officiers qui ont commandé les armées dans les batailles.

Cette faveur inouïe, que rien ne pouvait justifier, inspira tant d'orgueil au nouveau maréchal et à sa femme, que, s'imaginant sans doute que le pouvoir et l'opulence les dispensaient de la politesse qu'ils devaient à chacun selon son rang, ils manquèrent souvent des plus simples égards envers les plus grands personnages de l'État; tandis qu'au contraire ils auraient dû savoir que rien ne distingue mieux les personnes élevées en dignité, que des manières affables et polies envers ceux qui les approchent.

Les deux favoris de la régente oublièrent trop tôt les devoirs que cette fortune inattendue leur imposait: après avoir éloigné du jeune roi les plus fidèles serviteurs de Henri IV, et Sully lui-même, cet ancien et irréprochable ami de son maître, ils crurent que désormais rien ne leur serait impossible; mais quelques seigneurs de la cour, indignés de tant d'audace, devinrent leurs ennemis mortels, et ne manquèrent pas, pour leur nuire, de prévenir contre eux le jeune

¹ ils auraient dû savoir, they should have known.

Louis XIII: et ce prince, cédant à l'influence de l'un de ses courtisans, nommé Albert de Luynes, plus âgé seulement de quelques années que le monarque luimême, mais qui avait su captiver toute sa confiance, témoigna hautement, en plusieurs occasions, l'opinion la plus défavorable à ces parvenus, dont la haute fortune irritait tous ceux qui l'entouraient.

Il n'en fallut pas davantage pour perdre les Concini, dont l'arrogance ne connaissait plus de bornes: un jour que le maréchal d'Ancre se rendait au Louvre auprès de la régente, VITRY, l'un des capitaines des gardes du roi, te tua d'un coup de pistolet, sur le pont même du château, et abandonna son corps à la populace, qui le mit en pièces, après l'avoir ignominieusement traîné dans les rues.

Je ne saurais 1 vous dire quelle fut la douleur de la reine Marie de Médicis en apprenant cette nouvelle; mais son affliction fut bien plus grande encore, lorsque sa favorite Léonore, arrachée d'auprès d'elle, par ordre du roi son fils, qui venait alors d'atteindre sa majorité, c'est-à-dire l'âge où il devait gouverner par lui-même, fut traînée devant les juges du Parlement, qui la condamnèrent, comme sorcière, à être brûlée vive.

Cette femme n'avait pourtant point employé, pour captiver la reine, d'autre sortilège que l'influence d'un esprit fin et astucieux sur un caractère faible et indolent, comme l'était celui de Marie de Médicis; mais cette accusation, ainsi que vous avez pu le remarquer plusieurs fois dans cette histoire, était un moyen infaillible de perdre ceux à qui l'on n'avait point de crime réel à reprocher; et ce fut ainsi que Léonore Galigaï

¹ Je ne saurais, I could not.

se trouva punie des dédains insultants dont elle avait accablé tant de personnes des plus nobles maisons du royaume.

Après la mort de ces malheureux, la reine, irritée contre tous ceux qui avaient causé leur perte, résolut de s'éloigner de la cour, et elle se retira dans le château de Blois, dont il a été si souvent question dans l'histoire de Henri III.

Louis XIII, qui eut aussi le malheur de se voir privé tout jeune encore des conseils de sa mère, était d'un caractère timide et défiant, qui le rendait en quelque sorte le jouet de tous ceux qui l'approchaient; il ne perdait cette timidité si fâcheuse pour un prince, qu'au milieu des périls de la guerre, où sa contenance assurée faisait reconnaître aux soldats le fils du Béarnais.

Incapable de gouverner par lui-même, celui à qui le jeune roi confia d'abord l'exercice de son autorité, fut Albert de Luynes, qui, en renversant les Concini, n'avait travaillé qu'à sa propre élévation, et surtout à s'approprier leurs immenses trésors; mais la mort prématurée de ce favori, qu'il avait gorgé d'honneurs et de richesses, obligea bientôt l'indolent monarque à faire choix d'un autre ministre: celui-ci fut le CARDINAL DE RICHELIEU, dont le nom est à jamais célèbre par les services qu'il rendit à la France.

Lorsque Richelieu parvint à la tête des affaires, il trouva la puissance royale menacée d'un grand danger. La plupart des seigneurs, profitant de la faiblesse de la reine mère, et de l'esprit d'intrigue des Concini, s'étaient emparés du gouvernement des différentes provinces de France, dont ils espéraient un jour pouvoir

¹ à jamais, for ever.

se faire autant de petits royaumes, comme les ducs et les comtes avaient fait du temps de Charles-le-Chauve, ainsi que je vous l'ai raconté.

La reine Marie et Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, prince jeune et aimable, mais faible et irrésolu, se montraient disposés à favoriser l'ambition mal déguisée de ces seigneurs, et Richelieu comprit aussitôt que la monarchie française était perdue, si la haute noblesse, abattue avec tant de peine par Louis XI, se trouvait encore une fois en possession des provinces comme au temps de la féodalité.

Alors ce profond politique, qui n'était pas, comme Sully, l'ami de son maître, connaissant l'incapacité de Louis XIII, résolut, pour en venir à son but, d'empêcher qui que ce fût1 de captiver désormais la confiance du roi. A cet effet, il mit tout en œuvre pour le brouiller avec sa mère, qu'il força même à sortir de France, et parvint à inspirer au roi une méfiance insurmontable contre Gaston son frère, qui, par des paroles imprudentes, avait eu le tort d'exprimer le mécontentement qu'il éprouvait de se voir écarté des affaires publiques, auxquelles sa dignité d'héritier présomptif du trône semblait alors lui donner droit de prendre part. Enfin, voyant que tous les obstacles fléchissaient devant sa volonté, et ne trouvant pas le Parlement assez docile à ses vues, il fit choix de quelques juges entièrement dévoués à ses caprices, qui condamnèrent à la mort ou à l'exil plusieurs des principaux seigneurs du royaume, que le cardinal regardait comme opposés aux desseins qu'il avait concus.

A la vérité, les occasions ou les prétextes ne man-

¹ qui que ce fût, whoever it might be, anybody whatever.

quèrent point à Richelieu pour déployer ainsi une rigueur extrême envers les plus nobles familles de France, qui ne se soumettaient qu'avec peine à l'obéissance qu'il exigeait de tous les sujets du roi, quel que fût le rang qu'ils occupassent dans l'État. Des complots sans cesse renaissants contre l'autorité du cardinal, et même contre sa vie, lui avaient assez appris de combien d'ennemis personnels il était environné; tantôt c'était le jeune comte de Chalais, confident intime et ami du faible Gaston, qui, cédant au désir secret de ce prince, conspirait contre la vie de Richelieu, et périssait, à Nantes, sur un échafaud, pour un crime mystérieux dont ses juges seuls avaient connaissance; tantôt c'était le duc de Montmorency, de l'une des plus illustres maisons du royaume, qui, abandonné du même duc d'Orléans, pour le service duquel il avait pris les armes en Languedoc, tombait au pouvoir du cardinal à Castelnaudary, et avait la tête tranchée à Toulouse, pour crime de haute trahison, sans que Louis XIII lui-même, craignant le ressentiment de son ministre, osât lui accorder sa grâce, que le peuple entier de cette ville importante implorait à genoux.

Une autre circonstance ne fut pas moins fatale à la noblesse française sous l'administration de Richelieu, en lui donnant un prétexte spécieux d'appliquer toute la sévérité des lois. Depuis les guerres civiles dont la religion avait été si longtemps la cause apparente, les Français de toutes les classes avaient pris la coutume de ne paraître en public que l'épée au côté; et cette habitude de porter ainsi des armes, dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, avait entretenu chez la noblesse un esprit querelleur et méticuleux 1

¹ méticuleux, sensitive.

qui, sous le faux nom de point d'honneur, donnait lieu 1 chaque jour à des combats singuliers 2 presque toujours terminés par le meurtre de l'un et quelquefois même des deux adversaires. Sous le règne de Henri III particulièrement, cette fureur homicide des duels avait été poussée si loin, à la faveur des troubles civils, que la plupart des Mignons de ce prince, sans cesse exercés à ces jeux cruels, qui semblaient à leurs yeux comparables aux plus éclatantes prouesses de l'ancienne chevalerie, périrent dans de semblables querelles, auxquelles le roi lui-même n'avait ni le pouvoir ni la volonté d'opposer aucun obstacle. Sous le règne même de Henri IV, ce désordre devint si grand, que pour mettre un terme à de pareilles rencontres qui, en quelques années, avaient coûté la vie à plus de quatre mille gentilshommes français, ce prince se vit contraint de rendre un édit qui condamnait à la peine capitale quiconque aurait tué son adversaire en duel.

Pendant les premières années de Louis XIII, cette mode féroce était pourtant encore portée à un si haut degré, que certains duellistes de proféssion, qui prenaient alors le titre de raffinés, se faisaient un honneur du nombre des combats singuliers dont ils étaient sortis victorieux, jusqu'à ce qu'enfin le cardinal de Richelieu, par un exemple terribles, vînt ralentir cette fureur des duels, en faisant condamner à mort et exécuter sans miséricorde le comte de Bouteville, également de la noble maison de Montmorency, qui avait eu le malheur de tuer en duel son meilleur ami, pour le motif le plus frivole. Cette sanglante application d'une loi rigoureuse fut d'un exemple salutaire pour la

¹ donnait lieu, gave rise. — ² combats singuliers, duels.

noblesse du royaume, qui comprit enfin qu'elle avait d'autres devoirs à remplir envers le pays que ceux imposés par le point d'honneur; et si, depuis cette époque, ce déplorable préjugé frappa encore quelques victimes, toujours trop nombreuses, l'opinion publique du moins fit justice de 1 cette rage sanguinaire qui, pendant plus d'un siècle, avait en quelque sorte transformé la société française en une véritable arène de gladiateurs.

Cependant les Protestants, devenus plus méfiants depuis la mort de Henri IV, s'étaient retranchés dans la ville de la Rochelle, l'une de celles que ce prince leur avait abandonnées autrefois pour y exercer leur culte en liberté, et ils en avaient fait le refuge des mécontents et des mutins de tous les partis, quels qu'ils fussent; mais Richelieu, qui ne pouvait souffrir que l'autorité souveraine se trouvât ainsi méconnue au sein du royaume, parvint à décider le roi à marcher en personne contre cette ville pour en former le siège; il l'y conduisit lui-même, et dirigea les attaques contre cette place, dont il finit par se rendre maître après un blocus long et laborieux.

En même temps, ce ministre habile, qui venait ainsi de fermer l'abîme des guerres de religion si funestes aux règnes précédents, signalait son administration par d'importantes améliorations: il favorisait le commerce, en étendant à tous les Français le droit de vendre et d'acheter certaines marchandises que la reine Marie de Médicis avait accordé, à titre de privilège, à quelques-uns de ses favoris, et rendait l'autorité royale plus forte qu'elle n'avait jamais été, en obligeant les

¹ fit justice de, branded.

plus nobles familles de France, dont un grand nombre vivaient encore retirées dans leurs châteaux, à se montrer à la cour pour y servir le roi de leurs personnes et de leurs biens.

Ce fut encore Richelieu qui conçut la pensée de réunir les plus savants hommes du royaume, pour en former une société illustre, qui existe encore aujour-d'hui sous le nom d'Académie française. Enfin il embellit la capitale de plusieurs édifices remarquables, et créa un bon nombre d'établissements utiles qui se sont conservés jusqu'à nos jours.

La reine, femme de Louis XIII, était Espagnole de naissance: elle se nommait Anne d'Autriche, et était une bonne et vertueuse princesse. Son plus grand désir était d'avoir un fils qui pût porter un jour la couronne de France; mais bien des années s'étaient écoulées sans que ce souhait fût accompli.

Alors, comme au temps de Louis-le-Jeune, qui obtint ainsi du ciel la naissance de Philippe-Auguste, Louis XIII ordonna dans tout le royaume des processions solennelles pour solliciter ce bienfait qu'il n'osait presque plus espérer.

Enfin la Providence accorda aux vœux de Louis cet enfant si désiré, et, comme Philippe-Auguste, il fut un de nos plus grands rois.

La naissance du fils de Louis XIII ne tarda pas à être suivie de celle d'un autre enfant, qui reçut le nom de Philippe et le titre de duc d'Orléans, et fut le chef de la branche cadette des Bourbons.

Richelieu, déjà parvenu à un âge avancé, semblait avoir atteint le but des efforts de sa vie entière, en

abaissant l'orgueil de la noblesse française, lorsqu'il apprit que deux jeunes seigneurs de la cour, dont l'un surtout, nommé Cinq-Mars, avait su captiver l'affection du roi par les grâces de son esprit et de sa personne, étaient parvenus à indisposer ce prince contre son ministre; et ce simple soupçon suffit pour qu'il résolût de les perdre.

En effet le jeune Cinq-Mars, que Richelieu luimême avait introduit auprès du roi, comme une société agréable et sûre, ayant conçu l'espérance, d'après quelques paroles échappées au monarque, de voir enfin la faveur du cardinal toucher à son terme, eut l'imprudence fatale d'en témoigner sa joie à son ami de Thou, qui, plus âgé et plus sage, s'efforça vainement de l'engager à contenir cette joie dangereuse: mais Richelieu parvint bientôt à découvrir le complot formé contre son autorité, et dès ce moment, tout fut préparé pour assurer la perte des deux amis. Quelques écrits de la main de Cinq-Mars, adressés à des princes étrangers, devinrent la base d'une accusation capitale, dans laquelle de Thou se trouva enveloppé pour n'avoir pas révélé ces liaisons coupables avec les ennemis du royaume: des juges dévoués au cardinal leur furent donnés, et prononcèrent contre eux la peine de mort, qu'ils subirent tous deux avec résignation sur la place publique de Lyon, sans que le faible Louis XIII osât seulement élever la voix en faveur du jeune Cinq-Mars, le seul homme peut-être qu'il eût jamais aimé.

Richelieu lui-même était à Lyon, tandis que ces deux infortunés subissaient le dernier supplice; il les y avait amenés sur le Rhône, dans un bateau traîné à la suite du sien, et il quitta cette ville le jour même où ils cessèrent de vivre. Il partit pour Paris, porté

par ses gardes dans une espèce de litière tellement grande, qu'elle contenait un lit, une table, et une chaise où prenait place une personne chargée de le désennuyer par des conversations ou des lectures, pendant les quinze jours au moins que l'on employait alors à parcourir la distance de cent-vingt lieues, qui sépare Lyon de Paris.

Les porteurs ne marchaient que tête nue, à la pluie comme au soleil; lorsque les portes des maisons ou même des villes se trouvaient trop étroites pour que cette énorme voiture pût y entrer commodément, on abattait des pans entiers de muraille, afin que le cardinal n'éprouvât ni secousse ni dérangement; partout, sur son passage, il voyait accourir une foule de gens que son immense pouvoir faisait trembler devant lui.

Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'à Paris, où il habitait ce magnifique château, que l'on nommait alors le Palais-Cardinal, et qui est aujourd'hui le Palais-Royal.

Cependant cet homme puissant était atteint d'une maladie mortelle, et son visage, décomposé par les progrès du mal, annonçait déjà une fin prochaine; mais dans ce triste état, il gouvernait encore, et ses ennemis, tout nombreux qu'ils étaient, n'osaient pas encore lever les yeux.

La même année qui avait vu Cinq-Mars et de Thou périr sur un échafaud, vit aussi les derniers moments de leur implacable ennemi, comme si la Providence n'eût pas voulu qu'il survécût à ces malheureuses victimes de sa déplorable jalousie.

La reine Marie de Médicis, dont il avait aussi troublé la vie en l'éloignant du roi son fils, le précéda de

¹ litière, litter.

quelques mois seulement dans la tombe; et Louis XIII mourut peu de temps après, laissant la puissance royale aux mains d'Anne d'Autriche, sa femme, et la couronne de France sur le front d'un enfant de cinq ans; cet enfant était Louis XIV.

LA FRONDE.

Depuis l'an 1643 jusqu'à l'an 1661.

Le gouvernement d'un grand royaume est une charge si difficile à remplir, que la reine Anne d'Autriche, investie par le Parlement du titre de Régente, peu de jours après la mort de Louis XIII, se vit forcée presque aussitôt de choisir plusieurs ministres qui l'aidassent de leurs conseils et de leurs lumières.

Mais les hommes comparables au cardinal de Richelieu sont rares à toutes les époques; et si ceux que la reine choisit d'abord pour ses conseillers se crurent comme ce grand ministre à la hauteur des devoirs qui leur étaient imposés, leur peu d'habileté fit bientôt connaître que les airs de supériorité et d'importance qu'ils affectaient, cachaient une nullité complète dont l'opinion publique fit justice 1, en donnant au conseil de la régente le nom de "Cabale des Importants." 2 Cette dénomination, qui répandit sur ce conseil un ridicule toujours funeste à l'autorité, les obligea promptement à se retirer des affaires publiques, dont la reine, éclairée

¹ fit justice, saw through. — ² Cabale des importants, Cabal of the would-be great men.

cette fois par l'expérience, résolut de confier la direction à un homme vraiment habile, qu'elle avait su apprécier du vivant même de Richelieu, et à qui elle avait déjà témoigné une haute confiance en le chargeant de surveiller l'éducation du jeune roi.

Ce nouveau ministre, nommé Jules Mazarin, était aussi un cardinal. Né en Italie, où il avait commencé par porter les armes, il ne démentait point par son esprit insinuant et mobile la réputation de souplesse et de ruse attribuée depuis longtemps aux hommes politiques de cette contrée; et s'il ne se montrait pas en apparence aussi jaloux de domination que le despotique Richelieu, il n'était point, en réalité, moins avide de pouvoir et moins ambitieux que ce grand ministre; toutefois, comme il n'avait pas autant que ce dernier, le talent de se faire redouter, c'est surtout par son astuce qu'il prétendait affermir son autorité. Les plus grands seigneurs du royaume, qu'il accablait de caresses et de prévenances, en le voyant humble et doucereux à leur égard, ne doutèrent pas qu'un pareil homme ne leur rendît bientôt avec usure tous les avantages qu'ils avaient perdus sous le dernier règne; et lorsque Mazarin fut appelé à recueillir l'héritage des Importants, la plupart des courtisans applaudirent à l'élévation d'un ministre qu'ils croyaient entièrement dévoué à leur rendre service.

Quelques-uns de ces derniers, entre autres, en attendant qu'ils pussent lui arracher des provinces dont ils convoitaient la possession au détriment de la puissance royale, l'obligèrent à disposer en leur faveur des trésors du royaume, et à vider dans leurs mains les coffres-forts que l'administration de Richelieu avait laissés assez bien garnis d'écus.

Or, comme il n'y a point de trésor dont on ne

trouve la fin lorsqu'on y puise sans cesse, il vint un moment où Mazarin, se voyant dans l'impossibilité de satisfaire tant de demandeurs insatiables, n'imagina pas de meilleurs moyens de ramasser quelque argent, que de frapper le peuple de nouveaux impôts, qui parurent d'autant plus lourds à supporter que c'étaient les plus pauvres gens qui devaient les payer.

C'était l'usage, depuis un grand nombre d'années, que, lorsqu'on établissait de nouveaux impôts sur les habitants du royaume de France, le Parlement de Paris inscrivît d'abord sur un registre l'édit du roi qui ordonnait cet impôt. Cette formalité se nominait l'Enregistrement, et les juges du parlement, avant d'y procéder, avaient soin d'examiner avec attention s'il était juste de faire payer au peuple la somme qui lui était demandée.

Au temps dont je vous parle, le Parlement, dont nous avons vu l'origine obscure sous St. Louis, était devenu une véritable puissance dans l'État, comme l'étaient autrefois les cours plénières où venaient siéger les barons sous les premiers Capétiens. Ces légistes n'avaient point, à la vérité, comme les seigneurs féodaux, des hommes d'armes et des châteaux-forts pour résister aux ordres du roi; mais en refusant l'Enregistrement, ils arrêtaient par cela seul l'effet de sa volonté.

Ce fut précisément ce qui arriva, lorsque Mazarin prétendit établir cet impôt, dont le pauvre peuple devait seul supporter toute la charge; les magistrats, parmi lesquels il existait quelques mécontentements particuliers contre le ministre, témoignèrent une pitié inattendue du sort de tant de misérables, et lorsqu'on leur présenta l'édit à enregistrer, la plupart d'entre eux

se refusèrent absolument à l'accomplissement de cette formalité.

En pareil cas, le seul moyen qui restât à l'autorité royale pour contraindre les magistrats à l'obéissance, était une cérémonie appelée LIT DE JUSTICE, dans laquelle le roi devait venir lui-même faire inscrire en sa présence sur le registre l'édit repoussé, sans que personne eût alors le droit de s'y opposer. Il fallut donc que le petit Louis XIV, à peine âgé de sept ans à cette époque, fût conduit en personne par son ministre au Parlement, où l'on enregistra sous ses yeux mêmes l'impôt qui soulevait tant de mécontentements.

Cependant Mazarin ne borna pas à cet acte de rigueur se vengeance contre le Parlement, auquel il ne pouvait pardonner cette résistance; il fit saisir par des gardes et jeter en prison quelques-uns des magistrats qui s'étaient montrés les plus récalcitrants, et particulièrement un vieux conseiller nommé Broussel, homme honnête mais opiniâtre et fougueux, qui ne pouvait pardonner au cardinal de lui avoir refusé une faveur qu'il sollicitait pour son fils. Mais le peuple de Paris, indigné que l'on traitât ainsi des hommes dont le seul crime était d'avoir pris sa défense, et excité sous main 1 par les ennemis secrets du ministre, se révolta contre les troupes du roi, délivra quelques-uns des prisonniers, éleva de nouvelles barricades, et donna ainsi le signal de plusieurs années de troubles et de cabales, pendant lesquelles le Parlement se montra irréconciliable envers le cardinal.

D'un côté, les amis de la régente, à laquelle était confiée la garde du jeune Louis XIV, et de l'autre les

¹ sous main, secretly.

ennemis de Mazarin, prirent les armes pour combattre, et firent éclater ainsi une nouvelle guerre civile; mais celle-ci du moins ne prit point le caractère atroce des fureurs de la Ligue. Le parti opposé a Mazarin se nomma la Fronde, et ceux qui l'adoptèrent furent qualifiés de Frondeurs.

Si vous me demandiez qu'elle fut l'origine de cette dénomination bizarre, je vous dirais qu'elle leur fut donnée, parce que, dans leurs querelles et leurs combats contre les Mazarins (c'était ainsi qu'on désignait les partisans du cardinal), ils lançaient de petites pierres avec des frondes, sorte de jeu fort à la mode 1

à cette époque.

Cependant ce n'était pas seulement dans le Parlement que la cause des Frondeurs comptait ses plus énergiques soutiens: beaucoup de seigneurs de la cour et même plusieurs princes du sang royal, s'étaient également déclarés contre le cardinal, et quelques dames du plus haut parage, au premier rang desquelles se plaçait la duchesse de Longueville, avaient embrassé le parti de la Fronde avec une ardeur qui lui attira bientôt de nombreux adhérents. Après cette princesse dont les grâces et l'esprit étaient autant d'armes dangereuses sans cesse dirigées contre Mazarin, venaient à la tête des Frondeurs le duc de Beau-FORT, surnommé "le roi des halles" par le peuple de Paris, dont il était l'idole, et enfin PAUL DE GONDI, devenu célèbre depuis sous le nom de cardinal de Retz, mais alors investi du caractère sacré de coadjuteur de l'archevêque de Paris, dont il se servit plus d'une fois dans les jours de troubles, pour soulever et apaiser

¹ fort à la mode, very fashionable.

à son gré la populace contre Mazarin et contre la régente elle-même.

Au milieu de ces dissensions dont le motif apparent semblait être uniquement la haine que le Parlement portait au cardinal, on vit le moment où de grands changements furent près de s'accomplir dans le royaume. Les Français, à qui les guerres de religion avaient appris à mesurer leurs forces entre eux, comprenant que les seigneurs, qui prétendaient former une classe particulière dans l'État, ne possédaient pas d'autres droits pour commander à leurs semblables que ceux qu'on voulait bien leur supposer, ne se cachaient plus pour demander avec instance que l'on apportât plusieurs réformes aux anciens usages du royaume.

La reine elle-même, à qui ces plaintes générales étaient parvenues, permit au Parlement de préparer un édit de Réformation, qui satisfît à ces justes réclamations, et rendît désormais impossible le retour de plusieurs abus; mais quelques grands, reprenant l'espérance de se rendre nécessaires à la faveur des troubles, ayant excité de nouvelles querelles, l'édit de Réformation fut ajourné, et la guerre civile se ralluma.

Toutefois la guerre de la Fronde ne ressembla à aucune de celles que je vous ai racontées: le plus souvent on se battait le matin, et l'on dansait le soir. Les Frondeurs, pour se distinguer de leurs adversaires, portaient à leurs chapeaux des bouquets de paille et ils se vengeaient par des plaisanteries et des chansons de la puissance de Mazarin.

Quoique l'on se battît ainsi presque en plaisantant, cela n'empêcha pas qu'e l'on ne tuât beaucoup de monde de part et d'autre; la Régente, sortie de Paris avec le jeune roi pour se retirer à St.-Germain, demeura

plus d'une année sans pouvoir rentrer dans cette capitale; et le cardinal Mazarin, dont la tête avait été mise à prix¹ par le Parlement, se vit contraint de s'exiler du royaume; mais cet éloignement mit un terme à la haine furieuse dont il était l'objet; les plus fougueux Frondeurs se lassèrent du rôle laborieux qu'ils avaient embrassé; et lorsque, trois ans plus tard, l'habile ministre reparut à la cour, ce fut aux acclamations de ceux même qui l'avaient proscrit, qu'il reprit les rênes du gouvernement, dont il sut faire un bon usage, et qu'il conserva jusqu'à sa mort, quoique Louis XIV, à cette époque, eût atteint l'âge de sa majorité.

Je dois vous faire remarquer à ce sujet, que l'un des derniers actes de l'administration du cardinal fut de conclure avec l'Espagne un traité de paix, connu sous le nom de Traité des Pyrénées, et par lequel le roi Philippe IV, troisième successeur de l'empereur Charles-Quint, cédait à la France plusieurs belles provinces, telles que la Flandre française et le Roussillon, qui, depuis ce temps, n'ont jamais cessé d'appartenir à ce royaume, et de plus donnait en mariage à Louis XIV sa fille Marie-Thérèse d'Autriche, qui était une jeune et aimable princesse.

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Depuis l'an 1661 jusqu'à l'an 1678.

Lorsque Louis XIV commença à régner par luimême, le gouvernement du royaume offrait un aspect

¹ dont la tête avait été mise à prix, on whose head a prize had been set.

qu'il n'avait jamais présenté à aucune autre époque de notre histoire. Il n'y avait plus de champs de Mars comme sous les rois francs de la première dynastie, plus d'assemblées générales comme sous Charlemagne; les barons français ne se réunissaient plus en cours plénières, comme sous les premiers Capétiens; la convocation des États-Généraux qui avaient joué un rôle si important sous les Valois, était presque entièrement tombée en désuétude; les restes de la féodalité, si redoutable aux rois dans les temps de troubles, avaient été abattus par Richelieu, et la puissance parlementaire s'était épuisée dans sa lutte contre Mazarin. Il n'existait donc plus en réalité aucun des moyens de gouvernement que nous avons vus jusqu'ici pratiqués chez les Français.

Ce fut un roi beau, jeune, aimable, et spirituel, que son âge avait tenu jusqu'alors éloigné des affaires publiques, qui mit sa volonté à la place de tous les anciens soutiens de la vieille monarchie: devant lui, tous les partis se turent et se réunirent; sa présence devint le signal d'une période de gloire et de grandeur que la France n'avait encore jamais parcourue; et Louis put dire avec vérité, comme sans orgueil, ces mots qui semblent résumer toute l'histoire de son règne: L'ÉTAT, c'est moi.

En effet, ce prince qui se présentait ainsi à son peuple orné de tant de qualités brillantes, que relevaient encore une taille élégante et un visage imposant, annonçait également un grand courage et un caractère magnanime. Avant la conclusion du traité des Pyrénées, Louis s'était associé aux triomphes de ses généraux, vainqueurs de ces vieilles bandes espagnoles qui avaient jadis fait trembler l'Europe sous Charles-Quint

et sous Philippe II. Le prince de Condé, cousin du roi, et le maréchal de Turenne, les deux plus illustres guerriers de ce temps, avaient vu le jeune monarque affronter les plus grands périls sans témoigner la plus légère émotion, et sa seule présence inspirait à ceux qui l'entouraient une intrépidité qui les rendait invincibles.

Mais il ne faut pas croire, qu'il suffise à un roi de montrer du courage à la guerre; cette qualité qui fait les héros est belle et glorieuse, sans doute, mais elle cause trop de malheurs aux nations, et c'est surtout par la paix qu'un monarque sage peut faire prospérer ses sujets.

Louis XIV aimait les fêtes et la magnificence; aucun chef d'état, autant que lui, ne savait entourer son trône de splendeur et d'éclat; son aspect même, toujours grave et solennel, ajoutait encore à la pompe dont il se plaisait à être environné; mais ce n'était pas seulement autour de sa personne qu'il cherchait à faire éclater la grandeur de son règne. Il ouvrait, dans les provinces les plus éloignées du royaume, de larges routes et de nombreux canaux pour la facilité du commerce et des communications: il fondait l'hôtel des Invalides, destiné à recueillir et à récompenser les soldats blessés ou devenus infirmes au service du pays; il ordonnait que le Louvre devînt un des plus magnifiques palais du monde, et multipliait dans toute la France les établissements somptueux et utiles. En même temps, il accordait d'utiles encouragements aux savants et aux hommes instruits dont le nom pouvait répandre de l'éclat sur son siècle; et ses bienfaits allaient chercher jusque dans les pays étrangers, ces hommes rares et précieux pour la science, à l'un desquels ses ministres écrivaient par

son ordre: "Quoique le roi ne soit pas votre souverain, il n'en veut pas moins être votre bienfaiteur."

Il y avait, à peu de distance de Paris, un lieu sauvage où Louis XIII avait coutume autrefois de prendre le plaisir de la chasse; un simple pavillon s'élevait dans cet endroit, mais le jeune roi conçut la pensée d'y créer un vaste palais et d'admirables jardins. Pour y parvenir, il n'épargna ni travaux, ni dépenses: Versailles s'éleva comme par enchantement au milieu d'un site où l'on ne voyait auparavant que des bois et des marécages; et ce fut dans les bosquets de ce magnifique séjour, que Louis voulut donner des fêtes tout-à-fait magiques, où, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, les carroussels, les danses, les concerts, les spectacles, les banquets, les illuminations se succédèrent sans interruption.

Cependant le soin de ses plaisirs ne faisait pas négliger à Louis XIV celui de sa gloire: en même temps qu'il aimait à s'entourer de tous les prestiges de la royauté, il consacrait huit heures chaque jour aux travaux de son gouvernement, dont il voulait que ses ministres lui fissent connaître les moindres d'étails; il savait se faire craindre et respecter des nations étrangères, enlevait en quelques jours, à l'Espagne, les Pays-Bas et la Franche-Comté, qu'il revendiquait comme l'héritage de la reine Marie-Thérèse, sa femme, après la mort du roi Philippe IV, et portait ses armes victorieuses en Hollande, où cette nation commerçante, dont je vous ai raconté l'histoire dans un autre livre, ne trouvait d'autre moyen d'échapper à sa domination, que de submerger son territoire, en rompant elle-même les digues qui le défendent des envahissements de la mer. Le roi assista en personne à la plupart des conquêtes

de ses armées; il prit une part active à plusieurs sièges mémorables, qui couvrirent de gloire les armées françaises, et força ainsi l'Europe entière, étonnée de ses exploits, à souscrire, dans une ville appelée Nimègue, un traité humiliant, qui semblait placer le roi de France au-dessus de tous les autres monarques de la terre.

Je dois vous dire aussi que ce grand prince, qui régna plus longtemps que tous ses prédécesseurs, eut la gloire de former autour de lui une réunion d'hommes éminents, et depuis jamais aucun autre pays, ni aucune autre époque, n'a offert un pareil assemblage de talents et de beaux caractères. Après Turenne et le grand Condé, il eut pour généraux de ses armées, les maréchaux de Vauban, de Luxembourg, de Catinat, de Vendôme et de Villars; pour amiraux de ses flottes, Duquesne, Duguay-Trouin, Tourville; pour ministres, Colbert et Louvois; pour contributeurs de ses fêtes, Corneille, Racine, Molière, qui ont enrichi la scène française d'une foule de chefs-d'oeuvre; pour prédicateurs, Mascaron, Bourdaloue, Bossuet, Massillon, qui seuls peut-être eurent le droit, au nom de la religion, de lui parler sans flatterie. En un mot, il me serait impossible de vous nommer ici tous les beaux génies, tous les talents supérieurs, toutes les illustrations qui se trouvèrent réunies sous ce règne que l'on a nommé le Siècle de Louis XIV, parce qu'en effet ce grand roi fut le contemporain et peut-être le premier auteur des circonstances qui firent éclore à la fois tant de mérites différents, dont la France s'enorgueillit à juste titre.

¹ s'enorgueillit, is proud.

LE MASQUE DE FER.

Depuis l'an 1678 jusqu'à l'an 1688.

Tandis que le grand roi, par la splendeur de son règne, répandait un éclat si vif sur la monarchie, il y avait en France un homme dont l'histoire est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de vous en dire quelques mots. Tout le monde ignorait son rang et son pays, et on ne l'appelait que l'Homme au masque de fer, parce qu'en effet, il avait sans cesse la tête couverte d'un masque de ce métal, qui dérobait son visage à tous les regards.

Quelques personnes assuraient que ce prisonnier avait un air noble et des traits majestueux qui lui donnaient une grande ressemblance avec Louis XIV; mais elles ne parlaient ainsi que par conjectures, car on ne laissait approcher qui que ce fût de ce personnage, qui sans doute était bien important à cacher à tous les yeux, puisque sa vie entière s'écoula dans une étroite prison.

Le petit nombre de domestiques attachés à son service ne lui parlaient jamais qu'avec les signes d'un profond respect et d'une entière soumission, quoique aucun d'eux ne connût ni son nom ni sa dignité; le gouverneur de la citadelle où il était enfermé n'approchait de son prisonnier que le chapeau à la main, et ne lui refusait rien de ce qui pouvait lui être agréable ou utile. Il est vraisemblable que ce gouverneur savait quel était ce mystérieux captif, mais on lui avait fait jurer sur sa propre vie de ne jamais laisser pénétrer ce dangereux secret.

L'Homme au masque de fer, quel qu'il fût, 1 passait tristement sa vie entre quatre murailles, dont il ne sortait que rarement, pour se promener sur la plateforme d'une tour élevée, où il était contamment accompagné du gouverneur, et surveillé par des gardes: c'était alors surtout que son visage était couvert du redoutable masque. Toutes les douceurs, tous les respects dont il était entouré, lui semblaient à charge, 2 et il ne désirait que la liberté, seul bien, hélas! qu'il ne devait jamais connaître.

Pendant un grand nombre d'années, cet inconnu fut enfermé dans un château situé aux îles Ste. Nargue-rite, sur la Méditerranée, et à peu de distance des côtes de France; de l'étroite croisée de sa prison, il voyait les flots de la mer battre le pied de la tour qu'il habitait, et les vaisseaux passer rapidement à la vue de son triste séjour: c'était là son unique distraction, quoi-qu'il ne manquât pas de livres et d'instruments de musique dont il savait, dit-on, tirer des sons mélodieux, mais toujours tristes; rien ne lui paraissait digne d'envie comme le sort de ces matelots, qui, sur un frêle navire, allaient parcourir le monde entier, tandis que toute son existence, à lui, devait se consumer dans une chambre de dix pas de longueur.

Un jour, cet infortuné conçut le désir de faire connaître son secret à quelque être humain. Comme on ne lui laissait ni plumes, ni encre, ni crayon, il prit un des plats d'argent dans lesquelles on lui servait ses repas, et y grava, avec la pointe d'un couteau, son nom et l'histoire de sa vie.

Cela fait, il profita d'un moment où il se trouvait

¹ quel qu'il fût, whoever he was. - 2 à charge, a burden.

seul, pour jeter à travers les barreaux de sa croisée le plat d'argent, qui tomba dans la mer.

A quelque temps de là un pêcher qui avait tendu ses filets non loin du pied de cette tour, fut tout étonné, en les retirant, d'y trouver quelque chose de lourd: c'était le plat d'argent du Masque de fer, et comme cet homme simple ne savait pas lire, il pensa que ce plat était tombé par hasard dans les flots, et se hâta de le reporter au gouverneur dans l'espoir d'une

récompense.

Celui-ci n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur l'écriture de son prisonnier, qu'il devint pâle et tremblant; car c'était là tout le secret dont il devait répondre sur sa tête. Il fixa attentivement le pêcheur étonné, et lui demanda d'une voix émue s'il savait ce qui était écrit sur ce plat. Cet homme lui répondit ingénument qu'il n'avait pu déchiffrer ce grimoire, et n'avait fait part à personne de sa trouvaille. Alors le gouverneur parut soulagé d'une horrible angoisse; et après avoir donné une somme d'argent au pêcheur, il se hâta de le renvoyer en lui disant qu'il était bien heureux de ne pas savoir lire!

Peu de temps après cet événement, l'Homme au masque de fer fut amené à Paris dans une forteresse que l'on nommait la Bastille, et qui était située au lieu même où l'on voit aujourd'hui une colonne de bronze; il y passa de longues années, et mourut toujours environné du même mystère. On assure même qu'après sa mort, son visage fut tailladé et rendu méconnaissable, afin que ceux qui verraient ses traits inanimés ne pussent y découvrir aucun signe propre à dévoiler

¹ n'avait fait part à personne, had told nobody.

le secret impénétrable dont son existence avait été enveloppée.

LA VIEILLESSE DU GRAND ROI.

Depuis l'an 1688 jusqu'à l'an 1715.

Lorsque vous avez appris l'histoire d'Angleterre, vous avez remarqué sans doute le récit des aventures de Jacques II, dernier roi de la maison des Stuarts, que son gendre, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, renversa du trône pour régner à sa place, et qui se vit réduit à chercher un refuge en France, où il finit ses jours dans l'exil et dans l'abandon.

Lorsque cette mémorable révolution vint ainsi jeter le trouble dans la Grande-Bretagne, ce fut à Louis XIV, lui-même, que Jacques fugitif vint demander un asile; et le grand roi, avec tous les égards dus au malheur, lui offrit pour demeure l'antique palais de Saint-Germain, où il voulut que ce prince infortuné fût environné des mêmes honneurs dont il avait joui sur le trône.

Or, il faut que je vous dise que le nouveau roi d'Angleterre, Guillaume III, était le plus implacable ennemi des Français, et ce prince, qui possédait les hautes qualités d'un homme d'État, et de véritables talents militaires, parvint à soulever presque toute l'Europe contre Louis XIV, à qui les glorieuses conséquences du traité de Nimègue avaient assuré une prépondérance manifeste sur les autres rois de son temps: de sorte que ce monarque se vit de nouveau contraint

à prendre les armes pour dissiper la tempête qui menaçait sa puissance. Cette fois encore, les armées françaises se couvrirent de gloire, mais la fortune ne fut
pas toujours aussi constamment fidèle à leurs drapeaux;
et lorsqu'après dix années consécutives de combats en
Flandre, en Italie, en Allemagne, la paix fut enfin
signée en Hollande, dans un château nommé Ryswick,
Louis, déjà avancé en âge, comprit pour la première
fois avec amertume que le temps de conquérir des provinces était passé pour lui.

Cependant, au moment où les nations commençaient à peine à respirer des fureurs de la guerre, un nouvel orage était près d'éclater sur l'Europe; et il arriva que le dernier descendant de Charles-Quint sur le trône d'Espagne, qui se nommait Charles II, propre frère de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, vint à mourir sans postérité, laissant un testament par lequel il désignait pour son successeur le jeune Philippe de France, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV et de cette princesse. Mais l'empereur d'Allemagne, qui, à cette époque, était Léopold Ier, prétendit que la couronne d'Espagne devait appartenir à son fils, l'archiduc Charles, seul et légitime héritier des vastes États de la maison d'Autriche. Une lutte terrible, que l'on a nommée la GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE, vint donc de nouveau embraser l'Europe, et couvrir presque en même temps l'Espagne, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, et enfin la France elle-même, de combats et de désastres.

A cette époque, il y avait cinquante-sept ans que Louis XIV occupait le trône; et le grand roi avait survécu à la plupart des hommes dont le génie ou le talent avaient jeté tant d'éclat sur ce siècle, auquel il avait donné son nom, et Louis restait presque seul debout, lorsque tous ces illustres artisans de sa grandeur avaient disparu. Cependant, il ne fut point épouvanté de la multitude d'ennemis qu'il avait à combattre, et plaça toute sa confiance dans le secours de la Providence.

Je n'essaierai point de vous raconter les événements de cette guerre sanglante, pendant laquelle Louis, en but à une coalition formidable de tous les souverains de l'Europe, défendit seul son territoire contre dix armées étrangères, et parvint, après douze ans de combats, à faire asseoir son petit-fils, Philippe V, sur le trône d'Espagne, conquis par les exploits des armées françaises: vous saurez seulement que ce grand prince, pour qui l'adversité était en quelque sorte une épreuve toute nouvelle, ne se montra point au-dessous des périls qui menaçaient sa vieillesse. En vain les deux plus habiles capitaines des armées ennemies, MARLBO-ROUGH et le prince Eugène de Savoie, après avoir remporté plusieurs victoires éclatantes sur les généraux de Louis XIV, s'avancèrent un moment jusqu'à quelques lieues de Paris; en vain, pendant l'hiver le plus rigoureux dont nos pères aient gardé la mémoire, une famine effroyable fit périr une multitude de personnes, et causa dans toute la France une si affreuse misère, que l'on vit, dit-on, les laquais de la cour mendier à la porte du Louvre: confiant dans l'amour de ses peuples, Louis, au moment où une seule défaite pouvait ruiner sans retour tout le fruit d'un règne de soixante-dix années, écrivait à Villars, le seul de ses généraux que la fortune n'eût point encore abandonné, pour lui ordonner de tenter une dernière fois le sort des armes, et ajoutait ces paroles, bien dignes en effet d'une grande nation et d'un grand roi: "Si vous êtes vaincu, ne l'écrivez

qu'à moi: votre lettre à la main, je parcourrai les rues de Paris, et je vous amènerai cent mille hommes."

Louis n'eut pas besoin de recourir ainsi au patriotisme de ses sujets; Villars remporta une éclatante victoire sur le prince Eugène, sous les murs de Denain, la dernière place de Flandre qui fermât alors aux alliés la route de Paris: l'ennemi recula, étonné d'une si opiniâtre résistance; et la paix, conclue quelques mois après dans la ville d'Utrecht, en Hollande, assura définitivement la possession du trône d'Espagne au petit-fils de Louis XIV.

Cependant, tant de soucis avaient avancé les jours du grand roi; il mourut peu de temps après, chargé d'ans et de gloire, et la fin de ce règne si long et si glorieux fut troublée par des regrets amers, et aussi par de grandes fautes.

Ce prince, qui aimait trop la guerre, comme il le dit lui-même à ses derniers moments, déplora alors d'avoir imposé à ses peuples tant d'énormes sacrifices pour satisfaire une soif de gloire, dont ses revers lui avaient appris trop tard à connaître toute la vanité; il avait oublié aussi ce que son aïeul Henri IV devait aux protestants, dont le courage l'avait élevé au trône, et les promesses que ce grand prince leur avait faites par son édit de Nantes; il révoqua cet acte de la sagesse d'un bon roi, et un nombre considérable de ces religionnaires, pour fuir de cruelles persécutions, se retirèrent en Suisse, en Allemagne, et en Angleterre, où ils portèrent leurs richesses et surtout leur industrie, qui répandit bientôt une prospérité incalculable dans les pays étrangers qui leur avaient ouvert un refuge.

Je dois vous rapporter ici un mot de Louis XIV, à l'instant même où il sentait que la mort était près de le saisir: sa chambre était remplie des princes de sa famille et des serviteurs de sa maison dont la douleur offrait un spectacle lamentable, lorsqu'il remarqua au pied de son lit plusieurs de ses domestiques qui fondaient en larmes, car ils ne pouvaient se persuader qu'un maître qui les avait vu naître ne dût pas aussi les voir mourir: "Aviez-vous cru," leur dit Louis avec douceur, "que les rois étaient immortels?"

LOUIS XV.

Depuis l'an 1715 jusqu'à l'an 1775.

L'un des plus grands malheurs qui accablèrent la vieillesse de Louis XIV, que l'on nomme aussi Louis-LE-Grand à cause des glorieux événements qui signalèrent son long règne, fut certainement la perte cruelle que ce monarque fit du Dauphin son fils, et quelques années plus tard celle du duc de Bourgogne, l'aîné des enfants de ce dernier, que sa naissance appelait à succéder à son aïeul.

Le duc de Bourgogne avait été élevé par les deux hommes les plus habiles et les plus vertueux de ce temps, le duc de Beauvilliers et Fénélon, archevêque de Cambrai.

Ce jeune prince, qui depuis la mort de son père portait le titre de Dauphin, avait reçu de la nature le caractère le plus aimable; à un esprit vif et pénétrant il joignait une application constante à ses moindres devoirs; sa douceur, sa modestie, son inépuisable charité le rendaient cher à tous ceux qui l'approchaient; et pour rencontrer chez un prince une piété comparable à la sienne, il aurait fallu remonter jusqu'à St. Louis.

Tant de vertus promettaient aux Français un règne paisible, et peut-être un demi-siècle de bonheur; mais le duc de Bourgogne ne devait point porter cette couronne: en un mois de temps, ce prince, sa femme, et l'aîné de leurs enfants succombèrent à une cruelle maladie, et jamais personne n'emporta dans la tombe tant d'espérances et tant de regrets.

Louis XV était le second fils de ce bon prince, et par conséquent l'arrière-petit-fils de Louis-le-Grand. Comme il n'avait que cinq ans lorsque, par la mort de son bisaïeul, il se trouva appelé au trône, il fallut, suivant l'ancien usage, nommer un régent pour gouverner le royaume jusqu'à ce que le jeune monarque eût atteint sa quatorzième année, et le choix du Parlement tomba sur le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV.

Lorsque Louis XV eut atteint l'âge d'homme, chacun le vit si beau, si aimable, si affable envers le peuple, que la France crut voir renaître en lui les meilleurs rois dont je vous ai raconté l'histoire; et en effet, si ce prince n'eût jamais écouté les mauvais conseils de cette foule de courtisans qui se plaisent à tromper les rois pour profiter de leurs erreurs, son règne n'eût pas été moins glorieux que le précédent.

Pendant un voyage qu'il fit en Lorraine, province qu'il venait de réunir à la France, Louis tomba si dangereusement malade à Metz, qu'en peu de jours il fut aux portes du tombeau. La douleur du peuple à cette triste nouvelle ne peut se dépeindre: on ne voyait de tous côtés que des visages consternés, et d'une extrémité du royaume à l'autre, la foule se pressait dans

les églises pour demander à Dieu par des prières publiques la conservation des jours du jeune roi. La Providence exauça les vœux de tout ce peuple; contre toute attente, Louis échappa au danger qu'il avait couru, et la joie publique éclata par tant de transports, qu'il reçut, dès ce moment, le surnom de Bien-Aimé.

Il semblerait que ce titre, qui rappelait à Louis XV tout l'amour que lui portait un peuple généreux, aurait dû lui inspirer le désir de s'en rendre digne; mais il n'en fut point ainsi, et tandis que la nation française, qui, depuis le règne de Louis-le-Grand, était devenue la plus polie et la plus éclairée de l'Europe, se plaçait au premier rang parmi les peuples du monde, elle voyait avec douleur son roi livré à une honteuse oisiveté, dans ces palais de Versailles et de Marly, s'entourer de courtisans habiles à lui déguiser les besoins de ses sujets, et confier au hasard et à l'inexpérience de quelques ministres frivoles ou imprudents les destinées de cette grande monarchie. Dans les carrosses dorés où prenait place cette cour splendide, mais efféminée, on aurait eu peine à reconnaître le successeur des rois chevelus, autrefois environnés de cette pompe rude et guerrière qui avait rendu, pendant tant de siècles, le nom français redoutable.

Cependant une circonstance parut jeter quelque éclat sur cette époque dépouillée de tout ce qui avait fait autrefois la force et la gloire de la royauté: ce fut lorsque les Anglais ayant de nouveau déclaré la guerre à la France, le roi quitta cette cour à laquelle il avait déjà fait trop de sacrifices, pour se rendre en personne à son armée que commandait le maréchal de Saxe, général intrépide et expérimenté.

Ce fut auprès d'un village de Flandre, nommé Fox-

TENOY, que se livra une mémorable bataille, dont le succès fut vivement disputé de part et d'autre; elle coûta la vie à un grand nombre de braves gens des deux nations; mais la victoire demeura aux Français, malgré la courage opiniâtre de leurs ennemis.

Louis XV montra beaucoup de résolution et de fermeté dans cette journée, dont le glorieux résultat fut dû aux talents et au courage du maréchal de Saxe, qui, atteint en ce moment d'une grave maladie, se fit traîner dans une litière attelée de deux chevaux, partout où il crut voir du danger, voulant que, s'il devait mourir, le dernier jour de sa vie fût encore utile à la France.

La victoire de Fontenoy fut le dernier éclair de gloire que jeta le règne de Louis XV, qui, tout le reste de sa vie et même dans un âge avancé, ne s'occupa plus que de ses plaisirs: mais il ne faut pas croire pour cela que la mollesse de ce règne eût énervé notre nation tout entière, car ce fut au contraire pendant cette période, que l'on vit renaître au milieu d'elle les précieux germes du patriotisme qui avait tant honoré autrefois les bourgeois des anciennes communes de France.

Le roi Louis XV dans sa vieillesse eut, comme Louis XIV, la douleur de survivre au fils qui devait lui succéder dans l'ordre de la nature, prince dont la vie entière avait fait concevoir aux Français les plus belles espérances.

LA MORT DE LOUIS XVI.

Depuis l'an 1774 jusqu'à l'an 1793.

Le duc de Berry, fils de l'illustre Dauphin dont la mort trompait tant d'espérances, était encore Dauphin lui-même lorsqu'il devint l'époux de Marie-Antoinette d'Autriche, l'une des plus belles et des plus gracieuses princesses que l'on eût jamais vues.

Peu de temps après, le roi Louis XV mourut, et le jeune Dauphin, en montant sur le trône, prit le nom de Louis XVI. Ce prince était certainement un des plus honnêtes hommes de son royaume, mais il vivait dans un temps où des vertus modestes ne suffisaient pas pour savoir régner.

Les Français de cette époque ne ressemblaient plus en aucune façon à ces Francs, grossiers et ignorants qui, ne connaissant que l'emploi de la force, n'estimaient que la valeur guerrière. Depuis deux cents ans environ cette nation était devenue la plus aimable, la plus polie, et la plus éclairée de toutes celles de l'Europe.

La servitude de la glèbe était presque entièrement abolie en France; les plus grands seigneurs, au lieu d'imiter la rudesse des anciens châtelains féodaux, se faisaient un devoir de traiter leurs vassaux avec douceur, et aucun d'eux n'imaginait plus alors que les habitants de ses domaines dussent vivre et mourir pour son bon plaisir.

En même temps la voix de l'humanité s'était fait entendre envers les hommes même les plus criminels. L'un des premiers actes de Louis XVI, en parvenant au trône, avait été d'interdire l'usage de ces effroyables tortures, dont nous avons vu plusieurs exemples dans cette histoire, et désormais personne ne pouvait être soumis aux épreuves cruelles de l'eau et du feu, restes de l'ancienne barbarie.

Presque tous les habitants des villes apprenaient à lire et à écrire, et chacun s'efforçait d'acquérir les connaissances de son état; les livres, devenus de plus en plus communs, donnaient à chacun le moyen de connaître l'histoire des plus anciens temps, et de savoir ce qui lui manquait pour être libre et heureux. Chacun pouvait ainsi se rendre comte des abus qui se trouvaient mêlés aux coutumes de la monarchie, et il semblait facile de mettre à profit l'expérience du passé pour assurer la prospérité de l'avenir.

Ce que l'on nomme des abus dans un gouvernement, ce sont des usages pernicieux qui se sont introduits successivement pour l'avantage de quelques-uns au détriment du plus grand nombre.

C'est ainsi que sous le règne de Louis XVI, le Clergé, c'est-à-dire les religieux des deux sexes, et les prêtres de l'Église catholique, possédaient à eux seuls une partie considérable du territoire du royaume, qu'ils avaient acquise successivement de siècle en siècle; mais le roi n'avait pas le droit de leur faire payer des impôts, parce qu'ils prétendaient que leurs richesses étaient le bien de l'Église, auquel personne ne devait toucher. D'un autre côté la Noblesse, qui, depuis l'origine de la royauté, s'était montrée tantôt turbulente et séditicuse, tantôt soumise à la puissance du roi, qu'elle flattait contre le peuple, avait bien consenti depuis l'administration du cardinal de Richelieu à servir l'État de son épée et de sa personne, mais elle avait refusé de contribuer aux charges du royaume, quoiqu'elle possédât, comme

le clergé, une grande partie des terres de France, de sorte qu'il ne restait guère que le pauvre peuple qui donnât de l'argent au roi, et lui fournît des soldats pour garder le pays.

Il y avait encore bien d'autres abus qu'il serait beaucoup trop long de vous énumérer ici, et la nation, lorsqu'elle les connut, souhaita ardemment d'en être soulagée.

Le désir de satisfaire à ce vœu public décida Louis XVI, qui ne pouvait remédier seul à des maux si anciens, à convoquer autour du trône les États-Généraux, qui, comme vous savez, rendirent quelquefois de grands services au royaume dans les circonstances les plus difficiles; mais cette fois le mal que l'on espérait guérir touchait aux fondements mêmes de la vieille monarchie; et les remèdes, tantôt timides, tantôt violents, que quelques esprits tentèrent d'y apporter, devinrent le signal d'une terrible révolution qui, en bouleversant la France renversa sans retour le trône que tant de grands rois avaient occupé.

Le malheureux Louis XVI tomba ainsi du faite de la grandeur et de la puissance dans la plus horrible des infortunes: après avoir vu égorger sous ses yeux ses plus fidèles serviteurs, il fut arraché violemment de son palais, pour être jeté dans une prison, avec la reine Marie-Antoinette, leurs jeunes enfants, et madame Élisabeth, sa sœur, qui était un ange de vertu et de beauté.

Quelques années avant ce terrible événement, le comte de Provence et le comte d'Artois, frères de l'infortuné Louis XVI, avaient quitté le royaume, ainsi qu'un grand nombre de Français, la plupart appartenant aux deux classes de la Noblesse et du Clergé, qui, au lieu de réunir leurs efforts pour sauver leur patrie

et leur roi, avaient cherché un refuge dans des pays étrangers, où ils avaient reçu le nom d'Émigrés.

Louis, quoique déchu du trône, se fût estimé heureux dans sa prison, de passer ses jours au milieu de sa famille; mais quelques-uns de ceux qui l'avaient détrôné crurent que, tant qu'il vivrait, la révolution que souhaitait la nation ne pourrait pas s'accomplir, et le malheureux prince condamné au dernier supplice par une assemblée qui avait pris la place des États-Généraux, sous la dénomination de Convention nationale, porta sa tête sur un échafaud, malgré les efforts généreux de quelques membres de cette assemblée elle-même, qui tentèrent vainement de sauver sa vie.

La reine Marie-Antoinette, subit quelques mois plus tard le sort affreux de son époux; et madame Élisabeth partagea bientôt après la triste destinée de ses infortunés parents, comme elle avait partagé leurs souffrances et leur admirable résignation dans les plus affreux malheurs.

Avant de marcher au martyre, qu'il subit avec tout le courage de l'innocence, Louis XVI avait écrit un testament qui peint son âme tout entière; il pardonna du fond de son cœur à ceux qui avaient cru sa mort nécessaire, et recommanda à son fils, "s'il avait le malheur de devenir roi," de ne jamais chercher à le venger.

¹ se fût estimé, would have thought himself.

LE RÈGNE DE LOUIS XVII.

Depuis l'an 1793 jusqu'à l'an 1795.

Lorsque le malheureux Louis XVI et une partie de sa famille eurent péri victimes de la tempête révolutionnaire qui venait d'emporter une monarchie de quatorze siècles, le Dauphin, leur fils, qui n'avait que neuf ans, demeura captif dans la prison du Temple, où il se trouva en but aux traitements les plus barbares. C'est à ce pauvre enfant que l'on donne ordinairement le nom de Louis XVII, parce qu'il eût pris ce titre, s'il eût été appelé à succéder à son père.

La première rigueur dont l'auguste orphelin devint l'objet de la part des bourreaux de sa famille fut d'être séparé de la princesse sa sœur, qui, plus âgée de quelques années, remplissait à son égard tous les devoirs de la plus tendre mère; ils mirent ensuite auprès de lui, pour le garder à vue dans sa prison, le plus méchant homme que l'on pût rencontrer: c'était un cordonnier, nommé Simon, qui, aussi farouche qu'impitoyable, ne se servait jamais, en parlant au petit prince, que des termes les plus injurieux.

Cet enfant, qui souffrit avec patience et résignation tout ce qu'il y a de plus horrible au monde, avait pourtant été élevé avec tous les soins et les égards dont les princes sont environnés dès leur berceau: il avait été accoutumé à la nourriture la plus agréable et la plus recherchée; alors on ne lui jetait qu'un morceau de pain noir: les premières années de sa vie n'avaient été entourées que de personnes polies et empressées à lui plaire, et il se voyait condamné à

subir nuit et jour les outrages de quelques hommes de la lie du peuple.

Heureusement pour lui enfin il mourut; car une pareille vie, si elle se fut prolongée, eût été le plus grand de tous les malheurs.

Depuis cette époque, plusieurs imposteurs ont cherché à se faire passer pour l'infortuné fils de Louis XVI; mais on a promptement fait justice de ces intrigants, parce qu'il n'a jamais été douteux pour personne que le royal enfant n'eût péri dans la prison du Temple.

LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an 1793 jusqu'à l'an 1804.

Pendant que le jeune Louis XVII languissait dans son triste cachot, la France aussi avait supporté bien des infortunes, et ceux qui s'étaient emparés alors du pouvoir public avaient décidé que la vieille monarchie de Clovis, de Charlemagne, et de Louis XVI, formerait désormais une République, c'est-à-dire un État où il n'y aurait point de roi.

Vous vous souvenez sans doute d'avoir lu dans l'Histoire romaine qu'il y eut aussi une république dans la ville de Rome, qui ne fut jamais plus puissante que pendant cette période; mais alors le peuple romain était presque tout entier renfermé dans l'enceinte de Rome, et ne s'étendait pas, comme la nation française, sur un immense territoire. De grands malheurs résultèrent de cette nouvelle forme de gouvernement.

La Convention nationale elle-même, dominée par quelques hommes qu'égarait une funeste ambition, se trouva bientôt la proie de terribles divisions: une fraction de cette assemblée, qui se désignait elle-même par le titre de la Montagne (parce qu'elle occupait les bancs les plus élevés du lieu où elle se réunissait), entièrement composée d'hommes sanguinaires et affectant un patriotisme farouche, substitua les mesures les plus violentes au règne des lois, qui avait été le but unique des premiers amis de la Révolution. Des milliers d'infortunés de tout âge, de tout sexe et de toute profession, jetés dans les prisons sous les plus légers prétextes, furent impitoyablement égorgés par la fureur populaire, que soulevaient à leur gré les fougueuses déclamations de quelques orateurs de carrefour. Un nombre infini de têtes innocentes tombèrent sur les échafauds dressés en permanence sur les places publiques, et la plupart de ceux même qui, dans la Convention, avaient embrassé avec le plus d'ardeur et de sincérité le parti de la République, dont ils étaient loin de prévoir les excès, devinrent les premières victimes de ce régime affreux, que ses auteurs eux-mêmes nommèrent le règne de LA TERREUR.

Cependant le récit de tant de catastrophes avait produit une profonde impression sur toute l'Europe; plusieurs rois rassemblèrent des armées considérables, et pensèrent qu'il leur serait aisé de pénétrer en France et de se partager ce malheureux pays, déchiré par les discordes civiles. Mais vous savez que, dans tous les temps, les Français ont aimé leur patrie par-dessus toute chose. En présence de ce péril imminent pour

¹ orateurs de carrefour, mob-leaders.

tous, le pays presque entier prit les armes; la République présenta à la fois quatorze armées sur les différents champs de bataille de l'Europe; leurs victoires inattendues renversèrent la plus formidable des coalitions qui eût jamais menacé l'indépendance d'une nation; et la France, alors si malheureuse au dedans, fut au moins triomphante au dehors.

Cependant, du milieu de tant de désastres, de combats, de triomphes, et de misères, il sortit tout-à-coup un homme que l'on appelait Napoléon Bonaparte, et dont l'histoire est certainement la plus extraordinaire

que l'on puisse vous raconter.

Bonaparte avait été élevé à l'École militaire, autrefois fondée à Paris par Louis XV, pour l'éducation de
la jeune noblesse du royaume. Dès son enfance, il
manifesta une intelligence supérieure et une aptitude
remarquable pour le travail; et lorsque, pour la première fois, il parut dans les guerres que la France eut
à soutenir pour sa défense, il s'y distingua par son
sang-froid dans les périls, et des talents militaires qu'il
est bien rare de rencontrer dans un jeune officier.

Mais si Bonaparte était doué d'un mérite éminent, il avait en même temps une ambition qui ne connaissait point de bornes. En peu de temps il devint général en chef des armées de la République, à la tête desquelles il remporta d'éclatantes victoires sur presque tous les peuples de l'Europe; il les conduisit même en Egypte, où ses troupes acquirent une gloire immortelle.

Bientôt après il se fit nommer Consul, pour imiter les magistrats de l'ancienne Rome, et lorsqu'il vit que les citoyens et les soldats, enivrés de sa gloire et témoins de ses grandes actions, s'étaient accoutumés à lui obéir, il conçut la pensée de relever le trône de Charlemagne, et de placer sur son propre front la couronne impériale qu'avait portée ce puissant monarque.

A cette époque, à la vérité, il n'y avait pas un Français qui ne regardât Bonaparte comme le sauveur de la patrie; sa présence seule avait fait cesser tous les maux qui avaient désolé la France depuis tant d'années; la prospérité publique semblait son ouvrage, et sa gloire rejaillissait sur toute la nation.

Cependant ceux qui avaient proscrit la famille de Louis XVI pour ne plus obéir à un roi, ne pouvaient voir sans indignation un homme sorti des rangs de l'armée devenir leur maître, et rétablir la monarchie, dont les ruines avaient été arrosées de tant de sang; ils craignirent même qu'il ne rappelât les princes de l'ancienne famille royale, qui cherchaient alors dans les diverses contrées de l'Europe un endroit où ses victoires leur laissassent le temps de se reposer.

D'un autre côté, les nombreux partisans qui demeuraient secrètement attachés au souvenir de la royauté des Bourbons, et les émigrés à qui les portes de la France continuaient à être fermées, ne se dissimulèrent pas que l'élévation de Bonaparte ne dût renverser à jamais toutes leurs espérances. Quelques-uns d'entre eux tramèrent un complot qui devait faire périr le Premier Consul, mais qui pouvait en même temps causer des malheurs incalculables. Un tonneau de porteur d'eau, rempli de poudre à canon, fut placé par eux dans une rue voisine du palais des Tuileries, où ils savaient que le Premier Consul devait passer un soir dans sa voiture, pour se rendre au théâtre de l'Opéra. L'effroyable explosion de cette machine vraiment infernale, aux effets de laquelle le Consul n'échappa que par une sorte de miracle, donna la mort à un grand nombre de personnes inoffensives qui se trouvaient par hasard sur le lieu de ce désastre; mais la plupart des auteurs de cet odieux attentat furent bientôt découverts et livrés à la justice, qui les condamna au dernier supplice, et cette catastrophe ne fit que hâter l'élévation au trône de l'homme prodigieux à qui la Providence réservait la plus glorieuse destinée des temps modernes.

En effet, quelques mois à peine après ce terrible événement qui avait épouvanté l'Europe entière, Bonaparte décida le Souverain Pontife à se rendre de Rome à Paris, pour lui poser sur la tête la couronne impériale; il prit le titre d'Empereur des Français, et ne se fit plus nommer que Napoléon I^{er}.

DÜBEN, IMPRIMERIE DE FR. JACOB.

WILLIAMS AND NORGATE'S

LIST OF

French, German, Italian, Latin and Greek,

SCHOOL BOOKS AND MAPS.

French.

FOR PUBLIC SCHOOLS WHERE LATIN IS TAUGHT.

Eugène (G.) The Student's Comparative Grammar of the French Language, with an Historical Sketch of the Formation of French. For the use of Public Schools. With Exercises. By G. Eugène-Fasnacht, French Master, Westminster School. 11th Edition, thoroughly revised. Square crown 8vo, cloth.

Or Grammar, 3s.; Exercises, 2s. 6d.

"The appearance of a Grammar like this is in itself a sign that great advance is being made in the teaching of modern languages.... The rules and observations are all scientifically classified and explained."—Educational Times.

"In itself this is in many ways the most satisfactory Grammar for begin-

ners that we have as yet seen."-Athenœum.

Eugène's French Method. Elementary French Lessons. Easy Rules and Exercises preparatory to the "Student's Comparative French Grammar." By the same Author. 9th Edition. Crown 8vo, cloth. 1s. 6d.

"Certainly deserves to rank among the best of our Elementary French Exercise-books."—Educational Times.

Delbos. Student's Graduated French Reader, for the use of Public Schools. I. First Year. Anecdotes, Tales, Historical Pieces. Edited, with Notes and a complete Vocabulary, by Leon Delbos, M.A., of King's College, London. 3rd Edition. Crown 8vo, cloth.

The same. II. Historical Pieces and Tales. 3rd Edition. Crown 8vo, cloth.

Little Eugène's French Reader. For Beginners. Anecdotes and Tales. Edited, with Notes and a complete Vocabulary, by Leon Delbos, M.A., of King's College. 2nd Edition. Crown 8vo, cloth. 1s. 6d.

Krueger (H.) Short French Grammar. 6th Edition. 180 pp. 25. 12mo, cloth.

Victor Hugo. Les Misérables, les principaux Episodes. With Life and Notes by J. Boïelle, Senior French Master, Dulwich College. 2 vols. Crown 8vo, cloth. Each 3s. 6d.

— Notre-Dame de Paris. Adapted for the use of Schools and Colleges, by J. Boïelle, B.A., Senior French Master, Dulwich College. 2 vols. Crown 8vo, cloth. Each 3s.

Boïelle. French Composition through Lord Macaulay's English. I. Frederic the Great. Edited, with Notes, Hints, and Introduction, by James Boïelle, B.A. (Univ. Gall.), Senior French Master, Dulwich College, &c. &c. Crown 8vo, cloth.

Foa (Mad. Eugen.) Contes Historiques. With Idiomatic Notes by G. A. Neveu. 3rd Edition. Crown Svo, cloth. 2s.

Larochejacquelein (Madame de) Scenes from the War in the Vendée. Edited from her Mémoirs in French, with Introduction and Notes, by C. Scudamore, M.A. Oxon, Assistant Master, Forest School, Walthamstow. Crown Svo. cloth.

French Classics for English Schools. Edited, with Introduction and Notes, by Leon Delbos, M.A., of King's College. Crown Svo. cloth.

Clown 6vo, closii.	
No. 1. Racine's Les Plaideurs.	1s. 6d.
No. 2. Corneille's Horace.	1s. 6d.
No. 3. Corneille's Cinna.	1s. 6d.
No. 4. Molière's Bourgeois Gentilhomme.	1s. 6d.
No. 5. Corneille's Le Cid.	1s. 6d.
No. 6. Molière's Précieuses Ridicules.	1s. 6d.
No. 7. Chateaubriand's Voyage en Amérique.	1s. 6d.
No. 8. De Maistre's Prisonniers du Caucase and	Lepreux
d'Aoste.	1s. 6d.
No. 9. Lafontaine's Fables Choisies.	1s. 6d.

Lemaistre (J.) French for Beginners. Lessons Systematic, Practical and Etymological. By J. Lemaistre. Crown 8vo, 2s. 6d. cloth.

Roget (F. F.) Introduction to Old French. History, Grammar. Chrestomathy, Glossary. 400 pp. Crown Svo, cl. 6s,

- Kitchin. Introduction to the Study of Provençal. By Darcy B. Kitchin, B.A. [Literature—Grammar—Texts—Glossary.] Crown 8vo, cloth. 4s. 6d.
- Tarver. Colloquial French, for School and Private Use. By H. Tarver, B.-ès-L., late of Eton College. 328 pp., crown 8vo, cloth. 5s.
- Ahn's French Vocabulary and Dialogues. 2nd Edition. Crown 8vo, cloth. 1s. 6d.
- Delbos (L.) French Accidence and Minor Syntax. 2nd Edition. Crown 8vo, cloth. 1s. 6d.
- Student's French Composition, for the use of Public Schools, on an entirely new Plan. 250 pp. Crown Svo, cloth. 3s. 6d.
- Vinet (A.) Chrestomathie Française ou Choix de Morceaux tirés des meilleurs Ecrivains Français. 11th Edition. 358 pp., cloth. 3s. 6d.
- Roussy. Cours de Versions. Pieces for Translation into French. With Notes. Crown 8vo. 2s. 6d.
- Williams (T. S.) and J. Lafont. French Commercial Correspondence. A Collection of Modern Mercantile Letters in French and English, with their translation on opposite pages. 2nd Edition. 12mo, cloth. 4s. 6d.

 For a German Version of the same Letters, vide p. 4.
- Fleury's Histoire de France, racontée à la Jeunesse, with Grammatical Notes, by Auguste Beljame, Bachelier-ès-lettres. 3rd Edition. 12mo, cloth boards. 3s. 6d.
- Mandrou (A.) French Poetry for English Schools. Album Poétique de la Jeunesse. By A. Mandrou, M.A. de l'Académie de Paris. 2nd Edition. 12mo, cloth. 2s.

German.

Schlutter's German Class Book. A Course of Instruction based on Becker's System, and so arranged as to exhibit the Self-development of the Language, and its Affinities with the English. By Fr. Schlutter, Royal Military Academy, Woolwich. 5th Edition. 12mo, cloth. (Key, 5s.) 5s. Möller (A.) A German Reading Book. A Companion to Schlut-TER'S German Class Book. With a complete Vocabulary. 150 pp. 12mo, cloth. Ravensberg (A. v.) Practical Grammar of the German Language. Conversational Exercises, Dialogues and Idiomatic Ex-3rd Edition. Cloth. (Key, 2s.) pressions. - English into German. A Selection of Anecdotes, Stories, &c., with Notes for Translation. Cloth. 4s. 6d. - German Reader, Prose and Poetry, with copious Notes for Beginners. 2nd Edition. Crown 8vo, cloth. Weisse's Complete Practical Grammar of the German Language, with Exercises in Conversations, Letters, Poems and Treatises, &c. 4th Edition, very much enlarged and improved. 12mo, cloth. — New Conversational Exercises in German Composition, with complete Rules and Directions, with full References to his German Grammar. 2nd Edition. 12mo, 3s. 6d. cloth. (Key, 5s.) Wittich's German Tales for Beginners, arranged in Progressive Order. 26th Edition. Crown 8vo, cloth. German for Beginners, or Progressive German Exercises. 8th Edition. 12mo, cloth. (Key, 5s.) - German Grammar. 10th Edition. 12mo, cloth. 4s. 6d. Hein, German Examination Papers. Comprising a complete Set of German Papers set at the Local Examinations in the four Universities of Scotland. By G. Hein, Aberdeen Grammar School. Crown 8vo, cloth. Schinzel (E.) Child's First German Course; also, A Complete Treatise on German Pronunciation and Reading. Crown 2s. 6d. Svo, cloth. German Preparatory Course. 12mo, cloth. 2s. 6d. Method of Learning German. (A Sequel to the Pre-3s. 6d. paratory Course.) 12mo, cloth. Apel's Short and Practical German Grammar for Beginners, with copious Examples and Exercises. 3rd Edition. 12mo. 2s. 6d. cloth.

Sonnenschein and Stallybrass. German for the English. Part I. First Reading Book. Easy Poems with interlinear Translations, and illustrated by Notes and Tables, chiefly Etymological. 4th Edition. 12mo, cloth. 4s. 6d.

- Williams (T. S.) Modern German and English Conversations and Elementary Phrases, the German revised and corrected by A. Kokemueller. 21st enlarged and improved Edition. 12mo, cloth. - and C. Cruse. German and English Commercial Correspondence. A Collection of Modern Mercantile Letters in German and English, with their Translation on oppo-2nd Edition. 12mo, cloth. site pages. For a French Version of the same Letters, vide p. 2. Apel (H.) German Prose Stories for Beginners (including Lessing's Prose Fables), with an interlinear Translation in the natural order of Construction. 12mo, cloth. 2s. 6d. -- German Prose. A Collection of the best Specimens of German Prose, chiefly from Modern Authors. pp. Crown Svo, cloth. 3s.German Classics for English Students. With Notes and Vocabulary. Crown 8vo, cloth. Schiller's Lied von der Glocke (the Song of the Bell), and other Poems and Ballads. By M. Förster. 28. — Maria Stuart. By M. Förster. 2s. 6d. — Minor Poems and Ballads. By Arthur P. Vernon. 2s. Goethe's Iphigenie auf Tauris. By H. Attwell. 2s. Hermann und Dorothea. By M. Förster. 2s. 6d. Egmont. By H. Apel. 2s. 6d.Lessing's Emilia Galotti. By G. Hein. 2s.Minna von Barnhelm. By J. A. F. Schmidt. 2s. 6d. Chamisso's Peter Schlemihl. By M. Förster. 2s. Andersen's Bilderbuch ohne Bilder. By Alphons Beck. 2s.Nieritz. Die Waise, a German Tale. By E. C. Otte. 2s. 6d. Hauff's Mærchen. A Selection. By A. Hoare. Carové (J. W.) Mæhrchen ohne Ende (The Story without an End). 12mo, cloth. 2s. Fouque's Undine, Sintram, Aslauga's Ritter, die beiden Hauptleute. 4 vols. in 1. Svo, cloth. 7s. 6d.
 - Undine. 1s. 6d.; cloth, 2s. Aslauga. 1s. 6d.; cloth, 2s. Sintram. 2s. 6d.; cloth, 3s. Hauptleute. 1s. 6d.; cloth, 2s.

Natin and Greek.

- Cæsar de Bello Gallico. Lib. I. Edited, with Introduction, Notes and Maps, by Alexander M. Bell, M.A., Ball. Coll. Oxon. Crown Svo, cloth. 2s. 6d.
- Euripides' Medea. The Greek Text, with Introduction and Explanatory Notes for Schools, by J. H. Hogan. 8vo, cloth.

 3s. 6d.
- ——— Ion. Greek Text, with Notes for Beginners, Introduction and Questions for Examination, by Dr. Charles Badham, D.D. 2nd Edition. 8vo. 3s. 6d.
- Æschylus. Agamemnon. Revised Greek Text, with literal line-for-line Translation on opposite pages, by John F. Davies, B.A. Svo, cloth.
- Platonis Philebus. With Introduction and Notes by Dr. C. Badham. 2nd Edition, considerably augmented. 8vo, cloth.
- Euthydemus et Laches. With Critical Notes and an Epistola critica to the Senate of the Leyden University, by Dr. Ch. Badham, D.D. Svo, cloth.
- ——— Symposium, and Letter to the Master of Trinity, "De Platonis Legibus,"—Platonis Convivium, cum Epistola ad Thompsonum edidit Carolus Badham. Svo, cloth. 4s.
- Sophocles. Electra. The Greek Text critically revised, with the aid of MSS. newly collated and explained. By Rev. H. F. M. Blaydes, M.A., formerly Student of Christ Church, Oxford. Svo, cloth. 6s.
- Philoctetes. Edited by the same. Svo, cloth. 6s.
- Trachiniæ. Edited by the same. Svo, cloth. 6s.

 Ajax. Edited by the same. Svo, cloth. 6s.
- Dr. D. Zompolides. A Course of Modern Greek, or the Greek Language of the Present Day. I. The Elementary Method. Crown Svo. 5s.
- Kiepert's New Atlas Antiquus. Maps of the Ancient World, for Schools and Colleges. 6th Edition. With a complete Geographical Index. Folio, boards. 7s. 6d.
- Kampen. 15 Maps to illustrate Cæsar's De Bello Gallico. 15 coloured Maps. 4to, cloth. 3s. 6d.

Italian.

- Volpe (Cav. G.) Eton Italian Grammar, for the use of Eton College. Including Exercises and Examples. New Edition. Crown 8vo, cloth.
- ——— Key to the Exercises.

18.

- Rossetti. Exercises for securing Idiomatic Italian by means of Literal Translations from the English, by Maria F. Rossetti. 12mo, cloth. 3s. 6d.
- Venosta (F.) Raccolta di Poesie tratti dai piu celebri autori antichi e moderni. Crown Svo, cloth. 5s.
- Christison (G.) Racconti Istorici e Novelle Morali. Edited for the use of Italian Students. 12th Edition. 18mo, cloth.

Danish—Dutch.

- Bojesen (Mad. Marie) The Danish Speaker. Pronunciation of the Danish Language, Vocabulary, Dialogues and Idioms for the use of Students and Travellers in Denmark and Norway. 12mo, cloth.
- Williams and Ludolph. Dutch and English Dialogues, and Elementary Phrases. 12mo. 2s. 6d.

Wall Maps.

- Sydow's Wall Maps of Physical Geography for School-rooms, representing the purely physical proportions of the Globe, drawn in a bold manner. An English Edition, the Originals with English Names and Explanations. Mounted on canvas, with rollers:
 - 1. The World. 2. Europe. 3. Asia. 4. Africa. 5. America (North and South). 6. Australia and Australasia. Each 10s.
- Handbook to the Series of Large Physical Maps for School Instruction, edited by J. Tilleard. Svo. 1s.

Miscellaneous.

- De Rheims (H.). Practical Lines in Geometrical Drawing, containing the Use of Mathematical Instruments and the Construction of Scales, the Elements of Practical and Descriptive Geometry, Orthographic and Horizontal Projections, Isometrical Drawing and Perspective. Illustrated with 300 Diagrams, and giving (by analogy) the solution of every Question proposed at the Competitive Examinations for the Army. 8vo, cloth. 9s.
- Fyfe (W. T.) First Lessons in Rhetoric. With Exercises. By W. T. Fyfe, M.A., Senior English Master, High School for Girls, Aberdeen. 12mo, sewed. 1s.
- Fuerst's Hebrew Lexicon, by Davidson. A Hebrew and Chaldee Lexicon to the Old Testament, by Dr. Julius Fuerst. 5th Edition, improved and enlarged, containing a Grammatical and Analytical Appendix. Translated by Rev. Dr. Samuel Davidson. 1600 pp., royal 8vo, cloth. 21s.
- Strack (W.) Hebrew Grammar. With Exercises, Paradigms, Chrestomathy and Glossary. By Professor H. Strack, D.D., of Berlin. Crown 8vo, cloth. 4s. 6d.
- Hebrew Texts. Large type. 16mo, cloth. Each 1s. Genesis. 1s. Psalms. 1s. Job. 1s. Isaiah. 1s.
- Turpie (Rev. Dr.) Manual of the Chaldee Language: containing Grammar of the Biblical Chaldee and of the Targums, and a Chrestomathy, consisting of Selections from the Targums, with a Vocabulary adapted to the Chrestomathy. 1879. Square 8vo, cloth.
- Socin (A.) Arabic Grammar. Paradigms, Literature, Chrestomathy and Glossary. By Dr. A. Socin, Professor Tübingen. Crown 8vo, cloth. 7s. 6d.
- Bopp's Comparative Grammar of the Sanscrit, Zend, Greek, Latin, Lithuanian, Gothic, German and Slavonic Languages. Translated by E. B. Eastwick. 4th Edition. 3 vols. 8vo, cloth. 31s. 6d.
- Williams and Simmonds. English Commercial Correspondence.
 A Collection of Modern Mercantile Letters. By T. S.
 Williams and P. L. Simmonds. 12mo, cloth. 4s.

Williams (T. S.) Modern German and English Conversations and Elementary Phrases, the German revised and corrected by A. Kokemueller. 21st enlarged and improved Edition. 12mo. cloth 3s Williams (T. S.) and C. Cruse. German and English Commercial Correspondence. A Collection of Modern Mercantile Letters in German and English, with their Translation on opposite pages. 2nd Edition. 12mo. cloth 4s 6d Apel (H.) German Prose Stories for Beginners (including Lessing's Prose Fables), with an interlinear Translation in the natural order of Construction. 2nd Edition. 12mo. cloth 2s 6d — German Prose. A Collection of the best Specimens of German Prose, chiefly from Modern Authors. A Handbook for Schools and Families. 500 pp. Crown Svo. cloth 3s
German Classics for English Schools, with Potes and Vocabulary. Crown 8vo. cloth.
Schiller's Lied von der Glocke (The Song of the Bell), and other Poems and Ballads, by M. Förster — Minor Poems. By Arthur P. Vernon — Maria Stuart, by Moritz Förster 2s 6d Goethe's Hermann und Dorothea, by M. Förster 2s 6d — Iphigenie auf Tauris. With Notes by H. Attwell.
——————————————————————————————————————
Carové (J. W.) Mæhrchen ohne Ende (The Story without an End). 12mo. cloth 2s Fouque's Undine, Sintram, Aslauga's Ritter, die beiden Hauptleute. 4 vols. in 1. 8vo. cloth 7s 6d Undine. 1s 6d; cloth, 2s. Aslauga. 1s 6d; cloth, 2s Sintram. 2s 6d; cloth, 3s. Hauptleute. 1s 6d; cloth, 2s

Latin, Greek, etc.

Cæsar de Bello Gallico. Lib. I. Edited with Introduction, Notes and Maps, by ALEXANDER M. BELL, M.A. Ball. Coll., Oxon. Crown 8vo. cloth 2s 6d Euripides' Medea. The Greek Text, with Introduction and Explanatory Notes for Schools, by J. H. Hogan. 8vo. - Ion. Greek Text, with Notes for Beginners, Introduction and Questions for Examination, by the Rev. Charles Badham, D.D. 2nd Edition. 8vo. 3s 6d Eschylus. Agamemnon. Revised Greek Text, with literal line-for-line Translation on opposite pages, by John F. Davies, B.A. 8vo. cloth Platonis Philebus. With Introduction and Notes by Dr. C. Badham. 2nd Edition, considerably augmented. 8vo. cloth - Euthydemus et Laches. With Critical Notes, by the Rev. Ch. Badham, D.D. 8vo. cloth Convivium, cum Epistola ad Thompsonum, "De Platonis Legibus," edidit C. Badham. 8vo. cloth 4s Dr. D. Zompolides. A Course of Modern Greek, or the Greek Language of the Present Day. I. Elementary Method. Crown 8vo. 58 Kiepert New Atlas Antiquus. Maps of the Ancient World, for Schools and Colleges. 6th Edition. With a complete Geographical Index. Folio, boards 7s 6d Kampen. 15 Maps to illustrate Cæsar's De Bello Gallico. 15 coloured Maps. 4to. cloth Italian.

for Schools and Colleges. 6th Edition. With a complete Geographical Index. Folio, boards 7s 6d
Kampen. 15 Maps to illustrate Cæsar's De Bello Gallico.
15 coloured Maps. 4to. cloth 3s 6d

Volpe (Cav. G.) Eton Italian Grammar, for the use of Eton College. Including Exercises and Examples. New Edition. Crown 8vo. cloth (Key, 1s) 4s 6d
Racconti Istorici e Novelle Morali. Edited, for the use of Italian Students, by G. Christison. 12th Edition.
18mo. cloth 1s 6d
Rossetti. Exercises for securing Idiomatic Italian, by means of Literal Translations from the English by Maria F. Rossetti. 12mo. cloth 3s 6d

— Aneddoti Italiani. One Hundred Italian Anecdotes, selected from "Il Compagno del Passeggio."

[6]

Williams and Norgate's School Books and Maps.

Being also a Key to Rossetti's Exercises. 12mo. cloth
Venosta (F.) Raccolta di Poesie. Crown 8vo. cloth

5s



